

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

**LA CARRIÈRE MIGRATOIRE DES ÉTUDIANTS MAGHRBÉBINS À
MONTREAL**

L'influence de l'expérience urbaine sur leur rétention dans la ville d'accueil

Par

Islem BENDJABALLAH

Master 2 en architecture

Thèse présentée pour obtenir le grade de

Philosophiae doctor, Ph.D.

Doctorat en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Décembre 2023

Cette thèse intitulée

**LA CARRIÈRE MIGRATOIRE DES ÉTUDIANTS MAGHRÉBINS À
MONTREAL**

L'influence de l'expérience urbaine sur leur rétention dans la ville d'accueil

et présenté par

Islem BENDJABALLAH

a été évaluée par un jury composé de

M. Nicholas William REVINGTON, président, Institut national de la recherche scientifique

Mme Annick GERMAIN, directrice de thèse, Institut national de la recherche scientifique

Mme Florence PAULHIAC, examinatrice interne, Université du Québec à Montréal

M. Kamel BÉJI, examinateur externe, Université Laval

RÉSUMÉ

Aujourd'hui, les étudiant.e.s internationaux représentent le plus important flux migratoire au Québec. La littérature scientifique internationale sur leurs expériences migratoires s'est beaucoup développée, mais le processus de construction de leur parcours migratoire demeure peu documenté, notamment les facteurs qui influencent leur rétention dans les villes d'étude. Dans le cadre de cette recherche doctorale, à travers les parcours des étudiants internationaux maghrébins à Montréal, nous proposons une lecture globale du projet migratoire pour étude. Nous mettons l'accent, d'une part, sur l'apport de l'analyse multidimensionnelle des expériences migratoires dans les villes d'accueil. D'autre part, nous apportons une perspective urbaine à la théorie de la carrière migratoire.

Méthodologie : Notre matériel empirique provient des 45 entrevues individuelles menées auprès de 15 nouveaux étudiants internationaux maghrébins à Montréal. Nous avons rencontré chacun d'entre eux 3 fois à l'intervalle de 6 mois. La collecte des données s'est effectuée à l'aide des entrevues semi-dirigées et des cartes mentales.

Résultats : Cette thèse porte sur l'expérience urbaine des étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal. En analysant leur vie quotidienne, nous avons identifié leur fréquence de mobilité urbaine et la géographie des espaces qu'ils se sont appropriés à Montréal durant les 12 mois de notre terrain. Les étudiants très mobiles et hyper-mobiles ont réussi à explorer plusieurs zones de la ville et à s'approprier plusieurs de ces espaces. Ils ont donc construit un plus large capital spatial que les étudiants moyennement mobiles et les sédentaires. À partir de cette classification, nous avons proposé un processus de construction d'un sentiment de chez-soi dans une ville d'accueil. Nous avons diagnostiqué un dédoublement du chez-soi chez les étudiants qui avaient un capital spatial et vivaient la mobilité comme une expérience urbaine : leur ville d'origine et la ville de migration. Par la suite, en intégrant le rapport à la ville et le chez-soi comme une des caractéristiques individuelles, nous avons proposé des suites possibles des carrières migratoires

(ancrage à Montréal, mobilité pour l'ancrage, retour au « *Bled* », mobilité inter/nationale et les flottants). Ces profils nous ont permis d'identifier la nature des liens entre les différents facteurs, dont l'expérience urbaine, et la rétention des étudiants internationaux.

Mots-clés : carrière migratoire, étudiants internationaux, maghrébins, Montréal, expérience urbaine, mobilité urbaine, appropriation, capital spatial, chez-soi

ABSTRACT

Today, international students represent the largest migratory flow in Quebec. The international scientific literature on their migratory experience has been developed significantly, but their migratory paths remain poorly documented, as well as the factors that influence their retention. In this doctoral research we unpack such experiences, through the study of Maghrebi international students in Montreal.

On one hand, we highlight the contribution of multidimensional analysis of migratory experiences in migrant-receiving cities. On the other, we bring an urban perspective to the theory of migratory careers.

We offer a multidimensional analysis of migratory experiences in migration cities, while also bringing an urban perspective to the theory of migratory careers.

Methodology: Our empirical material consists of 45 individual, semi-structured interviews conducted with 15 new Maghrebi international students in Montreal. We met each of them 3 times at 6-month intervals. We also used mind maps during the interviews to better understand their migratory experiences.

Results: This thesis focuses on the urban experience of Maghrebi international students in Montreal. By analyzing their daily lives in the city, we identified their mobility patterns and the geography of the spaces they appropriated throughout the 12 months of our fieldwork. Highly mobile and hyper-mobile students explored the city and appropriated its spaces. They thus built a larger spatial capital than moderately mobile students and sedentary ones. From this classification, we proposed a process for constructing a feeling of home in a host city. We diagnosed a duplication in the feeling of home among students who had spatial capital and urban mobility. These students came to feel at home in both their city of origin and the migration city. Subsequently, by integrating the relationship to the city and the feeling of home among student migrants, we theorise multiple

trajectories for migratory careers: 1) anchoring in Montréal, 2) mobility for anchoring, 3) return to the “*Bled*”, 3) inter/national mobility, and 4) floating.

These profiles give us a better understanding of the urban experience of Maghrebi students in Montreal and their retention.

Keywords: Migratory careers, international students. Maghrebians, Montreal, urban experience, urban mobility, appropriation, space capital, feeling home.

REMERCIEMENTS

J'adresse mes premiers remerciements à mes parents : Turkia et Liamin, pour leur confiance, leur appui, leur soutien et leur amour inconditionnel. Merci d'avoir toujours répondu présent, merci pour vos encouragements et d'avoir toujours cru en moi. Mes mots ne sauraient exprimer, mes sentiments envers vous.

Je tiens à remercier, ma directrice de thèse et mon mentor, Annick Germain, qui m'a formé, m'a accompagné et qui a toujours su trouver les mots d'encouragement lorsque la rédaction a requis plus de temps qu'initialement prévu. Vous m'avez offert un accès à vos réseaux, maintenant, je dois affronter le monde extérieur en pensant à nos discussions sur « Mr plus que parfait ».

Je remercie les membres du jury de mon examen doctoral, Vultur Mircea et Antonius Rachad pour vos commentaires qui ont contribué à l'aboutissement de cette recherche. Merci aussi aux membres du jury, Kamel Béji, Florence Paulhiac et Nicolas William Revington qui ont accepté d'examiner ce travail.

À ma sœur (Intissar) et mes chers frères (Fadi et Kamil), ma famille, mes amis, ma source d'inspiration, vous avez toujours été là pour me soutenir et m'encourager à atteindre mes objectifs. Merci pour les lectures et les discussions d'après minuit.

Le doctorat est un processus durant lequel nous rencontrons des personnes qui nourrissent nos réflexions et qui participent à la formation du futur chercheur. À vous, Mme Hicham, nous avons construit ce projet ensemble et le voilà abouti. À l'équipe d'ÉRIQA, au réseau de VRM, au membre de la FCA et à l'équipe des Midis de l'immigration (Anna, Amel, Catherine, Jeanne et Mathilde). Au groupe des urbains (Rachel, FX, Véronique, Charles, Guilda, Anna, Nadia et Simon). À mes collègues de l'INRS (Oussama, Gina, Wiem, Salomé, Maria), nos discussions de couloir vont me manquer.

Enfin, mes pensées vont à tous mes ami.e.s, à savoir : Anis, Ramzi, Racha, Marius, Margaux, Annabelle, Valentin, Zimou, Housseem, Fouad, Abdel Hak, Niema, Soufiane et Kaoo. Ils (elles) m'ont toujours motivé et encouragé, nos fous rires et les bons moments passés ensemble quand j'en avais le plus besoin.

Un grand merci aux étudiants maghrébins qui ont accepté de partager leur vie avec moi et pour leur confiance, sans vous, ce projet n'aurait jamais vu le jour.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des figures	xv
Liste des tableaux	xvii
Liste des abréviations et des sigles	xviii
Introduction générale.....	1
Chapitre 1 : Recension des écrits sur l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux : un nouveau flux migratoire	8
I.1 Introduction	8
I.2 La migration pour étude	8
I.3 La mobilité internationale des étudiant.e.s internationaux; une nouvelle dynamique migratoire.....	13
I.4 Les parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux : de l'émigration à l'immigration .	17
<i>I.4.1 La construction d'un projet migratoire pour étude : devenir un.e étudiant.e international.e.....</i>	<i>18</i>
<i>I.4.2 L'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux.....</i>	<i>20</i>
<i>I.4.3 La rétention des étudiant.e.s internationaux.....</i>	<i>28</i>
I.5 Au-delà de l'intégration?.....	35
I.6 Conclusion.....	38
<i>I.6.1. L'usage de la carrière migratoire comme un concept d'analyse central.....</i>	<i>38</i>
<i>I.6.2 S'intéresser à l'expérience urbaine dans la ville d'accueil</i>	<i>39</i>
<i>I.6.3 S'intéresser aux Maghrébins : un groupe d'étudiant.e.s sous-documenté au Québec...40</i>	<i>40</i>
Chapitre 2 : Question de recherche et cadre conceptuel	41
II.1 Introduction.....	41
II.2 La carrière migratoire	42
<i>II.2.1 Les niveaux et les composantes d'analyse</i>	<i>43</i>
<i>II.2.2 Les dimensions de la carrière migratoire</i>	<i>45</i>
II.3 Vers une sociologie urbaine de l'immigration et de l'ethnicité	48

II.3.1 L'ethnicité.....	49
II.3.2 La sociologie urbaine au service des questions migratoires : Construire sa vie quotidienne dans une ville de migration.....	55
II.3.3 Le paradigme de la mobilité.....	59
II.3.4 De la mobilité urbaine au capital spatial.....	61
II.3.5 Du capital spatial au sentiment de chez-soi dans une ville.....	64
II.4 Questions de recherche	66
II.5 Conclusion	68
Chapitre 3 : Approche méthodologique.....	70
3.1 Introduction	70
3.2 Terrain et cas d'étude	70
3.2.1 Montréal comme terrain d'étude	71
3.2.2 Les Maghrébins comme cas d'étude.....	73
3.3 Échantillonnage et recrutement des participants	75
3.3.1 Recrutement de participants	78
3.3.2 Présentation des participants à la recherche	79
3.3.3 Profils des participants	80
3.3.4 La relation de confiance entre l'enquêteur et les personnes interrogées.....	82
3.4 Méthodes de recherche	83
3.4.2. Les cartes mentales.....	85
3.5 Une recherche longitudinale; démarche entreprise	88
3.5.1 Temps 1 (Un mois après leur arrivée).....	89
3.5.2 Temps 2 (Six mois après leur arrivée).....	90
3.5.3 Temps 3 (Un an après leur arrivée).....	91
3.6 La collecte des données et le déroulement du terrain	92
3.6.1 Les premières rencontres.....	92

3.6.2 <i>Les deuxièmes rencontres : adapter la collecte à la situation de la pandémie COVID19</i>	94
3.6.3 <i>Les troisièmes rencontres</i>	96
3.7 Analyse et présentation des résultats	100
3.7.1 <i>La retranscription</i>	100
3.7.2 <i>L'identification des thèmes significatifs</i>	101
3.7.3 <i>L'interprétation</i>	102
3.7.4 <i>La synthétisation</i>	103
3.8 Question épistémologique	103
3.9 Positionnement	105
Chapitre 4 : Choisir Montréal comme ville d'étude; entre stratégies migratoires et don d'hospitalité	107
4.1 Introduction	107
4.2 Objectifs de départ, pourquoi migrer?	108
4.3 Montréal, une destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins	109
4.3.1 <i>Le PEQ, une structure d'opportunité ou un objectif de migration ?</i>	110
4.3.2 <i>Les bourses d'étude comme structures d'opportunité</i>	112
4.3.3 <i>Le réseau prémigratoire comme facteur d'influence</i>	112
4.4 L'accueil et l'installation à Montréal	114
4.4.1 <i>Les étudiants de DEP</i>	118
4.4.2 <i>Les étudiants universitaires</i>	119
4.5 Le don d'hospitalité : Quand l'accueil est un retour!	119
4.6 Quand l'invité d'hier devient l'hôte aujourd'hui	120
4.7 Le don de l'hospitalité et les liens sociaux	124
4.8 Conclusion du chapitre	125
Chapitre 5 : La mobilité urbaine des étudiants internationaux maghrébins à Montréal	127

5.1 Introduction	127
5.2 Les moyens de déplacement et les quartiers de résidence.....	128
5.2.1 <i>Le moyen de déplacement</i>	130
5.2.2 <i>La situation géographique par rapport aux autres quartiers</i>	132
5.3 Fréquences de mobilité et motifs de déplacement.....	133
5.3.1 <i>Avant la pandémie (COVID-19)</i>	135
5.3.2 <i>Durant la pandémie (COVID-19)</i>	139
5.4 Les espaces visités	141
5.4.1 <i>Temps 1 (après un mois à Montréal)</i>	142
5.4.2 <i>Temps 2 (Après 6 mois à Montréal)</i>	143
5.4.3 <i>Temps 3 (Après 12 mois à Montréal)</i>	145
5.5 Les profils de mobilité et facteurs d'influence	149
5.5.1 <i>Les caractéristiques individuelles</i>	150
5.6 Conclusion.....	156
Chapitre 6 : De l'expérience urbaine au sentiment de chez-soi	158
6.1 Introduction	158
6.2 Les expériences urbaines des étudiants internationaux maghrébins à Montréal	159
6.2.1 <i>Les ambiances urbaines: vivre le rêve américain à Montréal</i>	159
6.2.2 <i>Les interactions et relations sociales dans un espace urbain</i>	161
6.2.3 <i>Rapports aux espaces urbains: les espaces appropriés par les étudiants internationaux maghrébins à Montréal</i>	163
6.3 Les profils du « capital spatial » possibles chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal.....	171
6.3.1 <i>Personnes avec un « Capital de mobilité »</i>	173
6.3.2 <i>Personnes avec un « Capital spatial en construction »</i>	175
6.3.3 <i>Personnes avec un « capital spatial »</i>	176

6.3.4 Personnes avec un « très large capital spatial »	178
6.4 La construction progressive d'un sentiment de « chez-soi » à Montréal	180
<i>Prophase</i>	182
<i>Métaphase</i>	183
<i>Anaphase</i>	184
<i>Télophase ; le dédoublement du chez-soi</i>	184
6.5 Conclusion.....	187
Chapitre 7 : Les carrières migratoires des étudiants internationaux maghrébins à Montréal : synthèse	188
7.1 Introduction	188
7.2 Le parcours migratoire des étudiants internationaux en trois temps	188
7.2.1 <i>Temps 1 : Choisir Montréal comme ville de migration</i>	189
7.2.2 <i>Temps 2 : Vivre en tant qu'étudiant international à Montréal</i>	191
7.2.3 <i>Temps 3 : Quoi faire après la fin des études (Suites possibles de carrières migratoires)</i>	196
7.3 Entre mobilité et ancrage, la rétention des étudiants internationaux entre choix individuel et contrainte structurelles.....	202
A) <i>Niveau macro : les structures d'opportunités et de contraintes</i>	203
B) <i>Niveau intermédiaire : les ressources mobilisables</i>	204
C) <i>Niveau micro : les caractéristiques individuelles</i>	205
7.4 L'expérience urbaine comme facteur d'influence	207
7.5.1 <i>Attendre la fin des études</i>	210
7.5.2 <i>Attendre la résidence permanente</i>	211
7.6 Conclusion du chapitre	212
Conclusion générale	214
Bibliographie.....	219
Annexe 1 : Affiche pour le recrutement	234

Annexe 2 : Document d'informations sur la participation à la recherche.....	235
Annexe 3 : Formulaire de consentement.....	239
Annexe 4 : Le guide de la première rencontre.....	241
Annexe 5 : exemples de cartes mentale	245

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 : Immigration temporaire par catégorie et immigration permanente totale au Québec, 2000 – 2019.

Figure 1.2 : Les théories du trajet migratoire selon Berry (1997) et Cohen-Emerique (1980)

Figure 1.3 : Cadre conceptuel pour l'étude des facteurs de migration et d'intégration

Figure 2.1 : Un schéma résumant les caractéristiques de la carrière migratoire

Figure 3.1 : Nombre de titulaires d'un permis d'étude signés au Québec selon la date de signature (2014-2019).

Figure 3.2 : Répartition des étudiant.e.s internationaux ayant un permis d'études signé au Québec en 2019.

Figure 3.3 : Nombre de permis d'études signés pour les ressortissant.e.s maghrébin.e.s au Québec entre 2014 et 2019.

Figure 3.4 : Carte de Montréal (support cartographique pour la collecte de données).

Figure 3.5 : Supports utilisés pour les schémas conceptuels.

Figure 4.1 : Schéma résumant la spirale du don d'hospitalité chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal.

Figure 5.1 : Géographie des lieux de résidences des participants à Montréal entre automne 2019 et été 2020.

Figure 5.2 : La géographie des lieux de résidences des participants à Montréal après l'été 2020.

Figure 5.3 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux durant leur premier mois à Montréal.

Figure 5.4 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux après 6 mois à Montréal.

Figure 5.5 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux après 6 mois à Montréal.

Figure 5.6 : Les facteurs qui influencent la mobilité urbaine des étudiants internationaux maghrébins à Montréal.

Figure 5.7 : Les fréquences de mobilité des participants par rapport à la taille de leurs réseaux sociaux.

Figure 6.1 : La situation géographique de Belvédère de Mont-Royal par rapport à Montréal et une photo du Bélvédère avec un participant.

Figure 6.2 : La situation géographique du Downtown par rapport à Montréal et une photo de la rue René-Lévesque.

Figure 6.3 : La situation géographique du parc Jarry par rapport à Montréal et une photo du parc.

Figure 6.4 : La situation géographique du parc Dieppe par rapport à Montréal et une photo du parc.

Figure 6.5 : La situation géographique du Vieux Port par rapport à Montréal et une photo de partie Est de l'endroit (Quai de l'horloge).

Figure 6.6 : La situation géographique du parc René-Lévesque par rapport à Montréal et une photo du parc.

Figure 6.7 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Bassim (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.8 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Ramzy (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.9 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Fadi (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.10 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Liamin (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.11 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Ilyes (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.12 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Massinissa (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Figure 6.13 : Résumé des schéma conceptuels des participants autour de Montréal.

Figure 6.14 : Résumé des schéma conceptuels des participants autour du « Chez-soi ».

Figure 7.1 : Les étapes du processus de construction de sentiment de chez-soi par rapport au développement des schémas conceptuels de nos participants.

Figure 7.2 : La relation de causalité entre la mobilité urbaine et le sentiment de chez-soi dans une ville.

Figure 7.3 : Le processus de construction de carrière migratoire.

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 3.1 : Les 10 principaux pays d'origine des étudiant.e.s internationaux au Québec selon la date de signature du permis d'étude (2014 – 2019).

Tableau 3.2 : Profils des participants à la recherche.

Tableau 3.3 : Résumé comparatif entre les deux types de cartes mentales.

Tableau 5.1 : Motifs et fréquences de déplacements des étudiants internationaux maghrébins à Montréal avant et durant la COVID-19.

Tableau 5.2 : Les endroits les plus fréquentés par les participants par rapport au temps passé à Montréal.

Tableau 5.3 : Corrélation entre le réseau social et la diversité des espaces fréquentés.

Tableau 7. 1 : Résumé des carrières migratoires des participants par rapport au sentiment de chez-soi et de la mobilité urbaine à Montréal.

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

PEQ	Programme de l'expérience québécoise
DEP	Diplôme d'études professionnelles
AEC	Attestation d'études collégiales
CAQ	Certificat d'acceptation au Québec temporaire
RP	Résidence permanente
CASE	Centre Antoine de Saint-Exupéry
ÉMICA	École des métiers de l'informatique, du commerce et de l'administration
EM S-O	École des métiers du Sud-Ouest de Montréal
ÉTS	École de technologie supérieure
Poly	Polytechnique Montréal
UQÀM	Université du Québec À Montréal

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En 2020, on comptait plus de 6,3 millions d'étudiants internationaux dans le monde, contre 2 millions en 2000. Les données disponibles démontrent que presque la moitié d'entre eux étaient inscrits dans un cursus éducatif de sept pays : les États-Unis d'Amérique, le Royaume-Uni, l'Australie, l'Allemagne, la France, la Chine et le Canada (Migration Data Portal 2023, 02).

Le Québec, comme la plupart des provinces canadiennes, connaît une croissance importante du nombre d'étudiant.e.s internationaux. Le gouvernement s'est engagé dans la politique de l'internationalisation de l'enseignement supérieur pour attirer davantage ce groupe de migrant.e.s jeune et hautement qualifié. Il a investi dans ses programmes migratoires et l'image de marque de ses villes pour encourager leur arrivée et leur rétention par la suite. Cette tendance de la migration académique a suscité la curiosité de nombreux chercheur.e.s qui se sont intéressé.e.s de plus près à la circulation des étudiant.e.s internationaux et à leurs parcours migratoires. Néanmoins, l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux dans les pays de destination demeure sous documentée dans la littérature scientifique internationale. Les travaux dont nous disposons examinent leurs parcours selon les questions traditionnelles en lien avec : l'adaptation culturelle, l'intégration économique et les contraintes qu'ils(elles) rencontrent durant leur expérience migratoire. Mais nous savons très peu de choses sur leur vie quotidienne et leur expérience urbaine dans les villes d'accueil. En réponse à ce constat, à travers cette recherche doctorale, nous proposons une analyse multidimensionnelle du parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux.

Dans le cadre de cette thèse, nous nous intéressons au processus de construction du parcours migratoire d'un groupe d'étudiant.e.s internationaux à Montréal. Nous proposons une approche pluridisciplinaire qui nous permettra, d'une part, de nous concentrer sur la vie quotidienne de ces migrant.e.s et leur expérience urbaine à Montréal. D'autre part, nous pourrions identifier la nature des liens entre les différents facteurs qui peuvent influencer le parcours migratoire et leur projets futurs après la fin des études. S'intéresser à la quotidienneté dans la ville de migration permet d'appréhender les différents aspects de l'expérience migratoire comme une construction individuelle qui dépend des objectifs et des caractéristiques de chacun. À travers cette approche, nous pourrions identifier le lien entre la vie quotidienne et la rétention dans la ville d'accueil. En

effet, en s'intéressant à la construction du processus migratoire, nous devons retracer les choix que font nos participants tout au long du parcours ; nous allons prendre en considération les facteurs qui ont influencé les différentes décisions prises en chemin (le choix d'émigrer, le choix de la formation, le choix de Montréal comme ville de destination, le choix du lieu de résidence... jusqu'au choix de rester ou de partir après la fin des études).

Définition de la terminologie « étudiant international »

Aujourd'hui, l'Organisation internationale pour les migrations encourage les projets de migration temporaire, économique et académique. La migration pour études est l'une de ces tendances mondiales. Dans le monde francophone, nous distinguons deux termes pour désigner les personnes qui optent pour la migration académique : les étudiant.e.s internationaux ou les étudiant.e.s étrangers. Mais quelle est la différence entre étudiant international et étudiant étranger? Pour assurer une compréhension commune des termes utilisés dans cette thèse, il est important de commencer par répondre à cette question et de définir ce que l'on entend par « étudiant international » dans la littérature et au Québec.

Nous avons noté des nuances dans les définitions utilisées par les organismes, les pays et les gouvernements. Pour L'UNESCO: « *Internationally mobile students are « Students who have crossed a national or territorial border for the purpose of education and are now enrolled outside their country of origin. » (2015¹)*. D'autre part, l'OCDE (The Organisation for Economic Cooperation and Development) les définit comme « *persons admitted by a country other than their own, usually under special permits or visas, for the specific purpose of following a particular course of study in an accredited institution of the receiving country. »²*. Il est donc important d'utiliser la définition adoptée par le pays et le gouvernement du terrain d'étude. Dans le cadre de cette recherche, nous nous intéressons aux étudiant.e.s internationaux qui séjournent à Montréal au Québec.

Selon le ministère de l'immigration canadien qui utilise le terme d'étudiant international (Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada), il le définit comme étant « un résident temporaire autorisé légalement à étudier au Canada de façon temporaire ». Le gouvernement québécois, pour

¹ <https://uis.unesco.org/en/glossary-term/internationally-mobile-students>

² <https://www.oecd.org/fr/apropos/>

sa part, privilégie le terme étudiant étranger pour désigner la « personne qui, dans le cadre d'un programme d'échange entre deux établissements ou deux pays, étudie dans un établissement étranger pour une période déterminée »³. Dans les deux énoncés, nous distinguons deux éléments de définition : le statut juridique du séjour de la personne et sa temporalité. Nous pouvons donc dire qu'un étudiant international (ou étudiant étranger) est une personne qui a choisi de faire des études avec un statut de séjour temporaire dans un pays autre que son pays d'origine.

Néanmoins, dans le contexte mondial et dans les institutions québécoises, le terme d'étudiant international tend à remplacer celui d'étudiant étranger. Selon Statistique Canada et le « Portail sur les données migratoires⁴ », les termes « étudiant international » et « étudiant étranger » n'ont pas le même usage car ce dernier inclut les résident.e.s permanent.e.s qui reviennent aux études. D'autre part, le concept d'étudiant étranger « faisait référence surtout au flux d'étudiants des pays émergents, qui exigeaient une gestion différenciée liée à l'immigration, par rapport aux étudiants des pays développés, désignés comme étudiants internationaux, et qui, sur un marché de l'éducation, étaient supposés de contribuer à hausser le prestige de l'université d'accueil » (Germain et Vultur 2016, 14). Nous pouvons donc dire que le terme d'étudiant étranger a une certaine connotation discriminatoire envers les personnes issues des pays du Sud. C'est pourquoi dans le cadre de cette recherche, nous utiliserons le terme d'« étudiant international » pour désigner les personnes qui séjournent à Montréal et qui détiennent un permis d'étude émis par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada.

L'International Organization for Migration (IOM) distingue deux catégories d'étudiant.e.s en mobilité internationale : les étudiant.e.s en mobilité de crédit et les étudiant.e.s en mobilité pour le diplôme .

- **Les étudiant.e.s en mobilité de crédit** : cette catégorie regroupe les étudiant.e.s qui sont en cotutelle, en stage ou ceux qui sont inscrit.e.s dans un programme d'échange interuniversitaire comme le programme européen Erasmus. Ces étudiant.e.s demeurent attachés à leurs institutions dans leur pays d'origine et leur séjour est d'une courte durée (une session ou quelques mois).

³ <https://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=5223>

⁴ <https://www.migrationdataportal.org/fr/node/607>

- **Les étudiant.e.s en mobilité pour le diplôme :** Ce groupe représente les personnes qui s'engagent dans un projet de migration pour suivre une formation complète dans une institution d'un autre pays. La durée de leur séjour dépend de la durée de leurs études.

Dans le cadre de cette thèse, nous allons étudier l'expérience migratoire d'un groupe d'étudiant.e.s en mobilité pour le diplôme. Pour comprendre nos choix théoriques et la construction de cette étude, nous allons revenir sur la genèse de ce projet avant de présenter le déroulement de la thèse.

La naissance d'un projet de thèse

L'idée de ce projet de thèse a émergé quand j'ai décidé de construire un projet de migration pour étude au Canada. En été 2016, j'ai terminé ma formation de deuxième cycle en Architecture et en Urbanisme en Algérie. Mais je voulais rejoindre la recherche académique et poursuivre mes études de troisième cycle dans une université du Nord. En automne 2016, j'ai assisté au « salon de l'éducation au Canada » de la ville d'Alger où j'ai entendu parler du doctorat en « Études Urbaines ». Comme architecte, j'essayais de construire un projet de recherche sur le cadre bâti dans les villes algériennes. En feuilletant le numéro 24 du magazine « Vies de villes », j'ai trouvé un article sur le parc « Superkilen » à Copenhague au Danemark; un espace urbain d'un km de long dans un des quartiers les plus diversifiés du pays. La particularité de ce parc est qu'il expose des objets qui viennent de plus de 50 pays et représentent les nationalités des personnes qui habitent le quartier. L'objectif du projet était de refléter la diversité de Copenhague et d'aider les habitants à trouver leur identité et à se sentir chez-soi. À ce moment, je me suis posé la question : est-ce que moi, je vais me sentir bien à Montréal? Et comment je vais faire pour me sentir chez-moi dans une ville étrangère? Est-ce que je vais aimer cette ville? Et, si j'arrive à me sentir chez-moi, est-ce que je vais rester vivre là-bas ou est-ce que je vais rentrer en Algérie? Et les autres, qui sont partis avant moi, comment ont-ils fait, etc. Ces questions et la situation d'anxiété qui les accompagne furent à la source de ce projet de thèse sur l'expérience urbaine et le sentiment de chez-soi dans une ville de migration. J'ai donc commencé à lire sur la migration et sur les travaux qui questionnent l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux et j'y ai noté la rareté des travaux sur l'expérience urbaine dans les villes de migration et son impact sur la rétention des migrant.e.s. J'ai donc fait une demande d'admission au programme de doctorat en Études Urbaines à l'ESG à l'UQÀM avec une question de recherche sur l'intégration des étudiant.e.s algérien.ne.s au Québec.

En automne 2017, dans le cadre du « séminaire pluridisciplinaire sur la ville 1 », j'ai rencontré Annick Germain au centre UCS de l'Institut National de la Recherche Scientifique. Rapidement, elle m'a proposé des lectures sur le parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux, notamment, les travaux de Martiniello et Rea (2010, 2011) qui m'ont permis de découvrir le concept de « carrière migratoire », qui sera la colonne vertébrale de ma recherche par la suite. C'est à ce moment que j'ai fait une demande de transfert pour poursuivre mon cursus doctoral à l'INRS sous la direction d'Annick Germain.

Au début, mon étude portait sur la construction du capital spatial des étudiants internationaux maghrébins à Montréal. En cours de route, ma réflexion théorique a évolué pour que cette approche devienne une partie de l'analyse. Le schéma conceptuel que je voulais construire autour du rapport à l'espace, m'a permis d'élargir mes perspectives et d'avoir une vision plus globale de la mobilité et de l'expérience urbaine qui prennent une place de premier plan pour l'analyse du parcours migratoire de mes participants.

Le sujet de thèse est donc une étude exploratoire d'un phénomène socio-spatial peu documenté dans les Études Urbaines. La pluridisciplinarité de mon approche s'est avérée significative pour comprendre les stratégies migratoires des étudiant.e.s internationaux dans les villes et les logiques derrière leurs dynamiques de mobilité internationale.

Déroulement de la thèse

Le premier chapitre offre une recension générale des travaux qui se sont intéressés aux étudiant.e.s internationaux. Nous commençons par un résumé des études quantitatives qui ont questionné ce flux migratoire et sa dynamique entre les pays (et les villes) de destination et les pays d'origine. Nous reviendrons par la suite sur les recherches qualitatives qui traitent l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux dans les sociétés et les villes d'accueil. À la fin de cette section, nous présenterons les zones d'ombre dans ce champ de recherche que nous allons explorer pour inscrire notre thèse.

Dans le deuxième chapitre, nous allons nous attarder au cadre conceptuel et théorique que nous avons choisi pour mener cette recherche. Nous empruntons des concepts de la sociologie urbaine (comme l'expérience urbaine, la mobilité urbaine, l'appropriation et le sentiment de chez-soi) pour

analyser des parcours migratoires à travers la théorie de la carrière migratoire. Nous présentons en détails cette réflexion, son objectif et comment nous allons utiliser ces concepts dans le cadre de cette étude. Nous terminons ce chapitre avec notre question de recherche principale et les sous-questions qui en découlent, à savoir, comment l'expérience urbaine peut-elle influencer la carrière migratoire des étudiant.e.s internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal?

Pour répondre à nos questions de recherche, nous avons rencontré 15 nouveaux étudiants internationaux originaires du Maghreb qui ont choisi Montréal comme ville d'accueil. Dans le troisième chapitre, nous commençons par présenter le portrait général de notre cas d'étude (les étudiants internationaux maghrébins au Québec) et celui de notre terrain d'étude (la ville de Montréal). Par la suite, avant de présenter les profils de nos participants, nous expliquons les critères de recrutement et la construction de notre échantillon raisonné. Ensuite, nous abordons en détails les méthodes des entrevues semi-dirigées et des cartes mentales (géographiques et conceptuelles) que nous avons choisies pour faire la collecte de données. En conclusion, nous revenons sur l'analyse, la question épistémologique et notre positionnement.

Le quatrième chapitre est consacré à la première partie de la carrière migratoire : la construction du projet de migration et l'accueil à Montréal. Nous commençons par documenter les objectifs de migration chez nos participants pour les mettre en relation avec les motifs qui les ont poussés à choisir Montréal comme ville de destination. Par la suite, nous mettons en lumière une stratégie d'accueil chez ce groupe de migrants basée sur le « don de l'hospitalité ».

Le cinquième et le sixième chapitres sont consacrés à la mobilité et l'expérience urbaine de nos participants. À partir de leurs déplacements quotidiens, nous dressons des profils de mobilité urbaine en prenant en considération leurs lieux de résidence, les moyens de déplacement, leur formation mais aussi le contexte particulier de la pandémie internationale lié à la COVID. Cette classification nous permettra d'identifier les facteurs qui peuvent influencer leur mobilité urbaine durant le séjour d'étude. Par la suite, dans le sixième chapitre et en se basant sur les profils de mobilité, nous suivrons la construction de leur capital spatial et les géographies des lieux qu'ils aiment fréquenter à Montréal. Cette section se penche sur le rapport à l'espace pour pouvoir proposer un processus de construction du sentiment de chez-soi dans une ville de migration.

Enfin, dans le septième chapitre, nous revenons sur la construction des carrières migratoires des étudiants internationaux qui séjournent à Montréal. Dans un premier temps, nous verrons comment le dialogue entre les structures d'opportunités (et de contraintes), les ressources mobilisables et les caractéristiques individuelles influencent les choix pris durant le processus migratoire de nos participants. Nous verrons comment l'expérience urbaine et le sentiment de chez-soi, qui font partie des caractéristiques individuelles, peuvent influencer un parcours migratoire. Cette mise en relation révèle une corrélation entre ces facteurs qui explique les profils de carrière migratoire possibles des étudiants internationaux maghrébins à Montréal. Nous terminons avec deux pistes de réflexion, l'une sur l'usage de la carrière migratoire comme concept d'analyse central pour étudier les parcours des migrant.e.s temporaires et l'autre sur l'importance d'intégrer l'expérience urbaine et le rapport à l'espace comme angle d'analyse de la quotidienneté des migrant.e.s.

CHAPITRE 1 : RECENSION DES ÉCRITS SUR L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE DES ÉTUDIANT.E.S INTERNATIONAUX : UN NOUVEAU FLUX MIGRATOIRE

I.1 Introduction

Aujourd'hui, les questions autour de la migration peuvent s'inscrire dans plusieurs champs et disciplines d'étude. Dans ce chapitre, nous présentons une recension générale des travaux qui se sont intéressés à la migration estudiantine et aux parcours des étudiant.e.s internationaux. Dans un premier temps, nous allons nous focaliser sur des recherches quantitatives qui abordent ce flux migratoire à travers les chiffres et leur mobilité internationale entre les pays d'origines et les pays d'accueil. Par la suite, nous allons nous attarder sur les études qualitatives qui ont questionné les expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux. Ces travaux témoignent de la complexité et de la diversité des parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux. Nous allons donc accorder une attention particulière à la question de la rétention des étudiant.e.s internationaux dans ces recherches, notamment celles sur les facteurs qui influencent la construction de leur parcours migratoire (de la construction du projet migratoire aux projets futurs après la fin des études). À la fin du chapitre, nous revenons sur une lecture critique des zones d'ombre à partir desquelles nous avons construit notre projet de thèse.

I.2 La migration pour étude

Aujourd'hui, il n'est plus question d'immigration mais de migration (Germain 2014). Depuis les années 2000, dans le contexte de la mondialisation, nous assistons à un changement de paradigme des migrations (Pellerin 2011; Germain 2015). La mobilité internationale est devenue la tendance actuelle. Les mouvements migratoires ont connu beaucoup de changements et nous ne pouvons plus résumer l'immigration au simple fait de changer de pays. L'émergence de la migration temporaire et circulaire a changé la dynamique de la mobilité internationale. Selon Pellerin (2011),

le concept d'immigration est dépassé. Nous pouvons toujours parler de migration, mais elle propose « la mobilité » pour pouvoir aborder les différents types de circulation :

La mobilité couvrirait donc aussi bien les déplacements de vacanciers que la migration et elle s'appliquerait autant aux déplacements internationaux qu'aux mouvements à l'intérieur d'une seule juridiction nationale. Sur le plan purement technique, son adoption pour parler de migration fait référence à des distinctions assez précises dans l'espace, la durée et dans les motivations... Contrairement à la migration qui serait sur le long terme et définitive, la mobilité serait éphémère et circulaire (Pellerin 2011, 50)

Parallèlement à ce changement de paradigme vers la mobilité circulaire, s'est révélé une diversité de flux et de géographies des destinations. La mobilité internationale des personnes est devenue centrale dans les stratégies politiques et économiques des pays du Nord. La concurrence pour attirer ce capital humain est perçue à travers les politiques migratoires changeantes. Au-delà du statut de l'immigration permanente traditionnelle, nous voyons émerger de nouveaux statuts de migration temporaire comme celui des étudiant.e.s internationaux.

Dans une logique d'internationalisation de l'enseignement supérieur et de démocratisation des universités, le mouvement des étudiant.e.s internationaux à travers les continents a connu une croissance phénoménale (Belkhodja 2012 ; Bourdin et Campagnac 2014). Selon les données statistiques de l'UNESCO (2019), en 2017, plus de 5,3 millions d'étudiant.e.s sont en mobilité internationale alors que ce chiffre ne dépassait pas les 2 millions en l'an 2000. Ces migrant.e.s, hautement qualifiés, participent à la mobilité des savoirs et stimulent l'innovation et la concurrence dans et entre les pays d'accueil. Ils contribuent à la croissance économique des villes de destination avec les frais de scolarité majorés et les dépenses courantes et de loisirs (Belkhodja 2012).

Les données qui décrivent l'ampleur de cette mobilité montrent l'installation d'une industrie migratoire et nous pouvons la voir à l'échelle politique, municipale et urbaine (Beech 2018; Huizhi 2015; Lipura et Collins 2020). Le programme d'échange européen Erasmus fait partie de cette industrie de mobilité. Il facilite et encourage la circulation des étudiant.e.s universitaires entre les pays européens et leur retour à leur pays d'origine. Nous parlons ici d'un mouvement Nord-Nord où des jeunes universitaires sont encouragé.e.s à faire de courts séjours d'étude dans d'autres villes européennes que celle où ils(elles) sont installé.e.s. Le programme assure leur retour car ces étudiant.e.s demeurent inscrit.e.s et attaché.e.s à leur université d'origine (Keller-Gerber 2017).

Nous pouvons dire que Érasmus est le parfait exemple qui illustre la mobilité circulaire des personnes dont parlait Pellerin (2011).

À côté de ce programme européen, la Grande-Bretagne, la Suisse et récemment le Luxembourg, l’Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada font partie des pays qui connaissent une importante croissance dans le nombre des étudiant.e.s internationaux (Belkhodja 2012; OCDE 2020). Ces étudiant.e.s sont perçus comme de parfaits candidats à l’immigration permanente que les pays de tradition migratoire veulent attirer et retenir sur leur territoire par la suite. Le gouvernement canadien cherche à attirer une population jeune et hautement qualifiée afin de renouveler son bassin démographique et de répondre aux besoins économiques et de main d’œuvre, et les étudiant.e.s internationaux répondent à ces critères (Bélangier et al. 2009; Germain et al. 2013; MIDI 2016; Yana 2017). Il a donc déployé les ressources nécessaires pour que les différents paliers gouvernementaux assurent une meilleure attraction et rétention de ce groupe de migrant.e.s. Dans une étude menée par Yugian Lu et Freng Hou (2015) sur les étudiant.e.s étranger.e.s qui deviennent des résidents permanents au Canada, il a été révélé qu’en 2008 entre 20 % et 27 % des étudiant.e.s internationaux deviennent des résident.e.s permanent.e.s canadien.ne.s. Depuis, ces chiffres ont considérablement augmenté. Au Canada, les pouvoirs en matière de politiques migratoires sont partiellement partagés avec les provinces surtout avec le gouvernement québécois. En effet, le Québec a une influence sur la sélection des migrant.e.s temporaires dont les étudiant.e.s internationaux. La province a sa propre politique migratoire qui répond à ses besoins socioéconomiques et linguistiques (Paquet, Deschamps-Band et Garnier 2022). D’où l’intérêt de présenter le portait migratoire du Québec séparément du reste du Canada. La figure 1.1 montre l’importance qu’occupe la migration temporaire dans la dynamique migratoire de la province. Il est facile de constater que le nombre des étudiant.e.s internationaux a connu une forte augmentation depuis l’an 2011. Cette croissance peut être expliquée à travers la mise en place du Programme de l’expérience québécoise (PEQ) en 2010 (Fleury et al. 2019).

Le Programme de l’expérience québécoise...permet à des titulaires de permis de travail temporaire ainsi qu’à des étudiants étrangers ayant obtenu leur diplôme au Québec de poser une demande d’immigration permanente accélérée (Paquet, Deschamps-Band et Garnier 2022, 26).

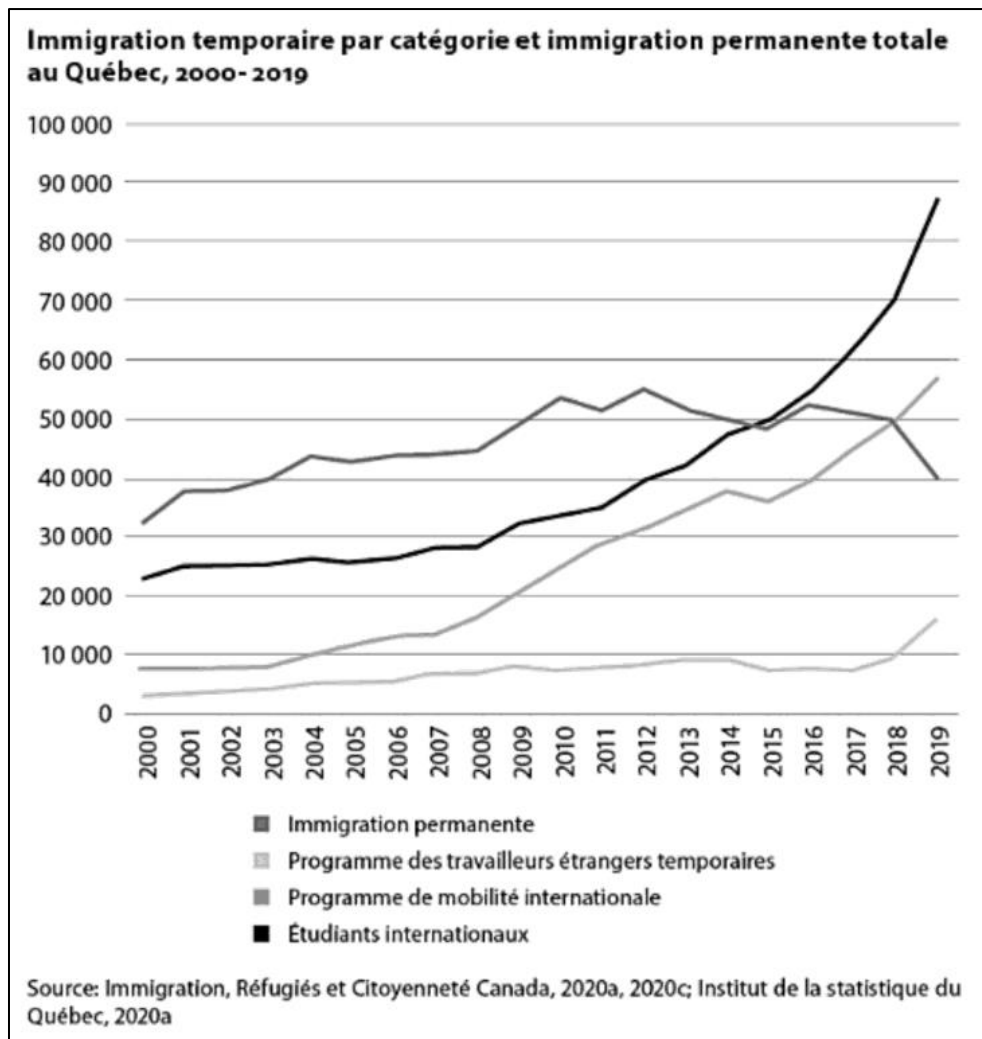


Figure 1. 1 : Immigration temporaire par catégorie et immigration permanente totale au Québec, 2000-2019

Source : (Paquet, Deschamps-Band et Garnier 2022, 26)

On ne peut pas parler de la question des politiques migratoires au Québec et au Canada sans aborder les procédures et les statuts de migration. Comme nous l’avons déjà mentionné, dans la logique de partage de pouvoirs avec le Canada, le Québec a le droit de sélectionner ses propres étudiant.e.s internationaux. En effet, les personnes qui veulent venir étudier au Québec doivent d’abord faire une demande de Certificat d’Acceptation temporaire au Québec (CAQ) auprès du Ministère de l’immigration, de la francisation et de l’intégration (MIFI). Par la suite, avec le CAQ, elles pourront faire une demande de permis d’études (statut de séjour temporaire) et d’un VISA d’entrée (si nécessaire) auprès du ministère de l’immigration fédéral (Ministère de l’Immigration, Réfugiés et

Citoyenneté Canada MIRCC). Sans ces trois formulaires, elles ne pourront pas étudier au Québec. Pour ceux qui veulent étudier dans les autres provinces du Canada, il n'y a pas de certificat de sélection comme c'est le cas au Québec. Ils(elles) n'auront besoin que d'un permis d'étude et d'un VISA d'entrée pour accéder au territoire canadien. Après l'obtention du diplôme, les étudiant.e.s qui ont terminé une formation de plus de 18 mois et qui ont respecté les conditions de leur séjour au Canada, ont droit à un permis de travail post-diplôme (PTPT). Ce titre de séjour temporaire est offert à tou.te.s les étudiant.e.s qui souhaitent rester travailler au Canada après la fin des études. Son expiration dépend de la durée de la formation (entre 1 an et 3 ans) et il est non renouvelable. Les provinces ne peuvent exercer aucun pouvoir de sélection sur ce programme fédéral. Durant cette période, les migrant.e.s qui souhaitent changer leur statut pour s'installer définitivement au Québec ont le choix entre deux programmes de résidence permanente : le Programme de l'expérience québécoise (PEQ) ou Arrima⁵. Parallèlement, ceux qui veulent s'établir dans une autre province canadienne peuvent appliquer pour la résidence permanente à travers le programme de l'Entrée Express. Il importe de noter que le PEQ est un programme de rétention québécois qui a connu beaucoup de succès depuis sa création en 2010. D'après les statistiques du Ministère de l'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (2020), en 2018, plus de 7500 migrant.e.s temporaires ont procédé à un changement de statut pour devenir des immigrant.e.s permanent.e.s et s'installer au Québec. Vraisemblablement, la question de la rétention des étudiant.e.s internationaux est au cœur des préoccupations de la politique québécoise. Il est donc important de bien comprendre ce qui peut affecter le choix pour ce groupe de migrant.e.s quant à la mobilité ou l'ancrage après la fin des études. Nous allons donc regarder de plus près la littérature qui s'est intéressée à cette migration estudiantine et aux parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux au Canada et ailleurs dans le monde.

La mobilité internationale des étudiant.e.s est un flux important dans la migration globale. Face à cette nouvelle dynamique de mobilité, les chercheur.e.s et spécialistes de la migration s'intéressent de plus en plus à ce mouvement. Au-delà de la question traditionnelle de fuite des cerveaux (*Brain*

⁵ Arrima est un nouveau système pour gérer les candidatures pour l'immigration permanente au Québec. Il ressemble au système fédéral « Express Entry ». Arrima est une plateforme en ligne utilisée par le gouvernement du Québec pour fournir un large éventail de services aux ressortissants étrangers qui souhaitent immigrer au Québec. L'utilisation d'Arrima est entièrement gratuite et ouverte à tous. Cette page donne un aperçu des différentes procédures liées à l'immigration qui peuvent être effectuées via cette plateforme.

drain) (Brooks et Waters 2011; Endrizzi 2010; Ennafaa et Paivandi 2008; Guilbert et Prévost 2009) qui est souvent liée à la mobilité Sud-Nord des étudiant.e.s internationaux, nous distinguons deux types de littératures. Une première qui s'est beaucoup intéressée à la circulation de ces migrant.e.s entre les différents pays et leurs impacts sur les villes d'accueil. Plus récemment, d'autres chercheur.e.s ont mis l'accent sur leurs expériences migratoires dans les villes d'accueil, mais ces questions restent sous-documentées dans les études migratoires et les études urbaines en général.

I.3 La mobilité internationale des étudiant.e.s internationaux; une nouvelle dynamique migratoire

Les chercheur.e.s ont tendance à qualifier la circulation des étudiant.e.s internationaux d'un nouveau mouvement migratoire. En 2016, à travers l'article « *Brains without borders* », la revue *The Economist* nous rappelle que cette mobilité est un phénomène qui a toujours existé à travers le monde, mais il est devenu beaucoup plus important après l'an 2000 (The Economist 2016). Depuis, cette mobilité internationale est au centre de plusieurs recherches qui questionnent les villes et les flux migratoires.

Une grande partie de la littérature sur les étudiant.e.s internationaux est liée aux déplacements de ce groupe et à la géographie de leur distribution et de leurs pays d'origine (Belkhouja 2009; King et Findlay 2012). L'objectif principal de ces recherches était de quantifier ce flux dans les pays et les villes de destinations par rapport à leur pays d'origine. Ces études ont mené à questionner l'impact économique et social de ces migrant.e.s sur les pays d'accueil. En effet, la mobilité étudiante est souvent associée à une logique de développement du capital humain des universités du Nord et de certains États nations. Des pays européens appuient la présence de ces migrant.e.s comme main d'œuvre temporaire hautement qualifiée. En automne 2022, dans un projet pilote, le Canada a rejoint le rang de ces pays en permettant aux étudiant.e.s internationaux présent.e.s sur son territoire de travailler à temps plein. Cette réforme n'est que temporaire et elle est présentée comme une solution au manque de main d'œuvre dont souffrent différents secteurs du pays. D'autre part, ces migrant.e.s hautement qualifié.e.s, participent à la mobilité des savoirs et stimulent l'innovation et la concurrence dans les pays d'accueil. Ils contribuent à la croissance

économique des villes d'accueil avec les frais de scolarité majorés et les dépenses courantes et de loisirs (Belkhodja et Esses 2013 ; Raghuram 2013).

The presence and demands expressed by foreign student communities is arguably a major lever for the internationalization of the business environment and for the enhancement of the local tourism and cultural industries. Indeed, students are eager consumers of cultural and recreational products (Wynne and O'Connor 1998) (Russo et Capel-Tatjer 2007, 162).

Les étudiant.e.s internationaux sont d'important.e.s consommateur.rice.s. Les retombées économiques de leurs présences dans les territoires d'accueil peuvent être perçues à travers plusieurs secteurs. Les frais majorés payés par les étudiant.e.s internationaux représentent un important capital économique des universités canadiennes qui sont réputées pour leurs frais de scolarités exorbitants par rapport aux universités européennes (Chatel-DeRepentigny, Montmarquette et Vaillancourt 2011). À l'échelle des villes, l'apport économique est relié aux frais de tourisme, de logement, et des dépenses courantes de la vie quotidienne comme l'épicerie et le transport. Leur apport est significatif dans la croissance économique des villes d'accueil (Belkhodja et Esses 2013; Chatel-DeRepentigny, Montmarquette et Vaillancourt 2011; Julien 2005).

Pour Germain (2015), les étudiant.e.s internationaux sont des acteurs qui font bouger les villes et changent leurs visages. Sa définition rejoint celle de Francis Collins (2008, 2010, 2014) qui parle d'« *international studentification* ». Il utilise cette dernière pour aborder l'impact des étudiant.e.s internationaux sur les villes et le caractère urbain de leur projet de mobilité. Plus généralement, la « *studentification* » est une notion proposée par Smith (2005) en référence à la concentration résidentielle des étudiant.e.s universitaires dans un quartier. D'autre part, les changements associés à l'*international studentification* dans les quartiers se rapprochent de la définition de la gentrification adoptée par Lees, Slater et Wyly (2010) qui la présentent comme un processus d'investissement dans un environnement urbain qui attire des acteurs hautement qualifiés avec un revenu élevé. En effet, l'embourgeoisement des quartiers qui connaissent une concentration des étudiant.e.s internationaux est le côté négatif de leur impact économique sur les villes d'accueil (Tuğba et Tolga 2017; Cocola-Gant 2018 ; Hayes et Zaban 2020; Smith 2015). Néanmoins, avec la délocalisation universitaire, la création des campus satellites et la nouvelle tendance de l'enseignement à distance, nous pouvons assister à un changement de paradigme dans la

studentification qui sera caractérisé par de nouvelles dynamiques résidentielles des étudiant.e.s internationaux pour notamment fuir la gentrification des quartiers universitaires.

Devant cette nouvelle tendance de croissance économique, des chercheur.e.s et des journalistes ont noté une nouvelle logique marchande qui s'est installée entre les universités du Nord, les villes et les pays : l'attraction des talents. À l'échelle institutionnelle, en plus de l'apport économique, l'intérêt des universités était d'attirer les meilleurs étudiant.e.s pour améliorer leur réputation et leur image de marque (Hari, MaGrath et Preston 2013; Chatel-DeRepentigny, MontMarquette et Vaillancourt 2011). Les étudiant.e.s internationaux sont devenu.e.s une population cible de plusieurs pays du Nord, notamment ceux de l'OCDE⁶. Ils(elles) sont perçu.e.s comme des moteurs du développement économique et d'excellents candidats à l'immigration permanente par des pays comme l'Australie, la Nouvelle Zélande et le Canada (Garneau et Bouchard 2013; Guo et Chase 2011). La compétition s'est traduite à travers des actions sur différents paliers de gouvernement. Les universités ont diversifié leurs programmes de formation. Elles ont revu leur frais de scolarité et elles ont diversifié leur bassin de recrutement international. Les villes d'accueil ont investi dans leur « image de marque » pour attirer cette population jeune et active (Malet Calvo 2018). Dans une logique d'attraction des talents à travers la migration estudiantine, les gouvernements ont proposé des assouplissements de leurs politiques migratoires en matière de VISA d'étude et des réformes pour faciliter l'installation après la fin des études. Face à ce mouvement compétitif, des recherches se sont intéressées de plus près à la question de l'attraction des étudiant.e.s internationaux. Les chercheur.e.s se sont focalisé.e.s sur les facteurs qui peuvent influencer le choix d'une ville ou un pays de destination.

Dans le contexte canadien, en plus de la concurrence interuniversitaire, les villes et les provinces sont en compétition pour attirer ces talents, ce qui est, selon Germain (2013), en lien direct avec la compétition pour l'immigration permanente qualifiée. Les études qui se sont intéressées à ces questions montrent qu'il y a quatre types de facteurs d'attraction : facteurs universitaires, facteurs liés à la ville d'accueil, facteurs liés à l'emploi et la carrière professionnelle et les facteurs migratoires. Les facteurs universitaires sont en lien direct avec la formation choisie et sont : la qualité de l'enseignement dans l'institution d'accueil, la réputation du programme et de l'université, la langue de la formation, les frais de scolarité et la qualité de l'environnement

⁶ L'Organisation de coopération et de développement économique.

d'accueil comme les laboratoires de recherche. Le deuxième groupe de facteurs dépend de ce que peut offrir la ville d'accueil en matière de diversité culturelle et qualité de vie (en lien avec la sécurité, le coût de la vie et l'intégration dans le marché de l'emploi). Les aspirations professionnelles sont le troisième groupe de facteurs d'attraction. Nous parlons ici de talents qui se présentent avec de grandes perspectives professionnelles et l'offre d'emploi dans les villes et les provinces fait partie des facteurs d'attraction de ces talents. Enfin, les politiques migratoires fédérales sont un facteur de choix pour le pays (la facilité d'avoir un permis d'étude et un VISA, le permis de travail post-diplôme), mais les politiques des provinces participent à la création d'un mouvement de compétition nationale. Par exemple, le programme de l'expérience québécoise qui facilite l'installation permanente de ces étudiant.e.s au Québec une fois le diplôme obtenu (Terrier 2009 ; Belkhodja 2012 ; Belkhodja et Esses 2013 ; Bélair-Bonnet, Lefort et Therrien 2014 ; Germain et Vultur 2016 ; Gherbi et Belkhodja 2018). En automne 2022, le gouvernement québécois a annoncé qu'à partir de l'automne 2023, les étudiant.e.s internationaux pouvaient bénéficier d'une bourse d'exemption des frais de scolarités majorés s'ils sont inscrits à des programmes ciblés dans les universités qui se trouvent à l'extérieur de région métropolitaine montréalaise. L'objectif du Québec est de régionaliser la migration dans la province pour combler le manque de main-d'œuvre qualifiée dans les petites et moyennes villes.

La littérature académique s'est longtemps caractérisée par des enquêtes plutôt quantitatives et descriptives de la circulation estudiantine. Les questions étaient surtout centrées sur l'évolution de l'effectif, les statistiques de leurs impacts et les services offerts par les universités, les villes et les pays de destination. Néanmoins, beaucoup de chercheur.e.s trouvent que la synthèse de ces connaissances sur la mobilité des étudiant.e.s internationaux nécessite un travail plus qualitatif pour expliquer les réalités de leur expérience migratoire. Cette situation est à l'origine de l'émergence des recherches qui questionnent leurs expériences migratoires dans les villes et les sociétés d'accueil (Garneau 2022; Kratz et Netz 2018 ; Garneau et Mazzella 2013 ; Raghuram 2013; Sokołowicz 2019; Wiers-Jenssen, Tillman, et Matherly 2020). En plus d'attirer ces migrant.e.s, les pays de tradition migratoire comme le Canada veulent les garder sur leur territoire après la fin des études. En effet, la question de la rétention est devenue aussi importante que celle de l'attraction. Mais, le modèle économique n'est pas suffisant pour étudier les facteurs de rétention. Stéphanie Garneau (2022) rejoint ce groupe de chercheur.e.s et ajoute qu'au-delà des politiques migratoires canadiennes, « la sociologie des migrations n'échappe pas complètement, même en critiquant

l'utilitarisme migratoire [Maurice, 2004], au biais économiciste du phénomène migratoire qui repose essentiellement sur des préoccupations et un raisonnement de type économique au détriment d'une réflexion plus générale sur ses enjeux sociaux, culturels, politiques » (Garneau 2022 18). Pour Belkhodja et Esses (2013), si nous voulons comprendre la contribution des étudiant.e.s internationaux dans la société d'accueil et comment les garder après la fin des études, il est important de s'intéresser à l'intégration économique et sociale dans les villes de destination.

Les facteurs professionnels les encouragent à rester alors que les facteurs sociétaux et personnels les incitent à retourner dans leur pays d'origine ou encore de cheminer vers une destination tierce (Belkhodja et Esses 2013, 14).

Cette critique a fait émerger une nouvelle tendance de recherche plus qualitative sur les étudiant.e.s internationaux. Comme nous le verrons ci-dessous, ces études questionnent leurs expériences migratoires, leur intégration et leur rétention dans les villes et les pays d'accueil.

I.4 Les parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux : de l'émigration à l'immigration

Devant la super-diversité⁷ des flux migratoires étudiants, les chercheur.e.s se sont de plus en plus intéressé.e.s à l'expérience individuelle de chacun.e. La recherche a connu l'émergence de nouvelles questions et perspectives de recherche comme les questions sur l'attraction, le choix des villes et pays de destination, l'intégration résidentielle hors les campus et celles autour de la rétention. Ces recherches contemporaines sur les parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux mettent l'accent sur différents visages de leur diversité (Collins, Simon-Kumar et Friesen 2020; Lipura et Collins 2020).

Dans les recherches qualitatives sur les parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux, nous distinguons trois questions principales. Un premier groupe de chercheur.e. s'est intéressé.e aux questions autour de la construction du projet de migration comme les politiques migratoires

⁷ « A dynamic interplay of variables among an increased number of new, small and scattered, multiple-origin, transnationally connected, socio-economically differentiated and legally stratified immigrants who have arrived over the last decade» (Vertovec 2007,1024).

d'attraction, les motifs d'émigration ou sur les facteurs de répulsion. D'autres ont questionné leur intégration dans la ville, l'université et la société d'accueil. Beaucoup se sont penché.e.s sur les conditions de leur installation et les modalités de leur intégration dans les différents sphères par rapport à leurs pays d'origine, âge, genre ou origine sociale. Notons aussi les travaux sur la régionalisation de la migration estudiantine, l'installation et l'intégration des étudiant.e.s internationaux dans les petites et moyennes villes (Dobrowolsky et Ramos 2014). Enfin, des chercheur.e.s ont documenté les facteurs qui peuvent influencer leur rétention dans la ville ou pays d'étude. Dans ce qui va suivre, nous proposons un survol des travaux qui ont questionné les parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux.

I.4.1 La construction d'un projet migratoire pour étude : devenir un.e étudiant.e international.e

La diversité des parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux s'est manifestée à plusieurs niveaux : les pays d'origine, les pays et villes de destination, les formations choisies ou au niveau des projets de mobilité envisagés après la fin des études. Cette diversification a inspiré l'usage de notions de mobilité et de circulation internationale pour décrire les parcours migratoires de cette population. Elle est aussi à l'origine des questions sur ce qui motive les étudiant.e.s à envisager un projet de migration. Dans les travaux qui traitent la construction du projet migratoire des étudiant.e.s internationaux, nous trouvons deux questions centrales : les motifs de migration et les facteurs qui influencent le choix de destination. Nous allons emprunter la catégorisation proposée par Germain et Vultur (2016) pour présenter les motifs et les objectifs derrière la construction d'un projet de migration pour étude : les motifs stratégiques, expérientiels et d'émigration.

Les motifs stratégiques sont fortement liés à la valeur et à la définition que donnent les étudiant.e.s à leur séjour d'étude. Selon Garneau (2006 ; 2022), les discours politiques et institutionnels des pays de destination sont souvent repris par les étudiant.e.s internationaux pour décrire leur projet de mobilité. Ils (elles) trouvent que leurs profils peuvent répondre aux besoins et aux exigences des employeurs et à la demande politique des pays d'immigration (Garneau 2006 ; Belkhodja et Esses 2013). L'absence d'opportunités professionnelles dans les pays d'origine ou les ressources académiques nécessaires s'inscrivent aussi dans les motifs stratégiques de migration (Belkhodja et Esses 2013 ; Vultur et Germain 2018). Ce motif peut être une motivation stratégique et

expérientielle en même temps. En effet, en voulant acquérir les connaissances nécessaires pour un meilleur épanouissement professionnel, ils (elles) choisissent de poursuivre leurs études dans un autre pays du Nord qui offre une meilleure formation et de meilleures opportunités de carrière professionnelle (Endrizzi 2010, Germain et Vultur 2016). Les motifs d'émigration sont plus liés à la volonté de s'installer définitivement dans le pays de destination durant le processus de construction du projet migratoire. Cet objectif peut être associé à la situation familiale de l'étudiant.e pour qu'il(elle) puisse aider ses proches par la suite (exemple : financièrement) (Caestercker et Rea 2012 ; Bodycott et Lai 2012). Elle peut aussi s'inscrire dans un projet de carrière où l'étudiant.e décide de s'installer dans un autre pays qui offre de meilleures perspectives professionnelles (Garneau 2006). Bilecen (2009), Robertson (2011) et Garneau (2022) se sont intéressés de plus près à l'émigration comme motif de mobilité estudiantine. La question principale était de savoir si le projet de migration pour étude n'est pas en soi, une stratégie d'immigration. Beaucoup soupçonnent les étudiant.e.s internationaux d'utiliser les études pour immigrer dans le pays de destination et rejoignent Garneau (2022) quand elle suppose que la construction d'un projet de migration pour étude peut être une stratégie migratoire pour l'immigration permanente dans le pays de destination. Dans ce sens, les politiques migratoires qui facilitent l'installation après la fin des études sont donc intimement liées aux choix du pays de destination. Le meilleur exemple est le programme d'expérience québécoise (PEQ) que nous avons déjà abordé un peu plus haut. Il fait partie des politiques migratoires qui favorisent la rétention mais il est aussi un motif d'émigration pour la plupart des étudiant.e.s internationaux du Sud qui choisissent le Québec comme province de destination. Il y a aussi le programme canadien du « permis de travail post-diplôme » qui permet aux diplômé.e.s internationaux d'avoir un permis de travail après la fin des études. Ce nouveau statut post-diplôme leur permet de prolonger leur séjour au Canada et d'occuper un emploi à temps plein. Cette situation est perçue comme favorable à la rétention mais elle est aussi une stratégie d'attraction.

D'autre part, certaines études comme celles de Endrizzi (2010) Duclos (2011) et Belkhodja et Esses (2013) nous révèlent que les motifs de migration sont intimement liés à la variable « pays d'origine ». D'après leurs études sur les motivations et sur le choix de destination, les étudiant.e.s du Sud choisissent les pays du Nord pour les opportunités professionnelles qui sont souvent absentes dans leur pays d'origine. Par ailleurs, la mobilité Nord-Nord des étudiant.e.s internationaux est souvent liée aux accords entre les pays et aux motifs expérientiels comme

l'apprentissage d'une langue ou le fait de découvrir un nouveau pays et une nouvelle culture. Le choix de destination dépend de plusieurs facteurs tels que : les motifs de migration, la situation dans le pays d'origine, des motifs personnels (relation amoureuse, obligations familiales, langues...), les institutions de formation (frais de scolarité, la qualité des formations), le style de vie dans la ville d'accueil, les objectifs professionnels ou les perspectives de carrières dans les pays de destination et comme nous venons de voir, les politiques migratoires d'accueil et de rétention (Germain et Vultur 2017 ; Duclos 2011 ; Chatel-DeRepentigny, Montmarquette et Vaillancourt 2011 ; Guilbert et Prévost 2009).

I.4.2 L'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux

L'expérience migratoire dans les pays et villes de destination commence par l'accueil des personnes nouvellement arrivées. L'accueil et l'hospitalité font partie des questions traditionnelles dans les études migratoires. Beaucoup de recherches avaient abordé l'accueil des immigrant.e.s économiques, les demandeur.se.s d'asiles et les réfugié.e.s. Aujourd'hui avec la complexification des flux migratoires, et l'arrivée massive des réfugié.e.s et demandeur.se.s d'asile en Europe, nous assistons à un retour vers les questions de l'accueil et de l'hospitalité selon de nouvelles perspectives. On parle plus des bonnes pratiques d'hospitalité et de comment améliorer l'accueil. De plus, plusieurs études ont associé la question de l'accueil à la ville de destination. Prenons l'exemple de Germain et al. (2021) qui ont utilisé la nouvelle notion d'infrastructure d'arrivée⁸ pour étudier les représentations qu'ont les nouveaux arrivant.e.s des espaces accueillants dans deux quartiers de Montréal. Ils ont établi une géographie des infrastructures accueillantes dans un des quartiers de migration où ils ont conclu que le quartier n'est pas une forme limite mais plutôt une étendue spatiale qui dépend de la mobilité et de ses infrastructures (Germain et al. 2021).

Néanmoins, l'accueil des étudiant.e.s internationaux reste sous documenté. Le peu d'études qui se sont intéressées à cette question, sont majoritairement en lien avec les services offerts par les

⁸ « Les éditeurs belgo-suisse (Meeuws, Arnaut et Heur 2019) ont rassemblé un ensemble de contributions qui tentent d'explorer les infrastructures d'arrivée définies comme les parties de la fabrique urbaine qu'affrontent les nouveaux venus à leur arrivée et où vont se produire ou se négocier leurs mobilités sociales futures locales ou translocales. L'accent est mis d'une part sur l'arrivée comme processus et non comme moment délimité, c'est-à-dire comment et où les personnes trouvent une certaine stabilité leur permettant de cheminer. Et d'autre part, sur les infrastructures, au-delà des normativités nationales (étatiques), c'est-à-dire les pratiques de multiples acteurs en contexte urbain, qui créent une multitude de « platforms of arrival and takeoff ». » (Germain et al 2021, 73)

institutions de formation et les villes de migration (Germain et Vultur 2016) ou à travers l'hospitalité et la question de l'hébergement sur lesquels nous reviendrons en détails ci-dessous (Rahal-Gherbi 2023). Plusieurs auteur.e.s explorent la notion de « collectivité accueillante » et son impact sur la trajectoire migratoire des étudiants internationaux dans les villes universitaires. L'évaluation d'une collectivité accueillante inclut l'évaluation de l'aspect urbain de la vie quotidienne des migrants. La dimension spatiale dans la grille d'analyse s'articule autour des services comme le transport et l'accessibilité aux services et le résidentiel. Dans le contexte montréalais, Gherbi et Belkhodja (2018) ont questionné l'expérience universitaire, résidentielle et l'urbanité chez des étudiants internationaux établis au centre-ville de la ville. Ils ont soulevé l'importance du campus dans l'accueil et la construction du sentiment d'appartenance dans la ville d'accueil. Dans l'analyse de l'aspect résidentiel, il est revenu très souvent que c'est surtout le prix des logements qui justifie le choix de leur quartier. D'autre part, des étudiants ont « ressenti comme un signe de discrimination raciale et d'animosité » (Gherbi et Belkhodja 2018, 33). Après l'accueil et l'hospitalité, les expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux dans les institutions, les villes et les sociétés d'accueil sont souvent analysées à travers la notion traditionnelle dans les études migratoire, d'intégration.

Avant d'aborder les travaux qui se sont intéressés à l'intégration des étudiant.e.s internationaux dans les sociétés et les villes d'accueil, voyons comment elle est définie dans les études migratoires. Pour Durkheim, l'intégration est une question de « vouloir vivre ensemble ». Pour Gauthier (2013), elle peut être définie comme étant « l'inscription d'un individu dans une société, un champ social, ou une dynamique groupale ou individuelle ». Les études migratoires mettent en évidence l'importance de l'intégration, mais aussi les obstacles qu'affrontent les immigrant.e.s durant leur trajet migratoire. Au début du « temps migratoire »⁹, la personne en situation de mobilité internationale doit s'adapter et retrouver ses repères langagiers, culturels, sociaux, urbains, voire identitaires dans la ville de migration. Elle se retrouve confrontée à une société avec une culture étrangère. Devant cette situation, elle sera conduite à franchir quatre étapes durant son trajet migratoire (Cohen-Emerique 1980). Selon Oberg (1960), ces étapes s'énumèrent ainsi : 1) l'« euphorie », qui est une étape de découverte et d'exploration du pays et de la société; 2) la

9 «...l'entendons l'ensemble du processus qui concerne les différentes étapes d'insertion socioéconomique des immigrants. Cela comprend autant les dimensions matérielles (un endroit pour vivre, un travail, une école pour les enfants, etc.) que sociales (les fréquentations, les activités politiques et civiques, etc.) » (Arcand, Lenoir-Achdjian et Helly 2009, 376).

«confrontation », soit la période du questionnement sur la culture d'accueil; 3) l'« ajustement » et finalement 4) l'« aisance biculturelle », ou ce qu'appelle Cohen-Emerique (1980) l'« interculturalité satisfaisante ». Celle-ci correspondant au mode de sociabilisation de l'individu dans le pays de migration, ainsi que sa position à l'égard de sa culture d'origine et la culture de la société d'accueil (Duclos 2011). Pour sa part, Berry considère que le processus d'acculturation d'un migrant peut aboutir à l'une des quatre formes d'insertion : l'« intégration », l'« assimilation », la « séparation / ségrégation » ou la « marginalité » (Berry 1997). Nous pouvons donc voir que ces deux théories convergent vers un point commun qui est l'interculturalité satisfaisante et elle peut prendre plusieurs formes. Nous avons résumé ces deux théories dans le schéma ci-dessous (figure 4).

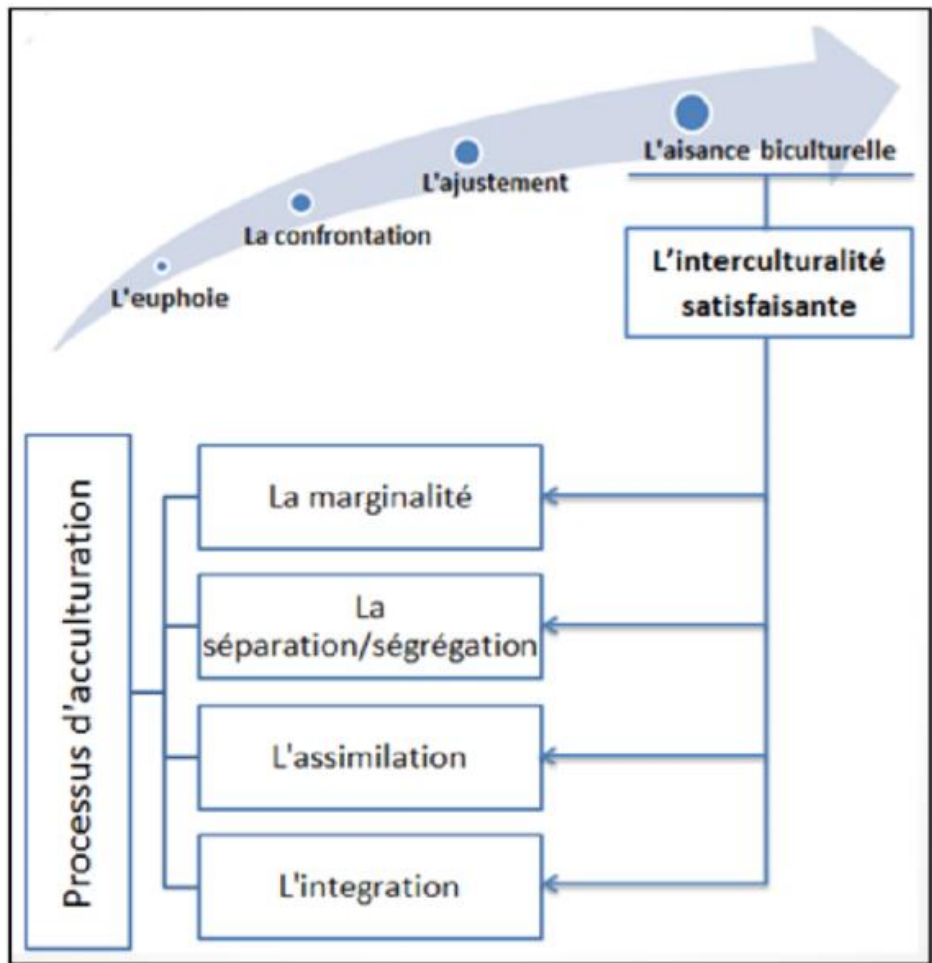


Figure 1. 2 : Les théories du trajet migratoire selon Berry (1997) et Cohen-Emerique (1980)

Source : l'auteur

Si nous regardons l'usage de cette notion dans la littérature qui s'intéresse aux étudiant.e.s internationaux, nous verrons qu'il y a plusieurs types d'intégration. Dans ce qui va suivre nous allons survoler les 3 formes que nous considérons comme pertinentes pour comprendre les expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux dans les villes d'accueil : l'intégration socioéconomique, résidentielle et universitaire.

1.4.2.1 Intégration socioéconomique

Nous pouvons résumer les questions de l'intégration socioprofessionnelle dans deux points : l'intégration à l'emploi qui dépend du deuxième point, les liens et les réseaux sociaux (Arcand, Lenoir-Achdjian et Helly 2009 ; Béji et Pellerin 2010 ; Hilly, Berthomiere et Mihayloca 2004). L'objectif principal des étudiant.e.s internationaux est les études et nous pouvons voir que dans quelques pays ils n'ont pas le droit de travailler jusqu'à la fin des études alors que dans d'autres, ils (elles) peuvent travailler à temps partiel. Néanmoins, comme nous l'avons déjà mentionné, aujourd'hui les gouvernements sont de plus en plus ouverts à l'employabilité des étudiant.e.s internationaux pour combler les besoins en main d'œuvre. La question de l'intégration ou l'insertion au marché de travail est donc importante quand on veut s'intéresser à la vie de ces étudiant.e.s si ils (elles) décident de s'installer dans le pays de migration après l'obtention du diplôme et pour analyser leur vie quotidienne en tant qu'étudiant.e international.e.

Selon les écrits, nous pouvons retenir que les étudiant.e.s internationaux vont rencontrer plusieurs défis en lien avec leur situation financière, l'adaptation culturelle et, celui qui revient le plus souvent, c'est le problème d'isolement (Guilbert et Prévost 2009 ; Endrizzi 2010 ; Duclos 2011). Comme nous l'avons mentionné, le statut de migration ne permet pas aux étudiant.e.s internationaux de travailler librement durant leur séjour et leurs sources de financement viennent souvent de leurs parents dans le pays d'origine ou leurs économies personnelles (Chatel-DeRepentigny, Montmarquette et Vaillancourt 2011). En étudiant des étudiant.e.s internationaux du 3ème cycle inscrits à l'Université de Montréal, Mainich (2013) met l'accent sur l'importance d'avoir une bourse d'étude ou un travail en lien avec la formation pour avoir une sécurité financière. Selon l'auteure, le travail dans le milieu universitaire peut aussi faciliter la construction de nouveaux liens sociaux et donc briser l'isolement. Germain et Vultur (2016), dans leur étude sur

les étudiant.e.s internationaux de l'INRS rejoignent ces conclusions et soulignent l'importance du rôle du milieu universitaire et des laboratoires de recherches dans leur intégration.

Si le problème de l'isolement revient souvent dans les études c'est parce que l'étudiant.e international.e subit la perte de ses réseaux sociaux et peut facilement se retrouver en situation d'isolement qui est en lien avec les autres phénomènes comme l'inadaptation culturelle. Les travaux sur l'intégration des étudiant.e.s internationaux ont mis l'accent sur la construction des nouveaux réseaux sociaux dans la ville de migration car ils sont fondamentaux pour briser l'isolement social (Van Mol 2014) et pour l'adaptation culturelle. Nanaki (2009) a traité l'implication associative des étudiant.e.s dans les universités d'attache en France. Elle a conclu que cet environnement communautaire peut être un premier pas vers l'adaptation transculturelle qui était au centre d'autres études (Boulanger 2018 ; Gyurakovics 2014). D'autres travaux se sont intéressés aux interactions sociales comme les liens d'amitié que les étudiant.e.s peuvent développer durant le séjour d'études (Hendrickson, Rosen et Aune 2011 ; Robinson, Somerville et Walsworth 2019) et les relations amoureuses qui peuvent influencer l'expérience migratoire et la rétention par la suite (Guilbert et Prévost 2009). En s'intéressant aux réseaux sociaux des étudiant.e.s internationaux, des chercheur.e.s ont documenté les facteurs qui peuvent freiner leur construction. Selon l'étude de Zhang et Zhou (2010) sur les étudiant.e.s d'origine chinoise dans une ville en Ontario, l'un des multiples facteurs de l'influence négative sur l'intégration avec les locaux était la langue. Pour sa part, Duclos (2011) s'est intéressée de plus près aux interactions sociales d'étudiant.e.s internationaux dans une université québécoise. Elle conclue que ces migrant.e.s trouvaient de la difficulté à construire facilement des liens d'amitié avec les étudiant.e.s locaux. Elle suppose que « l'individualisme nord-américain » est à l'origine de cette situation. Dans le même contexte québécois, Guilbert et Prevost (2009) avaient remarqué que contrairement aux immigrant.e.s économiques, les étudiant.e.s internationaux ne s'investissent pas dans la vie communautaire et dans les relations interpersonnelles dans la société d'accueil. Elles supposent que la temporalité de leur statut de migration est à l'origine de ce repli sur soi qui conduit à l'isolement.

En somme, nombre de chercheur.e.s notent que l'isolement social est l'une des contraintes les plus fréquente chez les étudiant.e.s internationaux. Elle est due à la perte des réseaux sociaux après la migration et à la difficulté d'en construire un nouveau dans la ville d'accueil. Les facteurs qui favorisent cette situation peuvent être personnels comme la faible estime de soi qui s'explique à

travers le statut de migration, ou culturels quand la personne n'arrive pas à trouver des terrains de sociabilité dans la société d'accueil. Fincher et al (2019) trouvent que les lieux de résidence peuvent avoir un impact sur la construction de nouveaux lieux sociaux. Dans ce qui va suivre nous allons aborder les différentes questions en lien avec le lieu de résidence.

1.4.2.2 Intégration résidentielle

L'intégration résidentielle est avant tout une question de logement et de quartier d'installation. Les chercheur.e.s accordent beaucoup d'importance à l'habitation dans les études migratoires. L'accès à un logement abordable est une étape cruciale pour l'intégration des migrant.e.s (Rose, Germain et Ferreira 2006). Le logement, comme déterminant social de la santé, est indispensable pour la stabilité de la nouvelle vie des migrant.e.s. Aussi, il permet de situer la personne dans son environnement. En tant qu'élément de base pour l'intégration, le logement doit être effectif et prioritaire : il représente l'unique et le premier « chez soi » pour les migrant.e.s dans le pays d'accueil (Goudet 2021). L'intégration résidentielle va au-delà du logement, le quartier joue un rôle primordial dans l'intégration et l'accueil des migrant.e.s dans la société d'accueil. Au début du parcours migratoire, les migrant.e.s préfèrent s'installer généralement dans les enclaves ethniques pour la proximité sociale. Ces enclaves procurent un sentiment de confort aux nouveaux arrivant.e.s (Qadeer 2006). Ils jouent le rôle d'un quartier d'accueil et d'hospitalité (Lord et Gerber 2009). Mais, cet ancrage ne doit pas freiner leur intégration sociale. Les travaux de Germain et al (2018) sur la répartition des immigrants à Montréal témoignent de la qualité plutôt médiocre des habitats occupés par la majorité des familles issues de l'immigration. Cette situation peut être la cause d'un sentiment d'inconfort chez ces ménages. C'est pourquoi, dès leur arrivée, les migrant.e.s cherchent un appartement qui leur permettra une intégration facile dans la société d'établissement (Lord et al. 2019 ; Goudet 2021). Mais, face aux différentes difficultés économiques à la discrimination durant la recherche du logement, ils ne sont jamais satisfaits de leur premier lieu de résidence et il est perçu comme un « espace de transition vers un logement plus souhaitable » (Lord et al. 2019 para. 31).

After 30 weeks in Canada, nearly 50% of respondents will have left their initial dwelling. They are slower to leave the second dwelling than they were to leave the first, and even

slower to leave the third than they were to leave the first two, which is consistent with the idea that overall, the residential situation improves with each move (Renaud et al. 2006, 71).

Les questions de logement et d'habitation des étudiant.e.s internationaux sont de plus en plus présentes dans la sociologie urbaine et dans les études urbaines. Elles sont souvent étudiées sous différents angles notamment celui de l'intégration socio-spatiale et de l'adaptation culturelle. Parmi les travaux que nous notons ici, soulignons la recherche d'Alamel (2019) sur les étudiant.e.s internationaux dans le contexte du Royaume-Uni. Il a montré comment les résidences privés qui utilisent les langues d'origines des étudiant.e.s internationaux comme stratégies de marketing sont à l'origine des concentrations ethniques dans les quartiers des villes d'accueil. Il donne l'exemple des résidences étudiantes privées à Loughborough qui utilisent le mandarin dans leurs sites internet et dans leurs affiches publicitaires pour attirer les étudiant.e.s asiatiques. Cette stratégie favorise la concentration de groupes d'étudiant.e.s de même origine dans des quartiers et résidences. Cette situation peut favoriser la situation d'isolement chez certains étudiants et elle peut être une contrainte pour l'adaptation culturelle avec la société d'accueil. Revington (2020) arrive au même constat sur la concentration des étudiant.e.s selon le pays d'origine dans la ville de Waterloo au Canada. D'autre part, Gherbi- Rahal (2022) s'est penchée sur l'offre résidentielle et l'habiter des étudiant.e.s internationaux dans l'Ouest du centre-ville de Montréal qui connaît une concentration des étudiant.e.s et des étudiant.e.s internationaux. Elle note une cohabitation entre les deux groupes et l'émergence d'une offre de logement hôtelière pour les étudiant.e.s internationaux dans ce quartier qui connaît une grande *studentification*.

D'autres travaux abordent la question du lieu de résidence en lien avec les difficultés financières. Calder et al (2016) et Revington (2020) ont étudié l'insertion socio-spatiale des étudiant.e.s internationaux dans différentes régions canadiennes, l'Ontario et les provinces de l'Ouest. Les deux recherches relèvent que la situation financière des étudiant.e.s internationaux a un impact direct sur le lieu de résidence. Ils expliquent qu'entre les frais de scolarité, le transport et les frais de la vie courante, les étudiant.e.s avec un capital économique modeste se trouvent obligé.e.s à chercher des colocations dans des quartiers plus éloignés du centre-ville et souvent de leurs campus universitaires. S'ils (elles) choisissent de s'installer dans ces quartiers c'est pour accéder à des logements avec un loyer modeste par rapport aux appartements des quartiers centraux. Ils (elles) sont souvent originaires de la même région géographique et sont issus de familles à revenu

modeste. Cette situation a amené Revington et d'autres chercheur.e.s (Hari, McGrath et Preston 2013 ; Collins, Simon-Kumar et Friesen 2020) à se poser des questions sur le vécu des étudiant.e.s internationaux racisés notamment dans la recherche de logement et leur expérience urbaine dans les quartiers qui connaissent une concentration estudiantine. Ce groupe de chercheur.e.s et d'autres, invitent la communauté académique à plus documenter les questions de discriminations et les formes d'inégalité basées sur l'origine géographique et ethnique vécues par les étudiant.e.s internationaux.

La pandémie internationale liée à la COVID-19 est un autre contexte dans lequel nous pourrions voir l'importance du logement et du quartier d'habitation dans l'intégration des migrant.e.s dans les villes et sociétés d'accueil. Les chercheur.e.s se sont penché.e.s sur la qualité des lieux de résidence et leur importance durant le confinement. La majorité des résultats convergent vers l'injustice spatiale, les inégalités socio-économiques, la crise du logement et leurs impacts sur la qualité de vie et la quotidienneté des personnes migrantes (Rippon et al. 2020 ; Resiser 2021; Yang et Aitken 2021; Zossou 2021; Depri et al. 2021; Rabiah-Mohammed et al. 2022). Pour sa part, Ghosh (2021) a regardé de plus près la résilience des étudiant.e.s internationaux à Sudbury au Nord de l'Ontario durant la COVID19 qui a accentué leur isolement social et leur vulnérabilité économique. Les institutions de Sudbury souffraient aussi de manque de financement fédéral et ne pouvaient donc pas fournir des services d'aide aux étudiant.e.s internationaux. Ces dernier.e.s vivaient des précarités financières et avaient du mal à payer leur loyer et subvenir à leurs besoins. Face à cette situation de crise, ils (elles) étaient obligé.e.s de trouver des emplois dans les catégories « essentielles » durant la pandémie. Ghosh (2021) a observé des impacts sur la santé mentale des étudiant.e.s internationaux surtout avec le passage à des cours en ligne. Entre l'isolement et les difficultés financières, ils (elles) étaient en situation de détresse surtout avec les cours en ligne, la majorité se sont retrouvé.e.s confinés dans des appartements « indésirables ». S'ajoute à cela, les étudiant.e.s internationaux qui étaient dans les résidences des campus universitaires et qui étaient contraints de les quitter pour des questions de sécurité. Ils (elles) devaient trouver des appartements et des colocations au milieu d'une pandémie et le plus vite possible. Pour les moins chanceux, ils (elles) ont demandé l'aide de leurs réseaux sociaux pour les héberger le temps de trouver un logement ou une colocation. Ce contexte a accentué l'isolement social des étudiant.e.s internationaux et a eu un impact direct sur leur santé mentale, surtout que l'environnement

universitaire leur procurait un milieu social propice pour l'adaptation culturelle et la construction des nouveaux liens sociaux.

I.4.2.3 Intégration académique (ou universitaire)

La question de l'intégration universitaire est relativement nouvelle dans les études migratoires. Les étudiant.e.s internationaux en mobilité internationale vont devoir construire une nouvelle vie quotidienne qui sera caractérisée essentiellement par ce que nomme Duclos (2011) « l'intégration universitaire ». Cette dernière est perçue comme une intégration sociale que permet l'établissement scolaire. L'ambiance universitaire favorise et permet l'échange culturel (Mainich 2015). À travers sa recherche sur des étudiant.e.s d'origines marocaines et tunisiennes en milieu universitaire canadien francophone, Virginie Duclos (2011) explique que l'intégration en milieu éducatif dépend de quatre éléments : l'ancienneté de l'étudiant.e qui renvoie à l'étape qu'il(elle) a atteint dans son trajet migratoire et à la nature de ses liens sociaux. Le sexe de la personne compte aussi, et elle rejoint les chercheur.e.s qui disent que les femmes éprouvent davantage de difficultés à tisser des liens sociaux (Potter 1999 ; Salaff et Greve 2003 ; Chicha 2009 ; Gauthier 2013). Elle rejoint aussi Grayson (1997) sur le fait que le campus est un espace d'intégration sociale par excellence. Duclos (2011) avait noté que la mosquée du campus pouvait aussi être un lieu d'intégration chez les étudiant.e.s de confession musulmane. En effet, les lieux de culte sont des espaces de rassemblement et d'échanges entre les migrant.e.s et les locaux qui partagent leurs croyances et fréquentent les mêmes lieux (Duclos 2011 ; Gélinas et al. 2012). La notion d'intégration universitaire a rapidement été abandonnée par les chercheurs parce qu'elle ne permet pas de faire une lecture globale des parcours complexes des étudiants internationaux. Nous reviendrons plus en détail sur les limites de la notion d'intégration dans l'étude des expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux.

I.4.3 La rétention des étudiant.e.s internationaux

En plus de la compétition pour l'attraction des étudiant.e.s internationaux, les pays et les villes d'accueil sont en compétition pour les retenir sur leurs territoires. Le discours politique de ces pays,

dont le Canada, ne cache pas une volonté de vouloir faire de ces étudiant.e.s internationaux des immigrant.e.s permanent.e.s.

Les diplômés internationaux, pour avoir vécu dans le pays d'accueil, sont acclimatés à ses caractéristiques sociales et culturelles et de plus en plus d'efforts sont mis pour les attirer et les retenir (ICMOD 2006, 7).

De plus, le Canada connaît une compétition interne entre les provinces. Parmi ses stratégies politiques, les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral ont relativement facilité l'accès à la résidence permanente après la fin des études à ce groupe de migrant.e.s temporaires. Cependant, devenir résident.e canadien.ne ou citoyen.ne canadien.ne n'est pas synonyme d'installation permanente dans la province ou le pays d'accueil. La citoyenneté canadienne permet de vivre dans n'importe quelle province, et n'empêche pas d'aller vivre dans un autre pays et de s'inscrire dans une mobilité internationale. D'autre part, on n'a pas de chiffres qui nous permettent de savoir où sont les diplômés internationaux une fois qu'ils(elles) ont obtenu la résidence permanente et la citoyenneté canadienne. On ne sait pas dans quelle province ou pays ils(elles) vont s'installer.

C'est justement le cas du Québec qui accueille de plus en plus d'étudiant.e.s internationaux, et leur nombre est en constante croissance (Expat 2016, Despatie 2016) Le gouvernement québécois veut garder cette population après la fin des études. Comme nous l'avons déjà mentionné, il use de plusieurs stratégies pour les convaincre de venir étudier et de s'y installer après l'obtention de leur diplôme. Prenons l'exemple de Montréal, présentée selon certains palmarès comme la première ville universitaire au monde en 2017 et la quatrième en 2018¹⁰, elle représente le parfait terrain de séduction. En automne 2017, le ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion (MIDI) (aujourd'hui le MIFI) a mis en marche un programme d'attraction, « Je choisis Montréal » qui a pour objectifs d'attirer les étudiant.e.s internationaux dans le Grand Montréal mais aussi de soutenir leur projet de vie au Québec pour ceux déjà établis ici (El-Assal et Homsy 2017).

Ils sont jeunes, ils sont brillants, et ils ont en main un diplôme émis par un établissement québécois. Ils sont des candidats de choix pour émigrer au Québec. Ils connaissent la société

¹⁰ <http://www.iu.qs.com/2018/06/qs-best-student-cities-2018-highlights/> Consulté en janvier 2018

québécoise, ils connaissent le français et souvent d'autres langues, et leur intégration est déjà bien amorcée. Nous voulons qu'ils choisissent le Québec (Kathleen Weil, Ministre de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, citée dans l'édition québécoise du journal *Métro*, 4 Octobre 2016).

Par ailleurs, ces dernières années la question de la rétention a fait couler beaucoup d'encre dans la littérature grise canadienne et québécoise. Dans un article du *Journal de Montréal* intitulé « Le Québec peine à retenir ses étudiants étrangers, selon une étude » (26 Février 2017), sont exposés les résultats de cette étude. Mia Homsy, directrice de l'Institut du Québec, rappelle que le Québec a un grand besoin de main-d'œuvre et que les étudiants internationaux sont de parfaits candidats pour l'immigration (Delainey 2017). Avant de citer les exemples de la Colombie-Britannique et de l'Australie, Mia Homsy affirme que le Québec se place en bas de l'échelle par rapport aux autres provinces canadiennes quant à la rétention des étudiants internationaux. Elle ajoute qu'on va devoir « faire plus » pour garder les étudiants internationaux et qu'on doit profiter du nouveau statut de Montréal comme 1^{ere} ville universitaire au monde pour séduire plus d'étudiant.e.s (Delainey 2017).

Le monde académique avait aussi son mot à dire. Les universités et les chercheur.e.s voyaient en eux des talents qui ont acquis la formation nécessaire pour participer à la dynamique économique et académique du pays et qu'il faut retenir après la fin des études. La migration aux fins d'études est devenue l'un des « terrains » majeur pour le recrutement de potentiels immigrant.e.s permanent.e.s. Hann *et al* (2018) se sont intéressés à la rétention des étudiant.e.s internationaux au Québec entre 2004 et 2015. Ils ont montré que 38 % d'entre eux auraient choisi de s'installer dans la province après la fin des études (Hann et al. 2018). L'Institut du Québec a publié un rapport de recherche dans lequel El-Assal et Homsy (2017) révèlent qu'à Montréal, 50 % des étudiants affichent une volonté d'ancrage après les études, mais en 2015, seulement 25 % ont choisi de rester après l'obtention du diplôme (El-Assal et Homsy 2017).

On parle de « capter les talents » dans un contexte de concurrence internationale. Il faut désormais capter la mobilité internationale ... Comme ailleurs au Canada, tous les regards vont notamment se tourner vers les étudiant.e.s internationaux, comme incarnant cette mobilité qu'il faut capter pour venir élargir le bassin des compétences (Germain 2013, 6).

La question de la rétention des étudiants internationaux est au cœur des préoccupations municipales et politiques. Il était névralgique de bien comprendre ce qui peut affecter leurs choix quant à la mobilité ou l'ancrage. Nous avons donc assisté à l'émergence des études qui documentent les facteurs qui peuvent influencer leur rétention dans les villes et les pays d'accueil.

Au début, la rétention était en lien avec la question du retour aux pays d'origine ou le non-retour des étudiant.e.s internationaux après la fin des études au centre de plusieurs recherches. Dans le contexte français, Douieb El Attafi (1989) a abordé la question en s'intéressant à 14 doctorant.e.s marocain.ne.s à Lille. Il a dégagé trois groupes vis-à-vis de la décision du retour ou du non-retour : des étudiant.e.s ayant une intention de retour, des étudiant.e.s indécis et des étudiant.e.s ayant une intention de non-retour au Maroc. L'auteur explique cela à travers l'intégration sociale et l'attachement à la famille dans le pays d'origine. Il constate que les étudiant.e.s les plus religieux ne s'intègrent pas dans la société d'accueil, ce qui rend leur retour plus facile. Douieb décrit le groupe des indécis comme « largement dominé par les étudiants issus des couches moyennes. La grande majorité est issue de la ville. Et aucun étudiant ne manifeste une intégration religieuse importante... Pour ce groupe, contrairement au premier, le processus d'intégration dans la société d'accueil est bien amorcé. Son aspect professionnel risque de ne pas tarder. Et cela selon toute probabilité, les amènera à rester en France » (Douieb El Attafi 1989, 159-160). Enfin, les étudiant.e.s ayant une intention de non-retour ne forment pas un groupe homogène et l'auteur qualifie leurs convictions religieuses de faibles. Néanmoins, depuis cette recherche, la notion de cohabitation interethnique a pris du terrain et les formes de l'intégration sociale ont changé. De plus, ces entretiens sont réalisés auprès de doctorant.e.s seulement de son entourage et il n'a pas considéré les variables sociales dans son analyse.

Toujours dans le contexte européen mais cette fois en Belgique, Godin et Rea (2011) avait analysé l'expérience migratoire « des étudiants étrangers » et leur rétention à travers le concept de carrière migratoire. Ils ont introduit les structures d'opportunité et les réseaux sociaux comme variables d'analyse. Ils se sont intéressés aux d'étudiant.e.s francophones originaires du Congo, du Cameroun et du Maroc et des anglophones originaires des USA et de la Chine. Les résultats de cette recherche ont été présentés sous forme de typologie de carrières migratoires. Quatre profils types ont été distingués; Le premier groupe est composé des boursier.e.s et les étudiant.e.s en programme d'échange qui s'inscrivent dans une carrière de « mobilité étudiante ». Ils (elles)

retournent dans les pays d'origine après la fin des études. Les structures d'opportunités et les réseaux sociaux n'ont pas d'influence sur la décision du retour. Le deuxième profil correspond à ceux(celles) qui s'inscrivent dans une carrière de « migration étudiante ». Ils (elles) choisissent le retour après l'obtention du diplôme. Pour ce groupe d'étudiant.e.s, la famille et les structures d'opportunités favorables dans le pays d'origine ont une influence sur cette décision. La troisième carrière est celle de « la migration internationale ». Elle regroupe les étudiant.e.s qui s'inscrivent dans une mobilité internationale (pour le travail ou pour un autre programme d'étude). Les structures d'opportunité jouent un rôle très important dans la décision de ce groupe. Le dernier type de carrière est celui des étudiant.e.s qui choisissent l'ancrage et l'installation dans le pays de formation, l'« étudiant migrant ». L'influence des structures d'opportunités et les réseaux sociaux dans le pays de formation sont majeurs dans cette décision. Godin et Rea (2011) ont expliqué que les structures d'opportunités et les réseaux sociaux mobilisables avant la migration participent dans la décision de mobilité ou d'ancrage après la fin des études, mais aussi, dans la formation du projet d'étude et le choix du pays de destination durant la construction du projet migratoire (Godin et Rea 2011).

Dans le contexte québécois, El-Assal et Homsy (2017) ont présenté six stratégies pour « attirer et retenir plus d'étudiants internationaux » au Québec. Après avoir exposé les différents obstacles auxquels sont confrontés les étudiant.e.s internationaux durant leur trajet migratoire, ils ont conclu que ce groupe de migrant.e.s représente une force démographique, économique et sociale pour la province (El-Assal et Homsy 2017). Leurs objectifs étaient de présenter le vécu des étudiant.e.s internationaux dans la province pour proposer une stratégie d'intégration qui favorise leur rétention. Les six propositions s'inscrivent dans un cadre de stratégie de recrutement et dans une logique d'inclusion socioprofessionnelle. Ils suggèrent d'aller chercher plus d'étudiant.e.s, d'élargir le bassin de recrutement et de diversifier leurs origines. Ils proposent au gouvernement québécois de revoir les frais de scolarité et de suivre le modèle des autres provinces canadiennes qui offrent des services d'établissement aux étudiant.e.s internationaux similaire à ceux offerts aux immigrants économiques et de faciliter leur première expérience de travail. Ils confirment que cette stratégie aura un impact positif direct sur la situation économique et l'intégration sociale des étudiant.e.s (El-Assal et Homsy 2017). Ce rapport néglige l'importance de l'inclusion sociale et l'expérience de la vie quotidienne dans les villes d'accueil. Il aborde l'intégration sociale mais elle reste secondaire dans les stratégies de rétention proposées. La recherche de Vultur et Germain

(2017) est d'une facture différente. Ils ont aussi repris le concept de « carrière migratoire » pour étudier la mobilité et l'ancrage des étudiants internationaux de l'Institut National de la Recherche Scientifique au Québec. Ils ont constitué un échantillon socialement et académiquement hétérogène, auprès duquel ils ont mené une enquête qualitative suivant le découpage que permet la carrière migratoire (objectif de départ, expérience à l'INRS et le projet d'avenir après les études). Ils ont pu repérer trois types de projet après la fin d'étude : des étudiants « flottants » ouverts à la mobilité internationale, des étudiants qui envisagent le retour au pays d'origine (très peu d'étudiants s'inscrivent dans cette option) et ceux qui ont opté pour l'installation au Canada. Dans le cadre de cette étude, les motifs de mobilité ou d'ancrage s'inscrivent dans le cadre des structures d'opportunités et ceux des réseaux sociaux (famille et proches). Cette étude a mis l'accent sur le rôle que joue l'expérience universitaire dans l'inclusion sociale des étudiants (Vultur et Germain 2017).

Blaud (2001) s'est intéressé aux étudiant.e.s originaires de l'Afrique noire à Montréal. Il a aussi abordé leur rétention à travers la question de leur retour ou non-retour après la fin des études. Il a focalisé sa recherche sur le volet économique et n'a pas abordé les effets des autres variables (sociale, politique...). Dans son analyse, le projet de migration est avant tout une question d'opportunités professionnelles, lequel des pays offre mieux.

...le motif professionnel a trait à l'obtention d'un emploi dans le pays d'accueil comme motif de non-retour, et à un emploi garanti ou espéré, ainsi qu'à une promotion professionnelle, dans le pays d'origine, en tant que motifs de retour (Blaud 2001, 215).

Duclos (2011) s'est aussi intéressée à la rétention dans sa recherche sur les étudiant.e.s tunisien.ne.s et marocain.ne.s au Québec. Elle avance que l'intégration universitaire et l'intégration sociale peuvent avoir un impact direct sur la décision du retour et de non-retour des étudiant.e.s après la fin des études. D'ailleurs, pour Duclos (2013), la difficulté à construire des nouveaux liens avec les membres de la société d'accueil et un des facteurs qui favorise le retour au pays d'origine. Nous pouvons qualifier la situation comme résultante de l'isolement social et de l'inadaptation culturelle.

La vie urbaine des étudiant.e.s internationaux dans les villes d'accueil demeure un des sujets les plus sous-documenté dans les études migratoires et dans les études urbaines. L'étude de Terrier (2009) est parmi les rares recherches qui a documenté cet aspect de leur expérience urbaine. Elle

s'est focalisée sur la mobilité et les déplacements spatiaux des étudiants internationaux en France. L'auteure utilise l'expression « Étudiants internationaux » plutôt qu'« Étudiants étrangers » pour différencier la mobilité des étudiants français de celle des étudiants qui s'inscrivent dans une perspective d'immigration temporaire internationale. Terrier part du principe selon lequel « les pratiques spatiales de ces étudiants internationaux constituent une dimension fondamentale de leur expérience » migratoire, mais il n'est toutefois pas question de l'importance de ces pratiques dans leur projet migratoire (Terrier 2009). Elle définit la mobilité spatiale, comme étant le mouvement et le déplacement des individus dans un espace. Elle focalise sa recherche sur la fréquence des déplacements des étudiants internationaux à l'échelle de la ville d'accueil, du pays d'accueil ainsi qu'à l'échelle internationale. Afin de mesurer la mobilité des individus, elle a écarté la mobilité dite « obligatoire » (aux fins d'études, de travail, d'emplois, etc.) et s'est intéressé à la « mobilité de loisir ». L'objectif principal de l'étude de Terrier est de dresser de multiples « profils de mobilité » chez les étudiants internationaux selon une seule variable, nommément : le « continent d'origine ». Une analyse quantitative basée sur un questionnaire distribué par courriel à des étudiants internationaux de la Bretagne française lui a permis de dresser quatre profils d'étudiants selon la mobilité et le continent d'origine (Étudiants sédentaires [Afrique], étudiants présentant une mobilité moyenne [Asie], étudiants très mobiles [Europe] et étudiants hypermobiles [Amérique du Nord]). Elle avance que la variable continentale n'explique en rien les pratiques spatiales des étudiants. Suite à une autre analyse statistique, elle a éliminé l'effet « continent d'origine » et a croisé les indicateurs de mobilité avec les variables par rapport au pays d'origine. La chercheuse a mis à contribution la méthode qualitative pour identifier les sous-variables qui se cachent derrière la variable Continent d'origine. Elle conclut que la mobilité des étudiants internationaux dépend de différents facteurs qui sont en relation directe avec le pays et la société d'origine : les règles sociales de la société d'origine, le capital culturel, le capital social, le capital économique (statut social) et les objectifs de départ (Terrier 2009).

Comme nous venons de le voir, la majorité des recherches qualitatives sur les parcours des étudiant.e.s internationaux étaient sur un moment précis de leurs expériences migratoires et demeurent un sujet peu documenté. Pour paraphraser Arcand et Germain (2015), il est temps de regarder au-delà de la notion d'intégration. La majorité des études sur les étudiant.e.s internationaux les considèrent comme un groupe qui a un impact sur les dynamiques économiques et urbaines des villes et non pas comme des acteurs qui participent à la création de ces dynamiques.

Par ailleurs, comme nous venons de le voir, les étudiant.e.s internationaux n'ont pas tous les mêmes objectifs de migration, ni les mêmes projets futurs. De plus, ils ne réagissent pas tous de la même manière aux changements et aux obstacles du parcours migratoire. Il faut donc aborder l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux selon l'agentivité de l'acteur et non pas comme un parcours de groupe.

I.5 Au-delà de l'intégration?

L'intégration est souvent une question de « réussite » qui est généralement définie par la société d'accueil. Mais Misiorowska (2015) précise que le migrant.e est le(la) seul.e qui peut dire s'il(elle) a réussi son intégration ou non. La réussite de l'intégration dépend de la « satisfaction personnelle », un.e migrant.e peut être entièrement ou partiellement satisfait.e comme il(elle) peut être insatisfait.e de son intégration. En effet, si la situation de la personne durant son trajet migratoire et à la fin de ce dernier correspond à ses attentes ou les dépasse, cette personne sera entièrement satisfaite et considérera son intégration comme étant réussie. Si la personne connaît une réorientation volontaire ou involontaire de son projet migratoire et aboutit à une situation avantageuse, elle pourra être partiellement satisfaite. Toutefois, le(la) migrant.e qualifiera son intégration par une défaite suite à l'insatisfaction due à l'échec de ses projets migratoires (Misiorowska 2015). Dans le cadre de l'immigration permanente, la personne est conduite à s'adapter à la situation dans le pays d'accueil, et ce, au détriment de ses objectifs et ses attentes initiaux, alors que pour les migrant.e.s temporaires, la situation décrite par Misiorowska est déterminante pour la suite du trajet migratoire (Blaud 2001) d'où l'émergence de nouvelles notions tel que la rétention dans les études migratoires contemporaines.

Dans une autre lecture critique de l'intégration, Victor Piché (2013) avait distingué trois niveaux dans l'analyse de la réussite de l'intégration des immigrant.e.s : macro, méso et micro (voir la figure 1.3). Les approches macro traitent le côté politique et institutionnel des questions de la migration. L'approche méso permet d'étudier la perspective sociale et l'impact des réseaux sur la vie quotidienne. Quant à l'approche micro, elle s'intéresse à l'aspect individuel du trajet migratoire dans les pays d'origine et dans les pays d'établissement (Piché 2013). L'intégration permet une analyse à un seul niveau à la fois. Or, le contexte actuel de la migration et le pluralisme des théories

dans les études migratoires demandent une approche analytique plurielle (Piché 2018), notamment pour étudier les expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux qui sont sujets aux changements. Si nous croisons les résultats des différents travaux sur les étudiant.e.s internationaux, nous notons des relations de corrélation entre la construction du projet migratoire, les facteurs d'influence, le vécu des étudiant.e.s internationaux et leurs projet futurs. Or, la majorité de ces recherches ne documentaient qu'un seul de ses angles.

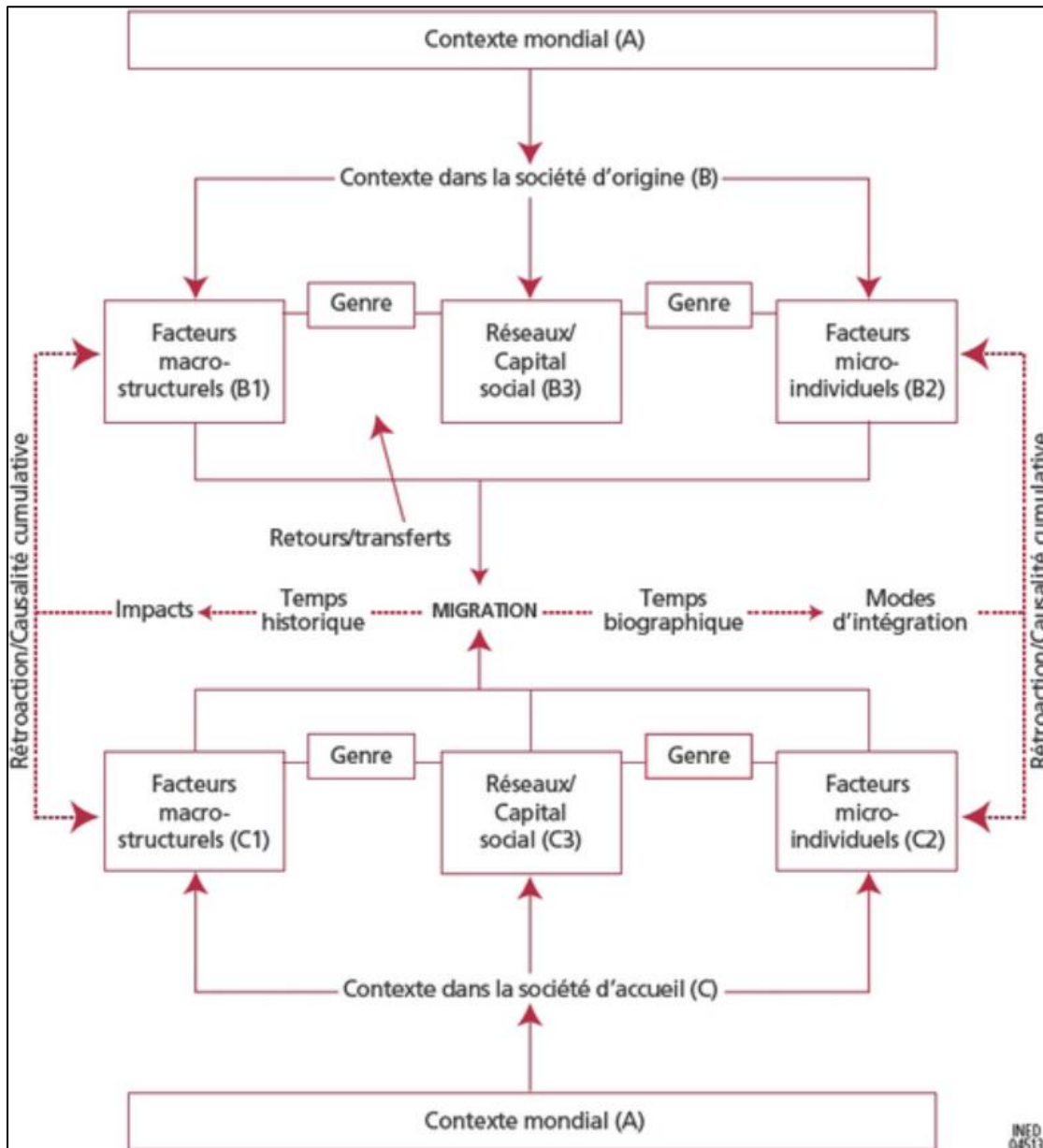


Figure 1. 3 : Cadre conceptuel pour l'étude des facteurs de migration et d'intégration
 Source : (Piché 2013, 50)

En réponse à la remise en cause de l'usage de l'intégration comme concept d'analyse des nouvelles dynamiques migratoires, les chercheur.e.s ont proposé de nouveaux concepts et de nouvelles approches d'analyses. Les travaux de Wise et Velayutham (2009), et de Noble (2009) ont révélé d'autres angles pour appréhender les questions du trajet migratoire, en insistant sur les sentiments « d'inconfort et de confort » et « de ne pas être à sa place », ce qui dépasse la satisfaction et l'intégration. Selon Ray et Preston (2015, 199), « L'inconfort a un profond impact sur le sentiment d'appartenance dans plusieurs espaces vécus au quotidien ». Ces sensations découlent des expériences des migrant.e.s dans les lieux de travail, dans les quartiers de résidence et dans les espaces publics de la ville d'accueil. Elles varient en fonction de leur groupe ethnique, de leur religion et de leur culture. Ils concluent que la sensation de confort ou d'inconfort dépend des lieux fréquentés par la personne (Ray et Preston 2015).

Martiniello et Rea (2011) ont proposé « la carrière migratoire » comme un nouveau concept qui permet de dépasser les limites de la notion d'intégration, de mettre le temps et la durée du séjour, au centre de l'analyse et de valoriser la mobilité dans le trajet migratoire. Le concept permet aussi une analyse multidimensionnelle du phénomène de migration sans pour autant utiliser les notions traditionnelles comme l'intégration (Martiniello et Rea 2011). Le concept de carrière migratoire « permet de comprendre divers phénomènes sociaux relatifs à l'adoption d'une identité, d'un genre de vie ou encore de comportement spécifiques » (Martiniello et Rea 2011, 3). Il offre au chercheur une vision générale sur l'expérience migratoire de la personne. Contrairement aux différents concepts utilisés dans les travaux sur l'immigration, il permet d'avoir une vision globale du projet migratoire et non segmentée ou focalisée sur un seul angle à un seul moment du parcours.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Germain et Vultur (2016) l'avaient utilisé dans leur étude sur les étudiant.e. internationaux de l'INRS au Québec, mais avant eux Godin et Rea (2011) ont analysé la mobilité des étudiants internationaux en Belgique. Ils ont repéré trois facteurs qui influencent les processus qui correspondent aux différents niveaux d'analyse des carrières migratoires.

En somme, les travaux de recherches sur les étudiant.e.s internationaux qui ont fait appel à ce concept concluent que le processus de construction d'un projet de migration pour étude doit être étudié à travers ses trois temps (avant la migration, durant et après la fin des études). Cette perspective d'analyse permet de comprendre les relations de causalité entre les trois types de

facteurs tels qu'ils sont catégorisés avec le concept de carrière migratoire : les structures d'opportunités et de contraintes, la mobilisation du réseau social et les caractéristiques individuelles du migrant (Godin et Rea 2011, Martinello et Rea 2011, 2014).

I.6 Conclusion

Nous distinguons deux types de littérature sur les étudiant.e.s internationaux : quantitatives et qualitatives. Les recherches quantitatives examinent la dynamique des flux migratoires et leurs apports socioéconomiques sur les villes et les universités d'accueil. Elles mettent l'accent sur deux variables centrales : le pays d'origine et le pays de destination. À partir des classifications des pays d'accueil, elles identifient ceux qui accueillent le plus d'étudiant.e.s internationaux en prenant en compte leur pays d'origine pour identifier les facteurs et les stratégies d'attraction de pays en concurrence. Face à la complexité et la diversité des parcours de mobilité des étudiant.e.s internationaux, les chercheur.e.s ont commencé à s'intéresser de plus près aux parcours et expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux dans les institutions de formation et dans les villes d'installation. Dans un premier temps, les études se sont penchées sur leur intégration dans la société d'accueil, mais il n'a pas fallu longtemps pour que le monde académique assiste à l'émergence de nouvelles questions comme celles sur la rétention et sur les structures qui influencent les projets futurs des étudiant.e.s internationaux après la fin des études. La synthèse de cette recension révèle des points aveugles et des pistes de recherches à explorer sur l'expérience migratoire des étudiants internationaux dans les villes de migration. C'est à partir de ces perspectives des zones lacunaires que s'inscrit notre projet de thèse

I.6.1. L'usage de la carrière migratoire comme un concept d'analyse central.

Dans les travaux que nous venons de présenter, nous avons constaté que les parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux dépendent des dynamiques structurelles dans les sociétés et les pays d'accueil et d'origine. Néanmoins, ils (elles) ont un rôle actif pour façonner leur propre expérience migratoire. Ils(elles) ont la capacité des s'adapter aux changements et à prendre des décisions stratégiques pour contourner les contraintes structurelles et tirer parti des opportunités disponibles.

Il est donc important d'adopter une approche holistique pour étudier l'agentivité des étudiant.e.s internationaux pour comprendre comment ils façonnent leur propre expérience migratoire. Nous avons donc choisi « la carrière migratoire » comme concept d'analyse central pour étudier leur parcours migratoire. Le recours à ce concept permet d'appréhender les processus migratoires des étudiant.e.s internationaux en considérant à la fois les niveaux individuels et structurels de l'expérience migratoire. En effet, les choix individuels des migrant.e.s sont influencé.e.s par les contraintes et les opportunités structurelles. Dans le cas de leur rétention leur décision est le résultat d'un processus dynamique de négociation entre leurs aspirations individuelles et les possibilités ou les contraintes structurelles (telles que les politiques d'immigration, le marché du travail et les liens sociaux...). Il permet donc de comprendre comment les décisions individuelles des étudiant.e.s internationaux sont influencées par les contextes structurels dans lesquels ils(elles) évoluent et comment leur expérience migratoire peut évoluer au fil du temps en fonction des changements dans leur vie personnelle et professionnelle et des politiques migratoires dans le pays d'accueil.

I.6.2 S'intéresser à l'expérience urbaine dans la ville d'accueil

Dans la littérature que nous venons de présenter, les travaux sur l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux ont suivi les questions traditionnelles de l'immigration, notamment l'accueil et l'hospitalité, l'intégration dans la société d'accueil, les choix résidentiels et les facteurs sociaux et institutionnels qui peuvent influencer leur rétention après la fin des études. En revanche, il y a peu de recherches sur leur vie quotidienne et leur expérience urbaine dans les villes de migration. Comme nous l'avons vu, la présence des étudiant.e.s internationaux dans les villes est souvent analysée sous l'angle socioéconomique. La majorité de ces travaux sont quantitatifs et mesurent les impacts positifs et négatifs de la présence des étudiants internationaux dans les villes. Entre apports économiques, l'« international studentification » et la gentrification des quartiers centraux, les étudiant.e.s internationaux sont présenté.e.s comme des facteurs de changement et non pas comme des acteurs qui participent à leur dynamique socio-urbaine. Cependant, comme les autres immigrant.e.s, ils(elles) vivent aussi leur quotidienneté dans ces villes. En effet, leur présence a d'importants impacts sur la vie urbaine des villes, mais leur quotidienneté et leur bien-être dépendent de plusieurs facteurs urbains comme le transport public, les services, l'offre culturelle, la sécurité, la diversité et le cadre bâti. Il est donc important de documenter l'expérience

urbaine des étudiant.e.s internationaux dans les villes de migration. En examinant les logiques de déplacement et la géographie des espaces qu'ils fréquentent, nous pourrions apporter une compréhension plus approfondie du vécu des étudiant.e.s internationaux et de leurs dynamiques socio-culturelles dans les villes de migration.

I.6.3 S'intéresser aux Maghrébins : un groupe d'étudiant.e.s sous-documenté au Québec

Nous l'avons vu, depuis quelques années, le nombre des étudiant.e.s internationaux au Québec a considérablement augmenté et leurs profils se sont beaucoup diversifiés. La province cherche toujours à attirer des personnes jeunes et francophones et les étudiant.e.s internationaux originaires du Maghreb répondent à ses exigences. Ils représentent un flux migratoire relativement nouveau au Québec par rapport aux autres communautés. Depuis l'an 2015, les statistiques montrent une croissance de plus de 150% de ce groupe d'étudiant.e.s internationaux et la majorité d'entre eux choisissent Montréal comme ville de destination (nous reviendrons en détails sur ces chiffres dans le chapitre 3). Il est donc important de s'intéresser aux parcours migratoires de ce groupe de migrant.e.s au Québec et à Montréal. Dans le cadre de cette thèse, nous allons examiner les nouveaux étudiants internationaux originaires des trois pays du Maghreb (Maroc, Algérie et Tunisie) qui séjournent à Montréal, comme cas d'étude. Nous reviendrons sur les détails de notre démarche méthodologique dans le chapitre 3.

Dans le prochain chapitre, nous allons présenter le cadre conceptuel et les questions opérationnelles qui guideront cette recherche sur la carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins et qui ont choisi Montréal comme ville de destination.

CHAPITRE 2 : QUESTION DE RECHERCHE ET CADRE CONCEPTUEL

II.1 Introduction

Après avoir effectué une recension des écrits qui ont pensé les problématiques autour des étudiant.e.s internationaux et leur expérience migratoire, nous allons à présent détailler les approches conceptuelles et théoriques sur lesquelles cette recherche s'est appuyée.

En questionnant l'expérience urbaine des étudiants internationaux, nous positionnons notre réflexion à mi-chemin entre la sociologie urbaine et les études migratoires.

Les travaux qui ont traité les parcours des étudiant.e.s internationaux ont souvent manqué la mise en corrélation entre le phénomène migratoire et les facteurs ville et quotidienneté. Dans le cadre de cette étude, nous proposons d'aborder l'expérience migratoire dans une perspective urbaine. L'approche théorique que nous avons construite repose sur une analyse pluridisciplinaire qui nous permettra de mettre en corrélation les différents aspects de la vie quotidienne des étudiants internationaux maghrébins à Montréal et leur impact sur leur processus migratoire. En inscrivant l'analyse de la quotidienneté dans les théories de la sociologie urbaine, son analyse sera abordée à travers les trois axes de l'expérience urbaine : les ambiances urbaines, les rapports et liens sociaux et le rapport à l'espace. Ce dernier est aussi une des dimensions du capital spatial qui est au centre de notre recherche.

La réflexion globale du projet s'inscrit dans les études migratoires. Nous rejoignons les chercheur.e.s qui ont recours au concept de « la carrière migratoire » qui constituera la structure de base de notre réflexion théorique globale et le déroulement de la recherche. Ce concept permet une analyse multiniveau tout au long du processus migratoire. Il représente l'élément central autour duquel gravitent les différents aspects de notre thèse.

En somme, il va y avoir deux approches théoriques centrales dans cette recherche. D'un côté, la construction d'une vie quotidienne et l'expérience urbaine des étudiant.e.s internationaux dans la

ville d'accueil. De l'autre, l'approche conceptuelle migratoire basée sur le concept de la « carrière migratoire » qui sera la structure générale de la recherche.

II.2 La carrière migratoire

Notre recherche aborde la migration comme une expérience individuelle dans une dynamique de mobilité internationale. Nous allons utiliser le concept de « carrière migratoire » pour comprendre l'ensemble du processus chez les étudiant.e.s internationaux originaires du Maghreb et qui ont choisi Montréal comme ville de destination. Le recours à ce cadre théorique nous permettra de combler plusieurs des zones d'ombres de la littérature scientifique comme nous l'avons précisé dans le chapitre précédent; notamment la question de la diversité dans les nouveaux parcours migratoire (la durée du séjour, l'origine, les objectifs personnels...). En effet, pour répondre aux recommandations de Piché (2016 ; 2018), « la carrière migratoire » permet de suivre la construction des parcours migratoires à travers une analyse multidimensionnelle de 3 niveaux (macro, meso et micro) et ce durant tout le long du processus migratoire (avant la migration, l'installation dans le pays d'accueil et les projets futurs) en prenant en compte le statut de migration (Martiniello et Rea 2011 ; 2014).

À l'instar des travaux de Becker (1963), Triest, Rea et Martiniello (2010) proposent cette réflexion pour permettre une analyse non-linéaire et multidimensionnelle des différents changements durant toutes les étapes du processus migratoire. Ces changements dépendent du dialogue entre les 3 niveaux d'analyses : macro (les structures d'opportunités et de contraintes), meso (les ressources mobilisables) et micro (les caractéristiques individuelles) (Triest, Rea et Martiniello 2010 ; Martiniello et Rea 2014). L'objectif de cette démarche est d'éviter le découpage entre les étapes du processus migratoire en analysant les relations de causalité entre les trois niveaux (figure 2.1).

L'approche proposée par Rea et Martiniello se concentre sur la construction des processus non-linéaires individuels plutôt que sur les carrières collectives ou sur un modèle d'intégration universel. Sa construction repose sur l'articulation de ces trois niveaux d'analyse. En résumé, l'approche théorique de la carrière migratoire vise à dépasser les limites des méthodes et des questions traditionnelles sur l'immigration. Elle offre une compréhension multifactorielle et une analyse multiniveau du processus migratoire.

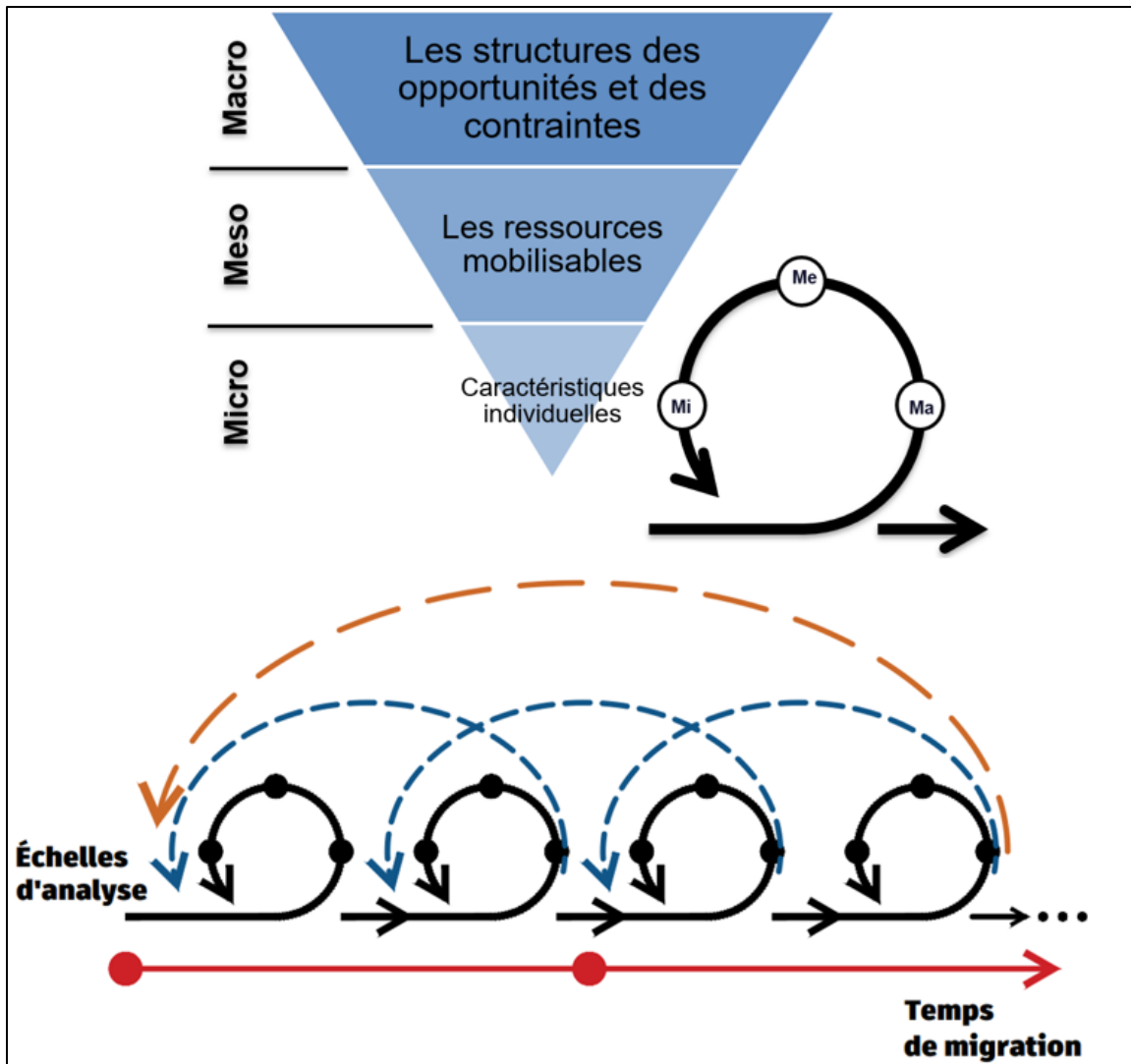


Figure 2. 1 : Un schéma résumant les caractéristiques de la carrière migratoire
 Source : l'Auteur

II.2.1 Les niveaux et les composantes d'analyse

II.2.1.1 Les structures d'opportunité et de contraintes : niveau d'analyse macro

Les structures d'opportunités et de contraintes représentent l'aspect politico-institutionnel (politique migratoire, politique de l'éducation et le marché de l'enseignement supérieur) et l'aspect économique de l'expérience migratoire de l'étudiant. Durant l'élaboration du projet migratoire, le

volet politico-institutionnel est un point central dans le choix du pays (ou de la province) de destination. Par exemple, pour étudier au Québec, le (la) candidat.e doit avoir en sa possession une admission dans l'université de formation, un Certificat d'Acceptation au Québec (CAQ), un Visa remis par le gouvernement canadien et un permis d'étude comme titre de séjour. Les candidats inscrits dans un programme de doctorat peuvent obtenir une bourse gouvernementale d'exemption des droits de scolarité supplémentaires exigés aux étudiants internationaux. La politique d'éducation permet à ces étudiants de travailler à l'intérieur du campus universitaire, ou un maximum de vingt heures par semaine en dehors du campus. Après la fin des études, le(la) migrant.e devra changer son titre de séjour. Les politiques d'accès à la résidence permanente et à la citoyenneté peuvent, donc, être des contraintes d'immigration. Le volet économique a aussi une influence sur la destination durant l'élaboration du projet migratoire, avoir ou non accès à une bourse, par exemple. Il peut aussi être décisif dans le choix de destination après la fin des études. En effet, l'accès à un emploi qualifié après la fin des études a une grande influence sur le choix de la destination post-diplôme (Godin et Rea 2011, Martiniello et Rea 2011, 2014). Germain et Vultur ont ajouté l'expérience universitaire (services d'accueil, les rapports et liens sociaux dans les laboratoires de recherches et la vie associative) dans le volet institutionnel des structures. En effet, celle-ci joue un rôle significatif dans l'inclusion et le parcours migratoire des étudiant.e.s internationaux (Germain et Vultur 2016).

II.2.1.2 Les ressources mobilisables : niveau d'analyse meso

Pour Godin et Rea (2011), et Martinello et Rea (2011, 2014), les ressources mobilisables sont les réseaux sociaux de la personne dans la ville de migration. Nous l'avons vu, ce niveau d'analyse est une question traditionnelle dans les travaux sur l'intégration socioprofessionnelle des immigrant.e.s. L'analyse des réseaux sociaux est nécessaire pour comprendre comment l'acteur mobilise ses ressources pour s'adapter aux changements dans les structures d'opportunités (et de contraintes). Il est donc important de regarder de plus près les caractéristiques des personnes des différents réseaux et les types de liens entre ses membres. Une autre ressource mobilisable qu'a introduit Anna Goudet (2021) dans sa thèse est le capital économique. Selon elle, les migrant.e.s n'ont pas tous la même gestion de l'argent et ils(elles) peuvent avoir recours à ce capital pour financer une partie de leur séjour ou encore investir dans un nouveau projet dans le pays d'accueil.

Néanmoins, dans le cadre de cette étude, les réseaux sociaux sont les seules ressources mobilisables à prendre en compte et les différents capitaux tels qu'ils sont définis par Pierre Bourdieu (économique, culturel, symbolique et migratoire) demeurent des caractéristiques individuelles (niveau micro).

II.2.1.3 Les caractéristiques individuelles : niveau d'analyse micro

Au-delà des structures d'opportunité et des ressources, le processus de carrière migratoire dépend des motivations et les projets personnels des migrant.e.s qui sont en lien avec les caractéristiques individuelles de la personne. Par caractéristiques individuelles Martiniello et Rea font référence au statut d'immigration, à l'origine sociale, à l'âge, au niveau d'éducation, au genre, au statut marital, au pays d'origine, et à tout ce qui définit la personne. Elles ont une influence directe sur les choix et les changements tout au long du processus migratoire. Il est important de comprendre les liens entre d'une part les caractéristiques individuelles et d'autre part, les ressources et les structures, pour dresser les différents profils des carrières migratoires possibles. Les compétences acquises durant le processus sont également des facteurs personnels à prendre en considération durant la construction de la carrière migratoire. Inclure les caractéristiques personnelles du migrant « permet de s'opposer à une vision homogénéisante stéréotypée des migrants » (Martiniello et Rea 2011, 8).

II.2.2 Les dimensions de la carrière migratoire

Comme nous l'avons mentionné, la théorisation de la « carrière migratoire » était basée sur les travaux de l'anthropologue Howard Becker sur la notion de « la carrière ». À partir de ses caractéristiques, les sociologues Martiniello et Rea ont proposé cinq dimensions déterminantes pour « carrière migratoire ».

II.2.2.1 Les dimensions subjective et objective

Selon Howard Becker, la « carrière » a, à la fois, une dimension objective (l'aspect juridique, institutionnel et socio-économique) et une dimension subjective (l'objectif de départ, le vécu, les

changements de perception et des objectifs), c'est pourquoi, la construction de la carrière migratoire est un processus dynamique soumis à des changements et à des ajustements. Elle évolue à travers des choix et des négociations entre les opportunités, les ressources et les objectifs de la personne. Cette caractéristique de la carrière migratoire permet d'étudier la complexité des expériences migratoires en prenant en compte les stratégies et les objectifs de la personne.

II.2.2.2 La notion de réussite :

Dans les travaux sur l'intégration, la réussite et l'échec du trajet dépendent de la société à laquelle appartient le migrant. Tandis que la carrière migratoire est envisagée comme un projet individuel et une stratégie que l'acteur mobile peut planifier sans obéir à la standardisation du trajet migratoire imposée par les sociétés d'origines et les sociétés d'accueil. Lui seul peut juger s'il a réussi son projet et a atteint ses objectifs. Néanmoins, la perception collective de la réussite peut avoir un impact sur les stratégies et les choix des personnes. Il est donc important d'étudier les expériences migratoires à travers les objectifs et les perspectives changeantes du processus migratoire.

II.2.2.3 Statut juridique et identité sociale

Dans le processus migratoire, les statuts de migration sont le statut juridique de la personne. Cette dimension permet d'étudier les déplacements entre les différents statuts (de temporaire à permanent) et les dynamiques entre les parcours migratoires et les facteurs qui peuvent influencer leur construction.

II.2.2.4 La professionnalisation de la migration

D'après la littérature, la complexité des nouveaux processus migratoires nécessite des compétences spécifiques pour assurer sa réussite : des connaissances en politiques migratoires, être à jour pour saisir les opportunités et les contraintes, savoir gérer ses ressources économiques et relationnelles qui contribuent à la construction de la carrière migratoire. L'analyse de ces compétences en lien

avec les difficultés et les contraintes qu'un migrant peut rencontrer dans son parcours de mobilité permet une meilleure compréhension des stratégies et des expériences migratoires.

II.2.2.5 L'apprentissage : culture et identité sociale

La culture et l'apprentissage sont au centre du concept de la carrière. L'expérience migratoire est aussi une source d'apprentissage d'une autre forme de culture de « l'entre-deux ». Selon Moreau et Shleyer-Lindenmann (1995, 24), cette culture « n'est ni celle du pays d'origine, ni celle du pays d'installation, mais un produit original soumis aux aléas des circonstances socio-historiques ». Cette situation peut être la source d'un conflit interpersonnel en lien avec la réussite et avec les identités personnelles.

II.2.2.6 La dimension temporelle

La dimension temporelle est cruciale dans le processus de construction d'une carrière. Dans le contexte migratoire, les personnes doivent adapter leurs projets de mobilité aux contraintes et aux changements qui vont se manifester durant le parcours migratoire. De plus, la carrière migratoire est un processus à construire dans le temps. À titre d'exemple, un changement dans les politiques migratoires du pays d'accueil peut modifier la carrière migratoire des personnes. La durée et la période d'installation des migrant.e.s dans le pays d'accueil peut aussi jouer un rôle important dans l'expérience migratoire. En effet, la dimension de l'apprentissage culturel peut influencer la construction de la carrière migratoire. Aussi, la dimension temporelle peut être perçue à travers la question de génération : les groupes migratoires d'aujourd'hui ne vont pas forcément affronter les mêmes défis que les migrant.e.s précédent.e.s. Il est donc important de prendre en compte les deux aspects de la dimension temporelle, la durée de la migration et la période du début du projet migratoire.

En somme, ce concept permet d'analyser comment les personnes peuvent saisir les opportunités en prenant en compte et naviguer entre toutes les contraintes, durant le processus migratoire en mobilisant leurs ressources. Il met l'accent sur la dimension dynamique de la migration soulignant

que les trajectoires migratoires ne sont pas statiques mais évoluent au fil du temps en réponse aux circonstances. La carrière migratoire se construit objectivement par un parcours juridico-institutionnel et socio-économique et, d'autre part, elle se construit aussi subjectivement, en fonction de la confrontation entre les attentes de départ et les réalités vécues au travers de l'expérience migratoire. Donc, nous devons toujours revenir en arrière pour mieux saisir les logiques derrière les décisions prises par le(la) migrant.e. Il inclut trois étapes ; la construction du projet migratoire, l'adaptation et l'installation dans la ville d'accueil et les projets futurs après l'obtention du diplôme. Ce processus prend en compte le dialogue entre les structures d'opportunité, les contraintes du pays d'origine et du pays de migration, les ressources et les caractéristiques personnelles de l'étudiant.e. La première étape du processus de construction de la carrière migratoire est de choisir un pays, une ville et un programme d'étude. Ces choix peuvent être complexes et nécessitent des dialogues entre les opportunités, les contraintes, les ressources et les objectifs personnels. Par la suite, ils(elles) cherchent à obtenir le statut d'étudiant.e international.e selon les politiques migratoires du pays choisi. Une fois qu'ils(elles) se sont installé.e.s dans la ville d'accueil, ils(elles) commencent le défi de l'apprentissage culturel dans la société d'accueil. La durée et la période du séjour sont cruciales dans les stratégies d'adaptation. Après avoir terminé les études, l'étudiant.e va devoir choisir entre retourner dans son pays d'origine, s'installer dans le pays de migration ou continuer son projet de migration dans un autre projet de mobilité internationale. Ce cadre théorique permet de dresser des profils types des carrières migratoires possibles des étudiant.e.s internationaux. La carrière migratoire est un processus de choix en lien avec ses compétences, les objectifs de la personne, ses ressources, les contraintes et opportunités dans le pays d'accueil.

Martiniello et Rea (2014) terminent une réflexion sur les dimensions de ce concept avec une question sur l'influence que peut avoir la mobilité urbaine sur la construction de la carrière migratoire. Et, cette ouverture est notre point de liaison avec la sociologie urbaine contemporaine.

II.3 Vers une sociologie urbaine de l'immigration et de l'ethnicité

La deuxième approche conceptuelle de cette étude s'inscrit dans les théories de la sociologie urbaine. Au-delà des changements dans le processus migratoire et le statut de séjour dans le pays

de migration, les étudiant.e.s internationaux vont vivre des changements d'ordre cognitifs, socio-culturel, identitaire dans leur vie quotidienne durant leurs déplacements dans la ville d'accueil. Ils(elles) vont devoir développer de nouvelles compétences de mobilité et mobiliser leurs ressources dans leurs déplacements quotidiens.

Dans une tentative de développer une nouvelle approche théorique pour étudier les enjeux liés aux expériences de mobilité internationale dans les villes de migration, Annick Germain (2013b) propose une nouvelle structure d'analyse basée sur « une sociologie urbaine de l'immigration et de l'ethnicité ». Elle avait proposé d'utiliser la sociologie urbaine pour analyser la quotidienneté et les rapports sociaux des migrant.e.s dans la ville d'établissement. Face à la diversité des nouveaux flux migratoires, elle souligne l'importance d'intégrer la notion de l'ethnicité pour comprendre comment les migrant.e.s mobilisent l'espace urbain dans la construction d'une certaine « appartenance » dans une ville d'accueil (Germain 2013).

Nous allons à notre tour emprunter des concepts et des théories de la sociologie urbaine pour analyser l'expérience des étudiant.e.s internationaux originaires des pays du Maghreb qui séjournent à Montréal. En se basant sur les travaux d'Annick Germain, nous allons structurer notre recherche autour de deux principaux axes : l'ethnicité et la vie quotidienne. Dans le cadre de cette recherche, l'ethnicité est plus une notion de structuration que d'analyse. En effet, nous allons interroger l'expérience migratoire d'un groupe de migrant.e.s qui représente un regroupement de plusieurs pays. Nous allons donc devoir justifier ce rassemblement à travers l'ethnicité. Pour ce qui est de la vie quotidienne, elle est notre axe d'analyse principal pour étudier l'expérience urbaine des étudiant.e.s internationaux dans une ville d'accueil.

Avant de s'attarder sur l'expérience urbaine et ses différents axes, nous allons définir l'ethnicité et son importance dans les études migratoires qui mettent au centre un groupe ethnique particulier comme les Maghrébins à Montréal auquel appartient la population de notre cas d'étude.

II.3.1 L'ethnicité

La littérature concernant l'ethnicité présente un grand nombre de définitions, qui témoignent de sa complexité. Elle est avant tout une forme de différenciation et de classification sociales. En faisant

référence aux ancêtres communs, Juteau (1999) assure que l'ethnicité « n'est pas définie une fois pour toutes et transmise héréditairement » (Juteau 1999, 33) et qu'elle est une construction sociale issue d'interactions. Leloup et Radice rappellent que l'ethnicité :

...peut se définir, d'une part en référence à des éléments partagés au sein d'un groupe tels que la langue, la religion, les origines géographiques ou cosmologiques, la mémoire collective ou le projet d'avenir, l'apparence physique ou le code vestimentaires et certains traits culturels et, d'autre part, en référence aux frontières entre les groupes et aux façons dont ils se distinguent entre eux, les processus d'auto ou d'hétérodésignation pouvant s'entremêler au sein de la même situation (Leloup et Radice 2008, 5).

Manai (2018, 17) ajoute qu'elle est aussi « une expérience vécue par les individus...une conscience commune et un sentiment partagé par des individus se sentant appartenir » un groupe ethnique. Ces groupes ethniques sont un produit des interactions sociales entre un « Nous » et un « Eux ».

Nous appellerons un groupe ethnique, quand ils ne représentent pas des groupes de parenté, ces groupes humains, qui nourrissent une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitus extérieur ou des mœurs ou des deux ou sur des souvenirs de la colonisation ou de la migration, de sorte que cette croyance devient importante pour la propagation de la communalisation -peu importe qu'une communauté de sang existe ou non objectivement (Weber 1995 cité dans Manai 2018, 18).

L'usage de la notion d'ethnicité dépend du contexte analytique dans lequel elle est utilisée. L'analyse de l'ethnicité repose donc sur différents marqueurs ethniques visibles et/ou invisibles tels que l'apparence physique, le style vestimentaire, la langue, la religion et l'origine géographique. Elle est basée aussi sur des marqueurs urbains comme les commerces et lieux de cultes. En sociologie et en anthropologie, l'identité des groupes ethniques est mise en scène à travers les différents marqueurs visibles et invisibles (Manai 2018).

L'analyse des rapports ethniques entre les différents groupes peut aussi révéler la logique derrière l'autodésignation des frontières entre les groupes ethniques et comment ils se distinguent les uns des autres. Barth énonce que « le point crucial de la recherche devient la frontière ethnique qui définit le groupe, et non le matériau culturel qu'elle renferme » (Barth 1995, 213). Les frontières

ethniques sont une construction sociale entre le « Nous » et les « autres ». Aussi, elles ont deux faces, interne et externe. La face interne est définie par les personnes d'un groupe, les « Nous ». La face externe quant à elle, est définie par les « Autres », ceux qui ne partagent pas la même culture et la même identité du groupe en question (Barth 1995). Les frontières ne sont pas rigides, elles peuvent se renforcer comme elles peuvent se fluidifier. La nature des rapports sociaux entre les différents groupes peut avoir une influence directe sur leur force. La nature des frontières a aussi une influence sur ces rapports et sur les rapports de discrimination entre les groupes. Un changement dans la définition des frontières internes (plus flexibles ou plus fermes) peut affecter la nature des frontières externes, ce qui aura un impact direct sur la nature des rapports sociaux entre les groupes (Barth 1995).

Il est important de ne pas confondre migration avec ethnicité. Cette dernière est une dimension analytique des rapports qui se manifestent entre un groupe majoritaire et un autre minoritaire ou entre groupes minoritaires seulement. La migration, quant à elle, n'est pas un concept proprement dit. Les migrant.e.s ne forment d'ailleurs pas tous un seul groupe ethnique, ils proviennent de différents pays et ne partagent pas une même identité. Ils ne parlent pas tous une même langue et n'ont pas tous les mêmes croyances religieuses.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'ethnicité est l'un des axes possibles pour analyser les dynamiques migratoires dans les villes. Nous proposons d'introduire la dimension spatiale de l'ethnicité pour mieux saisir la présence des migrant.e.s dans les villes contemporaines. Leloup et Radice (2008) parlent de « nouveaux territoires d'ethnicité ». Ils nous invitent à nous détacher de la vision de la ville-mosaïque composée d'espaces ethniquement homogènes décrite par l'École de Chicago et l'École de Los Angeles et à prendre en considération les changements urbains et sociaux qu'a engendrés la mobilité urbaine et sociale. D'ailleurs, ils nous présentent de nouvelles approches pour réfléchir aux liens entre l'espace et l'ethnicité. Parmi ces nouvelles approches d'analyse, nous citons : les effets des réseaux sociaux virtuels sur l'ancrage territorial des migrants, la visibilité ethnique à travers les commerces, la visibilité des lieux religieux dans les espaces urbains, la coexistence et la cohabitation interethnique dans les espaces urbains (Leloup et Radice 2008).

II.3.1.1 Le paradigme des rapports ethniques

Piché et Renaud (2018) présentent ce paradigme comme complémentaire pour comprendre le paradigme de discrimination. Ils trouvent que ce dernier se limite à l'analyse du processus de la discrimination entre les groupes. Il ne permet pas d'expliquer le jeu entre les frontières internes et externes dans les rapports sociaux. Les rapports ethniques s'expliquent à travers deux faces, interne et externe. La face interne renvoie au « nous » et aux rapports que le groupe minoritaire « établit avec sa spécificité historique et culturelle ». La face externe quant à elle renvoie aux « autres » et aux rapports de domination qu'exerce le groupe majoritaire. Piché et Renaud (2018) trouvent que les travaux autour de la discrimination ne s'intéressent qu'à la face externe et ne prennent pas en considération ce qu'ils appellent « les stratégies de contournement » mobilisées par les groupes minoritaires afin de contrer les obstacles et les rapports de forces. Piché et Renaud ont exposé les résultats d'une étude sur l'insertion des immigrants sur le marché du travail. Ils ont observé leurs sujets pendant 10 ans. Deux points importants sont à retenir de cette recherche. Premièrement, il faut prendre en considération les écarts entre les groupes comparables. Par exemple : nous ne pouvons pas comparer l'insertion sur le marché de l'emploi chez des jeunes issus de l'immigration avec des jeunes natifs (l'âge d'entrée sur le marché et la durée d'exposition au marché ne sont pas les mêmes). En second lieu, le facteur temps joue un rôle important dans l'explication des rapports discriminatoires. Par exemple : dans la recherche d'un emploi, l'entrée sur le marché du travail et l'expérience sur le CV d'un nouvel arrivant ne sont pas les mêmes sur le CV d'un natif (Piché et Renaud 2018). C'est pourquoi, l'effet temps et la face interne des rapports ethniques doivent être pris en compte dans l'analyse des rapports entre les groupes.

La ville est l'espace de la mise en scène des rapports et des interactions interethniques entre individus ou entre groupes (Germain 2018). En faisant référence à la présence des immigrant.e.s dans la ville, Montgomery (2017, 101) affirme que « la cité interculturelle aujourd'hui comme hier semble symboliser toujours le mouvement entre le proche et le lointain, lieu de contraintes et d'opportunités ». En effet, l'analyse de l'ethnicité dans les villes de migration passe nécessairement par l'analyse des rapports ethniques dans ces espaces urbains.

...La ville concentre toutes les dynamiques sociales contradictoires. Elle est le lieu dans lequel les citoyens se rassemblent et se dispersent. C'est aussi l'endroit où les citoyens

cohabitent ou entrent en conflit...les villes sont donc l'espace idéal pour lire les réalités de la diversité, de la différence et de la pluralité (Manai 2018, 08).

Comme nous l'avons mentionné, dans le cadre de cette recherche, nous nous intéressons aux étudiants internationaux originaires du Maghreb et qui séjournent à Montréal. Quand un groupe ethnique est un regroupement de plusieurs pays, il faut expliquer cette identification fort critiquée (Piché et Renaud 2018). Maintenant que nous avons défini l'ethnicité et ses différentes facettes, nous allons illustrer le dialogue entre les frontières pour répondre à la question : est-ce que les Maghrébins représentent un groupe ethnique à Montréal?

II.3.1.2 Les Maghrébins, un groupe ethnique à Montréal

Entre les conquêtes arabo-musulmanes des pays d'Afrique du Nord et la colonisation française, les personnes issues de ces trois pays partagent une même histoire, ou presque. Le changement territorial qu'a connu la région après la décolonisation a laissé « des traces dans tous les plis des sociétés du Maghreb » (Manai 2018, 20). Par ailleurs, Bochra Manai affirme qu'à Montréal « l'identification « Maghrébine » ...est endossée par les Maghrébins parce qu'il s'agit d'une définition qui leur est imposée par la société d'accueil » (Manai 2015, 113). Ce « groupe » a plusieurs identifications ethnique, religieuse, régionale et linguistique, ce qui complexifie les frontières internes du groupe. La confusion entre Maghrébins, Arabes et musulmans est facile. Or, les Maghrébins ne sont pas tous musulmans et ils ne sont pas tous arabes. C'est pourquoi, en travaillant sur ce groupe, il faut toujours faire attention aux marqueurs choisis pour les identifier. C'est un groupe complexe composé de musulmans et de non-musulmans, d'arabes et de berbères et les personnes de ce groupe ont des appartenances nationales différentes.

II.3.1.3 Les Maghrébins et les rapports ethniques dans l'espace urbain

Dans les villes de migration, la diversité culturelle, concentrée au sein de l'environnement urbain, se traduit spatialement par des formes de marquage ethnique visibles qui reflètent les différents usages que font certaines populations migrantes de cet espace. Le plus souvent, ce marquage

ethnique opère par l'entremise d'institutions plus ou moins directement affiliées à une communauté culturelle.

Ce qu'appelle Manaï (2018) les marqueurs de la « maghrébinité » à Montréal peuvent être observés à travers la religion et le commerce. Ces deux marqueurs, qui témoignent de la présence des Maghrébin.e.s dans les espaces urbains, ont plusieurs dimensions : architecturale, urbaine et sociale. Dans le contexte socio-spatial, Montréal a connu une croissance importante des commerces maghrébin.e.s sur une artère de la rue Jean-Talon donnant naissance à ce qu'on appelle le Petit-Maghreb. Selon Manaï, au-delà de sa fonction principale (artère commerciale), le Petit-Maghreb est un espace de sociabilité qui participe à l'intégration et « au renforcement du sentiment d'appartenance » chez les personnes de ce groupe. Dans un contexte architectural et urbain, la visibilité des lieux de culte musulmans affirme le « retour » du religieux dans les espaces urbains, ce qui semble être une source de conflits (Manaï 2015, 2018, Meintel 2018).

Au Québec, plusieurs auteurs notent que la discrimination¹¹ envers les migrant.e.s qui s'identifient comme musulmans commence à prendre de l'ampleur (Labelle et coll 2007; Mercier-Dalphonc et Helly 2021). L'un des groupes les plus discriminés et stigmatisés au Québec serait celui des Maghrébin.e.s (Manaï 2015 ; Arcand, Lenoir-Achdjian et Helly 2009). Depuis qu'obtenir un visa pour émigrer en France est devenu plus difficile, et avec les problèmes politiques et économiques dans de nombreux pays d'origine (terrorisme en Algérie, chômage et pauvreté au Maroc, etc.), le Québec et spécifiquement la ville de Montréal sont devenus une destination de choix pour les Maghrébin.e.s (Manaï 2018). Le Québec a démontré un grand intérêt pour ce groupe, notamment pour des raisons linguistiques : le Québec encourage l'arrivée des francophones. Ils sont jeunes et ils sont « hautement qualifiés et ont une grande expérience professionnelle » (Ferhi 2013). Les Maghrébin.e.s sont identifié.e.s comme un groupe musulman. La visibilité des marqueurs ethniques tels que le Hijab et la place qu'occupe l'identité religieuse dans les rapports discriminatoires nécessite un arrêt sur l'Islam. Depuis quelques années, le monde a connu une montée générale de la discrimination et des crimes haineux envers les personnes musulmanes

¹¹ La discrimination est le produit d'un traitement différentiel entre groupes ethniques. Elle s'explique aussi par les inégalités d'accès aux ressources et « se rattache directement à la problématique de l'équité et de l'accès aux droits de la personne » (Piché et Renaud 2018, p6. 4). Elle ne se manifeste que s'il y a un rapport de force inégal entre deux groupes où les majoritaires appliquent des critères d'exclusions sur des minoritaires ; à titre d'exemple, la non-reconnaissance des diplômes des immigrants dans les pays d'accueil (Piché et Renaud 2018).

(Ferhi 2013). Elles se trouvent sujets de discrimination due à l'islamophobie et la xénophobie. Les événements du 11 septembre 2001 et le tsunami médiatique qui a suivi ainsi que les différents groupes terroristes qui se sont développés au Moyen-Orient ont contribué à construire une image négative et falsifiée de l'Islam et des musulmans dans l'opinion publique (Antonius 2002, Helly et al. 2010) : « ...Les jeunes immigrants musulmans sont souvent représentés comme une menace potentielle au vivre-ensemble » (Meintel 2018, 111).

Néanmoins, les rapports sociaux entre le groupe des Maghrébin.e.s et les autres groupes ethniques à Montréal sont plus fluides et s'inscrivent dans une logique de « cohabitation pacifique et distante ». Comme l'a affirmé Annick Germain (2013), Montréal est un laboratoire particulier qui permet d'observer « une mise en scène de la différence » dans les espaces urbains. La question de la visibilité et de l'altérité se pose très souvent dans les villes de migration. Les travaux de Germain, Jean et Richard (2015) témoignent de la particularité montréalaise par rapport à la vie sociale et la cohabitation interethnique dans ses espaces publics urbains et dans les quartiers de classes moyennes. Leurs travaux ont confirmé la présence d'une cohabitation non conflictuelle entre les différents groupes ethniques dans les espaces publics à Montréal.

II.3.2 La sociologie urbaine au service des questions migratoires : Construire sa vie quotidienne dans une ville de migration

L'intégration des théories de la sociologie urbaine apporte une contribution significative à l'analyse des expériences migratoires dans les villes d'accueil. Au début de leur parcours, les migrant.e.s seront confronté.e.s à de nouveaux défis comme la recherche d'un logement et d'un emploi, la construction de nouveaux réseaux sociaux, la mobilité et l'accès aux moyens de transport. Pour les étudiant.e.s internationaux, le défi est plus important. Ils doivent trouver un équilibre entre les études, le travail et les autres aspects de la vie quotidienne. En effet, l'un des enjeux majeurs pour les nouveaux migrant.e.s dans une ville d'accueil est la construction de leur vie quotidienne.

La construction de la vie quotidienne des personnes migrantes peut être abordée à partir de plusieurs angles. En sociologie urbaine, l'angle d'analyse peut être à travers l'habiter qui renvoie à la manière dont la personne s'approprié et utilise son environnement socio-spatial. Il permet de comprendre comment les nouveaux arrivant.e.s s'adaptent dans la ville d'accueil à travers plusieurs

dimensions comme le lieu de résidence, la vie de quartier, les rapports et les liens sociaux dans l'espace, l'expérience urbaine ou sur la mobilité. Il existe plusieurs approches pour étudier la construction de la vie quotidienne et les recherches ont mobilisé plusieurs courants théoriques géographiques et sociologiques afin de comprendre comment les migrant.e.s s'adaptent dans une ville métropole du Nord. Cependant, nous sommes convaincu que l'habiter nous permet d'obtenir une meilleure compréhension de l'expérience urbaine des étudiant.e.s internationaux à Montréal.

II.3.2.1 Habiter une métropole

Selon Remy (2015, 48), « Les pratiques d'habiter, loin de se ramener au seul logement, s'étendent à tous les espaces de la vie quotidienne ». La spatialisation de la vie quotidienne s'exprime à travers l'habiter. Elle peut être définie comme étant « l'ensemble des pratiques des lieux » (Stock 2001). Dans ce contexte, les pratiques d'un lieu vont au-delà de la simple fréquentation. C'est le fait d'associer une action, un comportement avec des lieux qui ont un certain sens pour l'utilisateur. Pratiquer un lieu « c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification ; on se focalise alors fondamentalement sur les manières dont les individus font avec lieu » (Stock 2012, 6). Les pratiques de l'habiter ont une dimension symbolique des lieux fréquentés au quotidien.

Dans les villes métropoles d'aujourd'hui, la vie quotidienne n'est plus structurée, elle devient une construction individuelle. Ce n'est plus une question de mode de vie, mais de « style de vie ». Autrement dit, chaque personne développe son propre style de vie. C'est un système de préférences construit individuellement où le « nous » perd son sens (Bourdin 2005). Dans ce sens, la vie quotidienne devient une « aventure » avec tout ce qu'elle amène de stress, d'inquiétude et d'incertitude, mais qui donne beaucoup de liberté aux personnes.

Construire sa vie quotidienne y est difficile et angoissant, même si cette aventure, quand elle réussit, peut se révéler exaltante et donner l'impression de beaucoup de liberté et de maîtrise (Bourdin 2005, 107).

Dans les métropoles actuelles, la vie quotidienne échappe aux contrôles des différents groupes sociaux. C'est pourquoi la sociologie urbaine contemporaine privilégie l'expérience spécifique pour aborder cette quotidienneté. En effet, le passage du « mode de vie » au « style de vie » est au

centre de l'expérience individuelle. C'est pourquoi, nous nous intéressons aux expériences urbaines des migrant.e.s séparément.

II.3.2.2 L'expérience urbaine pour étudier la quotidienneté dans une ville de migration

Pour Bourdin (2005), l'expérience urbaine permet de saisir les différentes manières avec lesquelles une personne structure sa vie quotidienne. Partir de l'habiter pour analyser l'expérience individuelle nécessite une mise en contexte bien précise. À l'instar des travaux de Alain Bourdin (2005) nous proposons la dimension urbaine comme contexte analytique tout en prenant en considération la dimension sociale de la vie quotidienne. Par définition, l'expérience urbaine renvoie à l'ensemble des expériences de la vie quotidienne que la personne peut vivre dans son environnement (spatiales, sociales, culturelles, économique). Elle peut être appréhendée à travers trois axes : les ambiances urbaines et architecturales, les liens et les rapports sociaux et le rapport à l'espace.

II.3.2.2.1 Les ambiances urbaines et architecturales

Elles sont définies comme étant l'atmosphère ou l'humeur qui se dégagent des espaces urbains. Elles peuvent être visuelles (créées par l'architecture et l'esthétique de l'endroit), olfactives (créées à partir des odeurs dans un environnement urbain) ou sonores (créées par les sons, le bruit ou les voix dans un espace) (Amphaux 2003 ; Thibaud 2002). Elles ont une grande influence sur le sens que peut donner la personne aux espaces de sa ville. Elles dépendent des perceptions qui, à son tour, dépendent du vécu de l'individu (Thomas 2021). Cette caractéristique subjective des ambiances confirme l'aspect individuel des expériences urbaines.

II.3.2.2.2 Les liens et les rapports sociaux

Dans la planification de ses déplacements quotidiens, l'individu évitera les aventures, les pertes de temps et d'énergie (Allemand 1997 ; Bourdin 2005). La situation s'avère plus complexe pour les nouveaux migrant.e.s, ils s'inscrivent dans une optique de découverte et d'expérimentation. Ils auront besoin des informations nécessaires pour planifier leurs déplacements. Dans ce sens, le réseau personnel peut être considéré comme une ressource à accumuler et à mobiliser dans une ville d'accueil (Laffont Lemozy 2017).

D'autre part, l'environnement urbain favorise la construction de nouveaux liens et rapports sociaux de différentes natures (voisinage, amicale, professionnelle) et avec différents milieux sociaux. Ces nouveaux liens peuvent être durables et forts comme ils peuvent être faibles et éphémères. Toutefois, les villes métropoles peuvent accentuer l'isolement social et la solitude des migrant.e.s. Elles offrent une liberté urbaine et un anonymat qui peut rapidement devenir une source d'isolement. Cette situation peut avoir une influence directe sur le sentiment d'appartenance dans la ville de migration. Les rapports sociaux sont un facteur clé pour comprendre l'aspect social de la vie quotidienne des personnes.

II.3.2.3 Le rapport à l'espace

Aujourd'hui, la vie des villes est synonyme de mobilité et de rapidité, et pour se déplacer dans cet univers urbain, l'individu doit à tout moment décider du chemin qu'il doit prendre, décider de l'espace par lequel il doit passer, des mondes sociaux qu'il est prêt à affronter (Bourdin 2005, Remy 2015). L'individu essaiera toujours de pratiquer les espaces qu'il s'est déjà appropriés, et de préférence des espaces qui lui sont familiers.

Remy (2015, 2016) parle de la construction d'un nouveau langage urbain et des nouvelles formes d'appropriations dans les villes. L'appropriation est l'une des formes du rapport à l'espace et elle donne un contenu à l'habiter. En effet, plus une personne pratique un espace, plus elle se l'approprie (Remy 2016). Raymond (1976) considère l'appropriation comme une capacité individuelle à pratiquer l'habiter dans un espace urbain. En sociologie urbaine, l'appropriation peut être abordée selon deux approches : celle de la prise de possession et celle des significations. La première approche retrouve son origine dans les travaux marxistes. Elle s'inscrit dans une logique de contrôle d'un espace urbain par un groupe au détriment des autres. Cet angle d'approche est moins pertinent dans le cadre de notre projet ; cependant questionner les pratiques d'un espace est essentiel à notre problématique. Cette analyse permet de mettre l'accent sur le sens que donne la personne à l'espace urbain qu'il s'est approprié (Germain 2015). L'appropriation a plusieurs formes, elle peut être matérielle, symbolique, subjective ou objective et institutionnelle. L'approche des significations permet de faire une lecture de sa forme subjective et affective qui peut être considérée comme un attachement à un lieu ou un sentiment de chez soi (Ripoll et Veschambre 2005 ; Remy 2015). Cette la lecture de l'espace urbain, nécessite la mobilisation de

plusieurs concepts comme l'urbanité¹², l'indifférence civique et d'autres notions de la sociologie urbaine.

Selon Remy (2015), la ville a une dimension socioaffective qui peut être expliquée à travers les travaux de George Simmel. Entre les déplacements de la vie quotidienne et la cohésion réelle versus virtuelle, une personne peut s'approprier plusieurs espaces de la métropole. Cette situation favorise et protège le sentiment d'appartenance qui passe par les souvenirs et les sensations qu'une personne éprouve à l'égard des espaces de la ville où il habite. Stock (2012, 8) affirme que « la répétition au cours de temps de la pratique d'un même lieu, le lien social qui se construit dans la durée, fait émerger le sentiment d'appartenance à un lieu ». Ce lieu peut être considéré comme un lieu d'ancrage identitaire urbain. D'un point de vue de la mobilité, une personne peut avoir plusieurs lieux d'ancrage identitaire dans une ville sans devoir faire un transfert d'un lieu vers un autre. Dans ce sens, nous allons analyser les expériences urbaines des étudiant.e.s internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal à travers leur mobilité urbaine.

II.3.3 Le paradigme de la mobilité

Aujourd'hui, la « mobilité » constitue l'une des caractéristiques majeures de la vie quotidienne dans les métropoles (Paulhiac 2004). Selon Remy (2015), dans le contexte actuel, où « la mobilité est socialement valorisée et techniquement possible » l'individu se définit comme étant un être mobile.

Lévy (2000) définit la mobilité comme étant « l'ensemble des modalités par lesquelles les membres d'une société traitent la possibilité qu'eux-mêmes ou d'autres occupent successivement plusieurs localisations ». Ainsi, il écarte le simple déplacement dans l'espace physique. Il ne prend pas en considération l'aspect virtuel de la mobilité (et de la communication) en le jugeant incontrôlable (Lévy 2000). Selon Le Breton (2006), la mobilité est « une dimension transversale à toutes les pratiques sociales sans exception », elle reflète les appartenances culturelle et sociale de l'individu. Il aborde la question de mobilité à travers les compétences de la personne :

12 « L'urbanité peut être définie comme procédant du « couplage de la densité et de la diversité des objets de société dans l'espace » (Lussault, 2003). L'urbanité apparaît ainsi comme un caractère propre de la ville dont l'espace est organisé pour faciliter au maximum toutes les formes d'interaction. » <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/urbanite>

économiques, linguistiques (Le Breton 2006) et il néglige l'aspect géographique de la question. Bourdin (2005) a introduit la notion de « mobilité généralisée » et la définit comme étant « la capacité (et secondairement le fait) de changer de position dans un espace réel ou virtuel, qui peut être physique, social, axiologique, culturel, affectif, cognitif » (Bourdin 2005, 68). Dans sa définition de la mobilité Germain (2017) avance que la mobilité dépasse le simple « déplacement dans l'espace physique », la mobilité s'accompagne d'une série de notions urbaines, sociales voir psychologiques. Il n'est plus question de mouvement spatial, elle « est de plus en plus pensée comme une aptitude à se mouvoir, tant sur le plan spatial que sur le plan des expériences urbaines ». Elle donne l'exemple des migrant.e.s : « Dans leur cas, la mobilité n'est pas seulement spatiale, mais aussi cognitive (élaborer de nouveaux repères), culturelle (affronter des valeurs différentes) et sociale (redéfinir leurs réseaux et leurs identités) » (Germain 2017, 2). D'autre part, Murphy-Lejeune (2002) a introduit le concept de « capital de mobilité ». Elle le définit comme étant « une sous-composante du capital humain, rendant capable les individus d'augmenter leur compétences grâce à la richesse de leur expérience acquise en vivant en dehors de leur pays » (Murphy-Lejeune 2003, 51). Il permet d'étudier la capacité de la personne à s'adapter et les compétences qui lui permettent de faire usage de l'espace en question (économique, culturel, linguistique...).

Kaufmann (2007) a une vision plus critique et remet en question le terme de mobilité dans la sociologie urbaine contemporaine. Il avance que ce concept est « polysémique » et ne permet pas au chercheur d'atteindre les différents aspects de la notion de mobilité. Il a diagnostiqué cinq limites à : « 1) les formes de mobilité sont considérées les unes indépendamment des autres. 2) les interactions entre ces différentes formes sont ignorées. 3) La notion de mobilité se focalise souvent sur la géographie du mouvement et non sur l'acteur mobile. 4) les temporalités sont généralement oubliées. 5) La sociologie des transports, sous-développée, constitue par ailleurs un trou dans l'état des savoirs. » (Kaufmann 2007, 177). Kaufmann et al (2004) avaient proposé d'aborder la mobilité comme un capital. Il propose trois dimensions d'analyse : l'accessibilité, les compétences et l'appropriation (Kaufmann et al. 2004). Lévy (2000) introduit le concept de « capital spatial » et le définit comme un « ensemble de ressources, accumulées par un acteur, lui permettant de tirer avantage, en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale » (Lévy 2000, 124), mais son approche est plus géographique et la dimension d'« appropriation spatiale » n'apparaît pas vraiment dans sa définition du concept. Vincent Kaufmann (2005, 2007) ajoute une quatrième

dimension : « le contexte ». Il propose d'utiliser le terme de « motilité » au lieu de mobilité qui selon lui « focalise l'attention du chercheur sur le déplacement dans l'espace-temps beaucoup plus que sur l'acteur mobile ».

...la motilité, il est en effet important de ne pas confondre la potentialité avec le mouvement lui-même. (...) La motilité peut être définie comme la capacité d'une personne ou d'un groupe à être mobile, spatialement et virtuellement (Kaufmann 2007, 179)

Dans le cadre de notre recherche, le contexte qui est la quatrième dimension de la motilité ne change pas et reste pareil pour tous nos participants. Nous allons donc utiliser le « capital spatial » pour étudier la mobilité urbaine de nos participants. Les trois dimensions d'analyse de ce concept vont nous permettre d'appréhender les différents aspects de l'expérience urbaine des étudiants internationaux et à identifier le sens que les étudiant.e.s internationaux maghrébins donnent à Montréal et à ses espaces urbains.

II.3.4 De la mobilité urbaine au capital spatial

Lorsqu'un chercheur évoque la mobilité, il doit préciser le contexte dans lequel il va la « mobiliser ». En sciences humaines, elle peut graviter autour de quatre formes principales : la mobilité résidentielle, la migration, le tourisme et les déplacements de la vie quotidienne. Dans le cadre de cette recherche, comme nous l'avons précisé plus haut, nous allons utiliser le concept de « capital spatial » pour analyser la mobilité quotidienne des étudiants en situation de mobilité internationale. Selon Rérat (2017), le capital spatial est l'ensemble des ressources mobilisables qu'une personne utilise dans ses pratiques spatiales et dans le processus d'appropriation de différents espaces urbains simultanément. Cette notion peut être définie à travers trois niveaux d'analyse : l'accessibilité, les compétences et l'appropriation (Rérat 2017). Il est la manière dont un individu fait sien le champ des possibles en termes de mobilité. Par rapport aux capitaux de Bourdieu (économique, culturel, social, symbolique), la mobilité comme capital est l'ensemble des ressources et des compétences mobilisées pour tirer usage de la dimension spatiale de la société.

Dans l'analyse de la mobilité quotidienne, le capital spatial doit être perçu comme une structure de ses trois composantes. Selon Kaufmann, l'action du déplacement est une production de ces

dimensions. Un acteur peut avoir accès à un espace urbain, mais s'il n'a pas de compétences de mobilité, il ne pourra pas se déplacer. Kauffmann donne l'exemple d'une personne qui habite près d'un cinéma, mais qui ne peut pas le fréquenter par manque de savoir-faire ou de capacité économique.

II.3.4.1 Accessibilité

Cette dimension renvoie à la disponibilité des moyens de déplacements. Celle-ci dépend de deux aspects : les services de transports et la localisation résidentielle. Les services de transports concernent les différentes conditions en termes de coûts et d'horaires de services. Ces conditions sont étroitement liées au lieu de résidence de l'acteur mobile. La localisation géographique des différents espaces joue un rôle important dans la planification des déplacements quotidiens. En effet, la mobilité quotidienne réalisée dans l'espace-temps prend en considération la durée et le coût du trajet qui mène de l'espace A (le lieu de départ) à l'espace B (la destination) (Rérat 2017 ; Kaufmann 2007 ; Kaufmann et Jemelin 2008).

L'accessibilité fait référence à trois dimensions : la disposition d'un moyen de transport individuel (voiture, bicyclette...), l'accessibilité aux différents moyens de télécommunication pour la planification des déplacements quotidiens, et les caractéristiques physiques de l'espace. Cette dernière permet d'examiner l'espace s'il est accessible à travers les transports en commun, s'il permet une accessibilité pour tous (exemple: les personnes en situation de handicap) et s'il est privé ou public. Le niveau de sécurité des espaces est aussi pris en considération par les acteurs dans leur accès à la mobilité (Rérat 2017 ; Kaufmann 2007).

Les conditions météorologiques ont aussi une influence directe sur l'accessibilité aux espaces urbains. Rude et long, l'hiver québécois surprend et demande une certaine adaptation. Il affecte tous les aspects de la vie quotidienne. Il demeure un facteur déterminant dans l'expérience urbaine et la mobilité des personnes, en particulier les nouveaux arrivant.e.s. Entre climat physique et climat social, ils seront en phase de découverte et d'expérience. Ils seront amenés à s'adapter à un nouveau style de vie urbaine et sociale simultanément. Les conditions hivernales rigoureuses de Montréal, notre terrain d'étude, demandent des compétences et des ressources nouvelles pour savoir comment se déplacer et comment construire sa vie quotidienne.

II.3.4.2 Compétences

Les compétences s'articulent autour de trois aspects : les aptitudes physiques à se déplacer, les savoirs acquis et les compétences à planifier ses déplacements. L'aptitude physique peut être définie comme la capacité de la personne à être mobile. Par savoirs acquis, Kaufmann et Rérat font référence aux différentes connaissances qui offrent un plus grand potentiel de mobilité à l'acteur tel que : le permis de conduire, l'utilisation de plusieurs langues, etc. Les compétences à planifier les déplacements renvoient aux capacités organisationnelles qui permettent de répondre à la question : comment se déplacer de l'espace A à l'espace B ? L'acteur partira à la recherche des informations nécessaires pour la planification de ses déplacements. Aujourd'hui, ces informations sont accessibles dans les deux mondes : le monde virtuel et le monde réel. S'il a accès à un appareil de télécommunication tel un smartphone, il aura accès aux informations disponibles dans le monde virtuel. Dans le monde réel, l'acteur mobilisera son réseau social pour acquérir les informations nécessaires qui lui permettront de planifier ses déplacements. Les expériences de mobilité sont une source de compétences qui permettront à la personne de mieux planifier ses déplacements quotidiens (Rérat 2017 ; Kaufmann 2007 ; Kaufmann et Jemelin 2008).

II.3.4.3 L'appropriation

Cette dimension renvoie aux sens donnés à la mobilité et aux espaces accessibles par l'acteur (Rérat 2017 ; Kaufmann et al. 2004 ; Kaufmann et Jemelin 2008). Par définition, l'appropriation spatiale survient lorsqu'un lieu a des significations pour l'individu. Selon Jean Remy (2015, 2016) et Murphy (2017), l'appropriation d'un espace urbain découle du sentiment d'appartenance à un lieu qu'éprouve un individu envers cet espace urbain. Plus une personne pratique un espace durant son quotidien, plus elle se l'approprie, « c'est l'espace qui m'appartient et auquel j'appartiens à mon tour » (Belhedi 2006 ; Marchal 2012). Le processus d'identification spatiale est un croisement entre l'appropriation et l'appartenance.

L'appartenance à un lieu peut être définie comme étant un lien ou un rapport sentimental entre une personne et le lieu géographique qu'il fréquente. L'espace en question représente un lieu d'ancrage identitaire pour la personne qui se définit en se référant à lui (Stock 2006). Cette appartenance est

l'une des multiples facettes de l'habiter. La répétition au cours du temps de la pratique d'un même lieu contribue à la construction du lien qui fait émerger les sentiments d'appartenance et du « chez-soi ». Dans le cadre de ce projet, nous abordons l'appropriation à travers les significations et le degré de l'attachement au lieu pour la personne par rapport à sa vie quotidienne, son usage des espaces et sa mobilité urbaine.

La question du référent géographique identitaire se complexifie lorsqu'on aborde l'échelle des métropoles qui exigent une mobilité quotidienne constante. C'est dans ce contexte que la notion de capital spatial devient nécessaire pour analyser la mobilité quotidienne. En effet, du point de vue de la mobilité, il n'est plus question d'appartenance à un lieu, mais d'appartenance spatiale. Dans le sens où, une personne peut s'approprier plusieurs espaces urbains en même temps sans procéder à un transfert de lieu d'ancrage identitaire¹³ (Stock 2006). Cette situation favorise la construction du sentiment du « chez-soi » par rapport à la ville et non pas à un seul espace urbain. Théoriquement, le sentiment de chez-soi est une production des souvenirs et des sensations qu'une personne éprouve à l'égard de l'espace pratiqué.

II.3.5 Du capital spatial au sentiment de chez-soi dans une ville

Le sentiment de chez-soi est perçu comme la forme la plus subjective du rapport à l'espace dans l'expérience urbaine (Serfaty-Garzon 2003, 2006). Dans les études migratoires, le chez-soi est souvent associé à l'appartement et au lieu de résidence. La reconstruction du sentiment de chez-soi s'avère aussi importante que l'accès à un logement abordable et de qualité pour l'intégration des personnes migrantes (Goudet 2021 ; Murdie 2002 ; Serfaty-Garzon 2006). Néanmoins, il y a plusieurs formes de chez-soi qui nécessitent une attention plus particulière et celui qui nous intéresse est le sentiment de chez-soi dans une ville.

Lord et al (2019) avaient d'ailleurs étudié la reconstruction du chez-soi chez des immigrants à Montréal à travers l'intégration dans la ville et ils ont identifié quatre scénarios possibles. La première figure est celle de *la transposition*. Son nom revoit à la théorie de Abdelmalek Sayad sur le processus d'intégration des immigrant.e.s. Les personnes de ce groupe envisagent un projet de

¹³ Le transfert de lieu d'ancrage est le fait de quitter un espace auquel une personne est attachée pour un autre (Stock 2006).

migration temporaire et « transposent » leur mode de vie dans le pays d'origine à Montréal. Ils(elles) accordent beaucoup d'importance à la vie de quartier. Donc, ils (elles) préfèrent s'installer dans les quartiers centraux de la ville. Ils(elles) ont tendance à maintenir un lien fort avec le pays d'origine et ils(elles) tentent de recréer leur mode de vie habituel dans le nouveau pays où ils vivent. Le deuxième groupe adopte une figure d'entrepreneuriat où le chez-soi « signifie une certaine coupure ou une déconnexion avec le pays d'origine » (Lord et al. 2019, para 39). L'objectif de départ de ce groupe est l'installation et l'immigration permanente dans le pays d'accueil. Ils (elles) décident alors d'intégrer la ville selon le mode vie nord-américain. Ils (elles) choisissent de s'installer à proximité des opportunités et des ressources dans les quartiers de la banlieue pavillonnaire. À travers les représentations qu'ils (elles) avaient de la société d'accueil et de leur projet futur, ils(elles) ajustent leur signification du chez-soi pour qu'il corresponde à la culture d'accueil et leurs attentes de départ. Pour Lord et ses collègues, la troisième figure est celle du *repli*. Pour ce groupe, « le chez-soi se caractérise par une forte discontinuité, voire une dissociation, entre l'image de l'habiter associée au pays d'origine et celle qui prédomine dans le nouvel environnement » (Lord et al. 2019, para 45). Cette difficulté à se détacher de leurs sentiments envers leurs pays d'origine peut constituer un double obstacle pour la reconstruction du chez-soi « pour pouvoir se projeter dans le pays d'accueil, et donc d'arriver à immigrer pour de bon » (Lord et al. 2019, para 47). Enfin, la figure de l'*exploration* qui regroupe les jeunes immigrant.e.s qui s'inscrivent dans une logique de mobilité internationale. Leur rapport avec le sentiment de chez-soi est temporaire et se définit à travers leurs expériences de mobilité. Ils préfèrent s'installer « dans une situation où leur chez-soi conserve le potentiel du départ et de la réalisation d'autres projets » (Lord et al. 2019, para 49).

Néanmoins, nous avons l'impression que les figures que nous venons de présenter décrivent des personnes qui sont en quête d'une identité sociale en lien avec leurs cultures d'origine et du pays d'accueil. Leurs choix résidentiels sont justifiés par les représentations qu'ils(elles) avaient de la société d'accueil et le mode de vie dans lequel ils(elles) veulent vivre. Tandis que le sentiment de chez-soi est une résultante des expériences subjectives et affectives de la personne, il est caractérisé par un lien émotionnel que la personne peut construire avec son environnement social, culturel et physique. Il dépend du sens que l'individu donne à son expérience et des différents facteurs de son environnement (les pratiques socio-culturelles, les rapports et liens sociaux, les ambiances urbaines et architecturales) et de son vécu (la discrimination, émotions ressenties...).

Selon Goudet (2021), ce sentiment n'est pas seulement un état d'esprit mais une construction individuelle qui peut être influencée par les différents facteurs sociaux, culturel et physique. Dans sa recherche sur la carrière migratoire des couples immigrants à Montréal, elle a identifié plusieurs stratégies de comment reconstruire le sentiment de chez-soi dans un nouveau pays : les rapports et les liens sociaux communautaires, investir dans un lieu de résidence de bonne qualité et qui répond aux exigences du couple, et l'adoption d'un nouveau mode de vie qui correspond à la nouvelle ville d'installation. Si Lord et ses collègues se sont prêtés à l'exercice de laisser le sentiment de chez-soi à une échelle libre, la recherche de Goudet s'inscrit dans les travaux qui questionnent le chez-soi à l'échelle du lieu de résidence sans aborder l'échelle de la ville.

À notre connaissance, très peu d'études se sont intéressées au processus de construction du sentiment de chez-soi chez les nouveaux arrivants dans une ville de migration. Cette question peut aider à identifier les besoins des migrant.e.s en matière d'inclusion socio-spatiale notamment chez les migrant.e.s temporaires que les gouvernements et les villes veulent garder sur leurs territoires après la fin de leur séjour.

II.4 Questions de recherche

Dans les travaux présentés plus haut, nous avons relevé que les questions sur les expériences migratoires des étudiant.e.s internationaux sont centrées sur : leur intégration dans la société d'accueil, les politiques migratoires et les facteurs d'attraction et de rétention. À travers cette recherche, nous souhaitons étudier le processus de construction de la carrière migratoire d'un groupe d'étudiants internationaux à Montréal en mettant l'accent sur leur vie quotidienne et leur expérience urbaine dans la ville d'accueil. Nous voulons définir la nature des liens entre l'expérience urbaine, la construction d'un sentiment de chez-soi et la carrière migratoire des étudiant.e.s internationaux Maghrébins qui séjournent à Montréal. À partir du cadre conceptuel et théorique présenté dans ce chapitre, nous avons construit des questions de recherche qui guideront le déroulement de cette étude. La question générale est la suivante :

- **Comment l'expérience urbaine influence-t-elle la carrière migratoire des étudiant.e.s internationaux d'origine maghrébine qui séjournent à Montréal?**

Elle peut être subdivisée en quatre sous-questions plus spécifiques :

- **Pourquoi les étudiants internationaux maghrébins choisissent-ils Montréal comme ville de destination ?**
- À travers cette question, nous voulons documenter les facteurs d'attraction de la ville de Montréal et les objectifs de départ des étudiant.e.s internationaux qui la choisissent comme destination de migration. Elle nous permettra d'étudier la première partie de la carrière migratoire qui est la construction du projet migratoire pour étude et savoir si les trois niveaux d'analyse (macro, meso et micro) peuvent influencer le choix de la ville et le pays de destination dans le processus migratoire. Parmi les questions complémentaires à cette sous-question : quels sont les motifs d'émigration ? quels sont les objectifs de départ des étudiants internationaux maghrébins ? Comment les motifs d'émigration et les objectifs de départ influencent-ils le choix de la ville de migration ?

- **Comment les étudiants internationaux construisent-ils leur nouvelle quotidienneté dans la ville d'accueil ?**
- Cette question se focalise sur la période d'installation dans la ville de migration, de l'accueil jusqu'à la fin du séjour. À travers elle, nous allons étudier leur expérience urbaine et leurs déplacements à Montréal. En s'intéressant à la construction de leur vie quotidienne, nous pourrions en premier lieu documenter les stratégies d'accueil et d'installation au début du séjour et leur géographie résidentielle à Montréal. Par la suite, nous pourrions nous focaliser sur leur mobilité comme expérience urbaine en prenant en considération leurs déplacements quotidiens. Nous pourrions aussi suivre la construction de leurs réseaux sociaux à Montréal. Enfin, à travers les espaces urbains fréquentés, nous pourrions analyser de plus près leur capital spatial comme une forme de rapport à l'espace. Parmi les questions complémentaires à cette sous-question : comment les étudiants internationaux maghrébins préparent-ils leur arrivée à Montréal ? comment mobilisent-ils leurs ressources dans leurs déplacements et dans la construction de leur vie quotidienne ? comment les réseaux sociaux influencent-ils la mobilité et l'expériences urbaines des étudiants internationaux maghrébins à Montréal ?

- **Comment la mobilité urbaine permet-elle la construction d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration ?**
- Cette question est purement exploratoire. La mobilité urbaine sera au centre de notre étude sur l'expérience urbaine et la construction du capital spatial. L'un des objectifs de cette question est de déterminer le lien entre la mobilité urbaine et le sentiment de chez-soi dans une nouvelle ville d'installation. D'un autre côté, nous voulons proposer un processus de construction du sentiment de chez-soi dans une ville de migration. Cette question a une autre face cachée, en déterminant la nature du lien entre la mobilité urbaine et le sentiment de chez-soi, nous pourrons répondre à la question : Comment la mobilité urbaine peut-elle influencer le parcours migratoire des étudiants internationaux ?
- **Comment et quand est-ce que l'expérience urbaine dans la ville d'accueil peut-elle devenir un facteur de rétention chez les étudiants internationaux ?**
- Cette question va nous permettre de déterminer les facteurs qui peuvent influencer la rétention des étudiants internationaux dans la ville de migration. D'une part, elle explore la nature du lien entre l'expérience urbaine et le choix de s'installer dans la ville d'étude ; d'autre part, elle nous permettra d'identifier les relations de corrélation entre les différents facteurs de rétention et l'expérience urbaine dans la ville de migration.

II.5 Conclusion

En somme, notre recherche est une reconstruction du processus, et nous insistons sur ce terme, de la carrière migratoire d'un groupe d'étudiants internationaux dans une ville d'accueil à partir de l'agentivité des acteurs. Nous distinguons une approche théorique et conceptuelle qui est, à notre connaissance, peu documentée dans la littérature : l'apport de la mobilité et de l'expérience urbaine dans le parcours migratoire des étudiants internationaux. Notre étude est construite à partir d'une démarche inductive mais nous présentons ici dans la suite de cette section des hypothèses pour mieux structurer nos objectifs de recherche.

Comme hypothèse générale, nous avançons que l'expérience de la mobilité urbaine des étudiant.e.s internationaux favorise la construction d'un sentiment de chez-soi en lien avec la ville d'accueil,

qui peut être un des facteurs de leur rétention. Donc, nous avançons que l'expérience urbaine permet de développer des rapports et des liens avec les espaces urbains de la ville d'accueil. Ce lien peut se manifester à travers le sentiment de chez-soi qui s'inscrit dans les caractéristiques individuelles qui peuvent avoir un impact sur la carrière migratoire de la personne.

Dans le prochain chapitre, nous allons présenter la démarche méthodologique que nous avons choisie pour répondre à nos questions de recherche. Nous avons structuré la collecte de données selon le processus de construction d'une carrière migratoire et nous nous sommes inspiré des travaux présentés dans le premier chapitre et dans le deuxième chapitre pour définir les variables et indicateurs de nos concepts d'analyse : l'expérience urbaine, la mobilité urbaine, le capital spatial et le sentiment de chez-soi.

CHAPITRE 3 : APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

3.1 Introduction

Depuis que le Québec a élargi son bassin de recrutement, le visage de la migration estudiantine s'est beaucoup diversifié à Montréal. Nous assistons à de nouveaux flux migratoires comme celui des étudiant.e.s internationaux maghrébins qui feront l'objet de cette recherche qualitative longitudinale. Nous avons travaillé avec de nouveaux étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal depuis l'automne 2019.

Dans ce chapitre nous allons expliquer nos choix méthodologiques. Nous commencerons par une mise en contexte de la situation de Montréal relativement aux étudiant.e.s internationaux et des Maghrébins comme cas d'étude en matière de migration estudiantine au Québec. Nous présenterons par la suite les critères de sélection sur lesquels nous nous sommes basés pour construire notre échantillon. Avant de détailler le déroulement de la collecte du terrain et l'impact du COVID19 sur la recherche, nous nous attarderons sur la démarche méthodologique et sur les méthodes de collecte de données. Nous reviendrons ensuite sur l'analyse de ces données et la présentation des résultats. Enfin, nous terminerons avec un retour sur les questions épistémologiques et le positionnement du chercheur.

Les détails de cette recherche ont été approuvés par le comité d'éthique de l'INRS en aout 2019 (modifications liées au COVID19 approuvées en Avril 2020).

3.2 Terrain et cas d'étude

« Le chercheur qualitatif cherche à comprendre les comportements, les valeurs, les croyances, etc., en fonction du contexte dans lequel la recherche est menée » (Bryman 2008, 394). Il est donc important de commencer ce chapitre par une mise en contexte avec le choix du terrain d'étude qu'est Montréal au Québec et du cas d'étude, soit les étudiants internationaux d'origine maghrébine qui séjournent dans cette ville.

3.2.1 Montréal comme terrain d'étude

Depuis l'an 2000, les pays du Nord sont en compétition pour attirer le plus d'étudiant.e.s internationaux sur leurs territoires. Le Canada connaît une rivalité entre ses provinces pour l'attraction de ces migrant.e.s. Cette concurrence s'est traduite par des facilités dans les procédures de migration et par la diversité de bassins de recrutement. Les politiques et stratégies migratoires du Québec l'ont placé en troisième position après l'Ontario et la Colombie Britannique. Néanmoins, il est en deuxième position, après l'Ontario, en ce qui concerne l'attraction des étudiant.e.s internationaux universitaires.

Au Québec, entre 2015 et 2019, l'effectif des étudiant.e.s internationaux a connu une hausse de 75%. En effet, en 2015, la province a accueilli 30 206 étudiant.e.s internationaux sur son territoire. Ce chiffre a pratiquement doublé en 2019 avec 56 550 étudiant.e.s internationaux. La figure 3.1 illustre cette hausse constante dans le nombre de ces migrant.e.s temporaires. Nous pouvons distinguer un changement important dans les chiffres entre 2017 et 2019. Cette augmentation est due en grande partie, au succès du programme de rétention, le « PEQ » (programme d'expérience québécoise), que les recruteur.se.s québécois.es utilisent comme stratégie d'attraction.

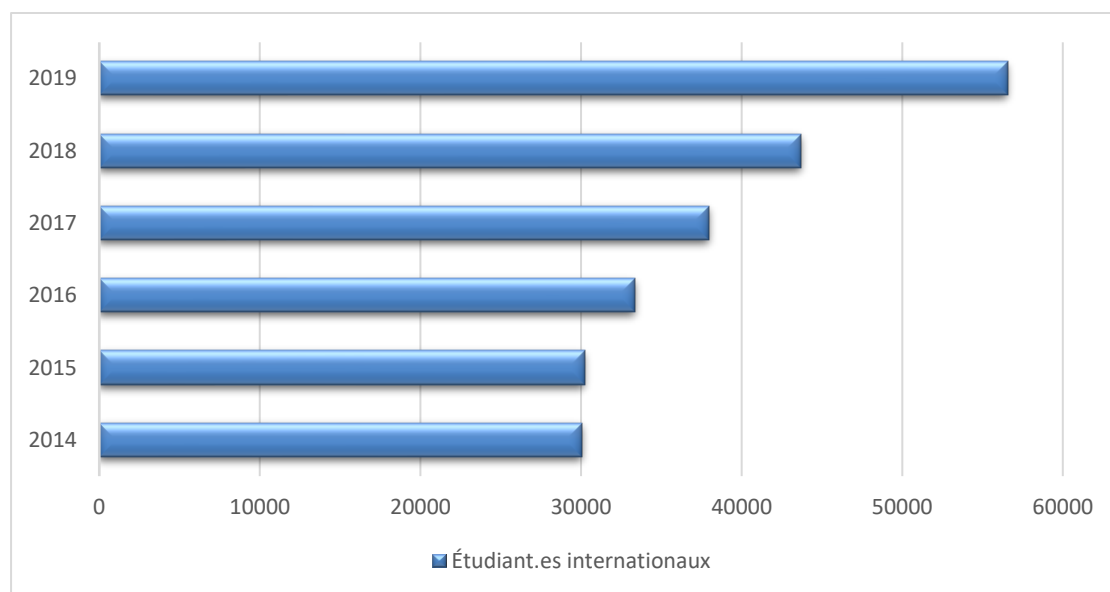


Figure 3. 1 : Nombre de titulaires d'un permis d'étude signés au Québec selon la date de signature (2014-2019)

Source : Ministère de l'immigration de la Francisation et de l'intégration.

Si nous regardons de plus près la répartition des étudiant.e.s internationaux au Québec, nous verrons que Montréal accueille la majorité de ces résident.e.s temporaires de la province. En 2019, plus de 72 % des étudiant.e.s internationaux au Québec séjournaient à Montréal (figure 3.2). Parallèlement à ces chiffres, depuis quelques années, Montréal se qualifie parmi les meilleures villes universitaires au monde selon le classement annuel de QS (Quacquarelli Symonds -QS Best Student Cities). En 2017, elle était en tête de liste, et depuis, elle est parmi les 20 meilleures villes du classement. En 2018 elle figurait en 4eme position et en 2019, elle était 6eme au classement. Montréal doit son classement avantageux à la qualité de l’enseignement dans ses universités, à la diversité de ses activités culturelles et au fait que ses 11 établissements universitaires proposent des formations dans les deux langues; anglais et français. Ces critères font d’elle une destination de choix pour des anglophones qui veulent suivre une formation en anglais et améliorer leur français, comme les étudiant.e.s originaires de la Chine et de l’Inde, et, les ressortissants de pays francophones comme la France et les pays du Maghreb qui cherchent à poursuivre leurs études et vivre l’expérience américaine en français.

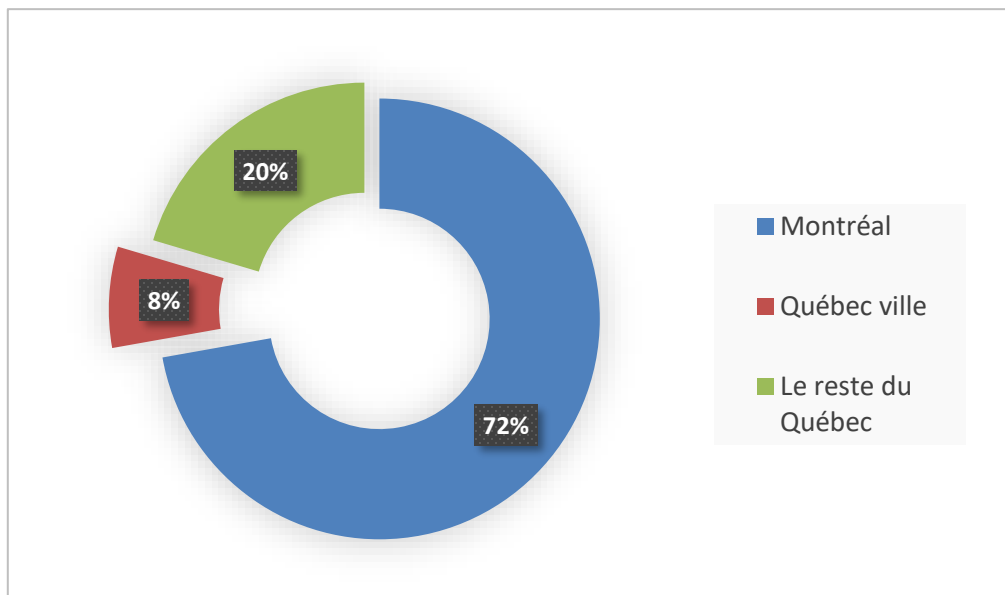


Figure 3. 2 : Répartition des étudiant.e.s internationaux ayant un permis d’études signé au Québec en 2019

Source : Ministère de l’immigration de la Francisation et de l’intégration.

Le position de Montréal parmi les villes universitaires a suscité la curiosité de quelques chercheurs comme Gherbi et Belkhouja (2018) qui ont fait d'elle un cas d'étude sur les « collectivités accueillantes » des étudiant.e.s internationaux. Ils concluent que Montréal présente autant de potentiels que de défis et qu'au-delà de la notion de ville accueillante, elle offre beaucoup d'opportunités à cette population. Toutes ces caractéristiques font de Montréal le meilleur laboratoire pour étudier l'expérience migratoire des étudiant.e.s internationaux au Québec, notamment pour les étudiants francophones comme ceux originaires du Maghreb qui sont notre cas d'étude.

3.2.2 Les Maghrébins comme cas d'étude

Dans le cadre de cette recherche, nous allons nous intéresser aux étudiants internationaux d'origine maghrébine (Maroc, Algérie et Tunisie) qui séjournent à Montréal. La migration maghrébine est un flux migratoire relativement récent au Canada et au Québec (Manai 2015, 2018). Depuis quelques années, le Québec considère ce bassin géographique comme un territoire de choix, où le recrutement est relativement facile surtout pour attirer des étudiant.e.s internationaux. Traditionnellement, les pays francophones européens comme la France et la Belgique, étaient les destinations de choix pour les étudiant.e.s internationaux maghrébins. Toutefois, le Canada et plus précisément le Québec attirent de plus en plus ces migrant.e.s, surtout avec la vague de racisme que connaît l'Europe depuis peu. Les chiffres du Ministère de l'immigration, de la Francisation et de l'intégration démontrent l'importance de cette nouvelle vague de migrant.e.s. Depuis 2014, les trois pays maghrébins (Algérie, le Maroc et la Tunisie) figurent parmi les 10 principaux pays d'origine des étudiant.e.s internationaux au Québec. En 2019, l'Algérie est en 4^e position suivie du Maroc. La Tunisie suit en 8^e position (tableau 3.1).

Tableau 3. 1 : Les 10 principaux pays d'origine des étudiant.e.s internationaux au Québec selon la date de signature du permis d'étude (2014 – 2019).

Pays d'origine	2014	2015	2016	2017	2018	2019
Inde	1020	1085	1690	2120	5615	12680
France	9055	8970	8945	9915	9600	9905
Chine	2775	3280	4460	5620	5890	5985
Algérie	840	820	725	895	1350	2515
Maroc	1175	1120	1130	1355	1650	2425
Iran	610	690	805	1160	1535	2075
USA	1435	1315	1445	1560	1550	1505
Tunisie	980	900	980	1040	1130	1350
Brésil	635	590	650	910	1070	1190
Colombie	285	285	315	465	700	1150

Source : Ministère de l'immigration de la Francisation et de l'intégration

Si nous isolons les chiffres des trois pays du Maghreb, nous distinguons une importante augmentation des Maghrébin.ne.s (figure 3.3). Entre 2017 et 2019 le nombre de permis d'études signés pour les ressortissant.e.s algérien.ne.s a connu une croissance qui dépasse les 150 %. En 2017, le ministère a rapporté avoir délivré 895 permis d'étude aux Algérien.ne.s. Dans la cohorte de 2019, 2515 permis signés sont destinés à la même population et 2424 permis pour les Marocain.ne.s qui ont connu une croissance de 40% durant la même période. Les permis d'étude signés pour les Tunisiens ont aussi connu une augmentation mais qui ne dépasse pas les 10%.

Cette hausse dans les nombres de permis d'études signés des Maghrébin.ne.s, nous incite à nous intéresser aux parcours et aux expériences migratoires de cette population qui est en constante augmentation depuis 2015. D'après les chiffres du Ministère de l'immigration, réfugiés et citoyenneté Canada, la grande majorité des permis d'études de ce groupe sont pour des études universitaires. C'est pourquoi, dans le cadre de cette recherche, nous avons choisi de travailler avec les étudiants internationaux d'origine maghrébines qui sont venus au Québec avec un permis d'étude pour des études universitaires. Nous allons maintenant expliquer nos choix d'échantillonnage et notre démarche méthodologique pour étudier l'expérience urbaine de cette population

3. 3 Échantillonnage et recrutement des participants

À partir du cadre théorique et du cadre conceptuel, nous avons établi une grille de recrutement afin d’avoir un échantillon raisonné du cas d’étude construit à partir de nos variables. Au début de notre terrain, nous avons pour objectifs de recruter 30 participants selon les critères suivants :

- **Nouvel étudiant :** La premier critère de recrutement était que les étudiants devaient être récemment arrivés à Montréal. Nous avons établi une période bien précise : entre août 2019 et septembre 2019. Notre objectif était de suivre la construction de la vie quotidienne dans une nouvelle ville de migration. Nous voulions suivre la construction d’un nouveau sentiment de chez-soi dans cette nouvelle ville. Pour atteindre cet objectif, il fallait suivre le développement du processus depuis le début afin de pouvoir lui donner une forme et une structure par la suite.

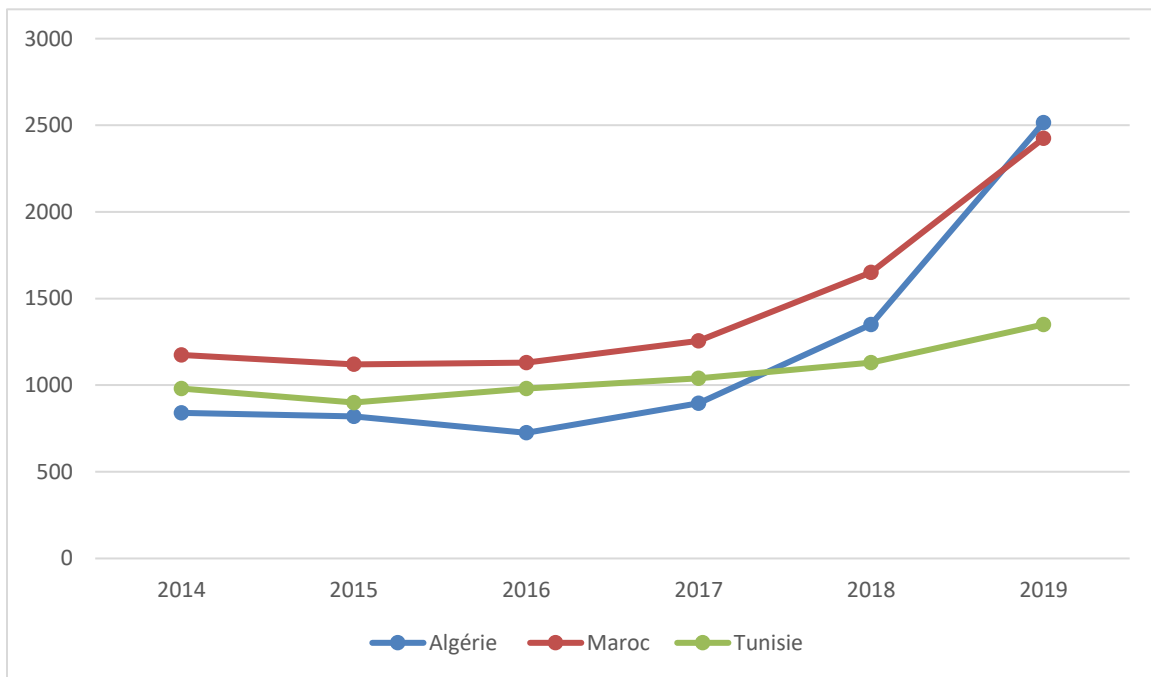


Figure 3. 3 : Nombre de permis d’études signés pour les ressortissant.e.s maghrébin.e.s au Québec entre 2014 et 2019

Source : Ministère de l’immigration de la Francisation et de l’intégration.

- **Le pays d'origine :** En se basant sur la catégorisation des statistiques et en tenant compte de leurs poids respectifs dans la population migrante maghrébine à Montréal l'échantillon est partagé entre les trois pays dits du Maghreb (Algérie, Maroc et Tunisie). Les Algériens représentent le plus grand nombre d'étudiants, suivis des Marocains qui sont moins nombreux dans les rangs des étudiants internationaux maghrébins au Québec et des Tunisiens les moins représentés. C'est pourquoi notre échantillon est composé de 55 % d'Algériens, de 30 % Marocains et de 15 % Tunisiens.
- **Domaine d'étude :** Afin de mieux comprendre la réalité des étudiants internationaux maghrébins à Montréal, nous avons veillé à inclure une diversité de formations dans l'échantillon (tableau 3.2 pour les différentes formations). Nous verrons par la suite que ce critère de sélection est un facteur qui exerce une influence sur leur carrière migratoire.
- **Le niveau de formation :** En construisant ce projet, nous avons centré notre recherche sur les étudiants universitaires de 2eme et 3eme cycles seulement. Mais, quand nous avons commencé le recrutement, nous avons remarqué qu'une tendance de changement de formation (de la maîtrise au DEP) était une réalité de notre cas d'étude. Nous avons alors élargi notre échantillon et nous avons ajouté une nouvelle section composée de ces étudiants. Nous comptons 7 étudiants de DEP parmi nos participants, 1 seul d'entre eux est tunisien.
- **Situation matrimoniale :** Nous voulions construire un échantillon avec des situations matrimoniales multiples : célibataires, fiancés et mariés. Nous voulions tester l'influence de cette variable sur la carrière migratoire des étudiants internationaux. Plus précisément, nous voulions savoir si elle exerce une certaine influence sur le choix des projets futurs après la fin des études. Malheureusement, nous n'avons pas réussi à recruter des étudiants mariés ou fiancés. Tous nos participants sont célibataires. Seulement, un seul d'entre eux était « en couple » avec une personne qui était déjà à Montréal, mais ils avaient mis fin à leur relation avant la deuxième rencontre.

- **L'origine sociale :** Par origine sociale, nous voulons parler de la situation socio-économique de la famille dans le pays d'origine. Nous voulions avoir des étudiants appartenant à plusieurs classes sociales : familles aisées, familles moyennes et familles à revenus modestes. Nous avons réussi à avoir des étudiants des deux premières classes (tableau 3.2). Cette variable a souvent été utilisée dans les travaux sur la mobilité sociale et la rétention des étudiants internationaux. Nous voulions savoir si elle peut avoir une influence sur la carrière migratoire des étudiants internationaux d'origine maghrébine à Montréal. Les personnes originaires des familles modestes ne peuvent pas couvrir les frais du séjour et les frais de scolarités des universités québécoises. C'est pourquoi, nous n'avons pas d'étudiants appartenant à ces familles dans notre échantillon.
- **L'origine ethnique :** Comme nous l'avons déjà mentionné, les Maghrébins sont un groupe composé de musulmans et de non-musulmans, d'Arabes et de Berbères. En s'intéressant à l'expérience urbaine, les pratiques religieuses peuvent exercer une influence sur les pratiques socio-spatiales de la personne (lieux religieux fréquentés, espaces publics...).
- **Le genre :** Pour l'homogénéité de notre échantillon, il fallait limiter le nombre de variables guidant notre sélection ; nous allons donc travailler sur un échantillon exclusivement masculin. Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi de ne cibler que des hommes. Notre choix était guidé par quatre points. Premièrement, aujourd'hui, les questions migratoires doivent étudier les parcours des femmes séparément des parcours des hommes ou avec le même intérêt. Nous rejoignons Morokcasic (2008, 33) quand il dit qu'« on n'en finit pas de (re)découvrir les femmes en migration ». Beaucoup de recherches ont montré que les études migratoires sont une question de genre. Pour pouvoir rendre justice aux deux parcours migratoires, nous allons nous retrouver avec beaucoup de variables et nous ne serons pas en mesure de les contrôler. D'autre part, la mobilité urbaine, qui est au centre de notre recherche, est une question de genre. En effet, les pratiques socio-spatiales des femmes du Sud ne sont pas semblables à celles des femmes du Nord (Moujoud 2008 ; Goudet 2021). Pour comprendre les réalités derrière les nouvelles expériences urbaines des femmes du Sud dans des villes du Nord, nous aurions besoin de plus de variables et de sous-variables. Il y aurait aussi une comparaison constante entre leur mobilité urbaine des

femmes dans le Sud et du Nord. Enfin, si nous avons choisi de travailler sur les hommes seulement c'est pour des raisons de faisabilité de la recherche. Notre propre profil (homme maghrébin) et notre approche méthodologique (questionner des nouveaux étudiants) auraient été des handicaps pour recruter des participantes et pour faire la collecte des données.

3.3.1 Recrutement de participants

Nous ne nous pouvions pas lancer notre campagne de recrutement n'importe quand. Nous cherchions des nouveaux étudiants qui étaient venus à Montréal entre août 2019 et septembre 2019. Nous avons jugé bon de la commencer 2 semaines après la rentrée universitaire. Nous prévoyions deux périodes de recrutement; une en septembre 2019 et une autre en janvier 2020 mais cette dernière n'a jamais eu lieu parce que nous avons atteint la saturation de notre échantillon. Nous avons lancé une campagne de recrutement sur plusieurs fronts en même temps. Nous avons préparé des affiches et des dépliants (numériques et papiers) que nous avons partagés à travers les plateformes de réseaux sociaux en ligne et en distribuant des annonces de recrutement dans les universités de Montréal. Nous voulions au départ solliciter divers organismes tels que les centres d'« accueil des étudiants étrangers », « Accueil plus » à l'aéroport de Montréal et les bureaux de « Montréal international ». Malheureusement, aucune des institutions n'a accepté de nous aider dans le recrutement. Nous avons par la suite contacté les différents organismes et fondations qui travaillent avec les Maghrébins, et là encore, nous n'avons eu aucune réponse. En parallèle, nous faisons du recrutement dans les universités et dans les centres de formations de DEP. Nous avons mis les dépliants dans les cafés des universités : UQÀM, UdeM, ÉTS et à l'Université Concordia. Nous avons aussi utilisé des affiches et nous les avons placées dans les différentes universités. D'un autre côté, nous avons contacté les différentes associations étudiantes pour qu'elles partagent nos documents en ligne et par courriel (INRS, ENAP, UQÀM, UdeM, HEC). À l'ÉTS, une conseillère aux étudiants internationaux nous a beaucoup aidé à recruter des participants. Elle nous a référé notre premier participant qui par la suite, nous en a référé un autre. C'est grâce à cet effet de boule de neige que nous avons réussi à terminer le recrutement. Nous avons aussi fait du recrutement direct : nous allions dans les bibliothèques et dans les cafés des différents campus pour aborder les personnes avec des marqueurs ethniques maghrébins (langue utilisée, tenue

vestimentaire, bijoux...). Cette méthode nous a aussi beaucoup aidé parce qu'elle nous permettait de présenter leur participation comme une aide, une manifestation de solidarité avec un autre étudiant international maghrébin comme eux. Pour trouver des étudiants DEP, nous avons contacté le personnel administratif des centres de formation. Nous avons eu beaucoup de retours téléphoniques et nous avons répondu à beaucoup de questions mais sans résultat. Nous avons donc utilisé notre réseau personnel. Des collègues et des connaissances nous ont aidé en nous référant d'autres personnes.

En 21 jours nous avons réussi à recruter 17 participants. 2 d'entre eux ont abandonné la recherche après la deuxième rencontre, une marge que nous avons prise en considération depuis le début de notre terrain. Avec les 15 participants, nous avons atteint une certaine saturation car leurs discours commençaient à se ressembler. Nous avons l'impression qu'il y avait deux modèles de vie chez les étudiants internationaux maghrébins : celui des étudiants universitaires et celui des étudiants de DEP.

3.3.2 Présentation des participants à la recherche

En choisissant une recherche qualitative basée sur étude de cas, nous voulions mettre l'accent sur l'individualité des parcours et des expériences migratoires. D'un autre côté, nous trouvions que les méthodes quantitatives ne nous permettaient pas d'explorer les réalités socio-spatiales et leurs significations qui sont au centre de cette recherche. Afin de pouvoir cerner les différents aspects des expériences individuelles, la recherche doit être concentrée sur un nombre restreint de participants (Bryman 2012). Dans notre cas, nous avons travaillé avec 15 participants qui répondent à nos critères de sélection. Tous nos participants sont des hommes, célibataires et ils ont tous entre 24 ans et 26 ans. Tous sauf deux, ont terminé leurs études de 2eme cycle avant de migrer au Québec. Ils ont tous le même statut d'étudiant international et ils sont tous arrivés à Montréal entre août et septembre 2019.

En résumé, notre échantillon est composé de 9 Algériens, 4 Marocains et 2 Tunisiens. Ils ne viennent pas tous des mêmes villes. Parmi ces 15 étudiants, 5 d'entre eux s'identifient comme des musulmans non pratiquants et 1 seul comme pratiquant. Les autres n'ont pas évoqué la religion

durant les rencontres. La majorité de nos participants se définissent comme des Arabes (11 d'entre eux) et les autres se disent des Berbères.

Tous nos participants, sauf un 1, sont arrivés à Montréal pour poursuivre les études supérieures. Ils avaient tous une inscription universitaire au 2ème cycle. Par la suite, 6 d'entre eux ont fait un changement de programme vers le DEP avant de commencer la formation de maîtrise. À la fin de notre terrain, nous nous sommes retrouvés avec 8 participants en formations de DEP et 7 en formation de maîtrise. Ils étaient affiliés à différentes institutions de formation (5 à l'ÉTS, 2 (après 1) à l'UQÀM, 1 à Polytechnique Montréal, 2 à l'École des métiers S-O - EM-S-O, 2 au Centre Antoine de Saint-Exupéry - CASE, 1 au Collège CDI, 1 au l'institut Teccart et 1 à l'École des métiers de l'informatique, du commerce et de l'administration - ÉMICA). La formation des étudiants va exercer une importante influence dans la construction de leur vie quotidienne.

Nous cherchions une hétérogénéité dans les domaines de formation et nous avons réussi à avoir des étudiants en: informatique, administration, économie, électronique, électrique, mécanique, robotique... En revanche, nous n'avons pas d'étudiants en sciences sociales parmi nos participants.

3.3.3 Profils des participants

Dans le cadre de cette recherche, nous nous intéressons à des expériences de vie de personnes migrantes. Elles se sont ouvertes à nous et nous ont raconté les détails de leur vie, leurs sentiments et leurs craintes. Nous leur avons attribué des surnoms (à partir des noms courants au Maghreb). Les tableaux suivants résument le profil de chacun d'entre eux (tableau 3.2).

Tableau 3. 2 : Profils des participants à la recherche

Surnom	Koceila	Redha	Ilyes	Kamel	Bassim	Massinissa	Bilel
Pays d'origine	Tunisie	Algérie	Algérie	Algérie	Algérie	Algérie	Algérie
Ville d'origine	Ville région	Ville région	Grande Ville	Ville région	Ville région	Ville région	Grande Ville
Ethnicité	Arabe	Arabe	Arabe	Berbère	Arabe	Berbère	Arabe
Religion	MNP	-	MP	-	-	MNP	-
Formation	DEP/AEC	DEP	DEP	DEP	DEP	DEP	DEP
Institution de formation	Collège CDI	CASE	CASE	Teccart	ÉMICA	EM S-O	EM S-O
Domaine d'étude	Administration	Mécanique	Électro	Informatique	Administration	Dessin Bâtiment	Dessin Bâtiment
Statut social de la famille	F. aisée	F. aisée	F. moyenne	F. moyenne	F. moyenne	F. aisée	F. moyenne
Réseau pré migratoire	Non	Oui	Oui	Oui	Non	Oui	Oui
Capital migratoire	Oui	Non	Non	Non	Non	Non	Oui
Langue de l'entrevue	Français/Arabe	Algérien	Algérien	Algérien	Algérien	Français	Français/Algérien
MNP : Musulman non pratiquant MP : Musulman pratiquant F : Famille							

Surnom	Sajed	Fadi	Anis	Wael	Moussa	Liamin	Ramzy	Sofiane
Pays d'origine	Tunisie	Maroc	Maroc	Maroc	Maroc	Algérie	Algérie	Algérie
Ville d'origine	Capitale	Grande Ville	Grande Ville	Ville région	Ville région	Grande ville	Capitale	Capitale
Ethnicité	Arabe	Arabe	Arabe	Berbère	Arabe	Arabe	Arabe	Berbère
Religion	MNP	-	MNP	-	-	MNP	-	-
Formation	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise	Maîtrise (DEP)
Institution de formation	ÉTS	ÉTS	UQÀM	ÉTS	ÉTS	ÉTS	Poly	UQÀM
Domaine d'étude	Géni-Environnement	Géni-Gestion de l'innovation	Économie	Géni-mécanique	Robotique	Géni-électrique	Informatique	Tourisme
Statut social de la famille	F. moyenne	F. aisée	F. aisée	F. moyenne	F. aisée	F. moyenne	F. moyenne	F. aisée
Réseau pré migratoire	Oui	Oui	Oui	Oui	Non	Oui	Oui	Oui
Capital migratoire	Non	Non	Non	Non	Non	Non	Non	Non
Langue de l'entrevue	Français	Français/Anglais	Français	Français	Français	Français	Français	Français/Algérien

Source : Auteur

3.3.4 La relation de confiance entre l'enquêteur et les personnes interrogées

Depuis le début, nous savions que « la confiance » était un élément important pour le déroulement de notre terrain. Avant de commencer le recrutement, nous avons travaillé sur notre image virtuelle ; nous avons mis une photo de profil claire et notre vrai prénom et nom sur tous les réseaux sociaux (Facebook, Twitter, LinkedIn, Instagram, WhatsApp). Nous avons aussi ajouté notre institution d'attache et le programme d'étude. À différents moments de l'enquête, nos participants, nous ont avoué avoir visité nos profils avant de nous contacter pour participer à la recherche. Parmi les phrases qui revenaient souvent : « Avant de t'appeler, j'ai visité tes profils virtuels... quand j'ai vu que tu étais quelqu'un de sérieux je t'ai appelé ». Un autre de nos participants était plus suspicieux. Il nous avait donné RDV à 12h00 à la bibliothèque de l'ETS pour la première rencontre. Nous nous sommes présenté 15 minutes en avance pour trouver un endroit calme et se préparer. Il est venu avec 30 min en retard. Le début de la rencontre était un peu tendu. Nous faisons très attention et nous avons fait beaucoup de relances pour guider l'entrevue. Mais, rapidement, l'ambiance de l'entrevue a commencé à changer, il était beaucoup plus à l'aise et il était plus ouvert à la discussion. À la fin de la rencontre, il a confié qu'il n'était pas en retard. Il est venu à l'heure, il s'est mis un peu loin et il nous avait observé pendant 30 min. Quand il s'est senti rassuré, il s'est approché. Il nous a dit aussi qu'au milieu de la rencontre, il s'est senti en confiance et voulait nous aider. Ce que nous vous présentons ici est la situation la plus complexe que nous avons vécue. La majorité des premières rencontres étaient un peu tendues et sensibles. Les participants devaient se sentir à l'aise et en confiance pour pouvoir nous raconter les détails de leurs déplacements et de leurs vies quotidiennes. Les ambiances des deuxièmes et troisièmes rencontres étaient beaucoup plus détendues avec des moments de rires. Par moment, nous avons l'impression que les participants attendaient notre appel et se sont préparés aux entrevues. Parfois on nous a dit : « cette question est nouvelle, je ne me suis pas préparé (en riant) ». À croire qu'ils s'amusaient. Avant de revenir sur le déroulement de notre collecte de données, nous allons aborder les méthodes utilisées, les démarches entreprises et la structuration de la période du terrain.

3.4 Méthodes de recherche

Cette recherche repose sur une étude de cas selon une approche phénoménologique qui permet d'étudier la signification d'un phénomène vécu (Couture et Meyor 2007). D'après Ribau et al (2004, 22), cette approche a « pour objectif de décrire le sens accordé à un phénomène... Décrire le phénomène, c'est saisir son unification par la personne, le sens que celle-ci lui donne et comment elle le lui a donné ». L'objectif principal de l'approche phénoménologique est de décrire un phénomène et le sens que l'individu donne à son expérience vécue.

Dans le cadre de notre étude, cette approche nous a permis de mettre en évidence l'impact qu'exerce la mobilité urbaine sur la construction de la vie quotidienne et d'appréhender les différentes facettes de l'expérience urbaine dont l'appropriation et la construction d'un capital spatial. Dans notre collecte de données, nous avons utilisé des entrevues semi-dirigées où les participants pouvaient s'exprimer librement et des cartes mentales de type conceptuel et de type cartographique pour la collecte des données liées à la mobilité, l'expérience urbaine, au sentiment de chez-soi et pour la triangulation des données issues de la première méthode (les entrevues semi-dirigées).

L'une des caractéristiques de la méthode de l'étude de cas est l'utilisation de plusieurs méthodes de collecte de données simultanément. La triangulation des données et des résultats fournis par chacune des méthodes permet de réduire leurs biais (Roy 2016) et renforcer la validité interne des résultats. Par ailleurs, Gagnon (2006) affirme que la relation du chercheur avec les participants pourrait biaiser l'analyse et l'interprétation des données. Cela nous apparaissait un risque d'autant plus grand que le chercheur en question avait le profil parfait pour cette recherche (à titre d'étudiant maghrébin international inscrit dans un programme universitaire à Montréal). Nous voulions donc nous assurer de la validité interne de nos résultats par de multiples méthodes de collecte de données.

3.4.1. Entrevues semi-dirigées

L'étude de cas selon une approche phénoménologique est centrale dans la recherche interprétative et constructiviste. Elle fait émerger des connaissances non observables comme « les savoirs, les expertises, le capital culturel, les sentiments », le sens donné aux différentes pratiques et expériences des interviewés (Meyor 2007). Elle permet de comprendre « le monde de l'autre », ses

comportements ainsi que l'impact de sa culture sur ses actions et ses pratiques dans la vie quotidienne (Savoie-Zack 1997 ; Boutin 1997). Dans le cadre de cette étude, nous avons utilisé les entrevues semi-dirigées, au cours desquelles le degré de liberté accordée aux participants est assez important (Boutin 1997). Les questions qui ont été posées, ont permis à nos participants d'articuler leurs pensées et leurs réponses autour de leurs déplacements quotidiens et des espaces qu'ils fréquentaient et qu'ils se sont appropriés par la suite.

À travers cette recherche, nous voulons comprendre plusieurs processus : la construction d'un projet de migration, la construction d'une vie quotidienne dans une nouvelle ville de migration, la construction d'un capital spatial et d'un sentiment de chez-soi dans cette ville, au cours de la construction d'une carrière migratoire. Suivre ces processus nécessite une certaine marge de liberté mais encadrée. À titre d'exemple, en posant des questions sur le déroulement de la vie quotidienne à Montréal, les participants nous parlaient de leurs déplacements et des espaces qu'ils fréquentaient. À travers leur discours, nous avons réussi à documenter les fréquences de mobilité chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal par rapport à leur mobilité dans les villes d'origine.

Pour clore notre collecte de données, nous avons abordé la question du choix de rester à Montréal ou partir après la fin des études. Nous avons demandé à nos participants de nous parler de leurs projets futurs et des facteurs qui motivent leurs choix. Cette question nous a permis de mettre en corrélation les différents facteurs qui peuvent influencer la carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal¹⁴.

Au-delà de la nature individuelle du processus étudié, l'une des caractéristiques qu'attribue Kvale (1983) à cette méthode de collecte de données est le fait qu'elle soit ouverte aux ambiguïtés et l'interprétation de ses résultats aux changements (Kvale 1983). Cette situation exige une méthode complémentaire pour explorer d'autres aspects de la question et vérifier les résultats des entrevues. C'est dans ce sens que nous avons décidé de faire appel à d'autres méthodes et de trianguler les données avec des cartes mentales.

¹⁴ Les questions des trois rencontres en annexe 4

3.4.2. Les cartes mentales

Les cartes mentales portent plusieurs appellations : carte heuristique, carte des idées, schéma conceptuel, arbre des idées. Mais l'objectif est le même : « représenter visuellement les idées d'un sujet à propos d'un objet donné » (Breux, Reuchamps et Loiseau 2011). Aux fins de notre recherche, nous utiliserons deux types de cartes mentales : la carte indicative et le schéma conceptuel. Le tableau ci-dessous (tableau 3.3) résume la différence entre les deux types de cartes choisies.

Tableau 3. 3 : Résumé comparatif entre les deux types de cartes mentales

Catégorie	Carte indicative	Schéma conceptuel
Cadrage	Format fixe Sujet libre	Format fixe Sujet dirigé
Avantages	Représentations en partie orientées	Facile à interpréter
Contraintes	Demande des ressources Demande à être triangulée	Représentations orientées Demande des ressources

Source : (Loiseau et Brunet 2011, 28)

3.4.2.1. Carte indicative

Dans ce type de carte, les participants s'expriment en utilisant un fond de carte géographique. Bien que le format de cette méthode apparaisse rigide et à cadrage fixe, les participants peuvent s'exprimer librement (Breux, Reuchamps et Loiseau 2011). Cet exercice nous a permis d'identifier les espaces les plus fréquentés et les espaces où nos participants se sentent le plus à l'aise à Montréal. Il nous a aussi permis de reproduire la construction du capital spatial à travers le temps et de reproduire la géographie de ces espaces par rapport à leurs lieux de résidence à Montréal. À la fin de notre collecte de données, nous étions en mesure

de voir l'évolution du capital spatial d'un côté et les quartiers les plus fréquentés par les étudiants internationaux d'un autre côté.

Cette approche nous a permis de recueillir un grand nombre de données cartographiques sur les quartiers de résidence des nouveaux étudiants internationaux maghrébins à Montréal, les espaces qu'ils fréquentent, leurs déplacements, l'impact des moyens de transports et sur le processus de construction d'un capital spatial. Elle nous a aussi aidé à comprendre comment des nouveaux arrivants se repéraient dans une nouvelle ville de migration.

Le support utilisé était le même tout au long de notre terrain pour tous nos participants. Nous avons supposé que, comme les autres nouveaux arrivants, les étudiants internationaux maghrébins utilisent le GPS de Google Maps pour se déplacer à Montréal. Pour faciliter l'exercice, nous avons donc choisi de travailler avec une carte de l'île de Montréal tirée de Google Maps (figure 3.4). Le support était de la dimension d'une feuille A2 (59.4 x 42 cm) afin que les noms de rues et de parcs soient lisibles.

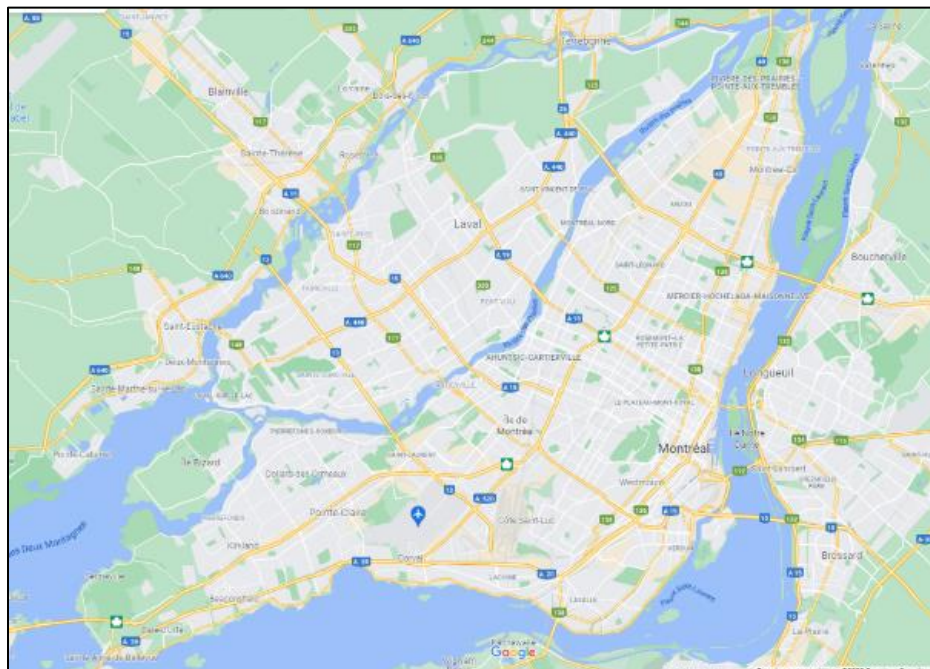


Figure 3. 4 : Carte de Montréal (support cartographique pour la collecte de données)

Source : Google Maps

3.4.2.2. *Schéma conceptuel*

La carte mentale de ce type consiste à mettre en relation différentes idées et différents concepts par rapport à un concept central que le chercheur choisit pour commencer : « Il permet ainsi au chercheur de voir facilement l'ordre des idées et leur importance pour le sujet par rapport à un objet donné » (Breux, Reuchamps et Loiseau 2011).

Dans le cadre de cette recherche, nous avons choisi de faire deux exercices pour construire un seul arbre. Nous avons deux supports différents (figure 3.5). Dans le premier, nous demandions à nos participants d'écrire tous les mots et idées qui leur venaient à l'esprit quand ils pensaient à Montréal. Par la suite, avec un deuxième support, nous leur demandions de refaire le même exercice mais cette fois, quand ils pensaient à leur « chez-soi ». À la fin de l'exercice, nous demandions à nos participants de commenter leurs cartes et de nous expliquer les concepts et les mots qu'ils avaient mis dans chaque carte. Ils avaient la liberté d'utiliser une des langues maîtrisées (arabe, français ou anglais) pour s'exprimer.

Les cartes produites à la fin constituent un arbre d'idées et de mots que les participants à la recherche ont construit de façon hiérarchique, selon leurs filtres de perception, leurs formations, leurs objectifs de migration et leur culture. Ces schémas, nous ont permis de proposer d'analyser les sentiments qu'éprouvent nos participants envers Montréal à différents moments de notre terrain. Par ailleurs, nous avons triangulé ces données avec les cartes indicatives pour expliquer la relation entre le capital spatial et le sentiment de chez-soi à Montréal. Grâce à cet exercice, nous avons aussi réussi à proposer un processus de construction d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration.

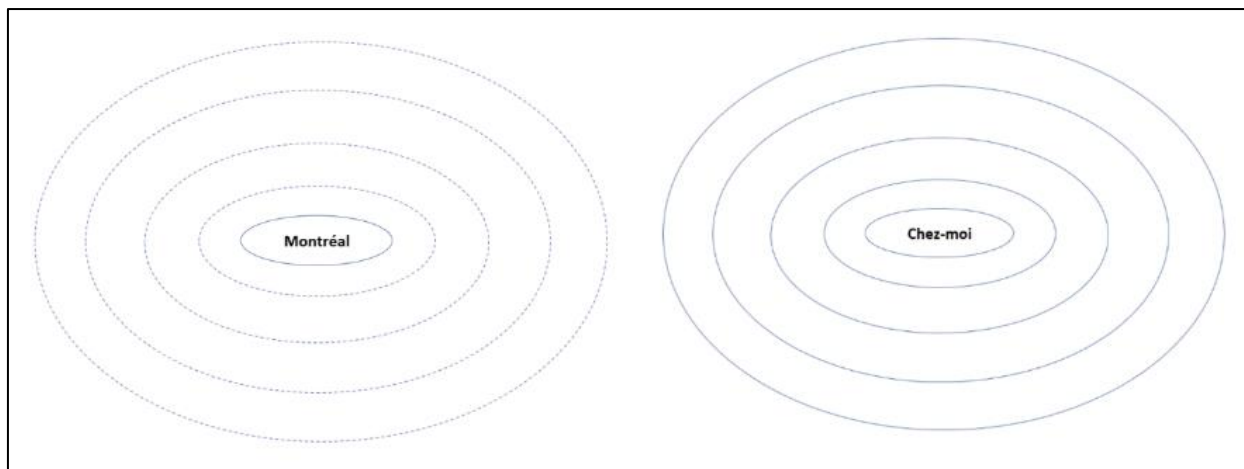


Figure 3.5 : Supports utilisés pour les schémas conceptuels

Source : Auteur

3.5 Une recherche longitudinale; démarche entreprise

Dans le cadre de cette étude, le temps est au centre des questions de recherche. Notre objectif principal est de suivre le processus de construction des carrières migratoires des nouveaux étudiants internationaux maghrébins à Montréal. En même temps, nous voulons documenter l'impact de plusieurs phénomènes spatio-temporels sur la carrière migratoire des étudiants internationaux comme la construction d'un capital spatial et d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration. Nous avons donc choisi de faire une étude longitudinale de 12 mois. Par soucis de faisabilité de la recherche, nous ne pouvions nous permettre une plus longue durée.

La collecte des données s'est effectuée en trois étapes. Nous avons programmé plusieurs rencontres avec chacun de nos participants, et ce, en trois temps : un mois après leur arrivée à Montréal, six mois après et 12 mois après. Le point de départ était très important pour la suite de la recherche. En effet, en voulant suivre le processus de construction d'un capital spatial et le sentiment de chez-soi dans une nouvelle ville de migration, la date d'arrivée des participants était décisive à la fois pour le recrutement et pour commencer la collecte des données.

Suivre nos participants durant 12 mois nous a permis d'observer l'influence du facteur temps sur le trajet migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal. Cela nous a aussi permis de voir comment l'expérience urbaine peut exercer une influence sur l'expérience migratoire de

ces étudiants. Elle nous a aussi permis de proposer un processus de construction de sentiment de chez-soi dans une ville de migration. Grâce à cette méthode longitudinale, nous avons suivi des phénomènes socio-spatiaux qui se développent avec le temps comme la mobilité urbaine et le dédoublement de chez-soi que nous verrons dans les prochains chapitres. Nous sommes conscients que 12 mois de suivi, est loin d'être une période suffisante pour comprendre un processus aussi complexe que le sentiment de chez-soi dans une ville de migration. Mais, cette période était suffisante pour faire une première proposition du processus de dédoublement de chez-soi chez des migrants temporaires et une typologie de capital spatial. Pour atteindre ces objectifs, nous n'avons pas utilisé les 3 méthodes de recherche de la même manière durant les trois rencontres. Dans ce qui va suivre nous allons expliquer la démarche suivie durant chaque rencontre. Nous reviendrons par la suite sur le déroulement des rencontres et l'impact de la COVID19 sur notre collecte de données.

3.5.1 Temps 1 (Un mois après leur arrivée)

Notre première rencontre avec les participants avait lieu un mois (30 jours) après leur arrivée à Montréal. Dans un premier temps, les entrevues semi-dirigées tournaient autour de leurs objectifs de départ, le choix de Montréal comme ville de destination, l'accueil et l'installation. Par la suite, nous nous sommes intéressés à leur vie quotidienne dans leurs villes d'origine afin de comprendre la nature de leurs déplacements avant le projet de migration. La dernière partie des entrevues semi-dirigées portait sur leurs liens sociaux. Nous voulions étudier leurs réseaux sociaux pré-migratoires avant de suivre la construction des liens post-migratoires. Cette partie peut être considérée comme préparatoire à la suite de la rencontre.

Ensuite, sur un fond de carte géographique nous leur avons demandé de positionner les espaces qu'ils ont fréquentés plusieurs fois durant leurs premiers 30 jours à Montréal. Cela nous a permis d'avoir un point de départ pour suivre la construction du capital spatial et sa géographie par rapport aux lieux de résidences et aux institutions de formation. À noter que durant cette première rencontre, tous nos participants sauf deux, vivaient temporairement chez leurs amis ou leurs connaissances. Nous leur avons aussi demandé de positionner les espaces qu'ils fréquentaient pour socialiser ou pour rejoindre un membre de leur réseau afin d'étudier l'impact que peuvent avoir les liens sociaux sur la géographie du capital spatial et sur les fréquences de mobilité urbaine.

La dernière étape de la rencontre était l'exercice des schémas conceptuels où nous leur avons demandé de mettre sous forme d'idées et de mots leurs premières impressions de la ville de « Montréal » et les espaces qui leur viennent à l'esprit quand ils pensent à leur « chez-soi ».

3.5.2 Temps 2 (Six mois après leur arrivée)

La deuxième rencontre avec les participants avait lieu six mois après leur arrivée (donc cinq mois après la première rencontre). Les structures des rencontres étaient pareilles, mais les objectifs et les questions n'étaient pas les mêmes. Cette fois, les entrevues semi-dirigées nous ont permis de suivre le développement des liens sociaux post-migratoires des étudiants et leurs impacts sur les fréquences de mobilité et la diversité des espaces qu'ils fréquentaient. Durant ces entrevues, nous nous sommes attardés sur la vie quotidienne de nos participants et sur la manière dont ils ont vécu leur premier hiver. Nous leur avons aussi demandé de nous parler de leur mobilité quotidienne, leurs moyens de transport, comment ils passaient leurs fins de semaines et les espaces urbains où ils se sentaient le plus à l'aise à Montréal et qu'ils fréquentaient le plus souvent. Pour les aider dans leur récit, nous avons sorti la carte géographique de Montréal comme un aide-mémoire, pour qu'ils puissent se rappeler des espaces qui sont importants pour eux. À partir de cette rencontre, nous avons commencé à suivre la construction du capital spatial sur le support cartographique. À chaque fois qu'ils identifiaient un espace, nous leur demandions de nous parler de ce lieu et pourquoi il était important pour eux. Nous avons refait le même exercice de la première rencontre mais nous l'avons intégré dans les entrevues semi-dirigées pour les aider à exprimer leurs sentiments envers les espaces en question. Cet exercice nous a permis de mieux cerner les zones de mobilité urbaine et de déplacements par rapport aux moyens de transports et par rapport aux lieux de résidence. Nous avons terminé la rencontre avec les schémas conceptuels sur la ville de « Montréal » et sur leur « Chez-soi ». Nous voulions voir l'effet du temps sur le sentiment qu'un migrant peut éprouver envers la ville de migration.

3.5.3 Temps 3 (Un an après leur arrivée)

Les dernières rencontres ont eu lieu 12 mois après leur arrivée (donc six mois après la deuxième rencontre). Nous leur avons donné un grand espace de liberté pour qu'ils nous racontent leur vie quotidienne durant l'été et durant le mois du Ramadan. Les entretiens nous permettaient de suivre la construction des liens sociaux d'un côté et leurs influences sur la construction du capital spatial de l'autre.

À travers cette rencontre nous voulions collecter le plus de données possibles sur la mobilité urbaine de nos participants : leurs fréquences de déplacement, les moyens de transport, les motifs de déplacement et les espaces qu'ils se sont appropriés. Nous avons utilisé des questions de relance sur des indicateurs de l'appropriation spatiale (fréquence de fréquentation, usage de l'espace, attachement et signification de l'espace, sentiment de bien-être). À l'aide des cartes géographiques, nous avons continué à suivre le processus de construction du capital spatial dans une nouvelle ville de migration. Cette méthode a facilité l'analyse des données liées à la mobilité et à l'expérience urbaine dans la suite de notre recherche. En effet, les supports géographiques et les commentaires des participants sur les espaces identifiés, nous permettaient de tester la validité interne des résultats tirés des entrevues semi-dirigés.

Comme dans les autres rencontres, après les cartes géographiques, nous continuions avec les schémas conceptuels sur « Montréal » et sur le « Chez-soi ». À la fin de l'exercice, nous demandions à nos participants de commenter les mots ou les phrases qu'ils ont écrits autour des deux concepts de départ. Nous avons ajouté une dernière étape à cette troisième rencontre, des questions sur les projets futurs après la fin des études. Notre terrain de recherche a pris fin avec des questions sur les projets envisagés par nos participants. Nous leur avons posé une question directe : Que comptez-vous faire après la fin des études, rester à Montréal ou la quitter? Si vous voulez partir, où avez-vous l'intention de vous installer? Mais, nous leur demandions par la suite de nous expliquer le pourquoi de leur choix. En plus de proposer une typologie des carrières migratoires chez les étudiants internationaux maghrébins de Montréal, nous avons construit une grille de facteurs qui peuvent influencer le choix d'ancrage ou de mobilité après la fin des études.

À la fin de notre collecte de données, en plus des entrevues, nous nous sommes retrouvés avec trois cartes géographiques et 3 schémas conceptuels pour chacun des participants. Le matériel final de notre terrain nous a permis de suivre les changements dans la vie quotidienne des participants à travers le temps. La longitudinalité de notre approche, nous a permis d'avoir des données comparables qui nous ont permis de suivre le processus de construction d'un capital spatial et d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration.

3.6 La collecte des données et le déroulement du terrain

Durant les 12 mois de notre enquête, nous avons effectué 45 rencontres avec nos 15 participants (3 rencontres par participant). Étant donné la longitudinalité de notre terrain et la précision de notre approche, nous avons mené 15 entrevues par période, soit : une en septembre 2019, une en mars 2020 et la dernière en octobre 2021. Avant de commencer l'enquête, nous avons testé notre méthode sur des amis qui ont le même profil que nos participants; nouveaux étudiants internationaux maghrébins célibataires à Montréal. À partir de ces entrevues test, nous avons ajusté nos questions et nos cartes mentales pour mieux cibler nos objectifs d'enquête. Dans ce qui va suivre nous allons détailler le déroulement de notre terrain.

3.6.1 Les premières rencontres

Les premières rencontres avec nos participants ont toutes eu lieu en septembre 2019. Comme nous l'avons mentionné, le facteur temps est très important dans notre recherche. Nous avons commencé par rencontrer les personnes qui sont à Montréal depuis la fin du mois d'août 2019, après nous avons rencontré ceux qui étaient venus en début du mois de septembre 2019. Nous avons programmé la majorité de nos rencontres au milieu de la journée pour deux raisons. La première est que nos participants ont souvent des cours la matinée et l'après-midi et nous voulions éviter la fin de journée parce que qu'ils allaient être épuisés. La deuxième est que nous voulions éviter les fins de semaine car la majorité d'entre eux travaillaient les samedis et les dimanches et nous voulions aussi éviter les fins de journée. En ce qui concerne les lieux de rencontre, nous avons laissé les participants choisir le lieu pour qu'ils se sentent à l'aise et « en sécurité ».

Les étudiants de l'ÉTS ont tous choisis la bibliothèque de l'école pour se rencontrer. Quand nous leur avons demandé pourquoi ils avaient choisi cet endroit, la réponse était la même : « J'aime bien l'endroit, c'est là où je passe la majorité de mon temps et je dois revenir étudier (ou en cours) après la rencontre ». Ils évoquaient aussi la beauté de l'endroit et son aménagement comme facteur qui les encourageaient à passer des jours dans cette bibliothèque. D'autres participants nous ont invité chez eux ou dans un café à côté de leur lieu de résidence parce qu'après un mois de leur arrivée à Montréal, c'est encore le seul endroit où ils se sentaient à l'aise. Le choix du lieu de la rencontre était plus compliqué pour les étudiants de DEP. Nous avons déjà préparé une liste d'endroits possibles pour faire des rencontres. Parmi les espaces qu'ils avaient choisis; le centre UCS-INRS et quelques cafés dans différents quartiers.

Choisir les lieux des rencontres pour les participants était important. Nous voulions qu'ils soient dans leur environnement naturel et où ils ont l'impression qu'ils avaient le contrôle. Nous avons même proposé un RDV pré-entrevue pour discuter du projet. Seulement 2 participants ont choisi de faire ce RDV pré-entrevue et nous avons senti leur gêne tout au long de ce RDV mais ils étaient beaucoup plus à l'aise durant la rencontre de la collecte des données.

Les premières rencontres avec nos participants ont duré 60 minutes en moyenne. Le début des rencontres n'était pas très fluide et a nécessité beaucoup de questions de relance. Nos participants n'étaient pas encore prêts à se confier entièrement et nous avons senti beaucoup de méfiance de leur part. D'ailleurs, l'un de nos participants ne voulait pas nous raconter sa vie quotidienne dans son pays d'origine jusqu'à ce que nous lui expliquions le pourquoi de cette question. Il nous avait dit : « pourquoi tu me poses des questions sur là où je vivais, je pensais que tu travailles sur Montréal...en quoi est-ce important ». Nous avons interrompu l'entrevue pour lui expliquer notre démarche d'analyse. Nous lui avons rappelé qu'il peut ne pas répondre à des questions ou se retirer de la recherche à n'importe quel moment, mais il a continué la rencontre avec un sentiment d'ennui. À partir de la 15ème minute, les participants étaient beaucoup plus ouverts à la discussion. Ils ont partagé avec nous les détails de leurs projets migratoires, leurs vies quotidiennes avant de venir à Montréal et comment ils se sont installés dans cette ville. Ils nous parlaient même de leurs liens en utilisant les vrais prénoms de leurs ami.e.s. Le fruit de la partie entrevue des rencontres a dépassé nos espérances.

Dans cette rencontre, la coupure entre les entrevues et les cartes mentales était nécessaire pour ne pas compliquer la situation aux participants surtout qu'ils ne connaissaient pas encore Montréal. Avant de sortir le support, nous avons expliqué en détail l'activité des cartes géographiques et son objectif. Nous leur avons même mentionné que cette carte va revenir tout au long des 12 mois. Au début de l'exercice, nous voulions voir comment ils allaient lire la carte. Ils ont tourné la carte dans plusieurs sens et beaucoup d'entre eux n'ont pas pu se positionner. Pour les aider, nous leur avons demandé de positionner leurs lieux de résidence. Ils ont commencé par chercher la station de métro ou le croisement de rues qu'ils utilisaient pour se déplacer durant ces 30 premiers jours à Montréal. À cette époque, tous les participants sauf 2 utilisaient le transport en commun. Ceux qui utilisaient la voiture ont identifié leurs lieux de résidence grâce aux parcs les plus proches. Ils ont retracé le chemin qu'ils faisaient entre les parcs et leurs appartements. Après les cartes géographiques, nous avons expliqué l'exercice des schémas conceptuels. Contrairement au schéma autour de « Montréal », celui autour du « chez-soi » n'était pas facile à expliquer. Ils avaient du mal à saisir le sens du « chez-soi ». Pour expliquer cette dernière, nous avons utilisé la traduction en anglais « *feeling home* » avec quelques-uns et le jargon maghrébin avec les autres. Leurs réponses étaient toutes à l'échelle familiale comme « avec ma mère » ou « avec ma famille » sinon c'était à l'échelle de l'appartement. Nous avons utilisé la définition du champ disciplinaire les « études urbaines » pour les relancer et les pousser à penser l'échelle de la ville. Le résultat était fructueux. Les participants semblaient s'amuser avec les exercices des cartes mentales et les prochaines rencontres vont le confirmer.

Nous étions très satisfaits des données issues de ces rencontres et nous étions confiant pour la suite. Nous avons l'impression que nous partions sur de bonnes bases avec cette confiance qui s'est installée entre eux et nous.

3.6.2 Les deuxièmes rencontres : adapter la collecte à la situation de la pandémie COVID19

Nous avons amorcé les deuxièmes rencontres en mars 2020, mais à cause de la COVID-19, nous avons dû suspendre notre terrain le 22 mars 2020. Rappelons que le gouvernement québécois a déclaré un confinement général à cette date. Les rencontres programmées avant cette date ont eu lieu en présentiel avec les supports papiers. Par la suite, nous avons fait les changements

nécessaires pour continuer les autres en ligne. La réponse du comité d'éthique était assez rapide et nous avons terminé cette phase en fin avril 2020.

Quand nous avons contacté nos participants pour prendre RDV, nous avons l'impression qu'ils attendaient notre appel. Contrairement à la première fois, ils nous avaient donné beaucoup de disponibilités. Ils avaient aussi pensé aux lieux des rencontres. Les entrevues étaient beaucoup plus fluides et riches en données. Les étudiants étaient plus préparés. À plusieurs reprises, nous avons l'impression qu'ils se sont préparés à cette rencontre durant les 5 derniers mois. À titre d'exemple; un des participants avait préparé une liste des espaces où il a rencontré des personnes de son réseau social. Un autre a commencé la rencontre par : « j'ai beaucoup de choses à te raconter cette fois et j'ai beaucoup pensé à ton doctorat et à tes objectifs de recherches et je comprends mieux ». Il y avait même un participant qui était stressé parce qu'il était une personne sédentaire et il pensait que son profil n'apportait rien à la recherche et qu'il m'avait fait perdre mon temps. Nous lui avons expliqué que son style de vie quotidienne faisait partie d'une réalité générale. Les étudiants internationaux maghrébins à Montréal n'ont pas tous le même mode de vie et son profil de sédentarité est une donnée aussi importante que celui d'un étudiant mobile.

Nous leur avons posé beaucoup de questions sur leur premier hiver à Montréal, leurs nouveaux liens sociaux et leur vie universitaire. Les entrevues n'étaient pas aussi longues que celles des premières rencontres. En effet, nous n'avions pas besoin de faire beaucoup de relances et les réponses des étudiants étaient assez précises par rapport à la première fois. Ils centraient leur discours autour de la mobilité et des espaces qu'ils aiment fréquenter ou ceux qu'ils étaient impatients de retrouver après l'hiver. Ils se sentaient à l'aise de partager les détails de leur vie quotidienne parce qu'ils disaient se sentir en sécurité et qu'ils voulaient nous aider du mieux qu'ils pouvaient.

Malheureusement, le contexte de la pandémie internationale nous a obligé de revoir le déroulement des exercices des cartes mentales pour la majorité des participants. Néanmoins, avant le confinement, nous avons réussi à travailler avec des étudiants participants en présentiel. Durant la première rencontre, nous leur avons demandé d'identifier les espaces dont ils nous parlaient. Cette fois, nous leur avons demandé d'utiliser les cartes géographiques pour nous parler des espaces urbains qu'ils aiment fréquenter et de nous parler de leur sentiment envers ces lieux. La carte n'était plus un exercice à part mais elle était une suite des entrevues semi-dirigées. Nous voulions que ces

étudiants se projettent et revivent l'expérience urbaine dans les espaces de Montréal. Le résultat était très intéressant. Les participants ne parlaient pas seulement des lieux mais des chemins qu'ils prenaient aussi. Ils s'attardaient sur les ambiances urbaines et architecturales. Ils nous racontaient des anecdotes et partageaient leurs souvenirs dans ses espaces. Après le passage en ligne, nous étions moins chanceux avec les cartes en ligne. Nous avons aussi essayé de déposer les cartes devant leurs portes et passer les récupérer par la suite. C'était plus fructueux que le support numérique mais moins riche que les discussions que nous avons eues avec les premiers. La situation était compliquée mais ça nous a permis de nous adapter pour trouver une meilleure approche pour la troisième rencontre.

Pour l'exercice des schémas conceptuels, la tâche était simple et facile durant les rencontres en présentiel. Pour ceux qui étaient en ligne, nous avons aussi utilisé le partage d'écran dans les applications de vidéoconférence pour leur rappeler le concept. Par la suite, nous leur avons demandé de penser, à voix haute, aux mots et phrases qui leur venaient à l'esprit. De notre côté, nous construisions leurs schémas conceptuels sur un support en papier, comme celui utilisé dans les premières rencontres. Le résultat était satisfaisant. Nous voyions déjà l'impact du temps sur les cartes, leurs modes de vie, mais nous devions revoir notre guide d'entretien pour la dernière rencontre. La crise sanitaire n'allait pas disparaître avant octobre 2020 et nous étions obligé de nous adapter. Rapidement, nous avons transcrit les entrevues de ces rencontres pour savoir comment intégrer la COVID-19 dans nos prochaines entrevues et comment rendre l'exercice de la carte géographique possible dans le contexte de la pandémie.

3.6.3 Les troisièmes rencontres

Nous avons programmé toutes les rencontres en octobre 2020. Encore une fois, les participants étaient disponibles et attendaient notre message. Pour l'anecdote; un des étudiants nous a contacté en aout 2020 pour nous rappeler la rencontre. Nous lui avons expliqué que le dernier RDV devait être en octobre, après 12 mois de leur arrivée à Montréal.

Après le passage obligatoire en ligne, nous avons réfléchi à la manière d'optimiser l'exercice des cartes géographiques tout en respectant les règles du confinement. Nous avons commencé par changer la structure des rencontres. Nous avons profité des assouplissements gouvernementaux

durant cette période et du bon climat pour faire l'exercice des cartes géographiques avec nos participants à l'extérieur. Des rencontres courtes où nous portions nos masques et nous nous tenions à 2 m de distance l'un de l'autre. Durant ces RDV, nous avons demandé à nos participants de nous parler et d'identifier sur la carte les espaces urbains et des lieux qu'ils aimaient fréquenter et où ils se sentaient à l'aise. Par la suite, nous avons continué le reste des entrevues et les schémas conceptuels en ligne.

Après 6 mois de pandémie internationale, nous nous sommes habitués à travailler en ligne. Les participants et nous-même étions beaucoup plus à l'aise avec les logiciels des vidéoconférences comme ZOOM et Teams. Au début de chaque entrevue, nous leur avons expliqué les différents changements que nous avons apporté au guide et à la démarche. Nous leur avons rappelé les objectifs de la recherche pour qu'ils ne les perdent pas de vue quand ils nous raconteraient leurs quotidiennetés durant cette pandémie. À cette période, les déplacements et la vie quotidienne dépendaient des lois de confinement exigées par les gouvernements.

En construisant ce projet d'étude, nous nous attendions à voir le plus grand changement dans la mobilité urbaine des participants durant cette rencontre. En effet, cette dernière est programmée après le mois du Ramadan et après la saison de l'été qui sont deux contextes qui favorisent la mobilité urbaine et les déplacements. Avec la COVID-19, nous ne savions plus à quoi nous attendre mais les données étaient plus qu'intéressantes. Effectivement, grâce à la COVID-19, nous avons pu identifier facilement les différences entre la vie quotidienne des étudiants de DEP et les universitaires. Elle a aussi accéléré quelques processus que nous n'aurions jamais pu vivre sans la pandémie, comme celui du « retour au *Bled* ».

Les participants, ne s'attendaient pas à la dernière question sur les projets futurs que nous avons ajouté à la fin. Nous ne voulions pas dévoiler cette partie de l'entrevue avant d'y arriver. En se préparant à l'exercice des cartes et en préparant une liste des espaces et lieux, les participants ne risquaient pas de fausser les résultats de la recherche. Cependant, préparer une réponse bien faite à la question de l'ancrage ou de la mobilité après la fin des études pourra avoir un impact sur nos résultats. Le plus important dans cette question n'était pas le projet envisagé mais les raisons et les facteurs qui influencent leurs choix. Les étudiants participants nous ont parlé de ce qu'ils envisageaient de faire après la fin des études et de leur motivation sans se concerter avec d'autres personnes de leurs entourages. À la fin des rencontres et à plusieurs reprises, des participants nous

ont retourné la question. Nous nous sommes abstenus parce que nous avons compris qu'ils voulaient faire une comparaison avec leurs réponses.

Notre collecte de donnée n'était pas linéaire. Durant les 12 mois, il y avait eu beaucoup de changements autour de l'expérience migratoire de nos participants qui ont impacté la vie quotidienne et sociale comme la COVID-19. Nous avons documenté ces changements car ils influencent directement notre recherche et nos résultats. Il y avait eu aussi des modifications dans les politiques migratoires québécoises qui ont eu une grande influence sur les projets futurs de nos participants et donc sur leurs carrières migratoires.

La dernière rencontre nous a permis de clôturer les différents processus que nous avons suivi depuis septembre 2019. Après 12 mois de terrain, nous nous sommes retrouvés avec beaucoup de données à classifier selon plusieurs échelles et sous-thèmes. Nous allons voir maintenant comment nous avons procédé pour traiter ses données et les analyser. Le schéma suivant résume le déroulement de notre terrain de recherche avec les périodes de rencontres et les différents changements qui ont eu un impact sur notre collecte de données.



COVID-19

Rencontre 1 (septembre 2019)

- Processus de construction d'un projet migratoire pour étude.
- Le choix de Montréal comme ville de destination.
- L'accueil et l'installation à Montréal.
- Vie quotidienne et expérience urbaine.

Rencontre 2 (mars et avril 2020)

- Vie quotidienne et expérience urbaine à Montréal.
- L'expérience urbaine à Montréal en hiver.
- La mobilité urbaine et les espaces appropriés.
- Liens sociaux post-migratoires.

Réforme du PEQ

Rencontre 3 (Octobre 2020)

- Vie quotidienne et expérience urbaine à Montréal.
- L'expérience urbaine à Montréal en été.
- La mobilité urbaine et les espaces appropriés.
- Liens sociaux post-migratoires.
- Sentiment de chez-soi.

3.7 Analyse et présentation des résultats

Les rencontres ont été enregistrées à l'aide de l'enregistreur d'un smartphone. Ces enregistrements ont été retranscrits sous forme de comptes rendus avec des passages sous forme verbatim. À la fin de chaque compte rendu, nous avons ajouté une version numérique des cartes mentales. Comme nous l'avons déjà expliqué précédemment, notre collecte de données s'est étalée sur un an. Durant ces 12 mois, il y avait des périodes de latence entre les rencontres. Cela nous a permis de transcrire les entrevues au fur et à mesure du terrain. À ces comptes rendus s'ajoutent des fiches synthétiques après chaque rencontre pour chacun des participants qui résumait le déroulement des rencontres et les informations personnelles des participants comme : la date, le lieu et l'heure de la rencontre, l'ambiance du lieu, l'âge, l'origine, le domaine de formation, l'institution d'attache et toutes autres informations concernant le participant et le déroulement de l'entrevue. L'analyse de nos données s'est déroulée tout au long du terrain et en 4 étapes : la retranscription, l'identification des thèmes significatifs, l'interprétation et la synthétisation. Chacune de ces phases peut être considérée comme préparatoire à la suite. L'analyse de nos données devait être dans les deux sens : horizontal et vertical. En premier lieu, nous avons traité les données horizontalement où chaque rencontre devait être analysée séparément des autres. Puis, nous avons fait une analyse verticale entre les trois rencontres.

3.7.1 La retranscription

La première étape de notre analyse était de produire des comptes rendus (avec des passages retranscrits) à partir des enregistrements avec des parties de verbatims. Comme nous l'avons déjà mentionné, les entrevues semi-dirigées donnent beaucoup de liberté aux participants. Les comptes rendus nous ont permis de résumer et cibler leurs discours et de raconter le déroulement des exercices des cartes mentales. Les parties non transcrites ont été résumées et nous ont aidé dans la suite de l'analyse pour comprendre les différents phénomènes. Nous avons aussi transformé les schémas conceptuels en matériau numérique à l'aide du logiciel des cartes mentales X-MIND. Pour les cartes géographiques, nous avons commencé par les recopier avec le logiciel QGIS mais nous avons rapidement abandonné cette idée. Nous avons l'impression que le résultat de ce système nous faisait perdre l'essence même de l'exercice des cartes. Nous avons donc choisi d'utiliser le

même fond de carte utilisé avec nos participants et de recopier leur carte de la manière la plus basique possible (Word et Google Maps) et nous l'avons accompagnée d'une photo de la version papier et un descriptif détaillé du déroulement.

Produire des comptes rendus nous a aussi permis de préparer la prochaine étape de l'analyse. En effet, après avoir retranscrit les rencontres, nous avons structuré les comptes rendus selon les principaux thèmes de notre recherche. Par la suite, nous avons classifié les participants selon leur pays d'origine, leur programme d'étude et leurs moyens de transports.

3.7.2 L'identification des thèmes significatifs

En se basant sur les travaux théoriques sur les étudiant.e.s internationaux et sur les expériences urbaines, nous avons construit une première grille d'entretien. Par la suite, tout au long du terrain, nous l'avons adaptée pour ajouter des questions sur les différents changements politiques et sociaux qui ont eu lieu durant notre terrain (comme la COVID-19 et la réforme du PEQ) et les thèmes significatifs pour nos participants. Une étude selon une approche phénoménologique consiste à détecter les significations que donne un participant à son expérience vécue dans son discours (Meyor 2007; Ribau et al. 2005). Dans un sens, nous voulions que le codage soit fait à partir du vécu de nos participants. Durant les entrevues, nous leur avons demandé de nous parler de leur vie quotidienne à Montréal pour tirer les points de convergence par rapport aux expériences urbaines et à la mobilité de la population qui fait l'objet de notre recherche.

Il y avait eu deux phases d'identification. La première se faisait entre les rencontres. Ce que nous avons appelé l'analyse horizontale. Après avoir retranscrit les entrevues, nous avons procédé au codage de chaque rencontre séparément en utilisant le programme informatique NVIVO. Après la première rencontre, une grille de code s'est construite qui était notre point de départ dans le processus de codage de la deuxième rencontre. Par la suite, nous avons identifié les nouveaux thèmes et nous les avons ajoutés avec les premiers codes. Cette nouvelle grille était à son tour le point départ pour le codage des dernières rencontres. À la fin du processus, nous nous sommes retrouvé avec une grille qui nous permettait d'identifier les thèmes significatifs dans 3 rencontres ou ce que nous avons appelé, l'analyse verticale.

À la fin de cette phase, nous avons réussi à mettre toutes nos données sous formes de thèmes selon nos objectifs de recherche (ex : mobilité urbaine, ambiance urbaine, liens sociaux, structure d'opportunité migratoire, structure de contrainte, politique migratoire, rapport à l'espace...).

3.7.3 L'interprétation

L'analyse phénoménologique repose en premier lieu sur la description des expériences décrite par la personne durant l'entrevue (Meyor 2007). Après avoir rassemblé les passages des discours des participants sous des thèmes précis et significatifs, nous avons réécrit les phénomènes à la manière d'un récit descriptif. Au début, nous avons retravaillé chaque thème séparément. Nous avons suivi la chronologie du parcours migratoire. Nous avons commencé par le processus de construction d'un projet migratoire pour étude, puis les différents thèmes autour de leur expérience migratoire en tant qu'étudiants internationaux et nous avons terminé par les projets futurs envisagés après la fin des études. Après cette phase, nous avons mis en corrélation différents thèmes et sous-thèmes pour pouvoir synthétiser les processus et phénomènes que nous voulions étudier.

Les réponses autour de la construction d'un projet migratoire et sur les projets futurs après la fin des études étaient plus en moins directes. Ceci nous a facilité l'interprétation des discours autour de ce thème. Ces résultats ne nécessitaient pas un travail de triangulation pour leur validité. Néanmoins, les interopérations des expériences et des significations que donnent les participants à leurs expériences urbaines et à leurs rapports avec les espaces requéraient une analyse selon la triangulation des données que nous avons prévue depuis le début de la recherche. Avant de passer à la prochaine étape d'analyse, nous avons utilisé les cartes mentales des deux types pour vérifier notre interprétation qui pouvait être dominée par une certaine subjectivité inconsciente. Concernant les liens et rapports sociaux, à partir des entrevues, nous avons essayé de reconstruire des réseaux pour chacun des participants. Nous les avons utilisés pour expliquer la partie des cartes géographique où les participants avaient identifié les endroits et les lieux qu'ils fréquentent grâce à leurs réseaux sociaux.

L'interopération verticale s'est effectuée en comparant les données issues des différentes rencontres comme les cartes et le changement dans les discours que nous avons identifié grâce à l'interprétation horizontale. À la fin de cette étape, en plus des textes descriptifs, nous avons résumé

les résultats sous forme d'un tableau à thème que nous avons accompagné de schémas récapitulatifs pour que nous puissions synthétiser ces résultats.

3.7.4 La synthétisation

Nous avons synthétisé les différents thèmes et nous les avons présentés sous différentes formes. Nous avons rédigé des textes narratifs où nous expliquons une typologie, une classification ou même des étapes d'un processus. Nous avons aussi utilisé des tableaux pour la mobilité urbaine, un schéma pour l'accueil et l'installation et d'autres pour mettre en corrélation les différents phénomènes documentés et leurs étapes.

En ce qui concerne les phénomènes tels que la construction d'un sentiment de chez-soi, nous avons eu recours à une métaphore biologique pour présenter les étapes de ce processus que nous avons réussi à tirer de nos données. Nous parlons ici d'un phénomène peu documenté et selon Ribau et al (2005, 25), la particularité de l'approche phénoménologique est de « proposer une description d'un phénomène qui génère un dialogue au sein de la communauté scientifique, l'objectif n'étant pas de trouver le sens absolu du phénomène, mais de le rendre visible, explicite, dans sa globalité, et dans ses relations ».

Les résultats dans ce manuscrit sont présentés et structurés selon les trois phases de la carrière migratoire : la construction d'un projet migratoire, l'expérience migratoire en tant qu'étudiant international, et les projets envisagés après la fin des études. Les différentes synthèses nous ont permis d'agencer les différentes parties à l'intérieur de ces sections.

3.8 Question épistémologique

Dans le cadre d'une recherche qualitative, les questions épistémologiques autour de la rigueur méthodologique, la crédibilité et la validité des données, permettent d'évaluer le fondement d'une recherche et ses résultats. Ces derniers sont construits à partir des interprétations des données par le chercheur qui a mené l'étude. La crédibilité de ces données dépend de la rigueur méthodologique.

Selon Gaudet et Robert (2018), la validité des résultats repose sur la qualité de l'échantillon qui est la source des données récoltées : « Les chercheurs doivent établir des stratégies d'échantillonnage afin de recueillir de l'information convergente sur un phénomène, mais aussi d'amasser une diversité de cas pour pouvoir mettre en lumière la complexité du sujet étudié » (Gaudet et Robert 2018, 147). Dans la première partie de cette section, nous voulions expliquer en détails nos critères de recrutement et la construction de notre échantillon raisonné. Nous avons construit cette grille à partir de notre revue de littérature déjà présentée dans les chapitres précédents. La force de l'étude de cas est sa validité interne du fait que l'observation en contexte naturel permet au chercheur-e d'accéder à une représentation exacte des phénomènes en question. La validité interne d'une recherche repose sur l'objectivité de l'interprétation et la reproductibilité des résultats (Gagnon 2005). Cette dernière ne peut être atteinte que si le chercheur reporte tous les détails de son étude et c'est ce que nous avons essayé de faire tout au long ce chapitre. Après avoir présenté notre échantillon et le déroulement du recrutement, nous avons étalé les détails de nos choix méthodologiques et l'approche que nous avons suivi pour la collecte des données. Par la suite, nous avons expliqué de manière détaillée les étapes que nous avons suivi dans l'analyse des données. Concernant la question de l'objectivité des résultats, nous avons utilisé les cartes mentales pour confirmer nos interprétations. Cette méthode est caractérisée par son objectivité, et ses données ne sont pas soumises à la subjectivité du chercheur. La triangulation a permis une crédibilité à nos interprétations et une certaine robustesse à nos résultats et à nos variables.

La validité externe est une autre question épistémologique. En focalisant la recherche sur un seul groupe et un processus singulier et précis, les études de cas manquent de validité universelle. Elle est présentée comme étant une faiblesse de cette méthode (Gagnon 2005). Par validité externe, nous voulons parler de la transférabilité des résultats ou la capacité de généraliser les observations. Suite à cela, nous avons évité « la généralisation abusive ». Nous avons construit un échantillon suffisamment exhaustif pour pouvoir généraliser nos observations sur les membres du même groupe ethnique à l'exception de la variable du genre.

En effet, la transférabilité générale des résultats sur l'influence de l'expérience urbaine basée sur un groupe aussi particulier que celui des Maghrébins n'est pas possible. Cependant, les résultats sur les liens de causalité possible entre les liens sociaux et la mobilité urbaine et sur le processus de construction d'un capital spatial peuvent être transférables sur d'autres groupes de migrants. D'un autre côté, les observations autour de mobilité urbaine ne peuvent être généralisés sur des

étudiantes car comme nous l'avons déjà mentionné, la mobilité urbaine est une question de genre. En synthétisant nos résultats dans ce manuscrit, nous avons pris en considération ces questions épistémologiques afin de conserver la crédibilité des données et pour donner une robustesse à notre étude. Avant de se pencher sur ces résultats, nous allons présenter notre positionnement autant que chercheur principal.

3.9 Positionnement

Cette partie sera rédigée à la première personne pour présenter notre positionnement dans le contexte de la recherche. Selon Pierre Bourdieu, « le sociologue digne de ce nom ne peut ignorer que le propre de son point de vue est d'être un point de vue sur un point de vue. » (1991, 5). Certes je ne suis pas un sociologue mais cette recherche, qui étudie des phénomènes sociologiques, s'inscrit dans la sociologie urbaine et la sociologie de l'immigration. Par conséquent, j'ai emprunté des lunettes de sociologue pour présenter mon point de vue et ma position par rapport au déroulement de projet. Au début de la collecte des données, j'ai reconnu que mon regard n'était pas neutre et dépendait de mon bagage académique, social et culturel. C'est pourquoi, j'ai choisi de préciser cette position personnelle avant de rencontrer mes participants dans cette recherche et qui était :

Je me positionne comme un étudiant international inscrit dans un programme de cycle supérieur dans une université montréalaise. Comme je l'ai déjà mentionné, j'ai le profil parfait pour participer à cette recherche. Durant la formation de mon projet migratoire, je me suis souvent demandé : est-ce que je vais aimer Montréal ? Est-ce que je vais me sentir chez-moi ? Moi, qui vivais et étudiais dans une grande ville des Suds ? Comment vais-je me déplacer dans une métropole du Nord ? Pourrai-je mener mon projet de recherche sur la migration sans être influencé par ma propre expérience migratoire ? Être un migrant m'a rendu particulièrement sensible aux enjeux autour de l'expérience migratoire des étudiants internationaux. Ma plus grande crainte était de contaminer les résultats de mes recherches avec une interprétation subjective des résultats. C'est donc avec mon expérience d'étudiant international, avec ma sensibilité envers la réalité de l'expérience migratoire des étudiants internationaux maghrébins, en toute humilité et en toute ouverture à une philosophie et à des modes de vie différents des miens, que je suis allé à la rencontre des nouveaux

étudiants maghrébins à Montréal, marocains, algériens, tunisiens, croyants et non croyants, pratiquants et non pratiquants, arabes et berbères. Tant lors de la collecte des données que lors de l'analyse, j'ai constamment remis en question mon point de vue d'étudiant international d'origine maghrébine installé à Montréal.

Aujourd'hui, avec un recul, je me suis rendu compte que mon positionnement n'était pas une contrainte pour ma recherche mais plutôt une force. Comme je l'ai déjà expliqué, c'est mon statut d'étudiant international et mes origines qui ont facilité la construction de la relation de confiance avec les participants pour qu'ils se confient à moi et me racontent les détails de leurs vies. Mais c'est aussi mon statut de migrant qui m'a permis de suivre de très près les changements des politiques migratoires fédérales et provinciales. Ma curiosité et le besoin de toujours savoir ce qu'il se passe sur les différents niveaux m'ont permis de rester à jour et de développer des connaissances administratives et politiques sur les questions de l'immigration. Ces connaissances m'ont été d'une grande aide dans le déroulement de l'enquête et dans l'interprétation des résultats.

D'autre part, mes expériences personnelles à Montréal m'ont permis de comprendre les réalités derrière les discours des participants. De savoir gérer les moments délicats durant les rencontres sans les mettre dans une situation de « risque ». En se positionnant par rapport aux participants et à la recherche, j'ai réussi, je l'espère, à neutraliser ma subjectivité et à minimiser ma subjectivité dans l'interprétation des données pour assurer une bonne validité aux résultats.

Nous allons maintenant présenter la synthèse de nos interprétations. Les chapitres suivants seront consacrés aux résultats de notre recherche que nous avons structurée à partir des trois temps du concept de carrière migratoire. Dans le chapitre suivant nous allons présenter les détails autour de la construction du projet migratoire pour étude et l'installation dans la ville d'accueil.

CHAPITRE 4 : CHOISIR MONTRÉAL COMME VILLE D'ÉTUDE; ENTRE STRATÉGIES MIGRATOIRES ET DON D'HOSPITALITÉ

4.1 Introduction

Pour avoir une bonne compréhension du parcours migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal, nous allons commencer par le commencement. La première partie de la carrière migratoire est la construction du projet migratoire. Avant de s'intéresser au vécu de nos participants dans la ville d'accueil, nous allons d'abord essayer de reconstituer le processus de la construction d'une carrière migratoire avec les motifs d'émigration.

Dans la première partie de ce chapitre, nous allons nous concentrer sur la construction du projet de migration pour étude et sur la période prémigratoire. Nous commençons par identifier les objectifs de migration des étudiants internationaux et les facteurs qui les ont influencés à choisir Montréal comme ville d'étude. À partir de ces facteurs nous allons documenter leur importance dans le parcours migratoire de nos participants. Nous suivrons une logique chronologique et nous aborderons l'installation à Montréal avant de s'attarder sur leur vie quotidienne.

En s'intéressant à l'installation des étudiants internationaux d'origine maghrébine à Montréal, nous avons identifié un système spiral d'hospitalité au sein de ce groupe de migrants. Nous utiliserons le concept de don d'hospitalité pour expliquer cette dynamique d'accueil entre les nouveaux et anciens étudiants.

Les résultats que nous présenterons dans ce chapitre nous permettront aussi d'expliquer une stratégie migratoire qui permet à ces migrants temporaires d'accéder rapidement à l'immigration permanente. Pour décrire ce nouveau mouvement migratoire nous pouvons dire que les études sont devenues la nouvelle voie des Maghrébin.e.s pour l'immigration permanente au Québec.

4.2 Objectifs de départ : pourquoi migrer?

Pour comprendre le processus de construction du projet migratoire des étudiants internationaux maghrébins, nous nous sommes intéressés aux motifs qui les poussent à envisager la mobilité internationale. La majorité de nos participants ont commencé par mentionner le chômage dans leurs pays d'origine. Tous sauf Koceila, ont terminé leurs études de deuxième cycle et ils étaient au chômage ou ils occupaient un emploi où ils s'estimaient surqualifiés. D'autres évoquaient le manque d'expertise dans plusieurs domaines notamment dans la recherche scientifique et les domaines technologiques. Ces personnes envisageaient une carrière académique ou professionnelle qui, selon eux, n'était pas possible dans leurs pays. Ils nous parlaient aussi de l'avenir. Pour eux, vivre dans un pays du Nord, leur permettrait d'avoir un bon avenir et d'en assurer un meilleur pour leurs enfants.

Quand j'étais aux études, je n'ai jamais envisagé l'immigration. Je me disais, je vais terminer ma formation. Après je vais travailler dans un bureau ou je vais ouvrir le mien. Une fois à l'extérieur, un an après je n'arrivais toujours pas à trouver un stage pour finir ma formation. Et c'est durant ce moment de détresse que l'idée de la migration me soit venue. Je savais qu'avec mon diplôme algérien je ne trouverais pas de travail, il n'est pas vraiment reconnu. J'ai donc décidé de partir et j'ai atterri ici au Canada (Massinissa, DEP)

Là où j'habite, j'entendais les gens parler du Canada et du DEP. J'ai terminé mes études, je n'ai pas trouvé de travail dans mon pays. J'ai essayé moi aussi le Québec et ça a marché (Kamel, DEP)

Par la suite, nous nous sommes penchés sur leurs objectifs de départ qui ont un impact sur le choix de la ville et le pays de destination. Dans leurs discours, nous avons noté que pour eux les motifs de migration et les objectifs de départ sont sur des échelles différentes. Nous avons remarqué qu'ils étaient conscients de la présence d'un processus de construction d'un projet de migration. Ils présentaient les motifs de migration comme un élément déclencheur du projet de mobilité internationale et les objectifs de départ sont évoqués par rapport à la destination choisie. Nous pouvons donc dire que les objectifs de départ correspondent aux facteurs qui influencent le choix du pays (ou province) et la ville de destination qui est dans notre cas, Montréal.

Pour les aider à se focaliser sur les objectifs de départ et les raisons qui les ont poussés à choisir Montréal, nous leur avons posé une question directe et simple : pourquoi avez-vous choisi Montréal comme ville de migration? En utilisant leurs mots, nous pouvons résumer leurs réponses en deux objectifs : « pour les papiers¹⁵ » et « pour faire carrière (professionnelle) ». À partir de cette classification, nous allons nous attarder sur les facteurs qui ont influencé leur choix de la ville d'étude, Montréal.

4.3 Montréal, une destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins

Le choix de la ville de destination est une étape cruciale dans la construction d'un projet migratoire. Les démarches de migration et l'accès à l'emploi durant et après les études ont une grande influence sur le choix du pays et de la ville de destination. Par exemple, pour étudier au Québec, le candidat doit avoir en sa possession une admission de l'université de formation, un Certificat d'Acceptation au Québec (CAQ), un Visa remis par le gouvernement canadien et un permis d'étude comme titre de séjour. Les candidats inscrits dans un programme de doctorat peuvent obtenir une bourse gouvernementale d'exemption des droits de scolarité supplémentaires exigés aux étudiants internationaux. Ces derniers ont le droit de travailler à l'intérieur du campus universitaire, ou un maximum de vingt heures par semaine en dehors du campus¹⁶. La facilité des démarches de migration et le droit au travail durant les études sont des structures d'opportunité positives qui peuvent être déterminantes dans le choix du Québec comme pays d'accueil par comparaison avec la France chez les étudiants internationaux maghrébins. La plupart de nos répondants avaient montré un intérêt à faire des études en France avant d'entamer les procédures pour venir au Québec. L'Europe a toujours été la première destination des Maghrébins.e.s pour immigrer ou pour migrer (faire des études, migration clandestine), mais dernièrement, les procédures de migration vers l'Europe et vers la France plus particulièrement, sont devenues de plus en plus compliquées : difficultés pour obtenir un visa, procédure complexe pour les étudiants, procédure complexe pour

¹⁵ Par papiers, ils font référence à la résidence permanente et à la citoyenne canadienne.

¹⁶ Le gouvernement canadien a changé cette loi pour un groupe d'étudiant en automne 2022 pour une durée de 12 mois.

immigrer, etc. Ce qui place le Québec et le Canada en deuxième position comme destination de choix pour les migrant.e.s maghrébin.e.s.

Au début, je voulais étudier en France. J'ai essayé, mais avec tous les obstacles du programme migratoire français j'ai laissé tomber... un ami m'a parlé du Canada, la procédure est beaucoup plus facile, beaucoup d'opportunités et en plus le bon niveau d'étude (Anis, Maîtrise).

4.3.1 Le PEQ, une structure d'opportunité ou un objectif de migration ?

La majorité de nos répondants ont choisi le Québec pour deux raisons; le français et le programme d'expérience québécoise (PEQ). Les participants évoquent le PEQ comme un objectif de migration, un programme qui va leur permettre d'accéder rapidement à la résidence permanente et à la citoyenneté canadienne par la suite. Ces étudiants auraient préféré venir directement travailler et vivre au Québec, mais les longues durées d'attente et la complexité des autres programmes d'immigration ont fait qu'ils choisissent la voie des études pour venir s'installer au Canada après l'obtention d'un diplôme. En effet, la plupart d'entre eux n'ont jamais voulu migrer en tant qu'étudiants internationaux, mais ils ont utilisé les programmes qui mènent à l'obtention d'un diplôme d'études professionnelles (DEP) pour accéder rapidement au PEQ. Ces programmes ne durent que 18 mois, mais les frais de scolarité sont très élevés (entre 18000\$ et 25000\$/ formation). Ils estiment que ce processus va leur permettre d'accéder rapidement à la résidence permanente, ce qui leur ouvrira l'accès à des formations universitaires sans avoir à payer les droits de scolarité majorés exigés des étudiants internationaux. En même temps le DEP leur permettra d'accéder au marché de travail s'ils le souhaitent. Par ailleurs, la majorité d'entre eux ne choisissent pas la formation professionnelle en fonction de leurs études antérieures, mais selon les frais de scolarité à payer. Donc, ils se retrouvent dans les mêmes écoles avec des diplômes qui ne leur serviront qu'à obtenir une résidence permanente rapidement et non pas à intégrer le marché du travail québécois.

Au début, je voulais aller en France, mais un ami m'a parlé de la possibilité d'avoir la citoyenneté canadienne rapidement après la fin des études avec le PEQ (Liamin, Maîtrise)

Les procédures pour venir sont beaucoup plus faciles que les procédures européennes...je voulais immigrer en Italie, mais à Montréal, le Québec propose la meilleure offre à travers les études (Bassim, DEP)

Je n'aime pas les études, mais pour rester ici il faut que je termine n'importe quelle formation et après je travaillerais dans n'importe quel domaine... j'ai fait des études en XX, mais là, je me suis inscrit dans un DEP en YY... c'est juste pour avoir la citoyenneté. Je ne vais pas vraiment étudier (Kamel, DEP)

Deux de nos participants disposent d'un capital migratoire avant de venir au Québec. Koceila a déjà vécu l'expérience d'étudiant international en Asie. Après avoir obtenu son baccalauréat scolaire en Tunisie, avec un ami, il avait entamé une formation de médecine dans le pays en question. Après un an, il a abandonné le projet migratoire et les études et il est revenu dans son pays d'origine. Quelques années plus tard, il s'est retrouvé sans diplôme et sans travail et c'est à ce moment qu'il a décidé de retenter l'expérience de la mobilité internationale. Il cherchait une courte formation en français et il a été séduit par les programmes de DEP au Québec et par le PEQ :

Quand j'ai assisté au Salon des études au Canada qui avait lieu en Tunisie, j'ai rencontré des conseillers qui m'avaient expliqué qu'en étudiant 18 mois, je serais admissible à un programme d'immigration en accéléré (Koceila, DEP)

Bilel quant à lui, après plusieurs essais avec campus France, a quitté l'Algérie pour faire carrière en Turquie. Mais, après quelques mois, il a décidé de rentrer en Algérie. Il a aimé la vie à Istanbul, mais il n'arrivait pas à se projeter dans le futur. Dès son retour, il avait entamé les procédures pour étudier au Québec, ou plutôt immigrer au Québec : « J'ai postulé pour une maîtrise ici au Québec. Une fois que j'ai eu mon CAQ et mon permis d'étude, je me suis inscrit dans un programme de DEP pour terminer une formation de 18 mois et m'inscrire rapidement au PEQ » (Bilel, DEP).

L'analyse de notre matériel empirique nous a permis d'identifier le PEQ comme étant une structure d'opportunité positive au Québec mais aussi comme un tremplin dans un objectif de migration chez les étudiants internationaux d'origine maghrébine. En effet, pour certains étudiants le projet migratoire pour études n'est qu'un processus qui permet un accès rapide à l'immigration permanente grâce au programme de l'expérience québécoise. Les étudiants qui suivent une formation de DEP étaient inscrits à un programme de maîtrise au moment de faire leur demande

de CAQ et de permis d'étude. Une fois ces papiers de migration en mains, ils changent de formation. Ce processus est une stratégie qui permet à ces étudiants d'avoir la résidence permanente rapidement sans avoir à passer par les autres programmes d'immigration économique du Québec (Arrima) et du Canada (Entrée express). Ils sont à la recherche, et j'utiliserai leurs mots, « d'un meilleur avenir et d'une meilleure vie pour nous et nos enfants ».

4.3.2 Les bourses d'étude comme structures d'opportunité

Le volet économique a aussi une influence sur le choix du pays de destination. Effectivement, une bourse d'étude peut être un motif pour entamer un projet de mobilité internationale et dans le choix de la ville d'accueil. Ramzy ne voulait pas quitter l'Algérie sans avoir eu une bourse pour une formation de maîtrise. Il a contacté plusieurs laboratoires de recherche dans le monde, mais un seul lui a répondu et lui a accordé une bourse pour une maîtrise à Polytechnique Montréal :

Après avoir cherché pendant des mois une bourse pour aller en Europe, j'ai trouvé le laboratoire X à Polytechnique Montréal et j'ai beaucoup aimé leur projet de recherche. J'ai contacté mon professeur qui m'a proposé une maîtrise avec une bourse ici, j'ai accepté (Ramzy, Maîtrise)

Sajed (Maîtrise) a toujours voulu faire des études au Canada, mais ses moyens financiers en Tunisie ne le lui permettaient pas. C'est quand il a réussi à avoir une bourse grâce au programme canadien de bourses de la francophonie qu'il a pu mettre en marche sa carrière migratoire.

4.3.3 Le réseau prémigratoire comme facteur d'influence

Au-delà des structures d'opportunités, les réseaux personnels prémigratoires mobilisables (dans les pays d'origine, dans le pays d'accueil et à l'international) ont aussi une influence sur le choix du pays et de la ville d'étude. Beaucoup de nos répondants nous ont parlé de leurs ami.e.s et de leurs familles qui les ont encouragés à venir à Montréal au lieu d'aller dans une autre province ou dans une autre ville. Prenons l'exemple de Massinissa qui est un anglophone, mais a choisi Montréal pour rester avec ses amis. Ou Fadi, qui est aussi anglophone mais sa copine et ses amis qui sont à Montréal depuis des années, ont beaucoup influencé sa décision et l'ont beaucoup encouragé à

relever le défi de la langue: « Ce sont mes amis et ma copine qui sont déjà là, qui m'ont encouragé à venir...même ma formation à l'ÉTS est en français » (Fadi, Maîtrise).

D'autres facteurs font de Montréal une ville de destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins. Parmi nos participants, il y en a cependant qui ont choisi la formation ou l'école et non pas Montréal. Ramzy, Moussa, Liamin et Sajed voulaient poursuivre des études à l'international, mais le choix de la ville de migration importait peu dans leurs projets migratoires. Liamin et Moussa ont tous les deux choisi l'ÉTS pour continuer leurs études. Liamin avait postulé à l'Université d'Ottawa, mais après un refus il a commencé à chercher une formation ailleurs au Canada. Il est à Montréal parce que le programme qu'offre l'ÉTS l'a intéressé et parce que ses amis lui ont déconseillé la France « Quand j'ai reçu un refus de l'Université d'Ottawa j'ai postulé à l'ÉTS. Je n'ai pas choisi le Québec, j'ai choisi l'ÉTS » (Liamin, Maîtrise). Moussa quant à lui, avant qu'il s'intéresse à l'ÉTS, a essayé plusieurs fois de rejoindre ses amis en France, mais aucune université ne l'a accepté.

Au début, je voulais étudier en France. J'ai essayé plusieurs fois avec campus France., mais ça n'a jamais abouti. Après j'ai commencé la procédure pour le Canada. Je n'ai pas choisi Montréal, mais l'ÉTS...c'est la moins chère pour les cycles supérieurs (Moussa, Maîtrise)

Wael voulait vivre l'expérience américaine en français. Il a reçu beaucoup d'offres de travail ou pour étudier en Europe, mais il les a toutes déclinées parce que le style de vie européen ne l'intéressait pas: « C'est plus le style de vie à l'américaine qui m'a attiré, je cherchais un bon avenir, mais avec un bon style de vie » (Wael, Maîtrise).

D'autres évoquent le racisme et la discrimination que vivent les Maghrébin.e.s en France. Ils estiment qu'au Québec, ils seront beaucoup moins racisés et qu'ils ne seront pas rejetés ni par le gouvernement ni par la société québécoise. Ils évoquent la tolérance et la diversité de la société montréalaise comme des points positifs qui les ont encouragés à choisir Montréal comme une ville de destination.

La situation des Arabes n'est pas encourageante en France...j'ai des amis à Montréal et d'après leurs expériences, on peut vivre ici sans être mis sur la touche (Bilel, DEP)

En somme, si Montréal est devenue une destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins c'est grâce au PEQ, à ses universités, au français et à son ouverture à l'autre. Comme

nous venons de le voir, le choix de la ville de destination est une question d'objectif de migration. Ceux qui aspirent à avoir une carrière professionnelle voient en elle, une opportunité pour atteindre leur objectif. D'autres la considèrent comme une étape et une porte vers le Nord. Et, un autre groupe, voit en elle, une ville d'immigration où ils voudront s'installer après les études.

Un autre facteur fut évoqué par la majorité de nos participants : le réseau prémigratoire. D'où notre intérêt pour la question de l'accueil. Cette dernière est de plus en plus présente dans les recherches sur la migration, mais elle n'a jamais fait partie de nos objectifs de recherche. Cependant, durant les premières rencontres, les détails de leur installation revenaient plus souvent. Nous avons remarqué que cette question occupait une place importante dans leur vie quotidienne à Montréal et dans leur expérience migratoire. De plus, nous verrons pourquoi le réseau prémigratoire est important dans leur choix de ville de migration et comment il influence la construction du projet migratoire. Dans ce qui va suivre, nous allons présenter une structure d'accueil en « spirale » basée sur le don de l'hospitalité entre les étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal.

4.4 L'accueil et l'installation à Montréal

Un projet migratoire engendre beaucoup de stress, d'angoisse et d'incertitudes, allant de l'accueil à l'aéroport aux modes de transport pour aller à l'université et au mode de vie des étudiants en passant par l'hébergement à l'arrivée (Arcand et al 2009). Or, les étudiants internationaux maghrébins qui ont participé à notre recherche n'ont pas vécu ces préoccupations. L'arrivée et l'installation à Montréal ont été simplifiées parce que la plupart d'entre eux avaient déjà un réseau prémigratoire au Québec prêt à les accueillir. Les réseaux prémigratoires représentent, nous l'avons vu, les proches (famille, ami.e.s) et les personnes qu'un.e migrant.e a pu ou dû contacter avant de quitter son pays d'origine. Ils sont la première source d'informations et répondront aux différentes questions concernant le déroulement de sa nouvelle vie quotidienne. Nous pourrions généraliser ces questions de la manière suivante : comment savoir, que choisir et comment, comment obtenir, comment mettre en ordre? (Bourdin 2005 ; Arcand et al 2009). La plupart des participants ont affirmé avoir puisé dans leurs réseaux personnels pour trouver des personnes susceptibles de les accueillir et les aider à s'installer les premières semaines à Montréal.

Seulement trois étudiants ne sont pas restés chez un ami ou une connaissance durant les premières semaines à Montréal. Moussa avait réservé et payé une chambre dans la résidence universitaire de l'ÉTS avant de venir. Il ne connaissait personne au Québec et il préférait prendre directement une chambre dans la résidence plutôt que d'aller dans un hôtel ou louer une chambre Airbnb. Le programme d'accueil des nouveaux étudiants internationaux de l'ÉTS l'a beaucoup aidé dans son installation par la suite (la carte de transport, le numéro d'assurance sociale, l'intégration universitaire...): « ...j'aurais aimé avoir quelqu'un ici chez qui rester au début, ou si j'étais en France tous mes amis sont là-bas, ça aurait été tellement plus facile et moins stressant » (Moussa, Maîtrise). Anis en revanche, avait un réseau prémigratoire, mais il se définit comme une personne autonome et solitaire. Il a décliné toutes les offres de ses amis et a alterné entre une chambre Airbnb et une auberge de jeunesse jusqu'à ce qu'il ait trouvé une chambre dans une colocation avec des Français dans le quartier du Plateau : « Je voulais vivre l'expérience de l'étranger et de la *Ghorba*¹⁷ seul » (Anis, Maîtrise) - Nous reviendrons sur l'explication de ce terme plus loin. Les ateliers de formation et d'aide offerts par le « bureau d'accueil des étudiants étrangers à l'UQÀM » ont facilité son installation sans qu'il fasse appel à ses amis à Montréal. Il n'a pris contact avec eux qu'après plusieurs semaines, alors qu'il avait trouvé un appartement et était bien installé : « Mes amis étaient très fâchés contre moi, mais c'est un choix personnel. Il y en a qui l'ont pris très mal parce que je ne les avais pas informés de ma venue (Anis, Maîtrise).

Prendre une chambre Airbnb ou une chambre d'hôtel pour plusieurs jours nécessite un certain capital économique. Rappelons-le, Anis vient d'une famille aisée et il a pu se permettre ce mode d'hébergement. Les autres étudiants n'avaient pas tous des ressources économiques qui leur permettaient de louer des chambres dans des hôtels ou des Airbnb.

Il y a aussi Sajed qui est admis avec une bourse gouvernementale. Il dépendait du gouvernement canadien qui l'avait installé dans un hôtel avec d'autres boursier.e.s. Durant son séjour obligatoire à l'hôtel, Sajed a eu droit à une formation détaillée sur l'intégration universitaire et sur son installation à Montréal : « J'avais hâte de sortir de là-bas (il fait référence à l'hôtel). Je voulais voir mes amis et ils étaient prêts à m'accueillir chez eux, mais je ne le pouvais pas. » (Sajed, Maîtrise).

¹⁷ Nous reviendrons sur la signification à la fin du chapitre

Les autres ont été accueillis par leurs amis et par leurs connaissances. Wael, Fadi, Liamin, Ilyes et Ramzy ont passé les premières semaines chez leurs amis. Ils n'avaient donc pas à chercher où atterrir. Chacun d'entre eux avait un ami qui avait proposé de l'héberger chez lui et de venir le chercher de l'aéroport. Wael et Fadi sont restés chez des anciens collègues pendant presque un mois, sans rien payer. Liamin et Ilyes ont été accueillis dans des colocations. Leurs amis vivaient avec d'autres personnes, ce qui ne les a pas empêchés de les accueillir chez eux. Liamin a fini par former une nouvelle colocation avec son ami et Ilyes a aussi formé une nouvelle colocation, mais avec des connaissances de son ami.

Un ami avait proposé de m'héberger les premières semaines...je suis resté chez lui et son ami presque 40 jours...j'avais du mal à trouver un appartement...après il m'a proposé de faire colocation parce que son ami allait se marier et il voulait un appartement seul (Liamin, Maîtrise)

C'est mon ami X qui est venu me chercher à l'aéroport et il m'a hébergé chez lui presque 45 jours. On était quatre dans un petit appartement, mais lui et ses amis ont insisté pour que je reste avec eux jusqu'à ce que je trouve un appartement (Ilyes, DEP)

Ramzy avait réservé une chambre d'hôtel pour quelques jours, mais, contrairement à Anis, il a pris contact avec son ami 2 jours après son arrivée pour le rencontrer dans un parc. Quand son ami a su qu'il n'avait pas voulu le déranger et qu'il séjournait dans un hôtel, il a insisté pour que Ramzy reste chez lui jusqu'à ce qu'il trouve un appartement et pour qu'il puisse l'aider à s'installer à Montréal.

Quand mon ami a su que j'étais dans une chambre d'hôtel, il est venu me chercher...il a juste débarqué et était déterminé à me ramener chez lui. Il était très fâché parce que je ne l'ai pas appelé avant. Je suis resté chez lui presque trois semaines... Il m'a accompagné à l'école pour me montrer comment se repérer par rapport au métro. Il m'a aidé avec les différents papiers d'installation. Il m'a fait découvrir Montréal, il était comme un guide touristique (Ramzy, Maîtrise)

Le cas de Redha illustre une installation quelque peu différente. Son ami lui avait préparé déjà une chambre dans une colocation. Il lui a fait découvrir Montréal, l'a aidé à se trouver un emploi, une voiture et à se préparer pour l'école

Pour moi c'était facile, mon ami était ici 3 mois avant moi. Il a loué un appartement avec deux autres amis. Je n'avais qu'à mettre mes valises et mes draps... je suis venu directement à ma chambre... il m'a fait visiter Montréal et il m'a montré les marchés Halal et les cafés...
(Redha, DEP)

Bassim et Kamel avaient reçu plusieurs propositions d'hébergement. Chacun d'eux avait choisi une stratégie différente. Kamel a préféré s'installer dans un appartement où tous les colocataires sont ses amis pour se sentir à l'aise. En revanche, Bassim a choisi de répondre présent à tous ses amis. En habitant dans plusieurs appartements dans différents quartiers, il a commencé à construire ce que Rérat (2017) appelle un capital spatial¹⁸.

J'ai beaucoup d'amis ici, il fallait que je fasse un choix, ils ont tous proposé de venir me chercher et de m'héberger. Après pour leur faire plaisir à tous, j'ai passé les cinq premières semaines dans trois appartements différents (Bassim, DEP)

Le cas de Massinissa est plus compliqué. Il est venu avec un ami qui n'avait pas de réseau prémigratoire au Québec. Un de ses amis proches lui avait déjà proposé de l'héberger, mais Massinissa devait trouver une stratégie pour lui et son ami, Y. Il témoigne :

Je suis venu avec Y. Mon ami est venu nous chercher de l'aéroport, mais on ne pouvait pas rester les deux dans son appartement. Donc, je lui ai demandé d'héberger Y. moi, j'ai des connaissances ici, l'un d'eux avait déjà proposé de m'accueillir, le temps que je trouve un appartement. Voilà, c'était plus facile qu'Y le pensait (Masinissa, DEP)

Koceila et Bilel n'avaient pas de réseaux prémigratoires, mais leurs réseaux sociaux les ont aidés à en construire un « en urgence » pour faciliter leur arrivée et leur installation. Koceila devait être pris en charge par une agence qu'il avait contactée en Tunisie, mais une fois à Montréal, il n'y avait personne pour l'attendre. Il est resté des heures dans le hall de l'aéroport jusqu'à ce qu'une de ses

¹⁸ Le capital spatial est l'ensemble des ressources mobilisables qu'une personne utilise dans ses pratiques spatiales et dans le processus d'appropriation de différents espaces au même temps (Rérat 2017).

amies contacte une de ses connaissances qui vit à Montréal pour l'aider à trouver un hôtel ou une chambre Airbnb. Mais cette personne lui proposa de s'installer chez lui jusqu'à ce qu'il trouve un appartement. Il ne l'a pas seulement hébergé, il lui a trouvé un travail et il l'a aidé à s'installer. Bilel avait procédé autrement, il a mobilisé son réseau éloigné, pour finalement retrouver le fils de son professeur qui lui a proposé de s'installer chez lui avant qu'il lui trouve une colocation, Bilel raconte :

C'est l'ami d'une connaissance qui est venue me chercher à l'aéroport et il m'a conduit chez une de mes connaissances. En fait, quand j'ai su que le fils de l'un de mes anciens professeurs était ici, je l'ai appelé pour voir s'il pouvait m'aider au début. Lui, il a proposé de m'héberger alors qu'il vivait dans un petit appartement. Je suis resté chez lui plus d'une semaine. Il faut dire que j'étais chanceux; deux de leurs amis cherchaient une troisième personne dans leur colocation. De plus, ses amis m'ont aidé avec les différents papiers (banque, NAS...) et ils m'ont aussi fait visiter Montréal. Pour l'emploi, l'ami de mon ami, qui est venu me chercher de l'aéroport, m'a appelé quelques jours après pour me parler d'un emploi. J'ai accepté et il m'a même accompagné pour mettre mon CV (Bilel, DEP)

Les personnes du réseau prémigratoire peuvent aussi être de la famille comme c'est le cas de Soufian. Sa tante qui vit ici depuis des années l'a aidé à préparer son installation et son intégration universitaire. Elle ne l'a pas seulement accueilli chez elle les premières semaines, elle lui a proposé une chambre où il vit toujours à la fin de notre terrain.

L'accueil que reçoivent les étudiants d'un DEP n'est pas le même que celui des étudiants universitaires. Cette différenciation est liée à leurs formations et à leurs objectifs de départ.

4.4.1 Les étudiants de DEP

La première chose que les étudiants de DEP font est le changement de formation de maîtrise à la formation professionnelle, s'ils ne l'ont pas déjà fait dans le pays d'origine. Une fois inscrits, le travail devient leur priorité parce qu'ils doivent préparer la somme nécessaire pour payer leurs études. Notons que tous nos participants de DEP travaillent comme livreur ou chauffeur de taxi. Les études ne sont pas leur priorité car leur objectif de départ n'était pas le diplôme mais la

résidence permanente. Dans ce sens, leur but est de terminer les 18 mois de formation sans tarder. Le lieu de résidence permanent vient en dernier dans la liste des préoccupations, et ils préfèrent rester entre étudiants de DEP dans des colocations de Maghrébins. Ceci va à l'encontre de ce que Marchandise (2011) avance sur les étudiants internationaux maghrébins de France qui, selon ses résultats, resteraient loin de leur communauté socialement et spatialement.

4.4.2 Les étudiants universitaires

Leurs ami.e.s les ont aidés à s'installer rapidement, à préparer leur rentrée universitaire et à comprendre le système éducatif du Québec. Après, ils(elles) les aident à trouver un travail à temps partiel. La vie et l'installation des étudiants universitaires tournent autour des études. Le travail pour eux est secondaire, voire pas nécessaire durant la première session pour certains. Ils mettent toutes leurs énergies dans les études pour réussir à décrocher le diplôme qui est leur objectif de départ. Ils préfèrent s'installer à proximité de leurs écoles et avec des universitaires comme eux, sans préférences ethniques.

À partir de ce que nous venons de présenter, nous avons construit une conceptualisation de la structure d'accueil entre les étudiants internationaux maghrébins de Montréal que nous avons expliquée à travers le don d'hospitalité.

4.5 Le don d'hospitalité : Quand l'accueil est un retour!

« Ce qui circule entre amis relève de toute évidence du système de don... la relation du don est d'abord un phénomène de réciprocité », tels sont les propos de Jacques T. Godbout (2007). Si nous considérons que l'hospitalité est ce qui circule entre nos participants et leurs hôtes recevant (*host*), nous pouvons faire un lien avec le « don d'hospitalité ». L'hospitalité est avant tout une rencontre entre deux ou plusieurs acteurs qui n'ont pas le même statut; l'un est un hôte recevant, l'autre est un hôte invité. La rencontre consiste à recevoir une personne dans son espace ou à être reçu dans l'espace de l'autre. Le lieu de la rencontre ne peut donc pas être commun entre les protagonistes. La frontière entre l'hospitalité et le partage est très fine. Le don n'aura plus lieu quand l'espace est partagé et qu'il appartient à tous (Godbout 2019).

À partir des travaux de Mauss, Godbout (1992, 2007, 2019) définit le don comme étant un système en forme de spirale basé sur la triple obligation morale : donner, recevoir et rendre. Il est doté d'une cohérence « intrinsèque » qui permet la circulation des objets entre les personnes. Il doit être libre, spontané, gratuit et sans exigence de retour. Le moment le plus important d'une spirale est celui du don proprement dit car il représente la cause de la naissance d'un système de liens qui n'existait pas auparavant. Comme il peut être la cause de la suite d'un système antérieur. Dans ce cas, l'action du donneur peut être considérée comme un retour, celui qui rend donne en même temps.

En analysant le don d'hospitalité, nous évoquons le don dans son sens le plus pur. En effet, l'hospitalité va au-delà du geste de donner son espace à un hôte invité, puisqu'il s'agit de l'accueillir dans son espace sans qu'il ait à franchir la frontière de l'appartenance. Selon Godbout (2019), la présence du donneur et son esprit dans l'espace d'accueil font partie du don d'hospitalité. En même temps, le fait que l'invité accepte l'hospitalité d'un proche peut être considéré comme une forme de retour par l'hôte recevant.

Un retour dans le système de don ne signifie pas la fin de la chaîne spirale. Contrairement à la circulation dans l'échange marchand, lequel ne donne pas de suite après le retour, le don donne lieu à ce que Florence Weber (2009) appelle « une spirale de générosité ». Ce qui nous amène à poser la question : Est-ce que les nouveaux étudiants, qui sont nos participants, vont donner à leur tour en guise de retour de ce qu'ils sont déjà reçus comme hospitalité? Quand nous avons construit ce projet, nous ne nous attendions pas à ce que nos participants nous parlent des détails de leur installation. Grâce à la liberté dans les entrevues semi-dirigées, nous avons collecté assez de données pour suivre un système d'accueil et d'hospitalité ethnique qui échappe aux contrôles du marché et de l'État. Cette dynamique d'accueil peut être étudiée à travers le système en spirale du don d'hospitalité.

4.6 Quand l'invité d'hier devient l'hôte aujourd'hui

Durant les entrevues, des mots reviennent très souvent : « je suis redevable », « je leur serai reconnaissant », « ils m'ont beaucoup aidé ». Sans leur demander, nos participants nous parlent de leur volonté de rendre service à leur tour. Ils disent : « Je dois aider comme on m'a aidé », « rendre *l'Mzia* », « un devoir envers les nouveaux ». Pour justifier ce besoin et ce devoir d'en aider autres,

ils utilisent souvent les mots « *Ghorba* » et « *l'Mzia* ». Les Maghrébins, utilisent en effet deux mots pour désigner un service rendu : « service » ou « *l'Mzia* ». Ce dernier revient le plus souvent dans nos entrevues, en français ou en arabe. Ce mot est utilisé pour parler d'un très grand service à rendre. C'est pourquoi nous n'allons pas traduire ce mot et nous allons le garder tel quel. Quant au mot « *Ghorba* », si nous faisons une traduction simple, il veut dire exil. Mais dans le langage courant des Maghrébins et des Arabes, il a un sens affectif beaucoup plus fort : c'est un sentiment profond qui englobe plusieurs aspects déjà évoqués par nos participants quand ils évoquent le mal du pays, le fait d'être loin de la famille, de leurs mères et des ami.e.s, le sentiment d'être étranger, de perdre ses repères, de perdre son chez-soi, ou la solitude. Ce mot ne s'applique pas aux nouveaux migrants seulement, mais à tous ceux qui vivent loin de leur pays d'origine. Selon les étudiants que nous avons rencontrés, leurs hôtes aussi utilisaient ces mots pour justifier leurs actions envers eux.

Ils disaient, c'est normal, nous aussi on avait besoin d'aide et on nous a aidé, ce n'est rien par rapport à ce qu'on nous a fait...à moi de rendre le service qu'on m'a rendu *l'Mzia*... et comme mon ami disait; on m'a aidé il est temps que j'aide aussi (Massinissa, DEP)

Tu sais X était mon voisin en Algérie et mon ami, mais lui et Y m'ont beaucoup aidé ... eux ils disent que c'est normal, c'est *l'Ghorba*; on est tous loin de chez nous et on est tous des frères (Ilyes, DEP)

Nous avons suivi ce don d'hospitalité entre les membres du groupe qui fait l'objet de cette étude et nous pouvons le qualifier de « spirale du don » due à une situation de dette. Certains de nos participants ont à leur tour accueilli des étudiants qui sont venus après eux. Liamin, Bilel et Redha n'étaient pas les hôtes, mais leurs appartements ont déjà été des lieux d'hospitalité. Leurs colocataires qui sont aussi maghrébins avaient invité des amis et nos participants ont accepté et encouragé cette initiative. Ils estiment qu'ils doivent se serrer les coudes dans *l'Ghorba* et aider leurs compatriotes. Pour eux, habiter avec des étudiants du même pays d'origine, qui ont vécu les mêmes expériences est très important surtout pour pouvoir accueillir d'autres étudiants et faciliter leur installation.

C'est important d'habiter avec des gens qui te ressemblent... par exemple, avec mes colocataires, nous avons pu accueillir chez nous deux étudiants qui sont venus récemment

et on les a aidés à trouver un appartement dans notre quartier et maintenant on est tous amis (Redha, DEP)

On m'a aidé, il faut que j'aide aussi. C'est comme un devoir envers les nouveaux. On est là pour eux parce que moi aussi ces personnes qui m'ont accueilli étaient là pour moi il y a quelques semaines. Et tu sais quoi...maintenant, un ami à eux est chez nous. On a proposé de l'héberger jusqu'à ce qu'il trouve un appartement (Bilel, DEP)

Pour leur part, Massinissa et Bassim n'ont pas seulement accueilli des amis chez eux, mais ils ont aménagé des colocations pour et avec eux. Quelques semaines après leur arrivée à Montréal, des amis et des connaissances les ont contactés pour savoir s'ils étaient prêts à les aider. Bien qu'ils n'étaient pas encore complètement installés, ils n'ont pas refusé. Au moment où ils cherchaient un appartement, ils ont changé leurs plans pour aménager de nouvelles colocations en prenant en considération les personnes qui les ont contactés et qui seront au Québec bientôt. Une fois à Montréal, ces nouveaux étudiants n'avaient pas à chercher chez qui rester les premiers jours parce qu'ils avaient déjà une chambre avec un matelas qui les attendaient. Massinissa et Bassim avaient déjà préparé leur appartement et ils les ont aidés à trouver un travail et à préparer leur installation à Montréal.

Après quelques semaines, j'ai appris qu'un ami a réussi à avoir son permis d'étude. J'ai complètement changé mes plans pour trouver un appartement. Avec deux de mes amis, on a commencé à chercher un appartement pour quatre. J'ai préparé ma chambre et sa chambre au même temps. Je voulais l'aider et lui faciliter la vie du mieux que je pouvais. Il n'a pas à m'être redevable. Je ne fais que continuer la chaîne, j'étais aidé, j'aide et lui à son tour, il va aider d'autres étudiants de notre pays à son tour après...c'est ça l'*Ghorba* (Bassim, DEP)

Le discours que tient la majorité des autres étudiants interrogés fait état d'une homogénéité en ce qui concerne l'envie et le besoin de rendre service à leur tour. Selon eux, ils ont été aidés dans l'*Ghorba* donc ils doivent aider eux aussi. Dans le même discours, ils parlent d'accueillir les étudiants de leurs pays qui viendront s'installer à Montréal dans le futur.

(En s'adressant à moi) Tu vas trouver ça bizarre, mais je me sens redevable aux étudiants marocains qui vont venir après, c'est comme si je suis l'ancien ici qui va devoir aider les nouveaux qui vont venir (Wael, Maîtrise).

Cette dynamique d'accueil chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal peut donc être considérée comme une séquence spirale du don d'hospitalité en trois temps selon la pensée de Mauss: donner, recevoir, rendre. Il s'agit ici d'une structure où l'hospitalité est l'objet qui circule entre les anciens et les nouveaux étudiants internationaux maghrébins. Le schéma suivant (figure 4.1) résume cette spirale du don d'hospitalité entre les personnes de ce groupe

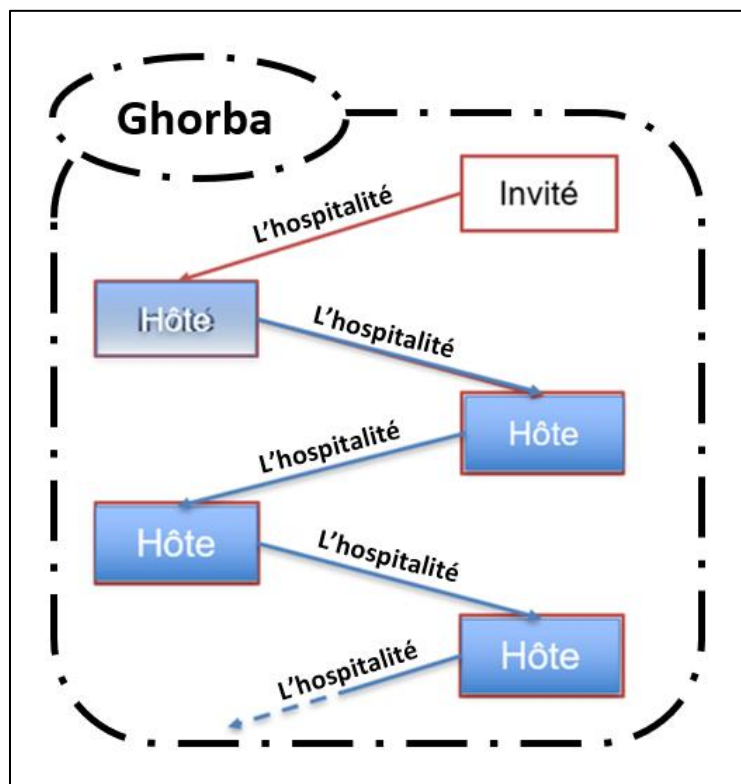


Figure 4. 1: Schéma résumant la spirale du don d'hospitalité chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal

Source : Auteur

Ce système d'accueil entre les étudiants internationaux maghrébins de Montréal échappe à tout contrôle institutionnel. Cet accueil est une initiative libre et personnelle de ces migrants.

Ces étudiants considèrent cet accueil comme un devoir et « un retour » avant qu'il soit perçu comme un service rendu. Il ne faut pas confondre cette spirale de don entre les étudiants maghrébins avec la solidarité. Cette dynamique de don d'hospitalité n'existe que parce qu'il y a un état de dette. Selon Godbout, l'action du donateur ne peut être qu'un retour d'un don qu'il a déjà reçu et c'est le cas de la majorité des hôtes recevants parmi nos participants. De plus, *l'Ghorba*, ce sentiment qui semble être partagé par les membres de ce groupe, joue un rôle central dans le lancement du processus de ce don de l'hospitalité. Dans ce sens, *l'Ghorba* devient un contexte de vie qui favorise la continuité de cette dynamique d'accueil entre les étudiants internationaux maghrébins de Montréal. En parallèle, ceux qui n'ont pas vécu l'expérience de l'accueil et qui se sont installés directement dans les résidences universitaires ou dans un hôtel n'abordent pas le sujet d'accueillir un nouvel arrivant chez eux; ils n'ont rien reçu et donc ils n'ont rien à rendre. Pour reprendre Godbout, sans l'état de dette qui pousse à rendre ou à donner, l'influence du contexte de *l'Ghorba* devient nulle parce qu'il ne peut y avoir un retour sans qu'il y ait réception au début. Sans cette dette de l'hospitalité, la dynamique d'accueil basée sur le don de l'hospitalité chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal n'aura pas lieu.

4.7 Le don de l'hospitalité et les liens sociaux

L'analyse du don nous permet d'étudier ce qui circule entre les personnes comme un produit d'une dynamique de liens sociaux. Au-delà du geste du don, il y a une relation entre un donneur et un receveur. À la différence des circulations marchandes qui ne conservent que le prix, le don a une mémoire et conserve les traces des liens entre les personnes. Godbout (2019), définit la mémoire du don comme l'ensemble des liens sociaux et leur valeur. Mauss (1966) affirmait que le don joue un rôle fondamental dans le renforcement des liens entre les deux individus immédiatement concernés. Weber (1989) et Godbout (1992, 2007) ajoutent que l'influence de la séquence sur les liens va au-delà de ces deux personnes mais elle engage les réseaux de liens dont ils font partie.

La dynamique d'accueil instaurée par les étudiants internationaux maghrébins à Montréal, qui est basée sur le don de l'hospitalité, est le produit de plusieurs réseaux prémigratoires mobilisés par

ces migrants. Elle a une influence directe sur leurs liens sociaux et les relations qu'ils entretiennent avec leurs hôtes recevant et leurs entourages. Cette spirale d'hospitalité a permis à certains nouveaux étudiants d'acquérir un réseau de liens à Montréal comme elle a permis à d'autres d'agrandir leur réseau personnel à Montréal et à renforcer les liens qu'ils entretenaient avec leurs hôtes recevants.

- **Construction de nouveaux liens (réseaux)**

Le don de l'hospitalité a permis à beaucoup de nos participants de tisser de nouveaux liens avec d'autres étudiants maghrébins qui sont déjà à Montréal. Ils ont réussi à se faire des amitiés avec les colocataires et leurs hôtes recevants. Cette situation était particulièrement avantageuse pour ceux qui n'avaient pas un réseau prémigratoire développé avant de venir.

X (l'hôte recevant) avait un programme chargé. Je passais plus de temps avec Y (l'ami de l'hôte recevant) parce qu'il avait un programme plus léger. On faisait du jogging ensemble et il m'a montré où faire les courses Halal et comment organiser mon programme. On est devenus amis, il m'a beaucoup aidé (Ilyes, DEP)

J'ai fait de nouvelles rencontres avec eux (ses hôtes recevant). On sortait avec leurs ami.e.s de différentes nationalités, il venait chez eux. Je suis resté en contact avec eux même quand j'ai déménagé (Fadi, Maîtrise)

Par ailleurs nous nous demandons si ces pratiques d'hospitalité qui circulent entre les étudiants internationaux maghrébins n'ont pas freiné à terme l'établissement de liens avec des représentants de la société d'accueil. Nous allons voir dans les prochains chapitres qu'effectivement, après 12 mois à Montréal, la majorité des étudiants de DEP sont restés entre hommes maghrébins seulement.

4.8 Conclusion du chapitre

Le choix de la formation et de la ville d'accueil représente la première étape du projet de migration pour études et de la carrière migratoire. À travers ce chapitre, nous avons mis en lumière l'importance des structures d'opportunités ainsi que le rôle majeur des réseaux prémigratoires dans la première étape de la carrière migratoire des étudiants maghrébins internationaux à Montréal. À

partir de nos données empiriques, nous pouvons dire que pour le groupe que nous étudions, Montréal est perçue comme une ville hospitalière plus que les villes françaises. En effet, la France a toujours été un choix traditionnel pour les migrants maghrébins mais les structures d'opportunité positives que présente le Québec aux yeux de nos participants, ont fait en sorte qu'ils choisissent Montréal comme ville de destination. Parmi ces structures, ils évoquent, le français, la diversité de la ville, les politiques migratoires provinciale et fédérale y compris les procédures pour avoir un visa et un permis d'étude.

D'une part, nous avons vu qu'émigrer est un objectif majeur pour bon nombre d'entre eux et le PEQ avant la réforme de l'été 2020, représentait un avantage stratégique offert par le Québec. La migration pour études est ainsi au service d'un projet d'immigration qui pour certains n'exclut pas un retour aux études universitaires dans de meilleures conditions financières. Il nous est donc possible de dire que nous sommes passés de la migration pour études, aux études pour l'immigration. Il n'est alors pas étonnant de noter la vive réaction suscitée par la réforme du PEQ annoncée par le gouvernement du Québec en automne 2019 et en été 2020 notamment dans le milieu des étudiants internationaux. Cette réforme visait à restreindre les règles quant à l'accès au certificat de sélection du Québec (CSQ) nécessaire pour déposer une demande de résidence permanente auprès du gouvernement fédéral (maîtrise du français, délai de traitement des demandes prolongé et au moins 12 mois d'expérience de travail à temps plein). Elle fut partiellement amendée pour qu'une clause de droit acquis soit accordée aux étudiant.e.s qui avaient terminé leurs études avant décembre 2020 seulement. Cette situation a pénalisé les autres étudiant.e.s présents au Québec depuis des mois, voire des années, et ils étaient dans l'impossibilité d'obtenir leurs diplômes avant cette date. Nous allons voir à présent comment cette décision politique a eu un grand impact sur la carrière migratoire de nos participants.

Par ailleurs, notre analyse a fait ressortir que les réseaux prémigratoires facilitent les premières étapes de l'établissement d'une majeure partie des étudiants interrogés. Nous avons pu mettre en évidence le rôle du don d'hospitalité qui circule dans les réseaux sociaux de ces étudiants. Toutefois, cette circulation semble ne se faire qu'entre des cercles d'amitiés et de connaissances.

Il s'agira maintenant de voir la construction de leur vie quotidienne dans la ville d'étude. Dans les prochains chapitres, nous nous intéresserons de plus près à leurs expériences urbaines à Montréal y compris leur mobilité urbaine dans le déroulement de leur vie quotidienne.

CHAPITRE 5 : LA MOBILITÉ URBAINE DES ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX MAGHRÉBINS À MONTRÉAL

5.1 Introduction

Après avoir documenté les stratégies d'installation des nouveaux étudiants maghrébins qui séjournent à Montréal depuis l'automne 2019, nous allons maintenant nous intéresser à leurs déplacements et à leur mobilité quotidienne à Montréal.

Théoriquement, la vie quotidienne est ponctuée de déplacements que doit effectuer une personne pour aller travailler, se rendre à l'école, se nourrir, etc. Les déplacements de loisirs et de sociabilité (visiter la ville ou rencontrer des ami(e)s) sont des déplacements secondaires, non-obligatoires. Ils ne participent pas à la construction de la vie quotidienne mais font partie de l'arrière-plan du style de vie ou du mode de vie d'une personne. Comme nous l'avons déjà mentionné, la vie quotidienne dans une métropole, telle que Montréal, est basée sur un système de préférences construit individuellement, où la « mobilité » constitue l'une de ses caractéristiques majeures (Bourdin 2015).

La définition de la « mobilité » fut longtemps un sujet de débat entre les chercheur.se.s de différentes disciplines. Pour notre recherche, nous avons décidé de procéder avec une définition plus spatiale sans perdre de vue la mobilité urbaine à laquelle font référence les sociologues. Pour nous, la mobilité urbaine est loin d'être un simple changement de lieux ou un déplacement dans l'espace-temps d'un point A vers un point B. C'est une expérience au cours de laquelle l'acteur mobile est en contact direct avec les espaces urbains et avec d'autres acteurs. Il vit les ambiances urbaines et architecturales des espaces qu'il traverse et qu'il emprunte pour atteindre son objectif. Il est en communication permanente avec les espaces urbains et les mondes sociaux de la ville, c'est une expérience qui le transforme. La mobilité urbaine permet une ouverture sur plusieurs espaces urbains de la ville qui participe à « l'accomplissement du soi » dont nous parlait Jean Remy (2016).

La liberté que nous avons laissée à nos participants dans leurs propos, découlait du fait que nous voulions savoir comment nos participants allaient qualifier et quantifier leur expérience urbaine.

La liberté que nous avons laissée à nos participants n'était pas sans conséquences. Nous nous sommes retrouvés avec beaucoup de données et de détails sur leur vie quotidienne présentés pêle-mêle. La première chose dont ils nous parlaient était leurs moyens de déplacement et leurs quartiers d'habitation. Par la suite, ils revenaient sur leurs déplacements par rapport à leurs lieux de résidence, leurs emplois, leurs écoles et à la leurs ami.e.s. La cohérence de leurs discours nous a permis d'identifier les trois critères que nous utiliserons pour analyser leur mobilité : la fréquence de mobilité, les motifs de déplacement et les lieux fréquentés. À partir de ces critères nous avons proposé une typologie de profils de mobilité.

Nous concluons ce chapitre sur les différents facteurs qui peuvent avoir une influence sur la mobilité (ou la sédentarité) des étudiants internationaux dans la ville d'accueil. Nous verrons notamment comment le réseau social peut avoir une influence indirecte sur la mobilité et sur les lieux fréquentés et comment la mobilité urbaine s'avère être avant tout une question de « temps libre ».

5.2 Les moyens de déplacement et les quartiers de résidence

Un mois après leur arrivée à Montréal (Septembre/Octobre 2019), tous nos participants, sauf un, se déplaçaient en métro et en bus. Pour les universitaires, le transport en commun était le meilleur moyen pour leurs déplacements quotidiens (se rendre à l'université, se rendre au travail, faire ses courses) et ils ne sentaient pas le besoin de posséder une voiture. Déjà à cette étape, nous pouvons supposer que les profils de mobilité des étudiants universitaires seront différents de ceux inscrits en DEP.

J'ai bien aimé le métro ici. Mon université est à 5 min à pied de la station Bonaventure et moi j'habite à 6 min du métro. Je ne vois pas l'utilité d'une voiture surtout que mon travail est à côté d'une station aussi...et quand je veux aller chez mes amis, métro bus et je suis devant leur porte (Fadi, Maîtrise)

Je me déplace en bus et en métro, c'est plus facile, en plus je peux faire des devoirs en chemin. Mes ami.e.s m'ont conseillé d'acheter une voiture mais moi je ne vais pas travailler dans la livraison comme eux. Pour les courses, mon colocataire a une voiture et on fait toujours nos courses ensemble (Liamin, Maîtrise)

En revanche, pour les étudiants de DEP, l'usage du métro n'était que temporaire. Dès la première rencontre, ils nous parlaient d'acheter une voiture. Comme mentionné, les étudiants de DEP que nous avons interrogés sont tous algériens et dans leur pays d'origine la voiture est considérée comme un signe de réussite et de prestige social. De plus, ils envisagent tous de travailler dans la livraison avec leurs voitures : « Pour le moment j'utilise le métro... mais je vais bientôt acheter une voiture. Elles ne sont pas chères ici et j'en aurai besoin pour travailler » (Kamel, DEP).

Six mois après de leur arrivée à Montréal (Avril 2020), le contexte n'est plus le même. La pandémie s'est installée au Québec et beaucoup d'universitaires ont perdu leurs emplois à temps partiel. Par contre la situation des étudiants de DEP n'a pas beaucoup changé parce que les livreurs étaient considérés comme des travailleurs essentiels durant le confinement. Ce nouveau statut du livreur a obligé les étudiants universitaires à envisager la livraison comme un nouveau travail durant le confinement. Ce changement d'emploi s'est automatiquement accompagné d'un changement du moyen de déplacement. En effet, Liamin s'est procuré une voiture et n'utilise plus le métro pour ses déplacements quotidiens.

Nous les livreurs, on est des travailleurs essentiels et ça n'a jamais aussi bien marché... en plus maintenant, on a plus de temps pour travailler et je suis bien content d'avoir suivi les conseils de mes amis (Massinissa, DEP)

La situation est très stressante, comme beaucoup de mes collègues à l'université, j'ai perdu mon travail et là je pense à acheter une voiture comme mon ami et travailler dans la livraison (Fadi, Maîtrise)

La dernière rencontre avec nos participants a eu lieu 6 mois après le début de la pandémie. À notre grande surprise, les étudiants universitaires qui participent à notre recherche ont préféré attendre et trouver un emploi en télétravail plutôt que d'acheter une voiture pour faire de la livraison.

La dernière fois je disais vouloir travailler dans la livraison mais après réflexion, j'ai changé d'avis. J'ai beaucoup de devoirs avec l'université et je ne peux pas me permettre un emploi pareil. J'ai beaucoup cherché et j'ai trouvé quelque chose en télétravail. Maintenant, je fais tout de la maison et j'ai beaucoup de temps pour l'université (Fadi, Maîtrise)

Le vélo est le grand absent dans le discours de nos participants, sauf pour se plaindre des pistes cyclables et des cyclistes qui ne respectent pas le code de la route. D'autre part, nous avons noté chez les participants originaires d'Algérie un penchant particulier pour la voiture comme moyen

de déplacement. Ramzy et Soufien sont les seuls Algériens de notre échantillon qui n'ont pas de voiture, mais c'est parce qu'ils n'ont pas le permis de conduire : « Je regrette ne pas avoir passé mon permis en Algérie quand j'en avais l'occasion. Maintenant c'est très difficile de l'avoir ici...j'aurais acheté une voiture pour travailler et me déplacer » (Soufien). Mis à part la place qu'occupe la voiture dans la société algérienne, pour les ressortissants de ce pays elle a toujours été le meilleur moyen pour se déplacer. Pour eux la voiture est synonyme de confort et de liberté. Ils disent que le transport en commun n'est pas très développé dans leur pays d'origine. Ils préfèrent avoir leur propre moyen de déplacement pour qu'ils puissent se déplacer où ils veulent quand ils veulent sans dépendre des autres.

Pourquoi galérer dans les bus et le métro alors que je peux posséder une voiture... C'est moins compliqué de se déplacer quand tu as ta voiture... la liberté. En plus maintenant je travaille avec aussi. (Massinissa, DEP)

Concernant leurs lieux d'habitation, comme nous l'avons déjà exposé dans le précédent chapitre, la majorité de nos participants étaient accueillis par un membre de leur réseau prémigratoire. Mais, la recherche d'un logement d'installation s'est avérée une tâche lourde de conséquences. Au-delà de la discrimination du marché locatif montréalais vis-à-vis les nouveaux arrivants, nous avons noté que pour nos participants la qualité du logement en lui-même n'était pas aussi importante que le quartier d'habitation. Nous avons relevé deux critères de choix : le moyen de déplacement et sa position géographique par rapport aux quartiers de concentration ethnique.

5.2.1 Le moyen de déplacement

Les étudiants qui utilisaient les moyens de transport en commun voulaient s'installer le plus proche possible d'une station de métro qui leur permettrait de se rendre à leur université en moins de 30 minutes. Le défi majeur pour ces personnes était de trouver un appartement ou une chambre dans un des quartiers centraux de Montréal à un prix abordable (entre 400\$ et 550\$)

Je sais que les prix des appartements ont beaucoup augmenté dernièrement. Mais je garde espoir pour trouver une chambre dans une petite colocation et à côté d'une station de métro de la ligne verte (Fadi, Maîtrise)

La géographie de leurs lieux de résidence nous révèle qu'ils se sont installés dans des quartiers qui connaissent une concentration des étudiant.e.s internationaux qui sont : Côte-des-Neiges, le Mile-End, Villeray, Hochelaga, Côte-St-Luc, Verdun et Rosoment (voir figure 5.1). Cette observation rejoint en partie celle de Dansereau, Germain et Vachon (2012). En s'intéressant à la diversité des différentes régions de Montréal, elles ont noté une concentration des étudiants dans cinq quartiers dont Côte-des-Neiges (Dansereau, Germain et Vachon 2012).

D'autre part, la présence d'une station de métro importait peu pour les étudiants motorisés. Pour eux, la priorité était de pouvoir stationner facilement et gratuitement dans son quartier en plus de pouvoir se loger dans un appartement ou une chambre à prix abordable. De plus, ils préfèrent rester dans les quartiers centraux pour pouvoir se rendre au travail facilement (les meilleurs secteurs pour faire de la livraison sont les quartiers centraux de l'île de Montréal). C'est pourquoi, nous les retrouvons dans les mêmes quartiers que les non-motorisés (figure 5.1)

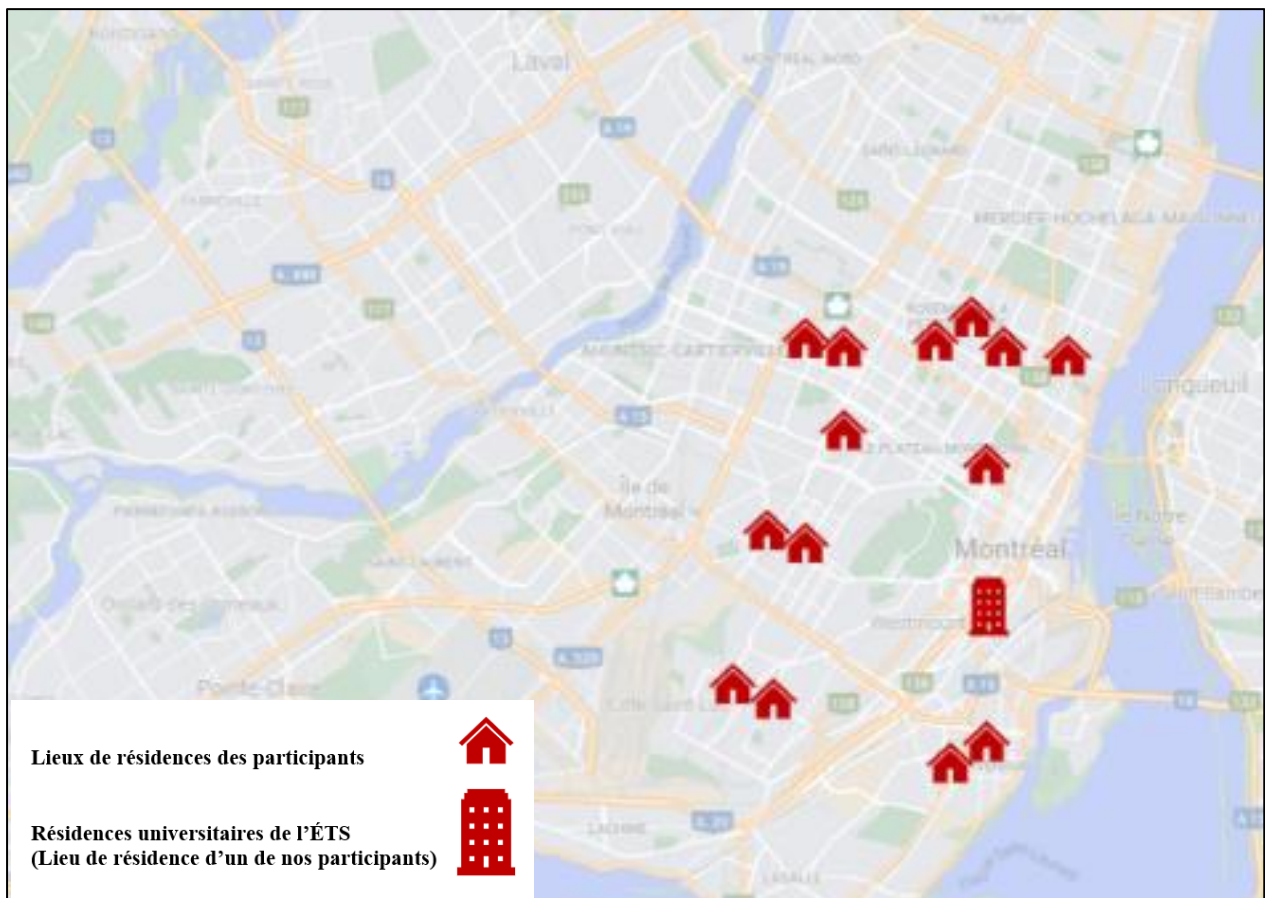


Figure 5. 1 : La géographie des lieux de résidence des participants à Montréal entre automne 2019 et été 2020.

Source : auteur

5.2.2 La situation géographique par rapport aux autres quartiers

« Je n'ai pas quitté l'Algérie pour vivre dans un endroit qui lui ressemble comme le Petit Maghreb... ça sent l'Algérie là-bas et pour le moment ça ne me manque pas » (Massinissa, DEP), tels sont les propos qui résument ce critère de choix chez la majorité de nos participants. Ils disent vouloir vivre l'expérience canadienne loin de la société maghrébine, loin du Petit-Maghreb. Selon eux, l'intégration à la société d'accueil passe par le lieu de résidence, mais rapidement ils se sont rendu compte que les liens de voisinage ne sont pas les mêmes qu'au Maghreb. À notre deuxième rencontre, nous sentions une certaine déception dans leurs propos. Rappelons que la deuxième rencontre a lieu un mois après le début de la pandémie. Ils évoquaient le manque de solidarité entre les voisins et l'absence de « chaleur humaine », « imagine, j'habite dans cet immeuble depuis plus de 6 mois et j'ai l'impression de vivre seul dans le quartier. Je ne connais même pas mes voisins... ici les gens n'ont pas cette chaleur que tu trouves chez nous » (Kamel, DEP).

Après la dernière rencontre, nous avons noté que la majorité de nos participants ont déménagé après la première vague de la COVID-19. Ils voulaient être le plus proche possible de leurs ami.e.s pour briser l'isolement du confinement sans pour autant s'installer dans les quartiers ethniques comme Saint-Léonard ou autour du Petit-Maghreb (figure 5.2).

Je ne pouvais plus voir mes amis, c'était difficile...donc j'ai déménagé dans le même quartier que mon ami X. Maintenant, même avec les restrictions sanitaires, on peut toujours se voir dehors dans le quartier pour une balade. Je ne pouvais plus rester seul là-bas (Wael, Maîtrise).

J'ai déménagé avant la fin de mon bail, j'allais devenir fou...maintenant je vis avec deux personnes, un ancien ami et un autre Maghrébin. Ça va beaucoup mieux maintenant (Koceila, DEP).

Pour conclure, les choix des lieux de résidence et de moyens de déplacement illustrent une partie de l'influence qu'a pu avoir la COVID-19 sur la vie quotidienne des étudiants internationaux à Montréal. Documenter ces changements était nécessaire pour pouvoir explorer l'expérience urbaine de nos participants et comprendre les réalités de leur mobilité urbaine que nous allons explorer dans la prochaine section.

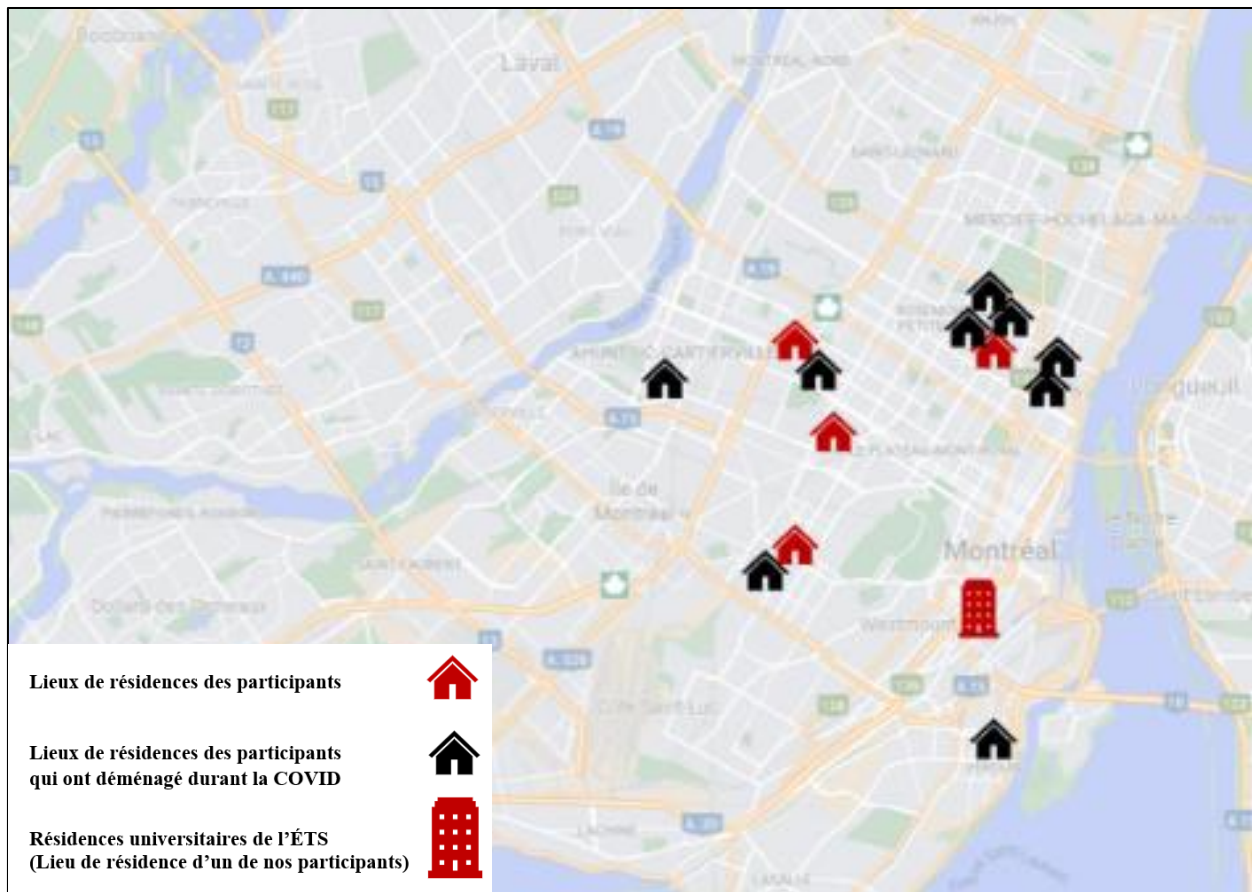


Figure 5. 2 : La géographie des lieux de résidence des participants à Montréal après l'été 2020.

Source : auteur

5.3 Fréquences de mobilité et motifs de déplacement

Au début, la question sur la vie quotidienne et sur leurs déplacements quotidiens suscitait beaucoup d'étonnement et de suspicion chez nos participants. Souvent, sans surprise, leurs réponses se résumaient à trois mots : « études, travail, maison ». Par la suite, avec des questions de relance, ils

nous parlaient de leur fréquence de mobilité, puis, sans leurs demander, ils enchaînaient sur les motifs de déplacement. Par moment, nous avons l'impression que pour eux, les motifs de déplacement justifiaient leurs fréquences.

Vu que je suis encore nouveau à Montréal, j'essaye de découvrir la ville...c'est pour ça que je me déplace beaucoup en dehors des heures du travail et avant que je commence ma formation de DEP (Kamel, DEP).

Moi je ne suis pas très mobile tu sais, j'ai beaucoup de travaux à remettre à l'université...la découverte de la ville est reportée. En plus, je n'ai pas d'ami.e.s ici avec qui se balader et, c'est chiant de sortir toujours seul...la prochaine fois qu'on se rencontrera, j'aurai plus de chose à te dire...j'aurai sûrement un peu de temps libre d'ici là (Moussa, Maîtrise)

D'un autre côté, Wael disait qu'il ne veut pas connaître Montréal, donc il préfère passer du temps chez ses amis ou dans sa chambre à travailler sur son projet de maîtrise.

Rapidement, nous nous sommes rendu compte de la relation entre la fréquence de mobilité et les motifs de déplacements ; nous ne pouvions aborder l'une sans faire référence à l'autre.

Nous distinguons deux types de déplacements: obligatoires (l'école, travail, courses...) et non obligatoires (loisirs, rencontres avec ami.e.s ou famille...). Cette classification nous a permis de mesurer la fréquence de mobilité par rapport à leurs formations avant la pandémie et durant la pandémie. Si nous présentons la mobilité par rapport à la COVID-19 c'est parce que nous avons noté des changements dans les fréquences de mobilité urbaine de nos participants avant et durant la pandémie, ce que nous résumons dans tableau ci-dessous (tableau 5.1).

Tableau 5. 1 : Motifs et fréquences de déplacements des étudiants internationaux maghrébins à Montréal avant et durant la COVID-19

Motifs de déplacements		Fréquences			
		Avant COVID-19		Durant COVID-19	
		Universitaires	DEP	Universitaires	DEP
Déplacements obligatoires	École	++++	+++++	+	-
	Travail	+	+	+	+++++
	Courses	++	++	+++	+++
Déplacements non obligatoires	Découvrir la ville	+	++	++	+++++
	Tourisme	+	+	+	++++
	Balades et loisirs	+	++	++	++++
	Visiter des ami.e.s ou un membre de la famille	++	+++	+++	+++++
	Sorties avec des ami.e.s ou un membre de la famille	++	++	+++	+++++

Source : Auteur

5.3.1 Avant la pandémie (COVID-19)

5.3.1.1 Les étudiants universitaires

Les entretiens que nous avons menés sur la vie quotidienne avant la pandémie montrent que la majorité des déplacements des étudiants universitaires étaient pour des motifs obligatoires. Ils résumaient leurs discours en trois phrases : « de la maison à l’université, du travail à la maison...et je fais mes courses en chemin ». Ces étudiants qui n’ont pas changé de formation et qui ont décidé de poursuivre leurs études en maîtrise visent l’excellence dans leur parcours académique. Selon

eux pour atteindre cet objectif, ils doivent travailler deux fois plus que leurs collègues parce qu'ils ne connaissent pas encore le système éducatif ici, qui est complètement différent des systèmes dans leur pays d'origine. Cette volonté de vouloir réussir s'accompagnait souvent d'un sentiment d'infériorité, du moins au début de leur parcours. Ils se comparaient souvent aux autres étudiant.e.s issu.e.s des pays du Nord (Canada, USA, pays européens). Cette situation ajoute une pression supplémentaire, donc, ils préfèrent passer beaucoup plus de temps à travailler sur leurs projets universitaires qu'à faire autre chose comme sortir avec des ami.e.s.

Tu sais, on a toujours tendance à se voir inférieur par rapport aux étudiants du Nord, donc pour combler ce vide, tu dois beaucoup travailler sans arrêt pour avoir un sentiment de satisfaction personnelle...en plus, on n'a pas droit à l'échec. Peut-être par ego mais aussi par pression familiale, mais tu dois réussir et tu dois être excellent... donc, quand je ne travaille pas, je suis à la bibliothèque (Anis, Maîtrise)

Après 6 mois de leur arrivée à Montréal, nous nous attendions à un discours différent du premier, mais nous avons été surpris par des propos similaires à ceux de la première rencontre. Ils sont beaucoup moins inquiets de leur niveau et se sentent plus à l'aise avec le modèle d'enseignement canadien. Cependant, ils veulent tous avoir, ou garder, la bourse d'exemption des frais majorés offerte par les universités et le gouvernement canadien aux étudiant.e.s internationaux. Cette bourse n'est offerte qu'aux étudiant.e.s internationaux au parcours « excellent » après la première session. Elle est renouvelable après chaque session à condition de garder le même niveau d'excellence (il ne faut avoir que des A).

Tu sais j'ai travaillé très dur pendant la première session pour avoir la bourse d'exemption et je n'ai pas l'intention de la perdre. Je dois faire des sacrifices pour cela mais j'aurai du temps pour connaître Montréal après la fin de mes études (Fadi, Maîtrise)

Nous voyons ici que nos participants donnaient la priorité à leur réussite scolaire et reportaient les autres activités possibles à l'été ou à après la fin des études (découvrir la ville, voir ses ami.e.s, sortir dans un restaurant ou café). La phrase qui continuait de revenir souvent au début de chaque entrevue était : « Maison, université, travail ». À ce moment nous avons compris qu'ils ne pourraient jamais nous parler de mobilité parce qu'ils ne vivaient pas les espaces urbains de Montréal. Ils se déplaçaient pour se rendre de la maison à l'université et au travail ou pour faire les

courses. Même avec les questions de relance, ils n'avaient rien à dire. En outre, l'expérience du premier hiver québécois a accentué leur penchant pour la sédentarité. En effet, ils préféraient travailler à la bibliothèque que d'affronter un froid glacial « L'hiver n'est pas fait pour sortir...la bibliothèque est bien chauffée pour nous accueillir... » (Wael, Maîtrise). La majorité d'entre eux ignoraient tous des activités hivernales possibles à l'extérieur : « ...il n'y a rien à faire dehors en hiver...on est comme des animaux en hibernation, sauf que nous on doit se rendre à l'université et travailler... » (Anis, Maîtrise).

La situation de Sajed et de Ramzy était différente. Étant boursiers, ils devaient effectuer des travaux pour leurs laboratoires de recherche en plus de leurs projets de maîtrises. Par ailleurs, pour garder leur financement, ils ne devaient obtenir que des A dans leur cours et séminaires.

C'est comme si je n'ai pas le droit de m'amuser. Je n'ai vraiment pas de temps libre. Quand on m'a proposé la bourse, on m'a bien expliqué que pour la garder je dois avoir que des A dans mes cours. C'est pour ça que je dois travailler très dur en plus de travailler sur les projets de mon professeur au laboratoire (Ramzy, Maîtrise).

De temps à autre, ils se permettaient une balade dans le quartier, en ville ou une sortie avec leurs ami.e.s. Le justificatif « manque de temps libre » revient souvent dans leurs discours et semble être le facteur principal de la sédentarité de ces étudiants. Cela ne les a pas empêchés de penser à leurs projets de mobilité pour l'été quand ils auront plus de temps libres.

Je veux sortir, voir mes ami.e.s et faire des activités. Je vois des ami.e.s qui sortent et profitent de la vie sur leurs stories d'Instagram, mais moi je ne peux pas me le permettre encore. J'ai plus important pour le moment, après, après » (Liamin, Maîtrise)

5.3.1.2 Les étudiants de DEP

Si les entretiens avec les universitaires ont nécessité des relances sur la pratique de la mobilité urbaine, les étudiants de DEP ont bien compris l'exercice. À l'inverse des universitaires, les étudiants de DEP étaient beaucoup plus mobiles. En effet, le manque d'intérêt vis-à-vis des études leur permettait d'avoir du temps libre pour des visites touristiques et des soirées entre ami.e.s. Mais surtout, ils disposaient tous d'une voiture pour le travail de livreur et, selon eux, elle leur permettait

de se déplacer rapidement et facilement sans aucune limite géographique ou temporelle. Nous voyons ici l'influence que peut avoir le moyen de déplacement dans la mobilité urbaine. Contrairement aux universitaires qui privilégiaient les transports en commun, les étudiants de DEP préfèrent se déplacer en voiture sans aucune contrainte sauf celles du prix de l'essence et les problèmes de stationnement à Montréal.

Vive la voiture...je suis beaucoup mieux comme ça, c'est vrai que j'ai plus de factures comme celle de l'essence ou les tickets à cause du stationnement mais c'est toujours mieux que le métro et le bus (Bilel, DEP)

Durant la première rencontre, ces étudiants étaient plus suspicieux que les universitaires mais, une fois le lien de confiance établi entre nous ils étaient plus ouverts à la discussion. Un mois après leur arrivée à Montréal, ils avaient déjà tous changé de formation et ont repoussé le début de leurs études. Tous sauf Ilyes avaient déjà un emploi à temps plein (livreur, commis, caissier). Ils montraient déjà des signes de grande mobilité urbaine.

Ilyes, qui n'avait pas encore un emploi, passait ses journées dehors. Il se déplaçait en métro pour mieux « connaître » la ville. Il avait mis au point une stratégie précise pour apprendre à connaître Montréal. Il prenait le métro et descendait dans une station au hasard et partait à la découverte des quartiers qui l'entouraient. Les amis qui l'hébergeaient ne pouvaient pas toujours sortir avec lui parce qu'ils étaient occupés par le travail et l'école. Cela n'empêchait pas Ilyes de faire le touriste seul : « je voulais tout savoir sur Montréal et apprendre à la connaître. Je trouve ça normal de visiter et connaître la ville où je vais vivre maintenant ». Rapidement, il a acheté une voiture lui aussi et a travaillé dans la livraison. Après 6 mois, le quotidien d'Ilyes a beaucoup changé mais il trouvait toujours du temps pour sortir avec ses amis :

Maintenant je n'ai pas beaucoup de temps libre comme avant. Entre le travail et les études, je préfère passer mon temps libre avec mes amis, chez eux, chez moi, dehors...je suis souvent seul dans ma voiture à faire des livraisons (Ilyes, DEP).

La réalité des autres étudiants de DEP n'est pas si différente de celle d'Ilyes. Si lui avait pris le temps de visiter Montréal en un mois, eux l'ont fait sur plusieurs semaines. Le travail ne les empêchait pas d'aller à la découverte de Montréal. Toutefois, ils préféraient attendre les fins de semaine pour profiter des journées libres de leurs amis qui leurs faisaient visiter la ville. Ils

pouvaient se permettre des journées de repos où ils sortaient entre ami.e.s et profitaient des couleurs de l'automne parce qu'ils craignaient l'hiver. Après six mois, ils avaient tous une voiture, travaillaient dans la livraison et connaissaient assez bien Montréal. Avec le début des études¹⁹, ils n'avaient plus autant de temps libre pour sortir comme avant. Ceux qui avaient des cours de soir devaient travailler le matin et ceux qui devaient être à l'école le matin, travaillaient les soirs et les fins de semaine.

Je n'ai plus beaucoup temps comme avant, je dois travailler, comme tu le sais, le DEP coûte vraiment cher...donc, avant que j'achète une voiture, je travaillais dans un supermarché (XX). Après les cours, directement le travail. Et, les fins de semaine, je les passais au travail. Maintenant avec une voiture, après l'école, la livraison. Contrairement à mon ami et colocataire, lui il a des cours de soir donc il travaille le matin (Massinissa, DEP).

En somme, le manque de temps libre était le principal facteur de sédentarité chez tous nos participants. À une différence près; les universitaires étaient plus occupés avec les études et les étudiants de DEP avec le travail.

5.3.2 Durant la pandémie (COVID-19)

5.3.2.1 Les étudiants universitaires

La première vague et les premiers mois de la pandémie ont eu un grand impact sur la mobilité urbaine des universitaires. Ils n'avaient plus accès aux universités et la majorité d'entre eux se sont retrouvés sans emploi. Comme nous l'avons déjà mentionné, beaucoup ont songé à faire de la livraison mais ils ont préféré le télétravail. Avec les études et le travail à domicile, ils ne sortaient que pour faire leurs courses. En passant à la vie en ligne, la majorité d'entre eux se sont complètement déconnectés du monde extérieur et de leurs amis. Même après la fin des cours, ils restaient devant leurs ordinateurs pour avancer leur projet de maîtrise : « avant c'était, maison, travail, université...à cause de la pandémie c'est devenu; maison, maison, maison » (Moussa, Maîtrise). Liamin est allé au bout du projet de livreur. Il a acheté une voiture et il a commencé à

¹⁹ Les formations de DEP n'ont pas un agenda fixe et les écoles de formation professionnelle n'ont pas tous le même agenda.

travailler dans la livraison les soirs et les fins de semaine, quand il le pouvait (priorité aux études). Durant cette période, ils essayaient toujours de trouver un peu de temps libre, dans la mesure du possible, pour sortir en ville seul ou entre ami.e.s mais les études passaient avant tout. Cependant, ils étaient très mobiles durant les deux mois de vacances de l'été. Étant étudiants internationaux, la session d'été est obligatoire pour demeurer en étude à temps plein. Mais durant les deux mois de juillet et août, ils voulaient profiter au maximum pour enfin connaître la ville où ils vivaient depuis presque un an. Entre lieux touristiques et parcs urbains, ils ont montré une bonne connaissance de la ville de Montréal. Ils ont visité et se sont appropriés plus de lieux et d'espaces que les étudiants de DEP.

Maintenant, je peux te dire, je vis à Montréal et je connais ma ville. Dès qu'on a remis nos travaux de la session d'été, on est sorti avec mes ami.e.s. En plus, on ne s'est pas vu depuis longtemps à cause de la COVID-19. On sortait presque tous les jours. Au début, on découvrait...jamais le même endroit deux fois. Après on a commencé à revenir à des parcs et on a commencé à trouver nos repères et nos endroits préférés à Montréal (Fadi, Maîtrise)

5.3.2.2 Les étudiants de DEP

Durant la pandémie, les étudiants de DEP sont devenus encore plus mobiles. Avec les cours en ligne, ils avaient la possibilité de se connecter sur leurs smartphones et travailler en parallèle. Donc, ils pouvaient avoir plus de temps libre pour voir leurs ami.e.s et visiter des lieux touristiques de Montréal, sans les touristes. Pour eux, le confinement était l'occasion ou jamais pour mieux connaître cette ville : « bien que maintenant je la connais assez bien mais vu que j'ai du temps, avec mes amis, on a décidé de découvrir d'autres endroits de Montréal » (Kamel, DEP).

D'après nos entretiens, ils avaient tous adopté le même mode de fonctionnement : travailler sans arrêt et suivre les cours en ligne sur leur téléphone en voiture. Ils voulaient tirer profit de leur nouveau statut comme travailleurs essentiels surtout que la livraison n'a jamais été aussi payante « de toute façon on fait tous comme ça maintenant...et les professeurs sont d'accord » (Bassim, DEP).

Le travail de livreur avec *Uber*, *DoorDash* et *SkipTheDishes*²⁰ consiste à se déplacer entre les quartiers de Montréal et attendre que l'application sur le smartphone sonne pour aller récupérer une commande dans un restaurant et l'apporter au client chez lui dans n'importe quel quartier de Montréal. Au moment où le gouvernement québécois a interdit les déplacements pour freiner la pandémie, nos participants, qui étaient des travailleurs essentiels, devaient faire le plus de déplacements possibles. Cette situation leur a permis d'être des acteurs hypermobiles et de bien connaître Montréal. Ils étaient en déplacement constant toute la journée et sans beaucoup échanger avec d'autres personnes.

Je travaille comme livreur donc je me déplace beaucoup. J'essaye de concentrer mes activités dans les quartiers centraux. Maintenant, je connais très bien ces endroits, je peux même me déplacer à Montréal sans GPS (Ilyes, DEP).

Dans la prochaine section nous verrons pourquoi les étudiants de DEP sont sédentaires malgré leurs multiples déplacements.

5.4 Les espaces visités

La géographie des lieux et des espaces les plus visités, voir appropriés, changeait à chaque rencontre. C'est pourquoi cet axe nécessitait une autre structuration, selon une variable temporelle, soit « le temps passé à Montréal ». Le tableau 5.2 résume les lieux les plus visités par nos participants par rapport aux trois rencontres que nous avons eues avec eux.

²⁰ Uber, DoorDash et SkipTheDishes sont les applications de livraison en ligne les plus utilisés par nos participants.

Tableau 5. 2 : Les endroits les plus fréquentés par nos participants par rapport au temps passé à Montréal.

	Temps 1 (1 mois)	Temps 2 (6 mois)	Temps 3 (12 mois)
Espace/ Temps X	-Touristiques -Maison/quartier d'hôtes -Institutions de formation	-Maison -Lieux du travail -Institutions de formation	-Grands parcs de Montréal. -hors l'île avec des ami.e.s (Mobilité spatiale)
Constants	Des espaces/lieux qui leur rappellent leurs espaces préférés dans leurs pays d'origine.	Des espaces/lieux qui leur rappellent leurs espaces préférés dans leurs pays d'origine.	Des espaces/lieux qui leur rappellent leurs espaces préférés dans leurs pays d'origine.
Après 6 mois	/	-Premiers lieux qu'ils ont visités à Montréal -Espaces visités avec des ami.e.s -Maisons/quartiers d'ami.e.s et copines	-Premiers lieux qu'ils ont visités à Montréal -Espaces visités avec des ami.e.s -Maisons/quartiers d'ami.e.s et copines

Source : Auteur

5.4.1 Temps 1 (après un mois à Montréal)

Un mois après leur arrivée, la majorité d'entre eux nous parlaient des lieux touristiques comme le Vieux Port ou le Mont-Royal. Ils évoquaient souvent les quartiers où ils sont installés et les quartiers de leurs universités. D'autre part, beaucoup d'entre eux nous parlaient des espaces qui leur rappelaient leurs endroits préférés dans leur ville d'origine. Prenons l'exemple d'Ilyes qui est originaire de Constantine²¹. Ses endroits préférés à Montréal sont l'esplanade de la statue « Trois Disques de Calder » au parc Jean Drapeau et le belvédère du Mont-Royal. Il trouve que les ambiances de ces deux espaces lui rappelaient beaucoup « le monument au Mort » à Constantine, une sorte de belvédère qui donne sur les champs de sa ville d'origine. Il passait beaucoup de temps là-bas avec ces amis. Recréer et revivre les mêmes ambiances urbaines de son espace préféré de

²¹ Une ville à l'est de l'Algérie connue pour son site géographique particulier.

la ville d'origine, lui procurait, selon ses dires, un sentiment de « familiarité et de bien-être ». La figure 5.3 résume la géographie de ces endroits.

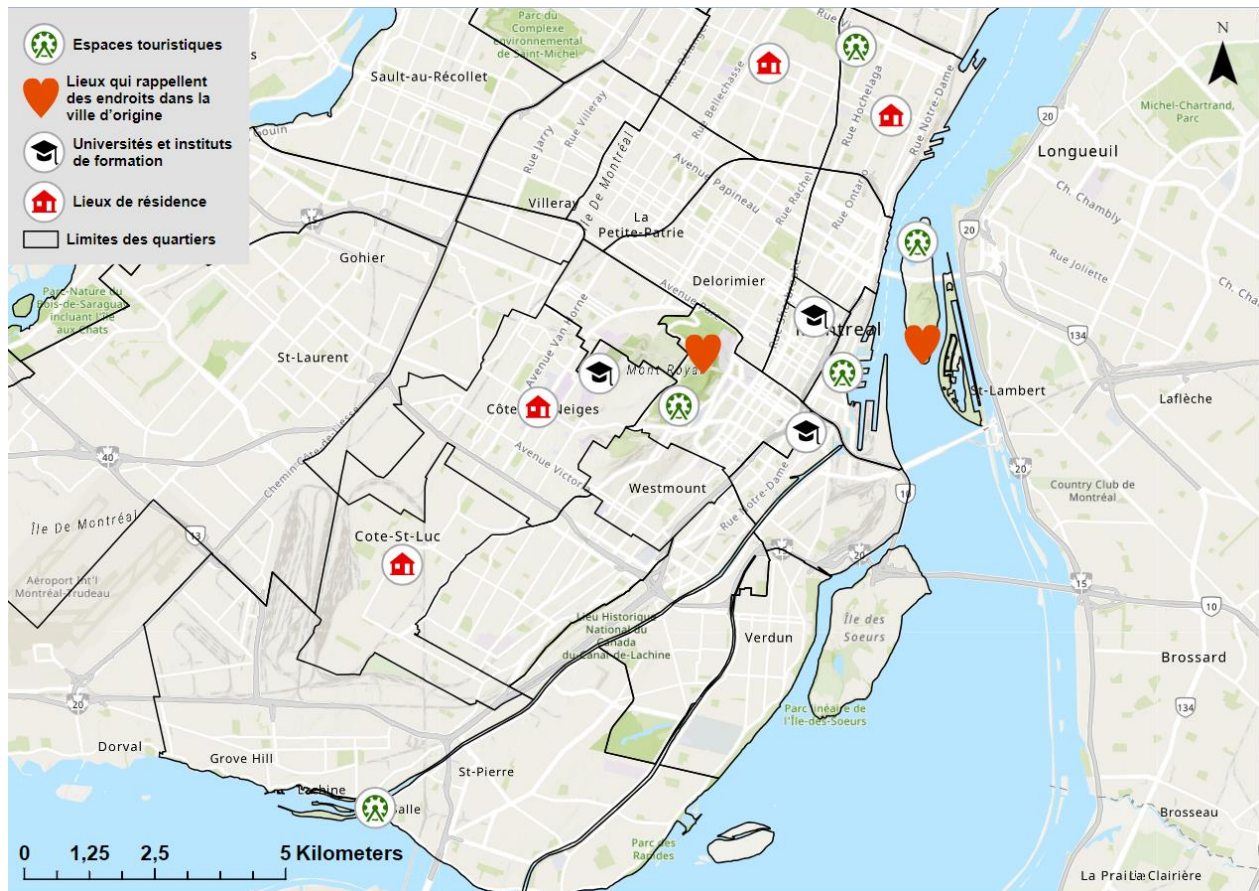


Figure 5. 3 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux durant leur premier mois à Montréal.

Source : Auteur

5.4.2 Temps 2 (Après 6 mois à Montréal)

La deuxième rencontre nous a révélé une sédentarité chez la majorité de nos participants que nous associons au facteur climat. La figure 5.4 présente la géographie des espaces évoqués durant cette rencontre. Ils me répétaient souvent : « L'hiver, tu restes chez toi ». Ils ne mentionnent plus les lieux touristiques dans leur discours mais ils nous parlent des endroits qu'ils ont déjà visités avec leurs ami.e.s et qu'ils ont aimés. Ils parlent de ces espaces comme une découverte et disent vouloir

y retourner dès la fin de l'hiver. Pour la majorité de nos participants, il n'y a pas de vie extérieure possible en hiver.

C'est l'hiver... j'ai arrêté de sortir en novembre moi. Quand je veux voir des ami.e.s, on se rencontre chez quelqu'un... qu'est-ce que tu veux que je fasse dehors en hiver. Je passe assez temps dans ce froid à cause du travail (Kamel, DEP)

Ils évoquaient souvent les premiers endroits qu'ils ont visité à Montréal comme espaces « appropriés » et à visiter après l'hiver trouvant l'ambiance hivernale triste et ne voulant pas gâcher « l'amour » qu'ils ont pour ces espaces.

Écoute, cet endroit est comme sacré pour moi maintenant...je ne veux pas que le froid et cette ambiance triste de l'hiver me bousille mon endroit...je ne veux pas le détester tu sais (ironiquement) (Sofiane, DEP).

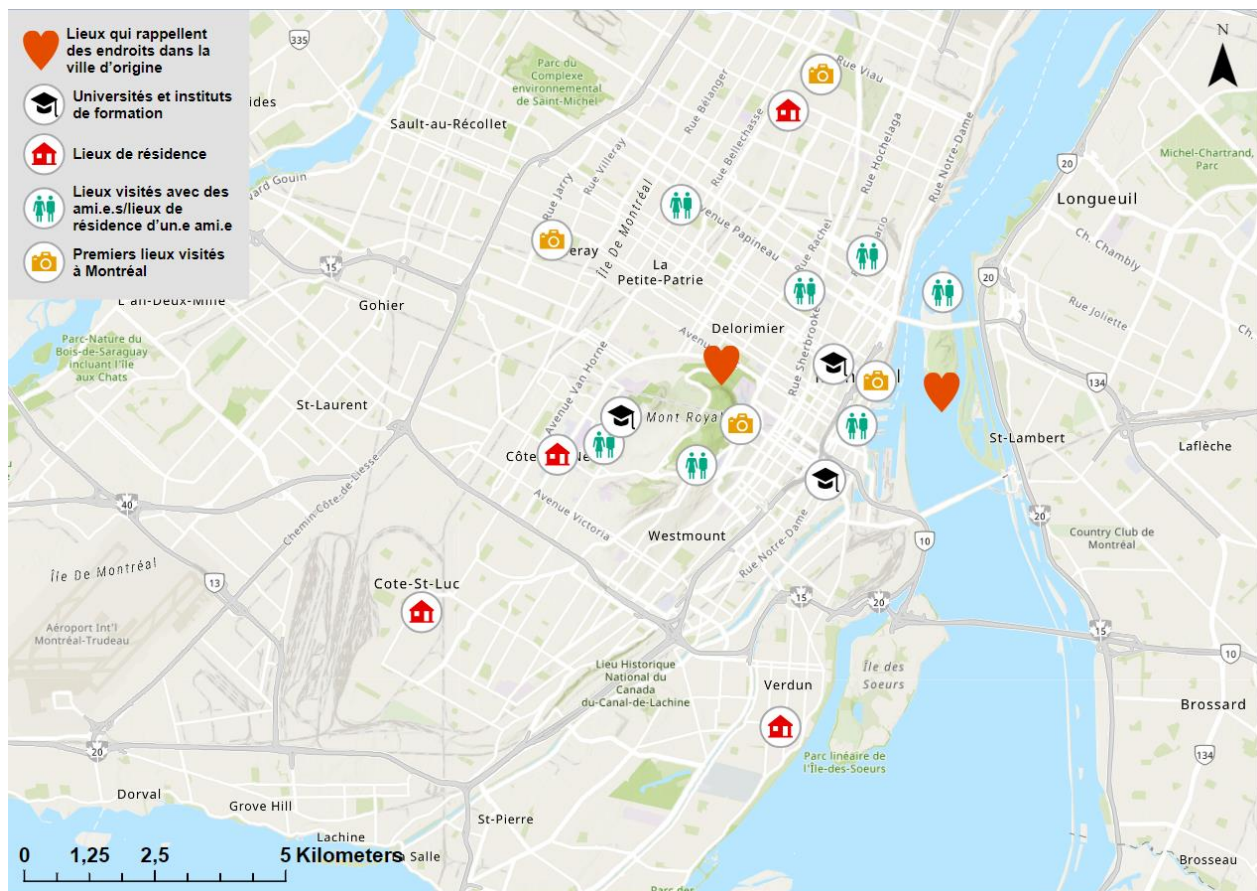


Figure 5. 4 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux après 6 mois à Montréal

Source : Auteur

5.4.3 Temps 3 (Après 12 mois à Montréal)

Un an après leur arrivée, nous avons remarqué que nos participants ont acquis ce que nous appellerons « une culture de mobilité et de vie urbaine ». Ils avaient compris que la mobilité est une nécessité dans une ville telle que Montréal. Ils nous parlaient rarement de leurs quartiers, voire jamais. Nous supposons que c'est une des conséquences du confinement. À force de rester à la maison ou de se balader seulement dans leur quartier durant des mois, ils voulaient profiter de l'été pour sortir de cet environnement et fréquenter d'autres espaces. L'été leur a permis d'être beaucoup plus mobiles. Ils ont découvert une vie d'extérieur dans les parcs de Montréal qui leur était étrangère dans leurs villes d'origine. Ils nous parlaient de leurs moments aux parcs avec leur amis comme une nouvelle expérience urbaine. Parmi les parcs qui reviennent souvent : parc Jarry, parc La Fontaine, le parc Dieppe, le parc René Levesque (figure 5.5). Pour paraphraser (Germain et Bendjaballah 2022), les Montréalais ont une culture de sociabilité publique et aiment se retrouver dans des espaces urbains et les lieux publics. Après leur premier été à Montréal, nous avons remarqué que nos participants ont aussi acquis ces compétences de sociabilité publique basée sur l'inattention civile.

Si on cherche Sajed, il est au parc Jarry... j'ai essayé d'autres parcs comme La Fontaine ou Maisonneuve mais moi je préfère Jarry. L'ambiance là-bas est différente. J'ai des amis qui préfèrent La Fontaine mais moi je n'ai pas aimé. Je suis beaucoup plus à l'aise dans le parc Jarry ou peut-être René-Levesque...mais lui est un peu loin pour moi, comme tu sais je n'ai pas de voiture (Sajed, Maîtrise)

C'est cool ici, il y a des parcs un peu partout où tu peux juste mettre une serviette et y passer la journée avec tes amis, ta copine ou seul...personne ne nous dérange...ça fait du bien (Kamel, DEP)

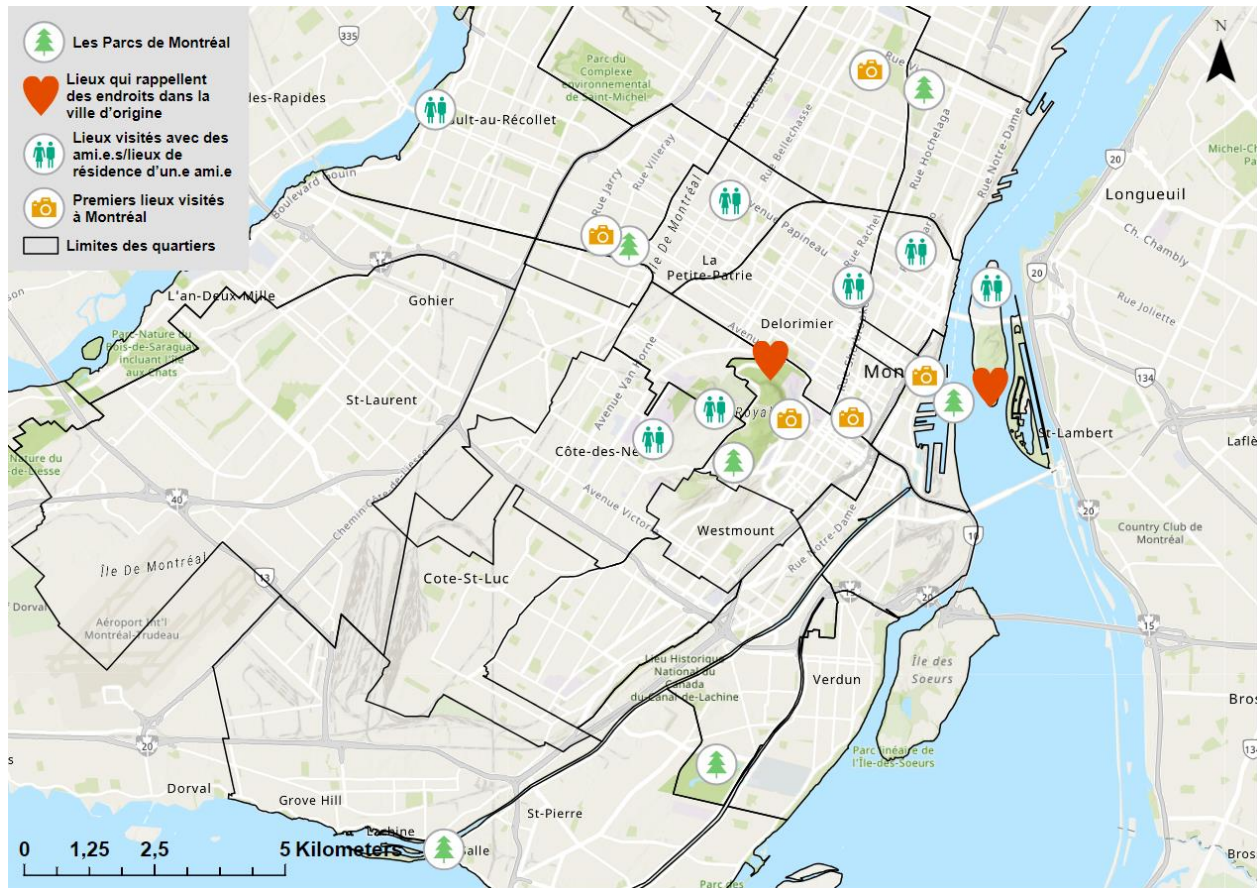


Figure 5.5 : La géographie des endroits les plus visités par les étudiants internationaux après 12 mois à Montréal

Source : Auteur

D'autres espaces apparaissent sur les cartes de nos participants; Les premiers lieux qu'ils ont visités à Montréal et les espaces qu'ils ont déjà visités avec des ami.e.s. Ils montraient un intérêt pour ces endroits durant la deuxième rencontre et leurs discours durant la troisième rencontre témoignaient de la sincérité de leurs « sentiments » envers ces espaces :

- Le centre-ville de Montréal²² revenait souvent dans les espaces publics les plus fréquentés. Pour quelques-uns, c'était le premier endroit qu'ils ont visité à leur arrivée. Pour d'autres, c'était l'espace urbain qui incarnait le « rêve américain ». Prenons l'exemple de Kamel ; les ambiances urbaines du centre-ville lui donnaient l'impression de vivre son rêve. Quand il regardait des films américains dans sa chambre en Algérie, son plus grand souhait était

²² Pour nos participants le centre-ville commençait du complexe Desjardins à l'est jusqu'à la station Atwater à l'ouest.

de pouvoir un jour prendre un café au Starbucks et se balader entre les tours de Manhattan. Aujourd'hui, il peut prendre un café au Tim Hortons et se balader sur Sainte-Catherine. Pour lui, c'est la même chose : « quand je suis sur Sainte-Catherine avec mon ami, je me sens bien. J'ai l'impression d'avoir accompli un de mes rêves...pour la première fois de ma vie » (Kamel, DEP).

- Étonnamment, les cafés et les bars ne figurent pas dans le tableau et sur les cartes (figure 5.3 ; 5.4 ; 5.5). Tous nos participants, sauf deux, ne fréquentent pas les bars pour des raisons religieuses mais ces deux participants disent qu'ils n'ont pas eu le temps de découvrir beaucoup de bars à cause de la COVID-19. Après des relances, Massinissa et Fadi nous ont parlé de leurs cafés préférés. Durant la première et la deuxième rencontre, Fadi était encore étudiant et il nous parlait souvent du Tim Hortons à côté de la station Guy Concordia. Quand nous lui avons demandé pourquoi ce Tim, il disait se sentir à l'aise dans cet endroit. Il préférait toujours rencontrer sa copine et ses ami.e.s là-bas. C'était le lieu et le point de rencontre avec son réseau personnel. Souvent, il prenait un café et s'installait devant la baie vitrée pour faire ses devoirs et « observer la vie urbaine du centre-ville de Montréal » (Fadi, Maîtrise). Après la fin de ses études, il ne voulait plus revenir dans ce café parce qu'il lui rappelait beaucoup le stress des examens et de la réforme du PEQ. Des souvenirs qu'il veut oublier et il voulait vivre le passage vers la vie professionnelle en changeant d'espace. Il a commencé à fréquenter le Starbucks en face parce qu'il avait besoin de vivre les ambiances urbaines de centre-ville « J'ai déménagé, j'habite à Hochelaga maintenant mais je dois prendre mon café là-bas...je sais que c'est cliché, mais c'est comme un besoin pour que je n'oublie pas où je suis et que je me sens comme une satisfaction quand je suis dans cette partie de Montréal » (Fadi, Maîtrise). Massinissa nous a parlé d'un autre Tim Hortons, celui sur René-Lévesque Ouest. Lui aussi nous dit que l'un de ses rêves était de reproduire et vivre un moment précis dans un film. Il ne se rappelait pas le nom du film mais la scène d'une personne dans un café avec une vue sur les tours de New-York l'a marqué. S'il a choisi ce café c'est parce qu'il trouvait les mêmes ambiances urbaines et architecturales représentées dans la scène en question « Je ne connaissais pas ce café, je suis allé prendre une commande d'un client et quand je suis rentré j'avais l'impression que tout m'est revenu d'un coup et j'ai su que j'ai trouvé *my place* » (Massinissa, DEP).

- Les supermarchés sont surtout évoqués comme lieu de travail. Avec des questions de relance, nous essayons de savoir s'il y a un marché préféré plus qu'un autre. Aucun de nos participants n'a de supermarché préféré. Nous avons remarqué que le choix des supermarchés est guidé par des affinités socioculturelles.

Je n'ai pas UN supermarché où je fais mes courses...le plus important c'est qu'il soit halal et proche de chez moi...quoi que je préfère les supermarchés maghrébins parce que je peux trouver tout ce que je cherche là-bas...et ils sont nombreux à Montréal (Koceila, DEP)

Mais, ils nous parlent aussi de Costco ou de Maxi pour les bas prix et pour leur formule de vente : « des fois on se donne rendez-vous avec des amis pour aller faire des courses à Costco...c'est comme faire ses courses en gros » (Liamin, Maîtrise). Nos observations sur les supermarchés rejoignent celles de Germain *et al.* (2021) dans leur rapport sur « Du quartier aux infrastructures d'arrivées? Les territoires d'hospitalité dans les temps hostiles ». Les nouveaux arrivants de Saint-Laurent choisissent leurs supermarchés pour leurs prix et les affinités culturelles avec leur pays d'origine (Germain et al. 2021).

Un dernier point très important à aborder dans cette section est l'absence totale de lieux de culte (exemple : les mosquées). Comme nous venons de le mentionner, la majorité de nos participants sont des musulmans pratiquants. Ils ne fréquentent pas les bars mais apparemment, par manque de temps, ils ne fréquentent pas les mosquées non plus. D'après eux, les mosquées sont loin de leurs lieux de travail et de leurs écoles. De plus, la prière du vendredi doit avoir lieu dans une mosquée mais ils n'ont pas congé cette journée. Quelques étudiants de DEP disent pouvoir trouver un moment les vendredis entre deux livraisons, ils vont à la mosquée la plus proche de chez eux quand c'est l'heure de la prière, jamais la même mosquée, rarement le même quartier.

Nous voyons ici que nos participants ne fréquentent pas tous les mêmes espaces urbains. Les cartes (figures 5.3 ; 5.4 ; 5.5) montrent qu'après un an, ils préfèrent diversifier les espaces publics qu'ils fréquentent et s'éloigner des quartiers où, selon eux, il y a trop de « Maghrébin.e.s » (Petit Maghreb, Saint-Léonard, des parties du nouveau Rosemont), alors que certains d'entre eux y résident.

5.5 Les profils de mobilité et facteurs d'influence

À partir de ces trois critères, nous proposons une typologie des profils de mobilité urbaine basée sur la fréquence et les espaces appropriés. Nous empruntons ici la classification proposée par Terrier (2009) dans sa recherche sur la mobilité spatiale des étudiant.e.s internationaux en France: Étudiants sédentaires, moyennement mobiles, très mobiles et étudiants hypermobiles.

- 1) **Étudiants sédentaires** : Nous regroupons dans ce profil les étudiants qui ont montré une très faible mobilité. Beaucoup d'universitaires appartiennent à ce groupe à cause de leur gestion serrée du temps ou par manque d'intérêts. En plus de leur faible mobilité, ils ne fréquentent que très peu d'espaces urbains et ils ne se sont approprié aucun endroit tout au long de notre terrain (durant un an).
- 2) **Étudiants moyennement mobiles** : Les étudiants de ce profil sont plus mobiles que ceux du précédent groupe. Malgré cela, le nombre des espaces urbains fréquentés reste faible (un espace ou deux). Nous retrouvons dans ce groupe des universitaires et des étudiants de DEP qui ne se déplacent que pour le travail ou pour voir leurs amis.
- 3) **Étudiants très mobiles** : les personnes de ce profil se caractérisent par une forte mobilité urbaine. Ils fréquentent beaucoup d'espaces urbains et construisent un sentiment d'attachement avec plusieurs d'entre eux. La majorité de nos participants se retrouvent dans ce groupe. Ils arrivent à s'approprier plusieurs espaces avec et grâce à leurs amis.
- 4) **Étudiants hypermobiles** : Les étudiants de ce groupe vivent l'expérience de la mobilité urbaine plus souvent que les autres. Nous retrouvons plus d'universitaires que d'étudiants de DEP dans ce groupe. En effet, si nous éliminons les déplacements que font ces derniers pour leur travail de livraison, nous verrons qu'ils sont plus proches du profil précédent que de l'hypermobilité. Alors que les étudiants de maîtrise ont pratiqué la mobilité urbaine comme nous la définissons et nous verrons qu'ils ont réussi à s'approprier plusieurs espaces publics de Montréal.

Cette classification ascendante hiérarchique nous a amené à nous poser la question : quelles sont les facteurs qui peuvent influencer la mobilité urbaine des étudiants maghrébins à Montréal? En revenant à nos entrevues nous avons identifié quelques facteurs qui ont eu une influence directe,

ou indirecte, sur leurs fréquences de déplacement et sur leur capacité à s'appropriier des espaces urbains à Montréal: les caractéristiques individuelles, les langues maîtrisées, les moyens de déplacement, le climat, les liens sociaux, la formation et le plus important, le temps disponible. La figure 5.6 ci-dessous illustre ces facteurs et la force de leur influence sur la mobilité ou sédentarité des étudiants internationaux.

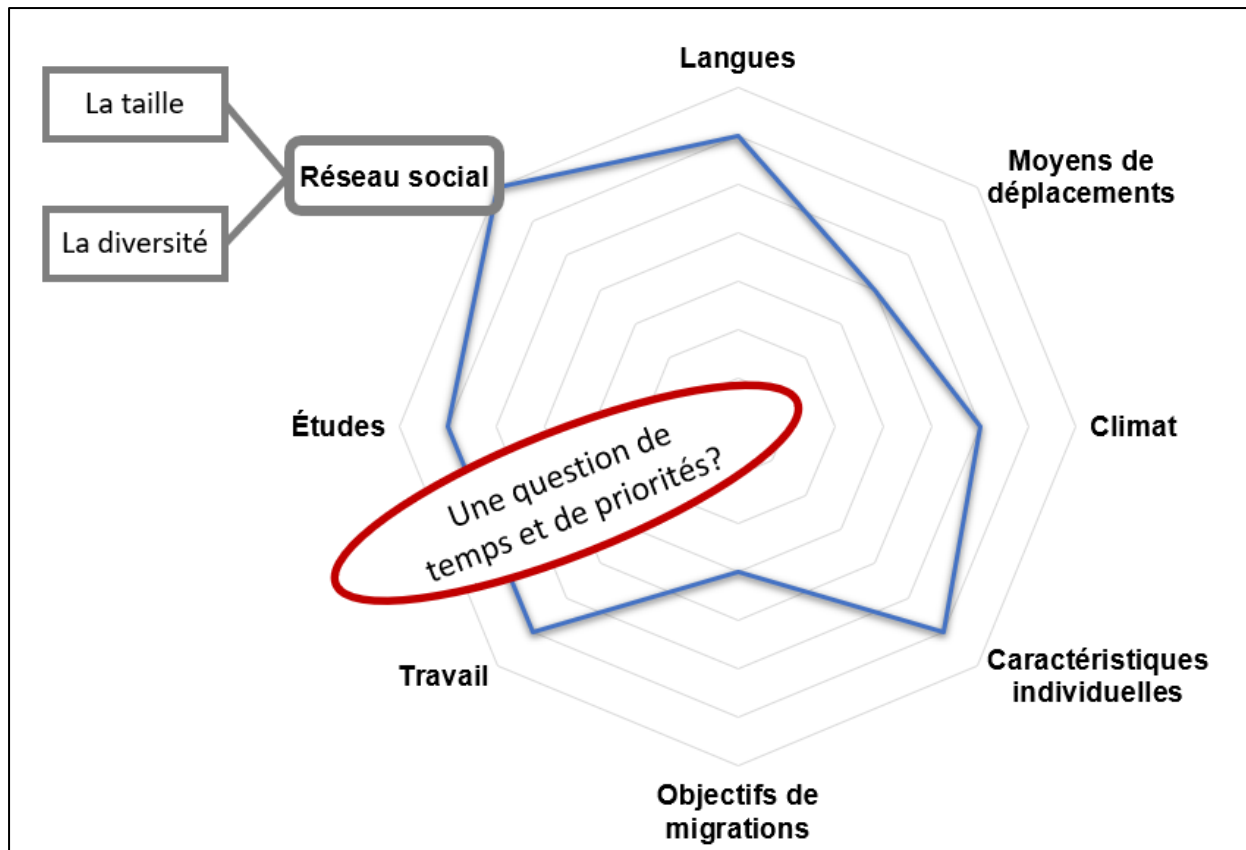


Figure 5. 6 : Les facteurs qui influencent la mobilité urbaine des étudiants internationaux maghrébins à Montréal
Source : Auteur

5.5.1 Les caractéristiques individuelles

La mobilité est avant tout un choix. Le meilleur exemple de ce que nous avançons est notre participant Wael. Il dit être quelqu'un de mobile mais qui ne fréquente pas beaucoup d'espaces urbains sauf pour les visiter. En même temps, il se définit comme une personne sédentaire qui aime la maison et nos premières questions sur sa vie quotidienne au Maroc nous le confirment. La ville

où il travaillait pendant des années avant de venir à Montréal lui est toujours étrangère. Il préfère recevoir ses ami.e.s chez lui ou aller les voir chez eux que de les rencontrer dans un parc. Il n'aime pas les cafés et ne veut pas avoir d'attache avec les espaces urbains d'une ville que selon lui, il va quitter tôt au tard, donc il reste souvent à la maison à travailler sur son projet de maîtrise et ses devoirs.

Je n'aime pas trop sortir et je ne veux pas m'attacher à Montréal parce que je compte bien la quitter un jour. Je ne veux pas qu'elle soit un obstacle quand je trouve une autre opportunité professionnelle dans une autre province ou ailleurs dans le monde (Wael, Maîtrise)

La mobilité est un choix qui demande des compétences. Si Wael est sédentaire par choix, Moussa, Ramzy et Bassim étaient sédentaires par manque de savoir-faire. Durant la première et la deuxième rencontre, ils nous ont confié qu'ils ne savaient où aller et comment faire. Après 6 mois à Montréal, ils ne connaissaient que les alentours de leurs quartiers de leurs institutions et de leurs lieux de travail. Mais les choses avaient changé durant la troisième rencontre. Grâce à son travail de livreur, Bassim a appris comment se déplacer à Montréal et comment se repérer avec le GPS et avec les grands boulevards de la ville. Il ne se déplaçait qu'en voiture et ne connaissait rien des réseaux de transports en commun. Ramzy a réussi à acquérir les compétences de mobilité grâce aux réseaux sociaux : « au début, c'était difficile de savoir où et quand prendre le bus ou le vélo mais avec le temps j'ai appris à utiliser les applications comme *Transit*²³ et j'ai appris à me positionner dans le GPS...et quand je voulais sortir j'allais voir sur Instagram ou poser la question à Siri (google) » (Ramzy, Maîtrise). L'apprentissage à la mobilité de Moussa est passé par son réseau personnel qui s'est développé avec le temps. Au début, il ne connaissait personne. Il travaillait, étudiait et habitait dans le même quartier (autour de l'ETS). Il n'avait pas la carte Opus de transport et il ne trouvait pas de plaisir à sortir seul. Après un an, son réseau personnel s'est agrandi et il commençait à sortir plus souvent. Ses amis commençaient à l'inviter chez eux, à sortir dans des parcs et des cafés et c'est eux qu'ils lui ont montré comment être mobile à Montréal.

²³ Une application sur les smartphones qui permet à ses utilisateurs de savoirs quel bus prendre et à quelle heure il va passer.

5.5.1.1 Plus ils maîtrisent de langues, plus ils sont mobiles

Au-delà des aptitudes de mobilité, nous pouvons considérer les langues comme des compétences aussi. Nous avons remarqué que ceux qui maîtrisaient les deux langues, français et anglais, ne craignaient pas l'inconnu et n'avaient pas peur de découvrir de nouveaux espaces qui leurs sont étrangers. Tandis que les participants qui avaient du mal avec les deux langues (principalement les étudiants de DEP) n'osaient pas fréquenter de nouveaux espaces sans être accompagnés. L'influence de la connaissance des langues montre que nos participants ont conscience qu'en étant mobiles, ils seraient en contact avec d'autres acteurs qui ne seront pas nécessairement du même groupe ethnique qu'eux et qui ne parleront pas nécessairement la même langue d'eux.

L'exemple de Fadi qui maîtrise parfaitement quatre langues (Français, Anglais, Espagnol et l'Arabe) et celui de Kamel qui ne maîtrise que l'Arabe et moyennement le français, illustrent assez bien l'influence de ce facteur. Kamel craignait que la batterie de son téléphone le lâche et qu'il ne sache pas où il est. Il ne se déplaçait qu'en voiture. Quand il voulait découvrir plus les quartiers de Montréal, il le faisait toujours avec ses amis ou sans jamais descendre de la voiture. Contrairement à Fadi qui partait à la découverte de la ville seul ou accompagné. Il prenait le bus ou le métro et visitait de nouveaux endroits ; « si jamais je suis perdu ou incertain, je pouvais toujours demander autour de moi...j'ai même fait de nouvelles connaissances dans les parcs...avec des gens comme moi qui sont eux aussi nouveaux ici » (Fadi, Maîtrise).

5.5.1.2 Le climat « L'hiver, on reste à la maison »

Pour nos participants, les conditions hivernales de Montréal sont présentées comme un frein à la mobilité. Comme nous l'avons vu dans leurs différents propos, ils préfèrent rester à la maison en hiver. Le premier hiver à Montréal est une rude expérience surtout pour les migrant.e.s issues des pays du sud comme les Maghrébin.e.s. Pour beaucoup de nos participants, c'était la première fois qu'ils voyaient la neige de leur vie. Devant ce manque d'expérience face à l'hiver québécois, ils préfèrent rester chez eux. De plus, ils ne sont pas familiers avec les activités et sports d'hiver comme le patinage, les balades dans la neige ou les skis. D'un autre côté, l'été est la saison de la mobilité, surtout pour les étudiants universitaires. Ces derniers ont enfin trouvé un peu de temps

libre pour sortir avec leurs ami.e.s et découvrir les différents quartiers de la ville. C'est à ce moment-là qu'ils ont découvert la sociabilité urbaine dans les parcs montréalais. Donc, nous pouvons conclure que l'hiver est facteur de sédentarité et l'été est facteur qui favorise la mobilité urbaine :

C'est la première fois que je vois la neige...au début c'était excitant mais quand il a commencé à faire -10 et -15, je ne voulais plus sortir...et je voyais les gens dehors marcher normal dans ce froid...l'hiver, je reste chez moi (Wael, Maîtrise).

5.5.1.3 Les réseaux sociaux au service de la mobilité urbaine

Afin de déterminer la nature de l'influence des réseaux sociaux sur la mobilité urbaine, nous les avons comparés avec la fréquence de mobilité et les types des lieux visités. Avec nos participants, nous avons essayé de reconstruire leurs réseaux sociaux avant de leur demander d'identifier les espaces qu'ils visitaient souvent grâce à leurs ami.e.s. Cette observation nous a amené à chercher une corrélation entre les différentes composantes qui définissent un réseau social : sa taille (le nombre des individus reliés), sa diversité (l'hétérogénéité de ses membres), sa densité (les relations entre les membres) et la nature des liens (forts, faibles...) (Charbonneau et Turcotte 2002).

La triangulation des données de cet exercice avec ceux sur la mobilité urbaine nous a permis de déterminer quelles variables dans les réseaux sociaux peuvent être comparées avec la fréquence de déplacement et les lieux visités. Il nous est donc possible d'avancer que la taille du réseau personnel a une influence directe sur la fréquence de déplacement tandis que la diversité de ses membres a un impact sur les types des espaces fréquentés.

- La taille du réseau a un impact direct et fort sur la fréquence de déplacement

En comparant la taille des réseaux sociaux de nos participants avec leurs fréquences de mobilité (voir figure 5.7), nous avons noté que les étudiants très mobiles et hypermobiles avaient de larges réseaux sociaux. Ils avaient beaucoup de connaissances et d'ami.e.s avec qui sortir et chez qui passer un week-end ou une soirée. Donc, ils se déplaçaient souvent pour pouvoir rencontrer les personnes de leurs réseaux. Quant aux étudiants sédentaires ou à mobilité moyenne, ils avaient un petit réseau et ils fréquentaient très peu d'endroits en dehors de leurs quartiers : « Ce n'est pas très amusant de sortir se balader dans la ville seul » (Moussa, Maîtrise).

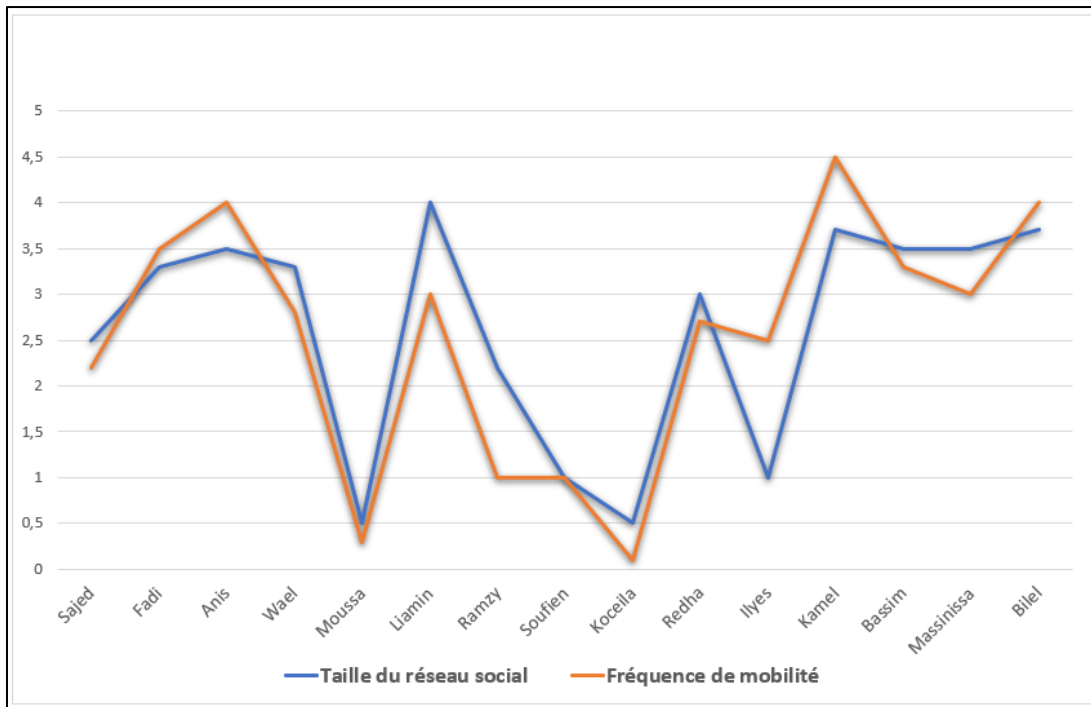


Figure 5. 7 : Les fréquences de mobilité des participants par rapport à la taille de leurs réseaux sociaux

Source : Auteur

- *La diversité des membres dans les réseaux a un impact direct sur les lieux visités*

En se référant à l'exercice des liens sociaux que nous avons proposé à nos participants, nous relevons que la majorité des étudiants de DEP ont souvent des réseaux sociaux très homogènes (genre et ethnicité). Ils restent entre maghrébins et entre hommes seulement. Cette non-diversité se reflète sur les types de lieux visités. Ils fréquentent les mêmes parcs, les mêmes cafés et les mêmes quartiers. Cette situation nous amène à questionner leur hypermobilité et à se demander s'ils ne vivent pas une sédentarité caractérisée par beaucoup de déplacements pour le travail. D'autre part, nous pouvons constater l'hétérogénéité des réseaux sociaux des universitaires à leurs cartes. Malgré leur faible et moyenne fréquence de déplacement, ils fréquentent autant d'endroits voire plus que ceux qui se déplaçaient beaucoup avec un réseau homogène.

Le tableau 5.3 synthétise la corrélation entre la variable réseau social et la mobilité urbaine. Au-delà des choix de la personne, plus un réseau est diversifié et large plus la personne pourra être mobile et plus elle fréquentera d'espaces.

Tableau 5. 8 : Corrélation entre le réseau social et la diversité des espaces fréquentés

	Réseaux homogènes	Réseaux hétérogènes
Petits réseaux	-Sédentarité. -Très peu d'espaces appropriés (voir aucun)	-Mobilité moyenne. -Appropriation de différents espaces publics.
Larges réseaux	-Grande mobilité. -Appropriation des mêmes espaces.	-Grande mobilité. -Appropriation de plusieurs et différents types d'espaces.

Source : Auteur

- ***La mobilité est une question de temps et de priorité***

Au-delà des facteurs que nous venons d'exposer, le manque de temps semble être le facteur de sédentarité pour la majorité de nos participants. Parmi les mots qui reviennent souvent dans nos entrevues sont : « Je n'ai pas le temps », « je suis trop occupé » et « si seulement j'avais un peu de temps ». Entre le travail et les études, le calendrier de la majorité de nos participants semble être trop chargé pour « sortir ».

Les étudiants inscrits à la maîtrise passent la majorité de leur temps dans les bibliothèques ou devant leurs écrans chez eux. Ils donnent beaucoup d'importance à la réussite scolaire : « il y a beaucoup de choses à faire avec l'école. Je trouve à peine le temps pour faire mes courses » (Fadi, Maîtrise). En outre, le besoin de travailler en dehors des cours pour pouvoir payer les factures est une autre explication du manque de temps libre pour sortir avec ses ami.e.s ou pour visiter Montréal : « Je ne trouve pas le temps...je suis en course avec le temps. École, boulot, école...je n'ai pas droit à l'échec et je dois les payer ses études » (Moussa, Maîtrise). Avant la pandémie, les étudiants de DEP avaient autant de mal à trouver du temps libre. Eux, ils doivent beaucoup travailler en plus de se présenter au cours : « quelques professeurs exigent la présence en cours, c'est une perte de temps pour moi. Je préfère passer la journée au travail...comme je te dis, cette formation est juste un passage obligé pour la résidence permanente » (Kamel, DEP). Durant la pandémie, ils avaient plus de temps pour voir leurs amis et sortir en ville. Comme nous l'avons déjà expliqué, assister aux cours et travailler en même temps leur permettait d'avoir du temps libre.

Nous voyons donc que nos observations rejoignent celles de Eugénie Terrier (2009) quand elle avance que « le quotidien des étudiants internationaux est largement déterminé par la signification du séjour d'études à l'étranger » (Terrier 2009, 630) dans le sens où, les étudiants universitaires priorisent les études. Ils passent la majorité de leur temps aux études et à travailler sur leurs projets de maîtrise. Pour eux, la réussite universitaire passe avant tout. Les étudiants de DEP donnent plus d'importance au travail parce qu'ils doivent payer leurs formations qui coutent excessivement cher. C'est pourquoi, nous disons que la mobilité est une question de temps et de priorité. Les études, le travail et l'objectif de migration n'ont pas d'influence directe sur la mobilité urbaine mais trouver le temps en dehors de ses obligations quotidiennes est la contrainte majeure de nos participants. Les propos de Fadi confirment nos constatations. À notre dernière rencontre, il avait déjà terminé ses études.

Je ne suis plus étudiant...j'ai une seule chose à faire par jour, travailler. Quand je termine le travail, je sors en ville ou pour voir des amis. C'est toujours facile parce qu'eux, ils sont toujours aux études. Mais depuis, j'ai découvert Montréal...avant je ne connaissais que deux quartiers : autour de l'ETS et LaSalle, où j'habitais (Fadi, Maîtrise)

Cette situation peut expliquer les inégalités face à la mobilité urbaine. Nous donnons l'exemple de Anis qui est aussi un étudiant à la maîtrise mais il trouvait le temps pour sortir et pour rencontrer ses amis. Il avait du temps libre parce qu'il arrivait à financer son séjour d'étude à Montréal sans devoir travailler en dehors des cours.

Notons qu'il y a d'autres facteurs qui, à ce stade de la recherche, sont difficiles à mesurer et qui nécessitent une recherche plus approfondie pour documenter leur influence sur la mobilité urbaine.

5.6 Conclusion

Nous avons défini et analysé la mobilité urbaine comme étant une expérience mais elle n'explique que partiellement l'expérience urbaine de nos participants. Après avoir identifié les profils de mobilité, nous pouvons revenir maintenant au capital spatial. Ce dernier sera présenté comme une résultante de l'expérience urbaine basée sur la mobilité dans la ville de migration.

Dans ce chapitre nous avons étudié indirectement les deux premières composantes du capital spatial : l'accessibilité et les compétences de mobilité. Nous avons abordé rapidement les espaces fréquentés mais nous allons revenir en détails sur l'appropriation spatiale et les espaces que nos étudiants se sont appropriés durant leurs premiers 12 mois à Montréal.

CHAPITRE 6 : DE L'EXPÉRIENCE URBAINE AU SENTIMENT DE CHEZ-SOI

6.1 Introduction

L'expérience urbaine peut être appréhendée à travers trois axes d'analyse : les ambiances urbaines, les liens et rapports sociaux et le rapport à l'espace urbain. À partir des profils de la mobilité urbaine et de la quotidienneté de nos participants, nous avons étudié successivement ces trois axes pour voir comment les participants construisent un sentiment d'attachement envers les espaces urbains de Montréal.

Dans ce chapitre, nous allons commencer par présenter une synthèse des ambiances urbaines et architecturales ressenties par nos participants à Montréal. Nous verrons comment ils veulent reproduire des anciennes ambiances en lien avec leurs espaces préférés dans leurs villes d'origines et comment ils partent à la recherche de nouvelles ambiances typiques des villes du Nord. Par la suite, nous verrons comment les espaces fréquentés ont influencé leurs réseaux personnels et comment ils veulent vivre l'expérience urbaine dans une inattention civile. Cette dernière nous permettra d'expliquer la géographie de plusieurs espaces appropriés par nos participants. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'appropriation spatiale est une forme de rapport à l'espace qui représente le troisième axe de l'expérience urbaine. Dans le cadre de cette étude, nous allons analyser l'appropriation à travers les fréquences de fréquentation, l'usage de l'espace, le degré d'attachement et les significations que donne la personne à l'endroit. En mettant en corrélation les profils de mobilité et ces trois axes, nous avons proposé une typologie de capitaux spatiaux selon l'expérience urbaine du migrant.

Au-delà du capital spatial, nous proposons ici d'élargir le rapport à l'espace et d'analyser « le sentiment de chez-soi » à l'échelle de la ville à travers l'expérience urbaine à Montréal. Enfin, nous proposerons un processus de construction du sentiment de chez-soi dans une ville de migration chez les étudiants internationaux.

6.2 Les expériences urbaines des étudiants internationaux maghrébins à Montréal

6.2.1 Les ambiances urbaines: vivre le rêve américain à Montréal

« La question des ambiances urbaines n'est pas simple à traiter. Les ambiances renvoient certes à des notions physiques qui permettent de les caractériser mais intègrent aussi une part de subjectivité liée à l'approche sensible mêlant le ressenti et le vécu » (VAD 2015, 04). Telles sont définies les ambiances urbaines. Elles sont avant tout une question de perception urbaine. Elles peuvent être visuelles, olfactives ou sonores. Par définition la perception est subjective et dépend du vécu de chacun, de ses souvenirs et ses caractéristiques personnelles, d'où l'individualité et la subjectivité des ambiances urbaines ressenties. Un espace urbain ne peut pas être perçu de la même façon par toutes les personnes. D'autre part, les ambiances ressenties ne sont pas figées, elles changent avec le temps. Le vécu d'une personne change et sa perception des espaces urbains change aussi. C'est pourquoi, les ambiances sont décrites différemment d'une personne à une autre dans le temps.

Nos participants viennent de villes et de sociétés différentes ayant des tissus urbains différents de celui de Montréal globalement. Plus précisément, il y en a qui viennent de petites ou moyennes villes du Maghreb (Laâyoune, Oum-Bouaghi, Blida, Mounastir); d'autres viennent de grandes villes comme les capitales (Rabat, Alger, Tunis) ou d'autres grandes villes comme Casablanca, Constantine ou Nabeul. Ils disent clairement vouloir découvrir de nouvelles sensations à Montréal, autres que celle qui connaissent déjà. D'ailleurs, au début de leur parcours, ils ne fréquentent pas le Petit Maghreb pour éviter les ambiances visuelles, olfactives et sonores qui leur rappelleraient leur pays d'origine. Prenons l'exemple de Redha qui n'aime pas le petit Maghreb parce qu'il oublie qu'il est à Montréal « les gens là-bas communiquent en arabe. Ils fument partout, parlent fort et, bizarrement, ils ne respectent pas le code de la route dans cette partie de la ville » (Redha, DEP). D'autres se sentent par contre obligés d'y aller pour rencontrer des amis ou pour faire des courses surtout durant le mois du Ramadan.

Nous avons rapidement remarqué que nos participants reviennent souvent sur le cadre architectural et urbain des espaces urbains de Montréal. Nous avons noté son importance dans l'expérience urbaine de nos participants. En plus du paysage hivernal, quatre points reviennent souvent dans

leurs discours : l'architecture des maisons montréalaises, le style architectural du centre-ville, l'aménagement des parcs et le design urbain.

L'architecture des maisons montréalaises est évoquée sous forme de questionnements de curiosité. Beaucoup se demandent pourquoi les escaliers ressemblent plus à « des escaliers de secours » et sont une partie importante dans les façades. Ils nous parlent aussi de l'entrée qui est souvent précédée par une petite terrasse et de petits jardins. Sans trop s'attarder sur les détails, ils reviennent à l'échelle du quartier. Nous avons noté un sentiment de déception par rapport à quelques quartiers. Ils comparent toujours les quartiers Saint- Léonard, l'est de Rosemont ou Ahuntsic avec les quartiers centraux comme le Plateau, le Mile End et Villieray. Ils définissent ces derniers comme de « beaux quartiers » où ils auraient aimé vivre, mais où le loyer est trop élevé pour eux.

Quand tu te balades dans ces quartiers tu sens que tu es vraiment à Montréal, mais là où nous habitons... aucun charme. On dirait qu'il y a deux Montréal, un vrai et une copie. Deux styles architecturaux complètement différents, là où nous habitons, le quartier n'a pas d'identité, mais les quartiers du centre ont une identité qui les définit (Bassim, DEP).

Les participants font souvent référence à l'aménagement des parcs et des rues. Les parcs sont décrits comme étant des espaces calmes, beaux, apaisants et diversifiés. Nous avons remarqué que nos participants sont à la recherche de nouvelles ambiances autres que celles qu'ils ont vécues dans le pays d'origine. Les parcs de Montréal leur permettent justement de vivre de nouvelles expériences. En effet, généralement, on ne trouve pas de parc urbain similaire dans les villes du Maghreb. Beaucoup reviennent aussi sur l'aspect design et sur la beauté des parcs, surtout le parc Jarry et le Mont-Royal. Quand ils les décrivent, nous avons noté un émerveillement face à ces espaces. Au-delà de l'aspect physico-spatial des parcs, ils abordent la sociabilité publique dans ces lieux. Nous reviendrons sur ce point dans les prochaines lignes. Les ambiances urbaines dans les rues ornées d'arbres sont aussi souvent évoquées. L'un des participants disait :

L'aménagement et la beauté des rues te font sentir dans un pays du Nord. D'ailleurs, je trouve que Drolet est l'une des plus belles rues ici à Montréal. Quand tu marches sous les arbres, tu as l'impression que tu te balades dans une photo d'Instagram... même en voiture tu peux vivre cette expérience (Sajed, Maîtrise).

D'autres préfèrent se balader dans le centre-ville au milieu des tours et des grands immeubles. Nous reviendrons aussi sur ce quartier plus en détails ultérieurement car il fait partie des endroits les plus

fréquentés par nos participants. Ce qui est à retenir est l'attraction de certains participants pour ce cadre architectural et urbain et le fait de le lier à la réussite et au rêve de vivre dans une ville nord-américaine.

La description de Montréal change après le premier hiver. Nos participants découvrent un hiver différent de celui qu'ils connaissent depuis leur enfance. Au Maroc, l'hiver n'est pas très froid et c'est la saison des pluies. Les villes du nord algérien et tunisien sont plus habituées à n'avoir de la neige que durant une semaine chaque année. En général, les migrant.e.s maghrébin.e.s appréhendent l'arrivée du premier hiver au Québec. Ils ne savent pas à quoi s'attendre. L'hiver au Québec nécessite l'apprentissage d'un nouveau mode de vie. Ils découvrent un nouveau paysage urbain qui dure dans le temps et ils le qualifient de « triste » et « déprimant ». Comme nous avons vu dans le précédent chapitre, l'hiver est facteur de sédentarité pour la majorité de nos participants. Après la première expérience du premier hiver, l'image qu'avaient construit nos participants de Montréal a complètement changé.

Les bouchons sur les routes, l'état des routes et les travaux de construction font aussi partie du paysage montréalais tel qu'il est décrit par nos participants. Rappelons-le, la majorité des étudiants que nous avons rencontré se déplacent en voiture, donc ils sont plus sensibles à l'état de la circulation routière, aux fermetures des rues et à leur état. Cette situation a une grande influence sur leur mobilité urbaine. Ils préfèrent se déplacer tôt le matin ou en fin de journée pour éviter les bouchons. De plus, ils évitent des quartiers à cause de l'état de leurs routes et des travaux fréquents qui rendent le déplacement en voiture difficile.

Les ambiances urbaines peuvent avoir un impact direct sur l'usage que la personne fait de l'espace, ses pratiques socio-spatiales et sur le sens qu'il donne à l'espace (Thomas 2013). Donc, nous pouvons dire que les ambiances urbaines de Montréal influencent indirectement l'expérience urbaine des acteurs mobiles et les propos de nos participants en témoignent.

6.2.2 Les interactions et relations sociales dans un espace urbain

Après les ambiances, le deuxième axe d'analyse de l'expérience urbaine porte sur les interactions et liens sociaux dans l'espace. Dans le chapitre précédent, nous avons identifié le réseau social comme un des facteurs qui peut exercer une influence sur la mobilité urbaine des migrant.e.s. Sa

taille et sa diversité ont un impact direct sur les fréquences de déplacement et sur les espaces fréquentés. Nous pouvons les qualifier de ressources mobilisables pour la mobilité urbaine.

Si les liens sociaux exercent une influence sur la mobilité urbaine et les espaces fréquentés, ces derniers ont aussi une influence sur la construction du réseau social. En comparant les liens sociaux des universitaires avec ceux des étudiants de DEP avant et durant la pandémie, nous pouvons voir l'impact de l'espace sur la diversité des réseaux sociaux selon la variable : institution de formation.

Avant la pandémie, les universitaires avaient déjà commencé à construire un réseau de liens plus hétérogène dans leur milieu universitaire diversifié, les colocations et à l'emploi. Tous nos participants universitaires, sauf Liamin, vivaient dans des colocations hétérogènes ethniquement et de genre. Comme nous l'avons vu, cela avait un impact sur la diversité des espaces qu'ils fréquentaient, mais indirectement cela avait aussi un impact sur la diversité de leurs réseaux. Durant la pandémie, des liens sociaux se sont développés mais dans une sociabilité restreinte. Grâce à leurs réseaux personnels déjà en place, ils ont fait de nouvelles connaissances d'origines ethniques différentes. En revanche, les étudiants de DEP qui préfèrent rester entre hommes maghrébins, avaient un réseau homogène. Et durant la pandémie, leurs nouvelles connaissances se faisaient à travers des amis, dans leurs logements ou quand ils sortaient avec eux. Les nouveaux liens sont toujours avec des connaissances de connaissances. Donc, ils sont toujours dans le même cercle d'hommes maghrébins et généralement étudiants de DEP. Durant la dernière rencontre, nous avons remarqué que des participants sont devenus amis alors qu'ils ne se connaissaient pas avant. À croire qu'ils font tous partie d'un grand réseau d'étudiants de DEP. À cause de la pandémie, les nouveaux étudiants internationaux ont eu beaucoup de difficultés à construire de nouveaux liens en dehors de leurs réseaux. Cette situation a eu un grand impact sur leur vie quotidienne à Montréal et sur leur carrière migratoire.

En dehors de leurs réseaux personnels, nos participants voulaient se fondre dans le paysage urbain de Montréal. Ils ne voulaient pas habiter dans les quartiers de concentration ethnique maghrébine et ne fréquentaient pas les cafés maghrébins. L'inattention civile était un des critères pour choisir les endroits à fréquenter. Ils cherchent à vivre l'expérience de la super-diversité de Montréal et veulent être en contact avec des personnes issues d'autres groupes ethniques. Nous verrons dans les prochaines pages comment cette forme de rapports sociaux influence la géographie des espaces appropriés.

6.2.3 Rapports aux espaces urbains: les espaces appropriés par les étudiants internationaux maghrébins à Montréal

Nous partons du principe qu'un des rapports à l'espace est l'appropriation spatiale. Nous avons étudié cette dernière à travers quatre points : les fréquences de fréquentation, l'usage des espaces, la signification que donne la personne à l'espace et le degré d'attachement envers les endroits. Nous voulions documenter la dimension significative de l'espace à travers son usage. Prenons l'exemple de la sociabilité dans les parcs. Cette activité permet d'avoir une histoire vécue. Si la personne fréquente le même espace plusieurs fois pour la même activité, il aura des souvenirs liés à l'endroit qui mèneront à un attachement qui est une des formes de l'appropriation spatiale. Dans ce qui va suivre, les endroits les plus significatifs pour nos participants à Montréal sont décrits.

- *Mont-Royal*



Figure 6. 1 : La situation géographique de Belvédère de Mont-Royal par rapport à Montréal et une photo du Bélvédère avec un participant.

Source : Auteur

Le Belvédère est le lieu qui revient le plus souvent dans nos entrevues. C'est l'un des premiers endroits visités par nos participants à Montréal. Au début, ils nous le présentaient comme la destination touristique qu'il faut visiter quand on arrive à Montréal. Tous nos participants l'ont mentionné comme l'espace le plus fréquenté durant la première rencontre. Les termes utilisés durant cette rencontre évoquent souvent de l'émerveillement : « c'est très beau », « Magnifique endroit ». D'autres nous parlent de cet endroit comme le premier signe de la réussite : « D'une

image sur mon téléphone à la réalité, je suis là », « Quand j’y étais la première fois, je me suis dit ; j’ai réussi, je suis là ».

Après six mois de leur arrivée, le Belvédère est moins présent dans les cartes mais il reste le lieu le plus mentionné par nos participants. Étant le premier endroit qu’ils ont visité à Montréal, ils aiment revenir là-bas pour revivre les premières sensations et l’excitation quand ils sont arrivés. À force de le fréquenter, beaucoup disent qu’il est devenu familier pour eux. Pour Massinissa (DEP) : « c’est comme l’endroit où il y a eu la transition entre ma vie d’avant et ma nouvelle vie. Je reviens souvent là-bas quand j’ai des doutes par rapport à mon projet de migration ou quand j’ai des problèmes. Quand je suis là-bas, je me rappelle l’excitation des premières journées et à quel point j’étais heureux...ça m’aide à avancer ».

Durant la dernière rencontre, le Belvédère est toujours en tête de la liste des espaces où nos participants se sentent à l’aise et les plus fréquentés en ville. Il est toujours l’endroit à visiter pour revivre ou se rappeler des premières sensations à Montréal.

Pour Redha et Ilyes c’est plus qu’un endroit qui leur rappelle leurs premiers jours à Montréal. Ils aiment le fréquenter parce que son ambiance leur rappelle leur endroit préféré en Algérie. Selon Ilyes (DEP): « le fait de se sentir en hauteur comme ça en haut d’une colline c’est comme être au Monument des Morts dans ma ville d’origine. Dès que j’ai un peu de temps je viens ici avec mes amis...cette sensation m’est très familière ». Redha l’utilise comme un refuge du stress de la vie « Quand j’étais en Algérie, il y avait un endroit en haut d’une montagne pas loin de chez moi...je me refugiais là-bas quand j’allais mal. Quand je suis venu ici, le décor n’est pas le même mais la sensation ressemble assez à celle dans mon *spot* en Algérie. Depuis, je viens ici quand je ne vais pas bien ou quand j’ai besoin de retrouver cette sensation familière pour aller mieux...c’est une version développée de mon espace en Algérie ».

Cet espace est donc avant tout associé au « bien-être ». Beaucoup le présentent comme un espace familier qu’ils se sont appropriés pour des raisons personnelles. Dans leur commentaire, nous sentons un sentiment de confort face à l’« indifférence civile » dans cet espace. Erving Goffman (2008) dans sa description de l’indifférence civile dit que « Une première personne donne à une seconde personne suffisamment d’informations visuelles pour lui montrer qu’elle a reconnu sa présence (...), mais l’instant suivant, elle retire son attention afin de signifier que cette seconde personne ne constitue pas une cible particulière de curiosité ». Cette description correspond aux

récits de nos participants quand ils décrivent leurs interactions sociales dans cet endroit qui attire beaucoup d'individus.

- *Downtown*

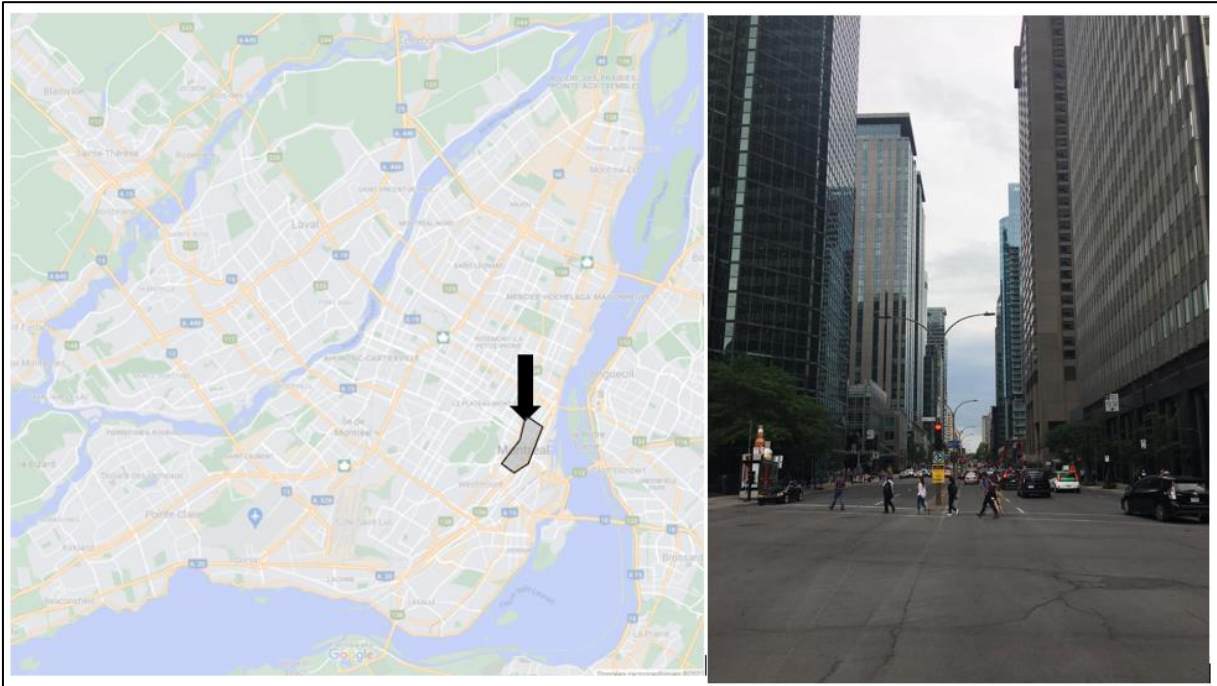


Figure 6. 2 : La situation géographique du Downtown par rapport à Montréal et une photo de la rue René-Lévesque.

Source : Auteur

Le centre-ville de Montréal est évoqué par nos participants pour deux raisons. D'un côté ses ambiances urbaines et architecturales qui donnent vie à leur rêve américain et celui de vivre dans une ville du Nord. Ces deux sensations sont des repères de réussite pour quelques-uns de nos participants. Reprenons l'exemple de Kamel qui vit pleinement son rêve quand il se balade sur Sainte-Catherine avec un café à la main ou celui de Massinissa qui aime prendre son café dans un Tim Hortons sur René -Levesque pour revivre une scène dans un de ses films préférés.

D'un autre côté, il permet de pratiquer la sociabilité publique dans une indifférence civile. Koceila qui n'est pas très mobile, nous confie « j'aime me fondre dans la masse et faire ce que j'aime sans avoir l'impression d'être regardé ou surveillé...il y a tellement de monde au centre-ville je peux vivre librement » (Koceila, DEP). Wael et Anis aussi évitent les endroits où ils peuvent croiser des

personnes qu'ils connaissent. Ils disent qu'au Centre-ville, ils sont inconnus face à la diversité des personnes qui les entourent dans cet espace.

Au-delà de ses ambiances urbaines qui, selon quelques-uns de nos participants, évoquent celles du Manhattan des films, nous pouvons dire que le centre-ville de Montréal est l'espace de liberté urbaine dont nous parlait Simmel (1965(1903)) et J. Remy (2015, 2016). Un espace accessible à tout le monde sans limites socio-spatiales caractérisé par une « indifférence civile ». Germain et Bendjaballah (2020) reviennent sur ce dernier point dans un texte sur la sociabilité publique au centre-ville de Montréal durant la pandémie. Ils concluent que cette caractéristique phare dans ce quartier de Montréal n'y est plus. Ils ont noté certaines tensions au début de la pandémie (été 2020) envers les étrangers où l'inattention civile se faisait rare (Germain et Bendjaballah 2020).

- *Parc Jarry*

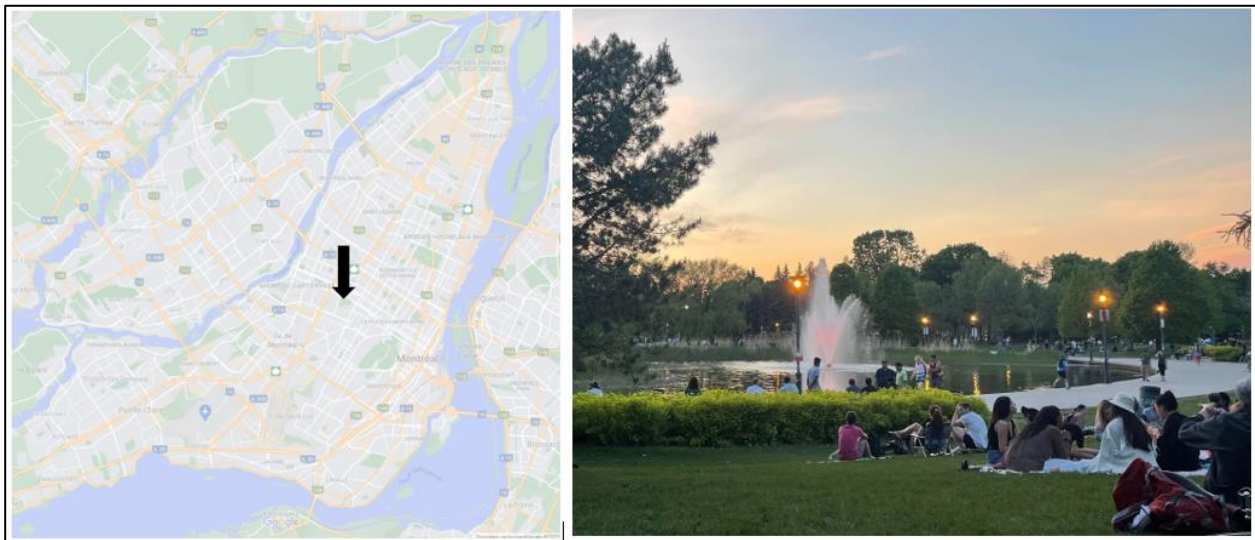


Figure 6. 3 : La situation géographique du parc Jarry par rapport à Montréal et une photo du parc

Source : Auteur

Le grand absent de la première entrevue qui devient comme l'un des espaces les plus cités à la troisième rencontre. La majorité de nos participants le considère comme le meilleur parc urbain de Montréal parce qu'il est proche d'un métro, assez grand pour faire des balades et pour ne pas croiser les personnes qu'ils connaissent. Il leur permet de pratiquer la sociabilité urbaine dans une inattention civile. Son aménagement et son côté esthétique sont aussi parmi les raisons qui font de

ce parc le plus fréquenté par nos participants en été. Sajed le considère comme « son parc ». Bilel dit avoir trouvé son « spot » à Montréal. Il passe la majorité de son temps libre d'été au parc Jarry avec ces ami.e.s. Selon lui « c'est un parc avec plusieurs ambiances urbaines...si tu veux jouer avec des inconnus, il y a des terrains loin des autres espaces. Tu peux te mettre sous les arbres, ou te cacher. Tu peux t'installer au bord de l'eau ou au centre loin des chemins des piétons...tu as beaucoup de possibilités dans ce parc » (Bilel, DEP). À titre de rappel, Bilel est architecte de formation c'est pourquoi il maîtrise assez bien les concepts urbains comme la notion d'ambiance. Bassim considère ce parc comme son espace préféré pour des raisons plus personnelles « Au début, j'étais chez une connaissance qui habite en face du parc. J'ai passé ma première semaine ici...j'étais stressé, incertain et un peu perdu. Je passais des heures dans ce parc pour oublier toute cette angoisse. Observer ce nouveau monde dont je fais partie maintenant, m'aider à y aller mieux. Je me sens bien...Je ne sais pas comment t'expliquer mais à force de venir ici, je sens un besoin constant de revenir quand j'ai un peu de temps libre... ici » (Bassim, DEP). Si le parc Jarry est au sommet de la liste c'est pour son « architecture » et son aménagement. Sa taille et les ambiances urbaines qu'on trouve dans cet espace urbain permettent plusieurs activités de sociabilité publique dans une indifférence civile.

- *Parc Dieppe*



Figure 6.4 : La situation géographique du parc Dieppe par rapport à Montréal et une photo du parc

Source : Auteur

Le parc Dieppe est l'endroit préféré de plusieurs étudiants de DEP. La particularité de ce parc est sa situation géographique. En effet, nos participants pensaient que le fait qu'il ne soit accessible qu'en voiture faisait de lui un espace moins convoité par « tout le monde » mais, la réalité est autre. D'après leurs témoignages, ce parc est une destination de choix pour beaucoup de Maghrébins les week-ends. Selon eux, c'est le parc à fréquenter les jours de semaine pour profiter de la beauté du site et de la vue.

Kamel passe des journées entières là-bas : « J'ai découvert ce parc durant le Ramadan... des amis ont proposé d'aller rompre le jeûne là-bas et je les accompagnais. Depuis, je passe la majorité de mes week-ends dans ce parc ». En réponse à une question de relance, il précise : « je ne dirais pas que c'est mon parc préféré de Montréal, je n'ai pas encore essayé les autres mais si j'ai choisi cet endroit c'est pour la pêche. Il y a comme un endroit pour les pêcheurs et moi j'adore ça. Je peux passer toute une journée sans parler à personne, juste à surveiller ma canne à pêche » (Kamel, DEP). Précisons que Kamel ne vient pas d'une ville côtière en Algérie. Il a découvert cette passion durant ces années de chômage en Algérie. Au début, il accompagnait ses amis et un jour il a décidé d'essayer et, depuis, c'est devenu son activité du vendredi²⁴.

- *Vieux Port*



Figure 6.5 : La situation géographique du Vieux Port par rapport à Montréal et une photo de partie Est de l'endroit (Quai de l'horloge).

Source : Auteur

²⁴ La fin de semaine en Algérie est : le vendredi et le samedi

Comme c'est le cas du belvédère du Mont-Royal, durant la première rencontre, le Vieux-Port de Montréal est présenté comme une des destinations touristiques préférées de nos participants. Son aménagement et les ambiances urbaines qu'il dégage renvoient à la vie dans une ville du Nord. Ils voient en cet espace un signe de réussite et le début de leur rêve qui se concrétise. Mais cette « éblouissement » disparaît rapidement après deux ou trois visites. Aucun de nos participants ne parle plus de cet endroit sauf Soufien qui l'évoque comme le seul endroit qu'il continue de fréquenter parce qu'il lui rappelle sa mère. Il nous précise que sa mère est venue avec lui à Montréal est y restée un mois. Durant son séjour, ils ont visité le Vieux-Port et depuis il y va pour revivre ses souvenirs avec sa mère. Il ajoute « en Algérie, de ma chambre j'ai une vue sur la mer et le port d'Alger et quand je suis ici (Vieux-Port), j'ai l'impression que cette ambiance m'est familière et j'ai comme un sentiment de confort...difficile à expliquer » (Soufien).

Durant la troisième rencontre, nous avons remarqué que nos participants ont beaucoup fréquenté cet endroit en été parce qu'il leur permettait de revivre l'excitation et la joie des premières semaines à Montréal. Nous pouvons donc dire que cet espace est surtout convoité pour son côté esthétique et les souvenirs que nos participants ont vécu dans cet endroit.

- *Parc René-Lévesque*



Figure 6. 6 : La situation géographique du parc René-Lévesque par rapport à Montréal et une photo du parc.

Source : Auteur

Un autre parc que nos participants ont découvert durant l'été. Ce parc est relativement loin des quartiers centraux de Montréal et de leurs quartiers de résidences. Parmi les termes qui reviennent

souvent pour décrire cet espace : « grand et très beau parc », « pas très fréquenté par la communauté (maghrébine) », « organisé différemment des autres parcs ». Toujours en quête de l'indifférence et de l'inattention civile, ils sont prêts à traverser l'île de Montréal pour s'installer confortablement loin des espaces de concertation des Maghrébin.e.s. Les universitaires le fréquentent aussi souvent que les étudiants de DEP. Ils viennent tous avec des ami.e.s. : « quand on décide de sortir entre filles et garçons, on se sent plus à l'aise dans ce parc. Généralement les Weekends mais on passe la journée là-bas. » (Wael, Maîtrise).

D'autres espaces reviennent moins souvent comme le parc Lafontaine. Seulement deux de nos participants l'ont évoqué comme un espace apprécié. Anis le fréquente parce que ses colocataires originaires de France l'aiment bien et se sentent à l'aise là-bas. Il les accompagne quand il a le temps. De plus, c'est le parc urbain le plus proche de son appartement. Il n'a pas visité d'autres parcs parce qu'il dit avoir trouvé ses repères dans celui de Lafontaine. Massinissa aussi nous a parlé de ce parc comme l'un des endroits qu'il aime fréquenter souvent en été parce que sa copine (d'origine québécoise) n'habite pas loin et elle l'aime bien « je lui ai proposé de changer de parc mais elle aime Lafontaine...avec le temps je me suis habitué à venir ici moi aussi...je peux dire que c'est notre parc, pas le mien » (Massinissa, DEP). En réponse à nos questions de relance, les autres participants ont montré un grand désintéressement face à cet espace parce que, selon eux, il y a « trop de Français » dans ce parc. Il y a aussi le parc Jean Drapeau qui est, comme nous l'avons déjà expliqué, l'espace préféré d'Ilyes qui continue de fréquenter même après avoir découvert le Belvédère du Mont-Royal.

Comme déjà mentionné, nos participants ne fréquentent pas beaucoup de cafés. Le Tim Hortons à côté de la station Guy Concordia et celui sur René Levesque sont les seuls appréciés par deux de nos participants, pour la même raison. Les deux cafés sont relativement loin l'un de l'autre mais géographiquement, les deux se situent dans le centre-ville de Montréal. Plus précisément, ils sont entourés de tours et de gratte-ciels. L'ambiance urbaine ressentie à partir des salles à manger de ces deux lieux publics est la raison pour laquelle Fadi et Massinissa apprécient ces deux espaces. Cependant, comme déjà mentionné, après la fin de ces études, Fadi (Maîtrise) ne fréquente plus son Tim Hortons. Maintenant, il préfère s'installer dans le Starbucks qui est en face du Tim Hortons en question pour apprécier le même paysage urbain du quartier sans revivre les moments d'angoisse liés à sa vie d'étudiant.

Les cafés ethniques du Petit Maghreb n'ont été mentionnés qu'une fois par un seul participant durant la première rencontre. « Il y a deux cafés sur Jean Taon que j'aime fréquenter. Je me sens à l'aise là-bas. Ils me sont familiers, je trouve l'ambiance de l'Algérie. Les gens discutent et je peux faire mes commandes en arabe normal. En plus, c'est là où mes amis aiment qu'on se voie » (Bassim, DEP). Mais, il a arrêté de les fréquenter quelques temps après notre première rencontre parce que justement ça lui rappelle trop l'Algérie.

Si les espaces autour du quartier de résidence sont les plus fréquentés par les familles d'immigrants économiques, ils apparaissent rarement dans le discours de nos participants. Soufien, qui est un étudiant sédentaire, est le seul à nous avoir parlé d'un espace dans son quartier. Un petit parc en face du logement où il réside. Il le fréquente souvent quand il sort quelques minutes durant les fins de semaines.

La géographie des espaces appropriés n'est pas la même chez tous nos participants. Elle est la traduction spatiale des intérêts et des besoins quotidiens de chacun et est liée à leurs moyens de déplacement. Nous pouvons avancer que l'inattention ou l'indifférence civile influence directement, et indirectement, le choix des espaces à fréquenter et à s'approprier. Comme nous venons de voir, ils ne se sont pas tous appropriés les mêmes espaces et nous allons voir, grâce au concept de capital spatial, qu'ils ne sont pas tous égaux face à l'appropriation spatiale et qu'ils n'ont pas tous les mêmes comportements faces à ces espaces urbains.

6.3 Les profils du « capital spatial » possibles chez les étudiants internationaux maghrébins à Montréal

Par définition, le capital spatial est une accumulation de compétences de mobilité et des espaces appropriés, donc, il est mesurable à travers ses trois composantes : l'accessibilité, les compétences de mobilité et l'appropriation spatiale.

Dans le chapitre précédent, nous avons documenté l'accessibilité et les compétences à travers l'analyse de la mobilité urbaine de nos participants. Nous sommes arrivés à dire que les individus sont inégaux face à la mobilité. Par la suite, nous nous sommes focalisés sur leurs expériences

urbaines et les espaces qu'ils se sont appropriés. Cette partie nous a permis de suivre la construction du capital spatial des espaces urbains.

Dans ce qui va suivre, nous proposons une typologie du capital spatial. Pour la validité interne de nos résultats, nous avons triangulé les discours de nos participants avec des cartes géographiques que nous avons produites avec eux. Durant la première rencontre, les étudiants avaient du mal à se repérer sur les cartes. Pour les aider, nous leur avons proposé de commencer par identifier leurs appartements ou leurs université (ou instituts). Avec un premier point de repère, ils ont facilement identifié les espaces qu'ils fréquentaient plus souvent et qu'ils se sont appropriés. L'exercice était beaucoup plus facile durant la troisième rencontre. Nous avons l'impression que nos participants s'étaient préparés pour refaire l'exercice. De plus, nous sentions comme une fierté chez ceux qui arrivaient à lire et à se positionner facilement sur la carte. La majorité d'entre eux, sans leur demander ont commencé par identifier leurs lieux de résidence et les espaces qu'ils aiment fréquenter.

L'exercice des cartes géographiques nous a permis de faire le tri dans les espaces dont nous parlaient les participants dans les entrevues. Il y avait trois types d'endroits: espaces visités, espaces fréquentés et espaces appropriés. Pour identifier ces derniers, nous leur avons demandé de commenter les cartes et de nous parler de leurs activités dans les différents espaces. Ils utilisaient souvent la phrase « j'ai visité une fois » pour décrire les espaces visités. Ils ne pouvaient rien ajouter d'autres parce qu'ils n'y avaient rien vécu, ils étaient de passage ou en visite touristique. Par espaces fréquentés, nous voulons parler des espaces où ils se sont installés une ou deux fois pour attendre un.e ami.e ou pour les découvrir. En revanche, les espaces appropriés sont les endroits où ils se sentent à l'aise et qu'ils aiment fréquenter seul ou pour rencontrer des ami.e. D'ailleurs, nous avons remarqué que dans la carte géographique, ils positionnent toujours ces espaces en premier. Par moment, ils ajoutent des phrases comme : « mon espace », « mon endroit préféré » où « là où je me sens bien ». Les espaces appropriés sont les endroits où ils ont vécu des expériences et où ils ont des souvenirs qui se développent pour devenir un sentiment ou un rapport à l'espace en question. En leur demandant de parler des espaces identifiés sur les cartes, nous les avons poussés à parler de leurs sentiments d'attachement par rapport aux différents endroits.

Sans surprise, les institutions de formations et les universités ne figurent pas dans les cartes de la dernière rencontre. À cause de la pandémie et les cours en ligne, les étudiants n'avaient pas accès

aux différents établissements. Le contexte de la COVID-19 nous a permis de comparer facilement les styles de vies des étudiants universitaires par rapports aux étudiants de DEP, mais il a eu un impact majeur sur la construction du capital spatial. Nous ne saurons jamais si les universités et leurs environnements urbains font partie des espaces de choix pour les étudiants internationaux à Montréal ou est-ce qu'ils sont des endroits à fréquenter pour les durées des formations seulement?

Nous avons aussi relevé que durant l'été, beaucoup de nos participants préfèrent sortir de l'île de Montréal durant la fin de semaine. Nous avons exclu ces déplacements de notre analyse parce qu'ils font partie de la mobilité spatiale et non pas de la mobilité urbaine. Dans le cadre de cette étude, la ville est notre échelle d'analyse et notre cadre conceptuel ne permet pas d'étudier les déplacements sur de plus grandes échelles.

À partir de nos données empiriques, nous proposons 4 types de « capital spatial » possibles :

6.3.1 Personnes avec un « Capital de mobilité »

Les personnes qui n'ont pas réussi à s'approprier plus d'un espace urbain n'ont pas atteint le capital spatial. Théoriquement, si la personne se déplace beaucoup et qu'elle ne s'est pas approprié des espaces urbains, elle a un capital de mobilité. Ce dernier peut être défini comme étant la capacité d'une personne à se déplacer dans un espace urbain.

Les personnes appartenant à ce groupe ont les compétences nécessaires pour être très mobiles ou hypermobiles. Elles ont accès aux différents espaces urbains sans difficultés mais, ne s'approprient qu'un seul espace, voire aucun. Cette situation peut être due à des raisons personnelles comme elle peut découler d'un manque de compétences à s'approprier plusieurs espaces urbains d'une ville en même temps.

Plusieurs étudiants de DEP se retrouvent dans ce groupe sans s'en rendre compte. Ils se déplacent beaucoup en voiture et ils connaissent assez bien la géographie de Montréal mais pas ses espaces urbains. Ils se sont attachés à un espace et ils n'arrivent pas à s'en approprier d'autres. Prenons l'exemple de Bassim et de Redha ; les deux se déplacent beaucoup pour le travail ou pour voir des ami.e.s mais, aucun d'eux n'a un capital spatial. Bassim, durant ses premiers mois passait beaucoup

de temps dans les cafés algériens du Petit Maghreb pour rencontrer ses amis. Par la suite, il ne voulait plus fréquenter cette rue parce qu'elle lui rappelait l'Algérie. Durant l'été 2020, quand il avait du temps, il revenait souvent au parc Jarry, le seul espace envers lequel il avait un attachement à Montréal (figure 6.7).

Le seul endroit où je me sens à l'aise est le parc Jarry. C'est le premier lieu où je me suis senti bien quand je suis venu mais après un an, c'est le seul que j'aime fréquenter. J'ai essayé d'autres parcs mais j'avais l'impression de trahir mes souvenirs dans le parc Jarry... Je n'arrive pas à me sentir bien dans un autre espace autre que Jarry (Bassim, DEP)

Redha, comme tous les étudiants de DEP, travaille dans la livraison et se déplace beaucoup à Montréal. Malgré son « hypermobilité », le seul endroit envers lequel il ressent un attachement est le belvédère du Mont-Royal. Il trouve que l'ambiance dans ce lieu est similaire à son endroit préféré en Algérie : « J'ai trouvé mon endroit...je ne sens pas le besoin d'avoir plusieurs espaces d'attachements, pourquoi faire? » (Redha, DEP).

D'autre part, Wael est un étudiant universitaire très mobile mais il ne veut pas avoir d'attachement à Montréal : « Je fréquente beaucoup d'endroits à Montréal mais par curiosité seulement. Je ne veux aucun attachement avec ces espaces. Je ne compte pas rester ici après la fin de mes études...je veux travailler ailleurs au Canada ou dans le monde. Montréal n'est qu'une étape dans ma vie, une opportunité » (Wael, Maîtrise).



Figure 6.7 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Bassim (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur

6.3.2 Personnes avec un « Capital spatial en construction »

Les personnes de ce groupe sont des acteurs moyennement mobiles et ils se sont appropriés deux ou trois espaces urbains par manque de mobilité urbaine. Ces acteurs montrent un intérêt envers d'autres lieux mais par manque de temps libre, le processus de construction du capital spatial sera plus long.

La majorité des étudiants universitaires appartiennent à ce groupe. Comme nous l'avons déjà expliqué, ils n'ont pas beaucoup de temps libre pour sortir. Après 12 mois à Montréal, Ramzy et Moussa construisent encore leur capital spatial. Ramzy passait la majorité de ses journées dans sa chambre. En plus de son projet de maîtrise, il avait beaucoup de travaux pour son laboratoire. C'est pourquoi, même durant l'été, il n'avait pas beaucoup de temps pour sortir et rencontrer ses ami.e.s. La majorité des espaces qu'il fréquentait étaient autour du quartier où il habitait (figure 6.8).

(Ironiquement) Doucement mais sûrement, je n'ai vraiment pas de temps libre pour sortir et voir mes amis. Je passe la majorité de mes journées devant mon écran. Après les études j'aurai assez de temps pour visiter et aimer Montréal, comme j'aime mon quartier et ses espaces maintenant, entre temps, j'ai école (Ramzy, Maîtrise)

Moussa de son côté n'avait pas beaucoup d'ami.e.s. Il voulait découvrir Montréal mais il n'aimait pas sortir seul. Il avait du mal à se faire de nouvelles connaissances surtout dans le contexte de la pandémie. Nous pouvions voir dans ses cartes que les espaces qu'il s'est appropriés sont autour de l'ÉTS et de la résidence universitaire.

Anis est un cas particulier. Au début de son séjour à Montréal, il essayait de découvrir la ville et il s'est approprié quelques espaces urbains. Mais, à cause de la pandémie, il a décidé de rentrer au Maroc et de quitter le Canada. Depuis, il est devenu beaucoup moins mobile et il a mis fin à son processus de construction du capital spatial. Au moment où il a décidé de retourner dans sa ville d'origine, il perdu tout intérêt envers Montréal.



Figure 6. 8 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Ramzy (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur

6.3.3 Personnes avec un « capital spatial »

Quand peut-on dire qu'une personne a un capital spatial ? Nous nous sommes beaucoup questionnés sur l'aboutissement de ce processus. Nous avons trouvé des réponses dans les cartes géographiques de nos participants. Nous avons fait une comparaison en deux temps. Au début, nous avons comparé tous les supports et nous avons éliminé les cartes des participants qui appartiennent aux deux premiers groupes ; ceux avec un capital de mobilité et ceux qui ne se sont appropriés que deux ou trois espaces en 12 mois. Par la suite, nous avons comparé les cartes de chaque participant séparément. Nous parlons ici d'une comparaison entre les cartes produites durant la première rencontre et ceux de la dernière rencontre. La géographie des espaces appropriés était la réponse à notre question. En 12 mois, nous avons noté un cumul de lieux dans la ville. En plus des espaces qu'ils aimaient fréquenter au début de leur séjour, ils se sont appropriés de nouveaux espaces dans différents quartiers de Montréal.

Dans ce groupe, les personnes se sont approprié plusieurs espaces urbains dans la ville. Ils peuvent être moyennement mobiles comme ils peuvent être très mobiles. En 12 mois, Fadi, Sajed et Liamin ont réussi à construire un capital spatial à Montréal. Liamin et Fadi sont les deux des étudiants de l'ÉTS et sont considérés comme des personnes mobiles. Comme les autres universitaires, ils sont

très occupés par les études mais ils arrivent à trouver du temps libre pour sortir rencontrer leurs ami.e.s et découvrir de nouveaux espaces à Montréal. Leurs réseaux sociaux exercent une grande influence sur leur mobilité urbaine et sur les lieux qu'ils fréquentent. En plus des espaces dans leurs quartiers et les espaces dont ils nous ont parlé durant la première rencontre, ils se sont appropriés d'autres lieux dans d'autres parties de la ville (figure 6.9 et 6.10). L'intérêt qu'ont montré ces étudiants envers Montréal les a incités à la découvrir, à fréquenter et à s'attacher à plusieurs de ces espaces urbains rapidement. À titre d'exemple, Sajed (Maîtrise) n'avait pas choisi Montréal comme ville de migration mais il a montré un grand intérêt envers elle dès le début de son séjour. Il est moyennement mobile par manque de temps libre et il doit retourner en Tunisie après la fin des études (Il a une bourse fédérale avec une clause de retour). Cette situation ne l'a pas empêché de s'attacher à différents espaces urbains dans la ville.

Je suis tombé amoureux de Montréal depuis mes premiers jours. J'espère trouver un moyen pour revenir ici. Je suis triste à l'idée de devoir quitter Montréal, Je me suis trop attaché à la ville...Elle est particulière, chaque quartier a un cachet différent. Au début, je pensais avoir trouvé mon bonheur dans le quartier où j'étais mais maintenant que j'en ai visité d'autres quartiers de Montréal...je suis en amour avec cette ville (Sajed, Maîtrise).



Figure 6. 9 Cartes des espaces les plus fréquentés par Liamin (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur



Figure 6. 10 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Fadi (Maîtrise) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur

6.3.4 Personnes avec un « très large capital spatial »

Les personnes avec un très large capital spatial sont généralement hypermobiles et elles ont réussi à s'approprier beaucoup d'espaces urbains de la ville en même temps. Dans notre échantillon, seulement quatre participants ont atteint cette forme de capital spatial après un an à Montréal ; Ilyes, Kamel, Massinissa et Bilel. Ce sont des étudiants de DEP et ont montré de fortes compétences de mobilité et d'appropriation de plusieurs espaces depuis notre première rencontre. Au début de leur séjour, ils utilisaient le transport en commun pour se déplacer. Ils voulaient découvrir la ville et ils sortaient souvent avec leurs amis et seuls. Nous avons noté des signes de forte mobilité urbaine dès la première rencontre. Ils voulaient vivre les ambiances urbaines de chaque espace qu'ils fréquentaient. Ils disaient vouloir « bien connaître Montréal et ses quartiers à pied » avant de commencer à utiliser la voiture dans leurs déplacements. Dès sa première semaine, Ilyes cherchait les espaces qu'il appelait « les miens, où je me sentirai à l'aise...un espace à fréquenter souvent sans jamais le détester » (Ilyes, DEP). L'élargissement de leur capital spatial est très visible dans leurs cartes et (figure 6.11 et 6.12). Nous pouvons voir clairement le changement dans la géographie des espaces qu'ils se sont appropriés à travers le temps.



Figure 6.11 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Iyes (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur



Figure 6.12 : Cartes des espaces les plus fréquentés par Massinissa (DEP) un mois après son arrivée (T1) et 12 mois après (T3).

Source : Auteur

Les personnes sédentaires ne sont pas catégorisées. Ils ne répondent à aucun des critères d'analyse du capital spatial, ni ceux du capital de mobilité, comme c'est le cas de Sofiane. Durant la première et la deuxième rencontre, il était sédentaire et dit ne pas trouver le temps pour sortir et se faire des ami.e.s. À cette période, il était toujours étudiant universitaire mais durant la troisième rencontre, il était étudiant de DEP. Il a dû changer le programme pour pouvoir rester au Canada. Sa carte des lieux appropriés n'a pas changé en un an. Sofiane est une personne sédentaire qui vit avec des membres de sa famille. Son endroit préféré à Montréal a toujours été le Vieux-Port parce qu'il lui rappelle sa mère et sa ville d'origine. Il fréquente rarement les parcs urbains et passe la majorité de son temps à la maison.

En plus des compétences de mobilité, de l'appropriation de l'accessibilité, nous retenons ici l'importance de la dimension temporelle dans la construction du capital spatial. D'un côté c'est un processus qui se construit dans un espace-temps. Les changements que nous avons notés entre les cartes géographiques de la première rencontre et ceux de la dernière rencontre en témoignent. D'un autre côté, beaucoup de nos participants qui n'arrivent pas à visiter Montréal et à sortir avec leurs ami.e.s par manque de temps libre, disent vouloir découvrir la ville après la fin des études. Ils ont besoin de plus de temps pour pouvoir construire leur capital spatial.

Par définition, le capital spatial est la somme des compétences acquises en mobilité urbaine et des endroits appropriés dans un espace-temps. Il inclut la capacité d'une personne à avoir un attachement envers plusieurs espaces dans une ville, simultanément. Il représente le rapport à l'espace dont nous parlons dans l'expérience urbaine basée sur la mobilité qui est en soi une aptitude inégale entre les personnes.

6.4 La construction progressive d'un sentiment de « chez-soi » à Montréal

Après avoir proposé une classification des différents capitaux spatiaux, nous pouvons revenir sur l'expérience urbaine et son importance dans la construction du sentiment de chez-soi d'un.e migrant.e dans une ville d'accueil. Au-delà de l'appropriation spatiale, nous proposons d'analyser le « rapport à l'espace » à travers le sentiment de chez-soi dans une ville. La notion de « chez-soi » était au centre de plusieurs recherches qui questionnent l'intégration et le parcours des immigrant.e.s. Elle est souvent utilisée pour parler des logements et des quartiers de résidence.

Cela dit, ce sentiment peut se déployer sur plusieurs échelles. Il peut être à l'échelle d'une chambre, du logement d'habitation, à l'échelle du quartier de résidence ou il peut être à l'échelle d'une ville aussi. Comme nous l'avons déjà mentionné, sans perdre de vue les autres échelles, nous voulons documenter le sentiment de « chez-soi » des migrants étudiantins dans la ville d'accueil.

Nous définissons le « chez-soi » par rapport à une ville comme étant un sentiment cognitif envers une entité socio-spatiale dans laquelle la personne interagit avec son environnement physique et social. L'expérience urbaine nous permet d'étudier les rapports et liens sociaux dans la ville et les sentiments qu'une personne éprouve envers ces espaces urbains. Faire une étude longitudinale sur l'expérience urbaine de migrants temporaires, nous a permis de suivre le processus qui mène à la construction du sentiment de « chez-soi » dans une ville de migration. Nous avons utilisé le sentiment de confort et de familiarité pour expliquer à nos participants l'exercice des cartes mentales (schémas conceptuels). Nous les avons guidés pour qu'ils se projettent dans la ville et pour définir leur sentiment vis-à-vis Montréal.

A la différence de Lord et al. (2019), nous n'allons pas présenter une typologie de chez-soi mais un processus qui se développe dans un espace-temps avec des étapes. Pour illustrer cette évolution, nous allons emprunter les noms des quatre phases de la mitose cellulaire en biologie. Si nous avons choisi de faire une métaphore avec ce processus c'est parce que nous avons trouvé des similitudes entre les deux processus.

La mitose est définie comme étant un type de reproduction qui permet de créer deux cellules filles identiques à partir d'une cellule mère (Caputo 2006). Sans trop nous attarder sur ce phénomène, nous allons utiliser ses quatre étapes pour présenter le processus de construction de sentiment de chez-soi dans une ville : la prophase, la métaphase, l'anaphase et la télophase. En biologie, le protéine complexe « *CDK1-CyclineB* (facteur de promotion de la mitose) » est un élément déclencheur de la mitose cellulaire (Caputo 2006). En sociologie, la migration et le changement de ville est l'élément déclencheur qui mène au dédoublement du sentiment chez-soi. À partir de nos données empiriques nous allons proposer une explication à chacune des quatre étapes de notre processus sociologique par l'analogie avec les processus biologiques:

Prophase

En biologie : L'ADN sort du noyau qui a perdu sa membrane nucléaire et prend la forme de Chromosomes (Caputo 2006).

Cette phase correspond aux premiers mois de l'étudiant dans la ville d'accueil. C'est la période de la découverte. Comme nous avons vu, ils n'ont pas tous les mêmes centres d'intérêt. Les étudiants de DEP ont pris le temps de visiter et de découvrir Montréal avant de commencer les études et le travail. Quant aux étudiants universitaires, ils ont donné la priorité aux études. Ils n'avaient pas tous le même programme. Ceux qui avaient des fins de semaine libres en ont profité pour visiter Montréal : « un espace chaque week-end ». D'autres ont attendu la semaine de relâche pour sortir. C'est pourquoi, nous ne nous pouvons pas attribuer une temporalité à ce processus. Beaucoup de facteurs peuvent influencer son développement comme : l'objectif migratoire, statut de migration, lieux de résidences, liens sociaux et l'expérience urbaine.

Après 12 mois à Montréal, deux de nos participants sont toujours dans cette phase de découverte. Par choix, Wael préfère s'installer dans cette phase. Il dit ne pas vouloir se sentir « trop chez lui à Montréal » pour pouvoir la quitter facilement s'il a d'autres opportunités de travail ailleurs. Il préfère garder le statut d'étudiant temporaire et visiter la ville comme un touriste.

La situation de Sofiane est beaucoup plus compliquée. Il vit toujours chez sa tante et il a beaucoup de difficulté à se faire des ami.e.s. De plus, il vit le changement de formation vers le DEP comme un échec et il a encore du mal à accepter le fait qu'on l'a exclu de l'université. Il dit vouloir terminer la formation de DEP pour avoir la résidence permanente et « peut-être revenir en Algérie pour terminer ma formation universitaire là-bas...au moins j'aurais un diplôme quelque part » (Sofiane, DEP). Nous avons remarqué une détresse et une tristesse dans le discours de Sofiane surtout durant la dernière rencontre. Il dit se sentir toujours étranger à Montréal; « Je ne sais pas ce que je fais ici...je me sens seul et perdu. J'ai pris un risque de quitter ma formation de Master avant de l'avoir terminée et maintenant je le regrette. Ma famille et mes ami.e.s me manquent...Alger me manque. Je crois que je vais rentrer chez-moi ». Sofiane n'a pu s'adapter à Montréal c'est pourquoi il est toujours dans cette phase de prophase.

En résumé, cette étape est la période de la découverte de la ville par les migrant.e.s. Durant laquelle, ils commencent à acquérir les compétences de mobilité qui leur permettront de construire un capital spatial par la suite. C'est une période d'adaptation et de préparation pour savoir comment construire sa vie quotidienne et comment habiter à Montréal.

Métaphase

En biologie : Les chromosomes s'alignent au centre de la cellule et se relient aux deux pôles (Caputo 2006).

La classification des différents capitaux spatiaux est importante dans cette étape. L'installation dans cette phase dépend de la mobilité urbaine de la personne et de sa capacité à s'approprier plusieurs espaces urbains simultanément. Nous pouvons dire que la construction d'un capital spatial marque la fin de cette phase. Si la prophase est l'étape d'adaptation cela peut être considéré comme le début du processus du dédoublement du chez-soi dans la ville de migration.

Nos participants avaient déjà plusieurs points d'attache dans la ville d'origine et durant cette phase, ils commencent à avoir des attachements dans plusieurs espaces urbains de Montréal aussi. L'alignement de ces espaces par rapport à deux villes rappelle l'alignement des chromosomes et les liaisons avec les deux pôles d'une cellule. C'est pourquoi nous avons appelé cette phase :la métaphase.

Anis s'est installé dans cette phase et il a interrompu ce processus comme il a interrompu celui du capital spatial parce qu'il a décidé de rentrer au Maroc durant l'été 2020.

J'ai arrêté d'y penser au moment où j'ai décidé de rentrer au Maroc à cause de la pandémie. Je commençais à peine à me sentir à ma place là-bas (il parle de Montréal) mais je voulais la jouer *safe* et rentrer. Je sais ce que je vais faire ici (il parle du Maroc) et j'ai un avenir ici... surtout avec cette pandémie, c'est compliqué de se projeter dans une nouvelle ville (Anis, Maîtrise)

Anaphase

En biologie : Les chromosomes se séparent et deviennent des chromatides qui s'éloignent l'une de l'autre vers leurs points d'attache et la cellule commence à se diviser en deux (Caputo 2006).

La construction du capital spatial marque le passage de la métaphase à l'anaphase. À ce stade, nos participants vivent un moment d'hésitation. Ils prennent conscience de leur attachement à la ville d'accueil mais ne savent pas ou n'osent pas encore l'expliquer. Pour exprimer cette incertitude, ils utilisent les phrases « Je commence à me sentir bien ici à Montréal. Je ne sais pas te dire mais c'est comme ... », « Je ne peux pas encore dire que je suis chez-moi ici à Montréal mais c'est en processus... ».

Quand le migrant arrive à s'approprier plusieurs espaces simultanément dans la ville d'accueil, il commence à développer un certain sentiment envers la ville en question. Liamin et Fadi s'identifient dans cette phase. Ils disent que Montréal est « en train » de devenir un autre chez-soi pour eux. Ils sont conscients du changement qui leur arrive, mais ils n'arrivent pas encore à bien le définir.

Télophase ; le dédoublement du chez-soi

En biologie : Les membranes nucléaires se referment dans les deux pôles et renferment en elles l'ADN dans sa forme de filament et la cellule se divise en deux cellules-filles possédant les mêmes chromosomes que leur cellule mère (Caputo 2006).

Si nous reprenons la classification des profils du capital spatial, nous verrons que tous les participants qui ont atteint cette phase font partie de ceux qui ont un capital spatial. Quand ils parlaient de Montréal, beaucoup de mots surgissent pour exprimer ce sentiment, un dédoublement de chez-soi comme : « *second Home*²⁵ », « *Home now* », « ma ville », « Là où je

²⁵ Les participants universitaires ont beaucoup utilisé le mot *Home* quand ils parlaient de chez-soi parce que durant les entrevues, j'ai utilisé les mots *feeling Home* pour expliquer ce que je voulais dire par « chez-soi » dans les schémas conceptuels.

vis » et « chez-moi »²⁶. D'un autre côté, quand nous avons présenté la carte mentale avec le sentiment de « chez-soi », ils ont écrit le nom de leur ville d'origine en premier et ils ont ajouté « Montréal » par la suite. Ils n'hésitent plus à le dire et le confirmer.

Sajed, Ilyes, Kamel, Massinissa et Biel s'identifient comme des personnes avec deux chez-soi. Durant la dernière rencontre, nous leur avons demandé de nous expliquer ce sentiment. Plusieurs mots surgissent comme : « mes habitudes », « confort », « à l'aise », « j'en fait partie et elle fait partie de moi » ou simplement « *home is home*, tu le sais ». Nous pouvons revenir ici à la notion de temps dans le processus. Nous ne pouvons pas attribuer une temporalité aux différentes phases car plusieurs facteurs individuels influencent le passage d'une étape à l'autre. Nous pouvons avancer que de manière générale, plus une personne passe de temps dans la ville d'accueil plus il a une chance pour arriver à la télophase et se sentir chez-soi. Durant cette période, le(la) migrant.e pourra construire un nouveau capital spatial, élargir son réseau social et trouver de nouvelles habitudes et des espaces d'attaches dans la ville de migration.

Les schémas conceptuels ci-dessous résument les mots et les phrases qui reviennent le plus souvent dans nos entrevues. Nous pouvons voir l'évolution et les changements des sentiments envers la ville de Montréal dans la figure 6. 13. Montréal au début était perçue comme une « expérience » ou « une ville d'étude » seulement. Après 12 mois, elle est toujours définie comme étant une expérience par la majorité d'entre eux, mais elle est aussi un deuxième chez-soi pour quelqu'un. Nous pouvons voir ce changement dans le deuxième schéma qui met au centre le sentiment de « chez-soi » (figure 6. 14). Durant la première rencontre, ils associaient leur sentiment de chez soi à leurs lieux de résidence, à la ville d'où ils viennent et à leur famille. Par la suite, après 12 mois, ils ont gardé les autres points et ils ont ajouté Montréal comme un deuxième chez-soi par rapport à leur ville d'origine.

Dans le cas de Koceila, nous ne pouvons pas parler de processus. Avec son parcours particulier, il se rapproche plus de ce que Lord et al. (2019) ont appelé « la figure de l'entrepreneuriat ». Il s'est complètement détaché de sa ville d'origine et a rapidement transféré son « chez-soi » à Montréal. Ce cas de figure s'applique surtout aux migrant.e.s qui n'ont pas beaucoup d'attaches avec leur

²⁶ Il y a aussi d'autres mots en arabe qui sont difficile à traduire comme « *Bladi*, maintenant » qui veut dire mon pays mais dans le jargon maghrébin, ce mot est utilisé pour parler de la ville d'origine aussi.

pays ou ville d'origine. Rappelons que Koceila a déjà un capital de migration avant de venir au Québec. Après ses études du lycée, il a vécu un an dans une ville du Nord pour faire des études dans le domaine de la santé mais il disait ne pas avoir aimé la ville où il était, donc il est revenu en Tunisie pour la quitter à nouveau et s'installer à Montréal. Le permis d'étude était pour lui une voix rapide pour quitter son pays d'origine. Il n'a aucun attachement pour sa ville d'origine sauf comme lieu où vivent ses parents.

Dans le processus que nous venons de présenter, un(e) migrant(e) arrive à distinguer deux « chez-soi » : sa ville d'origine et la ville de migration qui est dans notre cas, Montréal. La téléphase est la quatrième étape dans ce processus où chacun de nos participants a fait de Montréal une ville sur mesure pour soi.

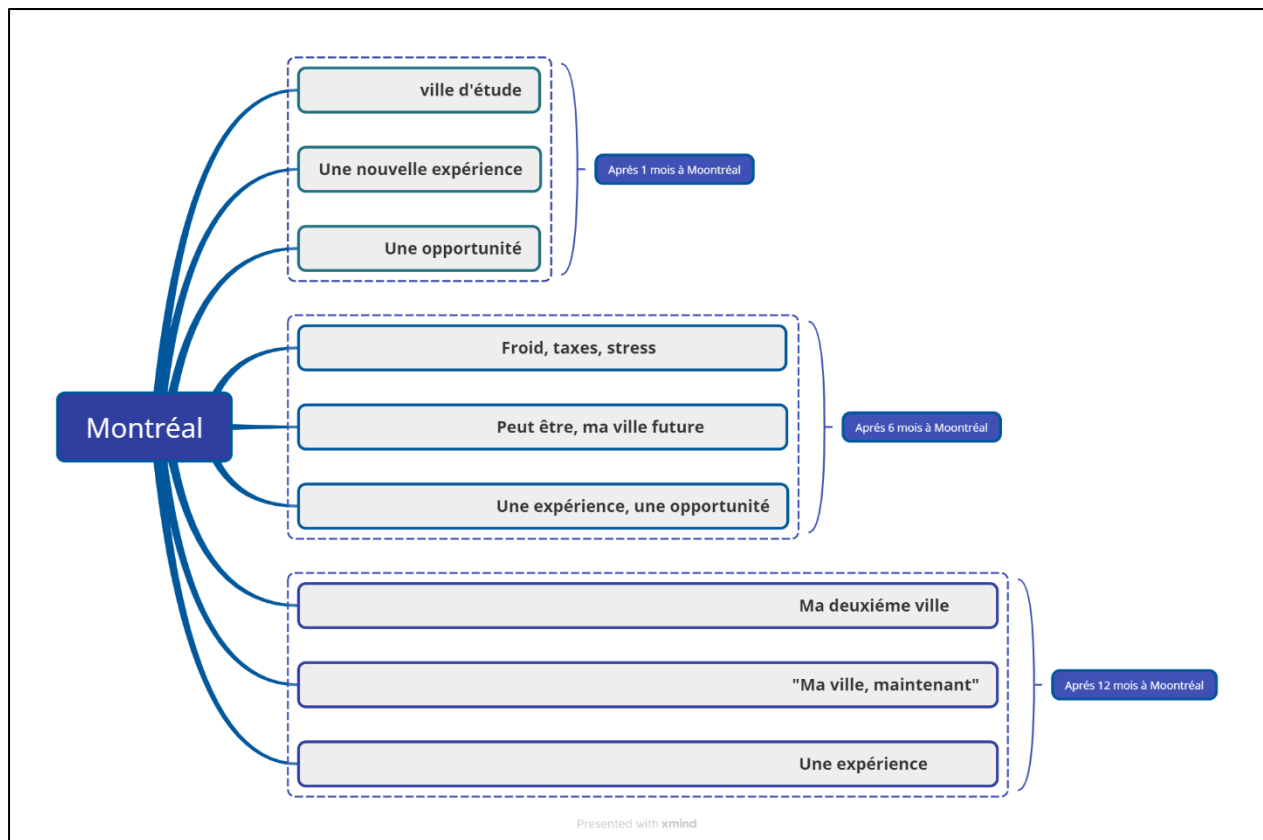


Figure 6. 13 : Résumé des schéma conceptuels des participants autour de Montréal

Source : Auteur

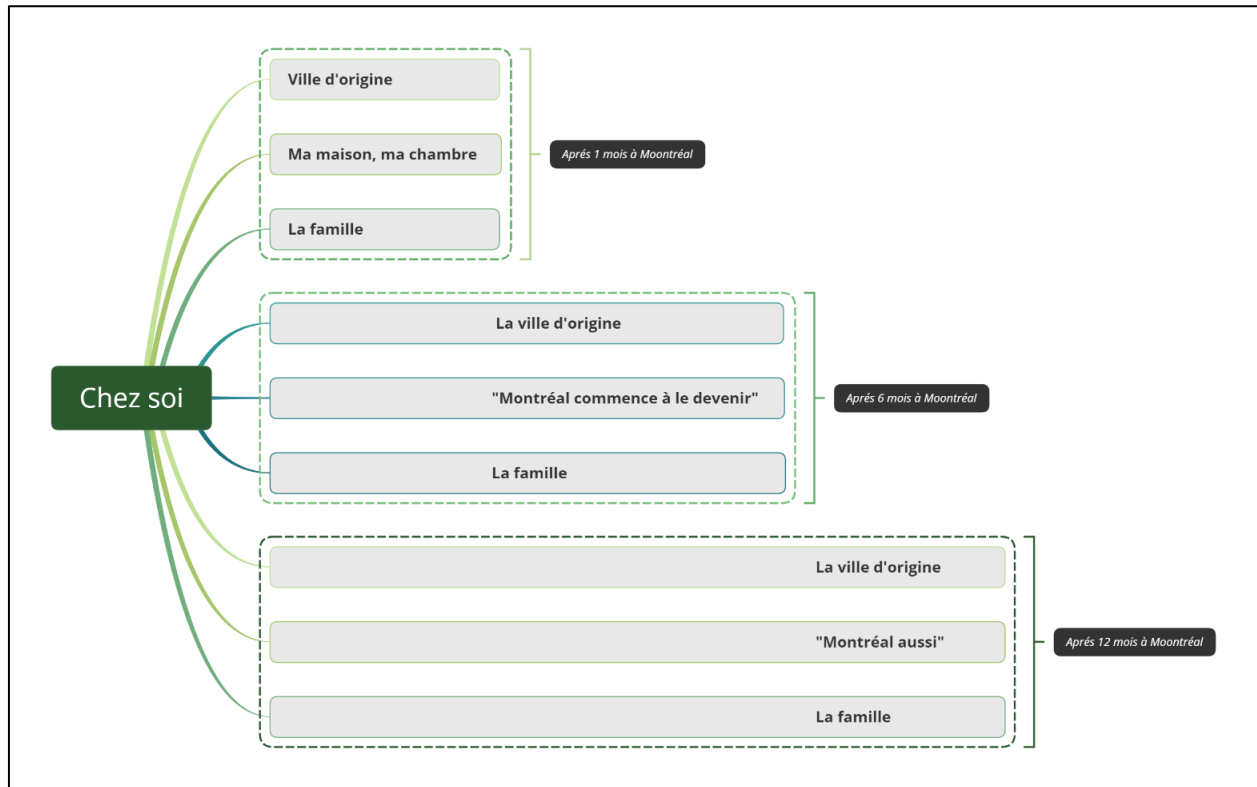


Figure 6. 14 : Résumé des schémas conceptuels des participants autour du « Chez-soi »

Source : Auteur

6.5 Conclusion

L'expérience urbaine fait partie de la vie quotidienne de la personne. Nous avons essayé de l'étudier à travers la mobilité urbaine de nos participants. Cette approche nous a permis de proposer une autre forme de rapport à l'espace urbain à l'échelle d'une ville. Nous avons identifié ce rapport comme étant un sentiment de chez-soi. Nous avons suivi la construction de ce sentiment durant une période de 12 mois. Mais, la complexité du chez-soi nous invite à poser la question sur d'autres formes d'attachement possible. À cause de la limite temps de notre recherche, nous ne pouvons pas dire que c'est la dernière étape dans la construction de sentiment de chez soi par un.e migrant.e dans une ville d'accueil. Nous aurons besoin de plus d'une année pour confirmer la fin du processus et pour bien identifier le lien entre les différents aspects de ce phénomène.

Nous allons maintenant revenir à la carrière migratoire, notre concept d'analyse principal, pour structurer les différents points que nous avons abordés durant les trois derniers chapitres.

CHAPITRE 7 : LES CARRIÈRES MIGRATOIRES DES ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX MAGHRÉBINS À MONTRÉAL : SYNTHÈSE

7.1 Introduction

Dans ce dernier chapitre, nous reviendrons sur la carrière migratoire des étudiants et nous tenterons de répondre à la question : que veulent faire nos participants après la fin des études et quels facteurs influencent leurs choix? Nous commençons par inscrire les deux thématiques, déjà abordées dans les : quatrième, cinquième et sixième chapitre, dans notre concept d'analyse principal « la carrière migratoire » : le choix de la ville d'étude et l'expérience migratoire dans la ville d'accueil. Par la suite, cette réflexion nous permettra de proposer des suites possibles des carrières migratoires et situer l'influence que peut avoir l'expérience urbaine sur le choix de mobilité ou d'ancrage à Montréal après la fin des études par rapport aux autres facteurs.

Puis, pour finir, nous reviendrons avec une réflexion plus générale sur les parcours migratoires des étudiants internationaux d'origine maghrébine à Montréal et leurs expériences. Nous verrons comment le fait de vivre dans la temporalité particulière du statut de migration peut influencer leur choix d'ancrage et de mobilité par la suite.

7.2 Le parcours migratoire des étudiants internationaux en trois temps

L'objectif de cette recherche était de documenter l'influence que peut avoir l'expérience urbaine dans la ville d'accueil sur la rétention des migrants temporaires comme les étudiants internationaux. Nous avons utilisé la notion de carrière migratoire qui nous a permis d'étudier les parcours migratoires de nos participants en trois temps ; la construction du projet migratoire, vivre la migration en tant qu'étudiant international et le projet d'avenir après la fin des études. Dans les chapitres précédents, nous avons présenté nos résultats à partir de ces trois temps d'analyse. Dans cette partie, nous allons synthétiser nos résultats en les inscrivant dans les trois temps d'analyse de la carrière migratoire. Ce concept nous a permis d'étudier et de comprendre de nouveaux

phénomènes socio-spatiaux, comme la construction d'un nouveau sentiment de chez-soi dans une ville de migration, et leur influence sur les projets d'avenir après la fin des études sans perdre de vue les objectifs de migration du départ.

7.2.1 Temps 1 : Choisir Montréal comme ville de migration

En s'interrogeant sur le choix de Montréal comme ville d'étude, nous avons remarqué que les motivations correspondent à des objectifs de migration. La majorité des étudiants internationaux maghrébins n'ont pas choisi Montréal, ni le Québec, mais ils ont choisi le « programme d'expérience québécoise (PEQ) ». Si aujourd'hui le Québec est une destination de choix pour ces étudiants c'est grâce au PEQ, avant la réforme de l'été 2020.

Le PEQ est un programme de rétention québécois. Il permettait aux migrant.e.s temporaires d'accéder rapidement à la résidence permanente. Avant l'été 2020, les étudiant.e.s internationaux pouvaient déposer une demande de certificat du sélection du Québec (CSQ) après la fin de leurs études et ils recevaient rapidement une réponse pour qu'ils puissent déposer une demande de résidence permanente. Aujourd'hui, après la fin des études, ils doivent travailler 12 mois (ou plus) pour pouvoir déposer une demande de CSQ. De plus, leurs demandes ne sont plus prioritaires et les délais d'attente sont de six mois et plus. L'ancien programme de rétention PEQ était aussi un programme d'attraction. Les recruteur.se.s l'utilisaient pour attirer plus d'étudiants internationaux francophones du Maghreb.

Au début de la recherche, nous avons pris pour acquis que l'objectif migratoire des étudiants internationaux était de poursuivre leurs études supérieures dans une université du Nord. Rapidement, nous nous sommes rendu compte que cette idée était erronée. Beaucoup des étudiants internationaux maghrébins qui ont choisi le Québec avaient pour objectif, l'immigration. Pour ce groupe, le statut d'étudiant international était une étape obligatoire pour atteindre leur objectif de départ. Face aux longs délais des traitements des demandes d'immigration, les études sont considérées comme une stratégie migratoire pour s'installer au Canada. Le changement de formation universitaire vers les formations de DEP fait aussi partie de cette stratégie. À cet égard, nous pouvons avancer que les études sont une voie rapide pour l'immigration au Québec et au

Canada. Nous assistons à une nouvelle dynamique migratoire au Québec où nous sommes passés de la migration pour les études, aux études pour l'immigration.

L'immigration permanente n'était cependant pas l'objectif de départ de tous les étudiants internationaux maghrébins au Québec. Certains d'entre eux ont quand même migré pour les études (5 parmi nos participants). Ce groupe d'étudiants n'a pas choisi Montréal, mais plutôt la formation ou une bourse d'étude, d'où l'expression des étudiants de l'ETS : « Je n'ai pas choisi Montréal, j'ai choisi l'ETS ». Avec ses 11 institutions universitaires, Montréal offre une panoplie de formations dans différents domaines. Comme nous l'avons déjà mentionné, elles attirent la majorité des étudiants internationaux du Québec dont les étudiants d'origine maghrébine. Pour ce groupe d'étudiants, s'installer à Montréal n'était pas un choix mais une obligation pour accéder au programme universitaire qu'ils ont choisi ou à la bourse qu'on leur a attribuée.

Au-delà de la formation et du PEQ, le réseau prémigratoire est un facteur qui exerce une grande influence sur le choix de Montréal comme ville de migration. En effet, le PEQ est un programme accessible à tous les diplômés du Québec, mais la majorité des Maghrébins qui suivent une formation de DEP sont à Montréal pour rester entre ami.e.s. Quant à ceux inscrits dans des programmes de maîtrise, ils auraient pu trouver leurs formations dans d'autres universités du Québec mais ils ont choisi de s'installer dans la métropole provinciale pour échapper au sentiment de *Ghorba*²⁷. Les étudiants internationaux maghrébins voient en Montréal une opportunité pour immigrer ou pour suivre une formation universitaire avec le moins de sentiment de *Ghorba* possible.

À Montréal le sentiment de *Ghorba* est quasi-absent...au pire, on peut faire un tour à Jean Talon (le petit Maghreb), cette artère te plonge directement dans une ambiance du *Bled*²⁸. En plus, on a tous des amis ici et tu peux facilement t'en faire d'autres. 98% de mes collègues au centre de formation sont des Maghrébin.e.s, le prof est maghrébin, l'agent de l'administration est maghrébin...on n'est loin de nos famille mais pas dans l'*Ghorba* (Massinissa, DEP)

²⁷ Nous avons déjà abordé la signification de ce mot et l'importance de le garder en arabe dans le quatrième chapitre.

²⁸ Le mot « *Bled* » signifie en français; pays. Les migrant.e.s maghrébin.e.s utilisent ce mot quand ils(elles) parlent du pays d'origine. Ils remplacent le nom de leurs pays par *Bled* dans leur conversation.

Dans ce qui va suivre, nous verrons comment le PEQ, le changement de formation et le réseau prémigratoire exercent des influences sur leur vie quotidienne à Montréal et sur le choix de rester ou de partir après la fin des études.

7.2.2 Temps 2 : Vivre en tant qu'étudiant international à Montréal

Par définition, un étudiant international s'installe dans une ville de migration temporairement, jusqu'à la fin de ses études. La durée de son séjour est déterminée par la durée de sa formation. Théoriquement, durant cette période, il structure sa vie quotidienne autour des études. Toutefois, dans le cas des étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal, nous distinguons deux types de vie quotidienne; ceux qui la construisent autour des études et ceux qui la construisent autour du travail.

Le premier groupe correspond aux étudiants internationaux universitaires inscrits à des formations de maîtrise. Pour ces migrants, les études sont une priorité. Étant des étudiants à temps plein, ils passent la majorité de leurs journées dans les universités ou à travailler sur leurs projets de mémoire. Dans la mesure du possible, ils occupent des emplois à temps partiel pour subvenir à leurs besoins. Pendant la pandémie internationale de la COVID-19, avec les cours en ligne, ils passaient la majorité de leurs journées dans leurs chambres. Durant cette période, beaucoup ont choisi d'occuper des emplois à temps partiel en télétravail pour optimiser leur temps. Cette situation a fait d'eux des personnes sédentaires. Entre l'hiver québécois et la COVID-19, leur vie quotidienne pouvait être définie à travers trois actions : étudier, travailler, faire des courses. Leurs expériences urbaines à Montréal se résumaient aux trajets entre la maison et leurs marchés qu'ils choisissaient selon des affinités ethniques et l'offre commerciale. Leurs expériences urbaines à Montréal sont devenues significantes à partir de l'été 2020. En effet, ces étudiants maghrébins avaient plus de temps libre et la fin des mesures sanitaires a permis de déconfiner la ville. Cette situation leur a permis de sortir, faire de nouvelles connaissances et voir leurs ami.e.s. Ils sont passés de personnes sédentaires à des personnes très mobiles avec un « large capital spatial » ou « en processus de construction », pour reprendre la classification que nous avons proposée dans le chapitre précédent. Cette même classification nous a permis de questionner leur sentiment de chez-soi à Montréal.

Le deuxième groupe correspond à ceux qui suivent une formation de DEP. Ces étudiants internationaux doivent beaucoup travailler pour pouvoir financer leur séjour et payer leurs formations qui coûtent excessivement cher. Ils ne donnent pas beaucoup d'importance aux cours. Ils doivent y assister parce que la présence est obligatoire. Ces migrants ont du temps libre pour voir leurs ami.e.s et pour sortir en ville. Notamment durant la pandémie, ils pouvaient travailler et suivre les cours à partir de leurs téléphones simultanément. En combinant ces deux activités, ils avaient beaucoup plus de temps libre. Contrairement aux universitaires, ils passaient la majorité de leur journée à l'extérieur. À titre de rappel, la majorité des étudiants de DEP à Montréal travaillent dans la livraison qui est par définition synonyme de déplacements quotidiens. Leurs expériences urbaines dépendent de leurs déplacements en tant que livreurs. Comme nous l'avons déjà expliqué, la mobilité urbaine n'est pas seulement l'action de se déplacer, mais c'est une expérience en soi. Nous avons remarqué que ces étudiants se déplacent beaucoup mais ils ne sont pas tous des personnes « mobiles ». À titre comparatif, les universitaires passent leurs journées dans leurs maisons et les étudiants de DEP dans leurs voitures. Ces derniers vivent une sédentarité dans leurs déplacements. Ils ne connaissent la ville que de leurs voitures, en solitaires. Pour un livreur, nous avons l'impression que ses journées se ressemblent parce qu'il passe la majorité de son temps seul devant le volant de la voiture, mais elles sont loin d'être les mêmes. En se réveillant le matin, il ne sait pas quel quartier ou quel arrondissement il va parcourir. Ses déplacements dépendent de la demande commerciale et de l'algorithme d'une application de livraison. Ce style de vie a permis aux étudiants de DEP de bien connaître la géographie de Montréal, mais on ne peut pas dire qu'ils vivent une expérience urbaine. Ils ne sont pas en contact direct avec les espaces urbains de la ville et ils n'entretiennent aucun rapport social durant leurs déplacements. Ceux qui ne profitent pas de leurs temps libres pour sortir et faire de nouvelles connaissances, appartiennent au groupe des personnes moyennement mobiles avec un petit réseau personnel homogène (hommes maghrébins seulement) et ils n'ont toujours pas construit un capital spatial après 12 mois passés à Montréal.

Montréal est considérée comme une ville métropole où la mobilité urbaine est une nécessité techniquement possible et socialement valorisée. Comme l'explique Bourdin (2005), la vie quotidienne dans une métropole est synonyme de style de vie. Il n'y a pas un modèle type de comment construire sa vie quotidienne. Elle dépend des besoins et des choix de chacun. Par exemple, les étudiants de DEP ont pour objectif de terminer les études le plus tôt possible pour accéder à la résidence permanente. Ils ne donnent pas beaucoup d'importance à la qualité de la

formation et ils préfèrent passer leurs journées à travailler pour financer leur séjour à Montréal. À l'inverse, les étudiants universitaires ont choisi de se concentrer sur leurs études. Ils préfèrent consacrer le temps qu'ils vont vivre comme étudiants internationaux à étudier. Les deux groupes d'étudiants ont adopté un style de vie temporaire jusqu'à ce qu'ils atteignent leurs objectifs. Ils vivent dans la temporalité de leur statut de migration tel qu'attestent certains de nos participants : « d'abord les études et après j'aurai le temps et l'argent pour visiter Montréal et me faire de nouveaux ami.e.s » ; « D'abord la résidence permanente, je ne pense qu'à ça ».

Après avoir documenté la mobilité urbaine des étudiants internationaux et la place qu'elle occupe dans leur vie quotidienne, nous avons repositionné cette dernière dans le contexte urbain de Montréal afin de suivre la construction du capital spatial qui est une forme de rapport à l'espace. L'analyse comparative de ces styles de vie nous a permis d'établir une typologie de profils de mobilité urbaine dans le cinquième chapitre: étudiants sédentaires, étudiants moyennement mobiles, étudiants très mobiles, étudiants hypermobiles. Nous avons par la suite utilisé cette typologie pour suivre la construction d'un capital spatial dans une ville. Après 12 mois dans une ville de migration, dépendamment des profils de mobilité et des espaces appropriés, quatre formes de capital spatial sont possibles : capital de mobilité, capital spatial en construction, avoir un capital spatial, très large capital spatial. La disparité de ces profils et des expériences urbaines nous a incité à tester l'hypothèse d'une autre forme de rapport à l'espace dans une ville. Un sentiment d'attachement plus fort que le fait de s'approprier plusieurs espaces urbains. À partir de ses différentes expériences urbaines, nous avons proposé un processus de construction de sentiment de chez-soi dans une ville de migration.

La question de départ était : À quel moment les étudiants internationaux maghrébins vont-ils considérer Montréal comme leur nouveau chez-soi? Les personnes très mobiles ou hypermobiles arrivent à construire un capital spatial (ou un très large capital spatial). En s'appropriant plusieurs espaces urbains, la personne construit des souvenirs dans plusieurs parties de la ville de migration. À partir de ce moment, cette dernière ne lui serait plus étrangère et il ne se sentira plus étranger dans ses rues. Cette familiarité peut se manifester en « un sentiment de chez-soi » dans la ville en question, sans perdre le sentiment de chez-soi dans la ville d'origine.

Dans le cadre de cette recherche, nous considérons le sentiment de chez-soi dans une ville comme une nouvelle forme du rapport qu'une personne peut avoir envers les espaces urbains d'une ville.

À partir des données empiriques de notre recherche de 12 mois, nous proposons un processus en 4 étapes pour en suivre la construction : prophase, métaphase, anaphase et la télophase (figure 7.1).

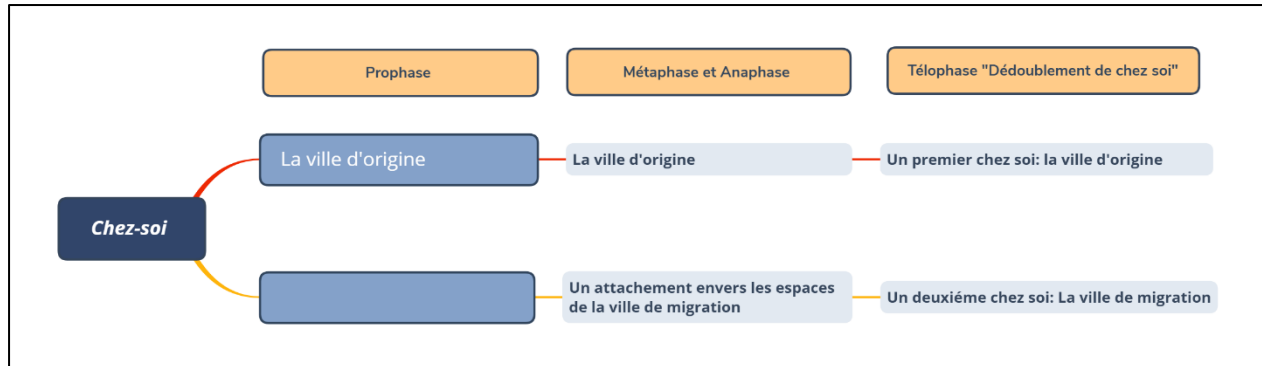


Figure 7. 1 : Les étapes du processus de construction de sentiment de chez-soi par rapport au développement des schémas conceptuels de nos participants.

Source : Auteur

Durant la prophase, la personne ne ressent aucun sentiment envers la ville de migration qui lui est encore étrangère. Sa ville d'origine est son seul chez-soi. Il atteint la métaphase quand il commence à avoir des points de repère et plusieurs espaces appropriés dans la ville d'accueil. Juste après, se manifeste l'anaphase, la période de l'incertitude. À partir de cette phase, la personne commence à ressentir un certain attachement envers la ville d'accueil, mais sa ville d'origine reste son seul chez-soi. L'aboutissement de ce processus est la télophase où la personne prend conscience du dédoublément de chez-soi. Il éprouvera un sentiment de chez-soi envers les deux villes; celle d'où il vient et celle où il a migré. Il présentera la ville de migration comme un deuxième chez-soi et la ville d'origine restera toujours son premier chez-soi. Nous ne pouvons faire du « temps » un facteur décisif dans le déroulement de ce processus. Le passage d'une phase à une autre dépend surtout du migrant. En effet, la construction d'un capital spatial souligne la fin de la métaphase et le début de l'anaphase durant laquelle la personne découvre le dédoublément du sentiment de chez-soi. Cette relation causale entre la mobilité urbaine et la construction d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration confirme l'hypothèse d'un rapport à l'espace plus fort ou d'une autre nature que l'appropriation spatiale (figure 7.2). Par exemple, les étudiants internationaux maghrébins très

mobiles et qui arrivent à construire un capital spatial à Montréal, la considèrent comme un deuxième chez-soi, en plus de leur ville d'origine.

Relation d'influence			
Profils de mobilité	Espaces appropriés	Profils de capital spatial	Sentiment de chez-soi
Personne sédentaire	→ -	Capital de mobilité	Prophase
Personne moyennement mobile	→ +	Capital spatial en construction	Monophase
Personne très mobile	→ +++++	Capital spatial	Anaphase
Personne hyper-mobile	→ ++++++	Très large capital spatial	Télophase

Figure 7. 2 : La relation de causalité entre la mobilité urbaine et le sentiment de chez-soi dans une ville.

Source : Auteur

La mobilité urbaine exerce une grande influence sur le sens que donneront les migrants temporaires à leurs expériences urbaines. Dans une ville comme Montréal, la mobilité urbaine est fortement encouragée comme manière de vie pour les nouveaux.elles arrivant.e.s. Être sédentaire peut être considéré comme un handicap dans une ville métropole. Au-delà de la construction du capital spatial, la mobilité urbaine exerce une influence sur la taille et la diversité d'un réseau social. Les étudiants internationaux maghrébins sédentaires et les moyennement mobiles à Montréal ont un réseau personnel petit et homogène. Pour revenir aux questions traditionnelles sur l'immigration, la sédentarité ralentit l'intégration et l'inclusion socioéconomique des nouveaux arrivants.

Entre l'automne 2019 et l'automne 2020, nos participants ont fait face à deux grands événements qui ont beaucoup influencé leur vie quotidienne à Montréal : la réforme du PEQ et la COVID-19.

Le nouveau PEQ a obligé les étudiants de DEP à envisager une nouvelle stratégie pour accéder rapidement à la résidence permanente, comme changer de province ou de statut migratoire. D'autre part, la pandémie internationale a eu beaucoup d'impact sur leur mobilité et sur leur expérience urbaine. Chacun a restructuré sa vie quotidienne dépendamment des nouvelles restrictions pour vivre à l'ère de pandémie. Les étudiants ne réagissent pas tous de la même manière face aux changements qui peuvent arriver durant leur séjour. Les décisions et les choix qu'ils prennent exercent une influence directe sur leurs projets migratoires après la fin des études. Dans ce qui va suivre, nous verrons comment ces changements ont influencé le choix de rester à Montréal ou de partir.

7.2.3 Temps 3 : Quoi faire après la fin des études (Suites possibles de carrières migratoires)

Au Canada, après la fin des études, les diplômés internationaux ont droit à un permis de travail post-diplôme de 18 mois à 3 ans (selon la formation) non renouvelable. Durant cette période, ils vont choisir entre l'ancrage dans leur ville d'étude ou la quitter. S'ils choisissent de s'établir au Canada, ils devront déposer une demande de résidence permanente selon la province où ils comptent s'installer. Au Québec, les diplômés sont admissibles à deux programmes d'immigration permanente : le PEQ²⁹ et Arrima.

L'objectif de migration des étudiants internationaux maghrébins inscrits à des formations de DEP étaient l'immigration permanente à travers l'ancien PEQ. Après la réforme de l'été 2020, ils disent se sentir trahis par le Québec qui leur avait promis un accès direct et rapide à la résidence permanente après la fin des études. Entre regret, incertitude et déception, ils envisagent le programme fédéral « entrée express » pour accéder rapidement à la résidence permanente, mais beaucoup ne veulent pas quitter Montréal. Pour décrire cette situation, une phrase revenait souvent : « le problème de Montréal est qu'elle est au Québec ». Les étudiants universitaires étaient plus concentrés sur leurs études. La majorité d'entre eux gardent les questions « Que faire? Rester ou partir? » en suspend jusqu'après la fin des études. La réforme du PEQ ne semble pas beaucoup

²⁹ Nous avons déjà abordé ce programme en détail tout au long de ce document.

affecter leur projet migratoire. Pour eux les réponses à ces questions dépendent de beaucoup de variables inconnues.

En somme, plusieurs choix s'offrent aux étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal. À partir de nos données empiriques, nous distinguons 5 possibilités de carrière migratoire. Nous nous sommes inspirés des typologies déjà proposées dans les recherches sur la rétention des étudiants internationaux pour construire la nôtre: ancrage à Montréal, mobilité pour l'ancrage, mobilité inter/nationale, retour au « *Bled* » et les flottants (une expression que nous empruntons à Germain et Vultur (2016).

1. Ancrage à Montréal

Nous parlons ici d'un ancrage par rapport à la ville. Après 12 mois à Montréal, beaucoup d'étudiants internationaux maghrébins envisagent de s'y installer définitivement après la fin des études. L'immigration permanente au Québec fait partie des projets futurs de ces étudiants. Les raisons qui poussent des étudiants de DEP à choisir de rester à Montréal et d'appliquer à la résidence permanente à travers le nouveau PEQ sont surtout d'ordre personnel. Ils préfèrent s'établir à Montréal pour rester avec leurs ami.e.s ou leur copine et éviter la *Ghorba*. D'autre part, ils sont conscients qu'ils auront besoin d'un certain niveau d'anglais pour vivre et travailler dans les provinces anglophones (comme nous l'avons déjà mentionné, la majorité d'entre eux ne maîtrisent pas cette langue).

Je reste ici, je suis bien ici...ma vie est à Montréal. Maintenant que j'ai décidé de s'y installer pour toujours, dès que je termine les études je vais travailler dans mon domaine et après quelques mois je vais pouvoir déposer un dossier avec le PEQ. Avant je voulais avoir la résidence permanente pour me sentir chez-moi mais là je n'ai pas besoin d'une carte pour ça. Pourquoi vivre l'*Ghorba* à nouveau, j'ai des amis ici, une copine. J'ai enfin retrouvé un bon équilibre et un confort que je ne veux pas quitter. Je dois juste être patient pour la résidence permanente.
(Massinissa,DEP)

Les universitaires qui choisissent de s'établir à Montréal ont des raisons plus professionnelles. La majorité d'entre eux envisagent de rejoindre le marché du travail après

la fin des études. Ceux qui pensent pouvoir trouver un emploi qui correspond à leur attente professionnelle envisagent de rester à Montréal. Ils trouvent que leur vie sera plus facile dans une société qu'ils connaissent déjà. La majorité d'entre eux disent être « intégré à Montréal ». Pour ces étudiants, l'intégration à Montréal est le fait de parler couramment la langue de la société d'accueil, connaître bien la ville, avoir des ami.e.s et se sentir chez-soi. Que ce soient des étudiants de DEP ou des universitaires, ils ont choisi d'attendre plus longtemps pour avoir leur résidence permanente plutôt que de quitter Montréal. Ils disent se sentir chez eux dans cette ville qui ne leur est plus étrangère.

2. Mobilité

Par définition, la carrière est une construction de plusieurs sous-carrières. Dans la migration, la carrière migration est la succession de plusieurs projets migratoires. Dans le cas des étudiants internationaux, le premier projet est celui de quitter sa ville et son pays d'origine pour poursuivre ses études dans une ville d'un autre pays. La fin des études marque la fin de ce premier projet et le début d'un deuxième d'où l'usage de « Mobilité » pour parler des projets futurs des étudiants internationaux maghrébins. Au-delà de l'ancrage à Montréal, nous distinguons 3 projets de mobilité :

2.1. Mobilité pour l'ancrage

Au début de leur séjour, tous les étudiants de DEP envisageaient un ancrage à Montréal. Toutefois, après la réforme du PEQ de l'été 2020, beaucoup considèrent la mobilité nationale pour accéder au programme de l'entrée express qui leur permettra d'avoir rapidement une résidence permanente. Pour eux, quitter le Canada sans avoir la citoyenneté est non envisageable. Ils prévoient de déménager en Ontario le temps d'avoir leur résidence permanente à travers l'entrée express et ils reviendront vivre à Montréal par la suite, d'où le nom du profil : Mobilité pour ancrage. Cette stratégie d'immigration est élaborée par les étudiants pour résoudre ce qu'ils appellent le problème de Montréal : le Québec.

Je suis ici pour la résidence permanente. Je ne veux pas attendre encore 3 ans ou plus pour l'avoir. J'ai commencé à préparer mon dossier pour l'entrée express. J'ai quelques années d'expérience en Algérie et je vais les utiliser pour atteindre le

nombre de points nécessaire. Je ne veux pas quitter Montréal mais je n'ai pas le choix. Mais, je reviendrai dès que j'ai la résidence permanente. C'est ma ville, je suis un montréalais maintenant. Je reviendrai continuer ma vie ici. (Ilyes, DEP)

Une autre stratégie de mobilité pour l'ancrage est proposée par d'autres étudiants qui ont une bonne maîtrise de l'anglais. Ces derniers préfèrent abandonner leur formation au Québec et s'inscrire à un autre programme similaire en Ontario et surtout à Ottawa pour revenir à Montréal une fois qu'ils auront la résidence permanente.

En 2021, après la fin de notre terrain, le gouvernement fédéral a ouvert une nouvelle voie temporaire pour la résidence permanente. Un programme ouvert aux travailleurs temporaires et aux diplômés internationaux francophones. Nous avons appris que la majorité de nos participants ont envisagé de déménager temporairement à Ottawa et à Toronto pour accéder à ce programme, mais ils comptent revenir à Montréal. Ils ont vu en ce programme une nouvelle opportunité pour atteindre leur objectif de départ sans pour autant abandonner la ville qu'ils aiment, Montréal.

Visiblement, ce projet de « mobilité pour ancrage » ne correspond qu'aux étudiants internationaux maghrébins qui sont au Québec. Après la réforme du PEQ, et avec le programme fédéral de 2021, beaucoup de migrant.e.s temporaires ont quitté le Québec pour s'installer ailleurs au Canada. Mais, les étudiants de DEP sont les seuls qui envisagent le retour à Montréal. Les étudiant.e.s maghrébin.nes accordent une grande importance à leur statut migratoire. Pour la majorité, l'objectif ultime après la fin des études est la citoyenneté canadienne. Pour eux, cette dernière est perçue comme une preuve d'appartenance pour se sentir en sécurité. Ils ont besoin d'un passeport canadien pour se déplacer plus ou moins librement à travers le monde. Nous parlons ici des personnes pour qui le passeport « bleu » est considéré comme l'unique satisfaction et une réussite migratoire, d'où l'acharnement pour avoir une résidence permanente rapidement.

2.2. Retour au « Bled »

Au-delà des étudiants boursiers qui sont obligés de revenir à leur pays d'origine après la fin des études, peu d'étudiants maghrébins envisagent le retour au *Bled*. Nous avons remarqué que ceux qui envisagent un retour au pays d'origine sont issus de familles aisées. Leurs objectifs de départ étaient d'avoir un diplôme supérieur d'une université du Nord. Ils

estiment avoir une bonne situation sociale dans leur pays d'origine qu'ils ne veulent pas abandonner. Ils avaient choisi des formations universitaires qui leurs permettront de s'épanouir professionnellement quand ils seront de retour. Pour l'un de nos participants, la pandémie internationale liée à la COVID-19 a accéléré son retour au *Bled* (il avait quitté Montréal en été 2020).

Maintenant que les cours sont en ligne, j'ai décidé de rentrer chez-moi. Je ne vois pourquoi je dois rester là-bas dans ces conditions surtout que je n'ai pas eu le temps de changer d'avis sur le fait de rentrer après la fin ma maîtrise. Je sais que je vais facilement trouver un emploi que j'aime dans mon domaine avec un diplôme canadien. Je n'ai pas eu le temps d'aimer Montréal, c'était une expérience...et *Ghorba* ce n'est pas facile. Je me sens beaucoup mieux depuis que je suis rentré au Maroc. Grace à la situation de ma famille, j'ai une meilleure situation ici qu'au Canada. (Anis, Maîtrise)

Nous avons remarqué que le retour au *Bled* est le projet d'un futur lointain de quelques étudiants de DEP. L'objectif de ces derniers n'a jamais été l'immigration définitive au Canada, mais la citoyenneté canadienne. Revenir au pays d'origine n'est pas envisageable après la fin des études, mais il reste une possibilité après quelques années. Ces étudiants se projettent dans le futur. Ils veulent que leurs enfants grandissent dans leur société d'origine et qu'ils aient le choix quand ils seront adultes; vivre dans le pays d'origine ou immigrer au Canada.

2.3. *Mobilité inter/nationale*

Un autre type de projet futur est envisagé par des étudiants universitaires, quitter Montréal et le Québec mais ne pas revenir au *Bled*. Explicitement, ces étudiants affirment ne pas vouloir s'installer à Montréal pour des raisons professionnelles ou personnelles. Comme nous l'avons déjà expliqué, l'objectif de départ des étudiants maghrébins inscrits à des formations de maîtrise était de poursuivre les études supérieures et avoir une bonne carrière professionnelle. Ceux qui ne pensent pas pouvoir s'épanouir au Québec après la fin des études, envisagent un autre projet de migration. Contrairement à ceux qui vont quitter Montréal temporairement pour revenir et y immigrer définitivement, ces étudiants préfèrent s'inscrire dans une mobilité nationale ou internationale plutôt que de rester dans un endroit

où ils ne pourront pas s'épanouir professionnellement. Ils parlent de plusieurs destinations du Nord possibles comme des pays européens, les États-Unis, l'Australie ou rester au Canada, mais changer de province. Pour ces étudiants, le contexte professionnel montréalais et québécois ne semble pas leur offrir des opportunités de carrière à la hauteur de leurs ambitions. Prenons l'exemple de Wael pour qui Montréal n'était qu'une étape. Il trouve que l'offre à Montréal ne répond pas à ses attentes professionnelles. Il a construit sa vie quotidienne dans cette ville pour qu'il puisse la quitter un jour sans avoir d'attache.

Mon domaine professionnel est beaucoup plus demandé et beaucoup plus développé ailleurs qu'au Québec. Si je veux avoir une belle carrière, je dois quitter Montréal...pour aller où? Je ne sais pas, on verra après que j'aurais terminé ma maîtrise. D'après ce que je vois, il y a beaucoup d'opportunités à Toronto, aux USA ou en Allemagne. (Wael, Maîtrise)

D'autre part, à cause de la COVID-19, beaucoup d'universitaires ont eu du mal à construire un réseau post-migratoire significatif et ils se sentent seuls à Montréal. Après la fin des études, ils préfèrent construire un nouveau projet migratoire vers un des pays européens pour rejoindre leurs ami.e.s. Ils trouvent qu'avec un diplôme canadien et avec une expérience migratoire, leur intégration socioéconomique sera facile par rapport aux autres migrant.e.s maghrébin.e.s. Ils disent être conscients que le contexte actuel de l'immigration en Europe ne leur sera pas favorable, mais « vivre seul est encore plus dur ».

3. *Les flottants*

Définis par Germain et Vultur (2016) comme étant le groupe d'étudiants indécis qui n'arrivent pas encore à se projeter. Les flottants dans cette étude sont tous des universitaires. Ils ne peuvent ou ne veulent pas se prononcer sur leurs projets futurs avant la fin des études. Pour ces étudiants, rien n'est exclu : un ancrage à Montréal, une mobilité inter/nationale ou même un retour au *Bled*. Ils préfèrent se concentrer sur leur réussite universitaire. Certains d'entre eux aspirent à poursuivre leurs études et à s'inscrire dans un programme de doctorat après la maîtrise. D'autres préfèrent appliquer pour la résidence permanente puis s'inscrire à une formation de doctorat. Il y a aussi ceux qui ne veulent pas décider avant d'évaluer les

opportunités professionnelles qui s’offrent à eux. Dans certains cas, nous avons remarqué que les étudiants hésitent de quitter Montréal parce qu’ils disent se sentir chez eux dans cette ville.

Le concept de carrière migratoire nous permet de faire une analyse du parcours migratoire en trois temps sur trois niveaux. Nous présenterons maintenant les facteurs qui peuvent exercer une influence sur ce choix selon les trois axes et niveaux d’analyse de la carrière migratoire : les structures d’opportunité et de contraintes, les ressources mobilisables et les caractéristiques individuelles.

7.3 Entre mobilité et ancrage, la rétention des étudiants internationaux entre choix individuel et contraintes structurelles

À partir de nos données, nous avons proposé des suites possibles des carrières migratoires des étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal. Ces profils « types » témoignent de l’individualité du parcours migratoire avec des points communs. Les étudiants de DEP ont tous un même objectif de migration qui est d’avoir la résidence permanente rapidement au Canada. Ce point s’est manifesté davantage durant la crise du PEQ de l’automne 2019. Leur mobilisation et les grèves qu’ils ont organisées dans les institutions de formation contre la réforme, montrent l’importance de ce programme de rétention pour la réussite de leur projet migratoire. De plus, le profil « mobilité pour ancrage » est une stratégie migratoire de la majorité de ces étudiants pour atteindre leur objectif. D’autre part, le seul point de convergence chez les étudiants universitaires était : la réussite scolaire. Cet objectif a exercé une grande influence sur leur expérience migratoire. Il était central dans la construction de leur vie quotidienne à Montréal en tant qu’étudiant international. Les projets envisagés après la fin des études correspondent aux suites possibles de carrières migratoires. Ces choix dépendent de plusieurs facteurs que nous regroupons dans les trois axes et niveaux d’analyses de la carrière migratoire :

A) Niveau macro : les structures d'opportunités et de contraintes

Nous distinguons deux types de structures d'opportunités qui peuvent avoir une influence sur l'expérience migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal : les politiques migratoires et les opportunités professionnelles.

A.1 Les politiques migratoires

Nous parlons ici de deux programmes à deux niveaux; l'Entrée Express, le PEQ. Le premier est le programme fédéral de l'immigration qualifiée. Le deuxième est un programme québécois que nous pouvons qualifier de programme de rétention. Si le Québec est devenu une destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins c'est grâce à ce programme. En effet, ces migrants ont fait de l'ancien PEQ un objectif de migration, c'était une structure d'opportunité pour attirer ces étudiants. Après la réforme, le PEQ est devenue une structure de contrainte pour la rétention des migrant.e.s temporaires. Le gouvernement québécois de 2020 a fait de ce programme d'attraction et de rétention une structure de contrainte pour l'ancrage à Montréal et au Québec. En parallèle, les étudiants internationaux maghrébins ont vu dans le programme de l'Entrée Express, une structure d'opportunité pour avoir rapidement la résidence permanente après la fin des études. Nous pouvons donc considérer les politiques migratoires comme facteur de mobilité nationale des étudiants internationaux maghrébins qui sont venus au Québec pour l'immigration. Contrairement aux étudiants universitaires, ceux inscrits dans des formations de DEP donnent beaucoup d'importance à ce facteur politique étant donné que la réussite de leur projet migratoire dépend du moment où ils auront la résidence permanente.

A.2 Les opportunités professionnelles

Un autre type de structures d'opportunités influencent les choix de carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal : les opportunités professionnelles. Ce point est central chez les étudiants universitaires. Le contexte professionnel qu'offre la ville d'étude peut être considéré comme une structure d'opportunité d'ancrage ou de contrainte. Sa nature dépend des ambitions et

des domaines de formation de l'étudiant. S'il estime que la ville lui procure les opportunités professionnelles nécessaires pour atteindre ses objectifs, elles seront considérées comme des structures d'opportunité et il optera pour un ancrage. En revanche, s'il est convaincu qu'il a beaucoup plus de chances ailleurs, ce facteur sera une structure de contrainte à la rétention et l'étudiant envisagera une « mobilité inter/nationale ». À ce moment, le facteur « opportunité professionnelle » exerce une plus forte influence que les politiques migratoires.

B) Niveau intermédiaire : les ressources mobilisables

Par ressources mobilisables, Rea et Martinello nous invitent à analyser les réseaux et liens sociaux des migrant.e.s et leur influence sur la carrière migratoire. Dans le quatrième chapitre, nous avons exposé comment les liens sociaux prémigratoires exercent une influence sur le choix de la ville de migration. Des étudiants internationaux ont choisi Montréal pour rejoindre leurs ami.e.s ou pour rejoindre une copine. Après 12 mois, nous avons remarqué que les liens sociaux post-migratoires exercent à leur tour une influence sur la construction des projets futurs. Prenons l'exemple de notre participant Moussa qui envisage une mobilité internationale : un autre projet migratoire vers l'Europe (Espagne ou France) après la fin des études parce qu'il se sent seul à Montréal et il veut rejoindre ses ami.e.s. Rappelons le, à son arrivée, il n'avait pas de réseau prémigratoire et il pensait pouvoir construire des liens avec le temps, mais il y a eu les mesures liées à la pandémie de COVID-19. En effet, avec la fermeture des universités, il s'est retrouvé seul dans son appartement. Sans réseau prémigratoire, la pandémie a accentué sa solitude. Dans ce cas, le manque de ressource mobilisable est une des raisons qui pousse les étudiants à envisager la mobilité inter/nationale. D'autre part, un large réseau post-migratoire peut être un facteur d'ancrage comme c'est le cas de plusieurs étudiants de DEP. Ils ont choisi de s'installer à Montréal pour ne pas se sentir seul dans une autre ville. Pour ces étudiants, le sentiment de *Ghorba* est lié directement à la solitude. Ils préfèrent attendre quelques années de plus pour atteindre leur objectif de départ que de se retrouver seul dans une nouvelle ville et une nouvelle société où ils se sentiront étrangers. Nous pouvons donc confirmer que les liens sociaux sont des ressources mobilisables qui peuvent avoir une influence directe sur la carrière migratoire des étudiants internationaux.

C) Niveau micro : les caractéristiques individuelles

Notre recherche affirme que quatre caractéristiques individuelles parmi celles documentées par les études mentionnées dans le premier chapitre, influencent la carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal : l'objectif de départ, la formation, la durée du séjour et le statut social de la famille dans le pays d'origine.

C.1. L'objectif de départ

Atteindre l'objectif de départ peut être considéré comme la réussite d'un projet migratoire. Les étudiants internationaux maghrébins qui choisissent de migrer au Québec n'ont pas tous le même objectif. Certains décident de migrer pour le diplôme, d'autres pour la carrière professionnelle et d'autres pour immigrer.

En corrélation avec les structures d'opportunités et de contraintes, l'objectif de départ influence la construction de la carrière migratoire des étudiants internationaux. Prenons l'exemple des étudiants de DEP, ils avaient tous le même objectif de départ qui est la résidence permanente au Québec à travers la voie rapide du PEQ. Avec la réforme politique, un nouveau mouvement migratoire à l'échelle nationale a vu le jour pour atteindre leur objectif de départ. Pour s'installer définitivement à Montréal, ils ont choisi d'aller chercher la résidence permanente dans les autres provinces canadiennes et revenir à Montréal par la suite. Avoir la résidence permanente rapidement après la fin des études a toujours été leur objectif et leur carrière migratoire en dépendait.

Les motivations de départ peuvent changer en cours de route et ce changement joue un rôle dans le processus de construction du projet futur. Comme c'est le cas de notre participant Fadi; il a migré au Canada pour le diplôme universitaire et il envisageait de revenir au Maroc ou de s'établir en Europe par la suite. Après 12 mois à Montréal, il a décidé de s'y installer définitivement après la fin des études parce qu'il s'y sent chez lui et ne veut plus la quitter.

C.2. La formation (domaine d'étude)

Au-delà de la distinction DEP et maîtrise, nous avons remarqué une dépendance entre le domaine d'étude, l'objectif de départ et les structures d'opportunités (ou de contraintes) professionnelles. Comme mentionné plus haut, construire une carrière professionnelle fait partie des motivations de départ des étudiants internationaux. S'ils trouvent que la ville d'étude ne peut pas leur offrir les structures d'opportunités attendues, ils opteront pour une mobilité inter/nationale. Pour atteindre leur objectif de départ, la construction de la carrière migratoire dépend du contexte professionnel dans la ville de migration qui, à son tour, dépend du domaine d'étude et de la formation universitaire. Rappelons le cas de Wael qui est étudiant en robotique et qui trouve que les offres d'emplois de Montréal et le Québec sont limitées dans son domaine et ne lui permettront pas l'épanouissement professionnel qu'il est venu chercher en Amérique du Nord.

C.3. Le statut social de la famille dans le pays d'origine

Le statut social de la famille dans le pays d'origine est un facteur important dans la construction de la carrière migratoire. Les étudiants internationaux maghrébins qui envisagent un retour au *Bled* sont tous issus de familles aisées. Ils sont confiants de se retrouver dans une bonne situation sociale s'ils décident de rentrer. Ils ne craignent pas de se retrouver au chômage ou sans capital socioéconomique. La réforme du PEQ et la COVID-19 ont accéléré le processus de retour pour certains étudiants. Avec les cours en ligne, ils ont trouvé que le temps qu'ils passeront à Montréal est une perte de temps, d'énergie et d'argent. Ils ont donc décidé de revenir au Maghreb avant la fin des études et continuer leur formation en ligne avec leurs familles; « Pourquoi je m'inflige l'*Ghorba* alors que je peux avoir mon diplôme canadien à partir de chez-moi au Maroc » (Anis, Maîtrise). Nous pouvons dire que la réforme du PEQ et la COVID-19 sont des structures de contraintes temporaires à la rétention et que le statut social de la famille est une structure d'opportunité, dans le pays d'origine, pour y retourner.

C.4. La durée du séjour

La durée du séjour est considérée comme un facteur indirect. Elle a une influence sur la construction du réseau post-migratoire qui a une grande importance dans l'expérience migratoire. La construction des nouveaux liens sociaux dans une ville de migration est avant tout une question de temps et de mobilité urbaine. Plus un migrant passe du temps dans son lieu de travail et d'étude plus il arrivera à élargir son réseau personnel. En revanche, dans le cas de nos participants, après 6 mois de leur arrivée à Montréal, il y a eu la pandémie internationale. Loin des institutions de formations, ils se sont retrouvés isolés et le processus de construction de leurs réseaux sociaux post-migratoire était interrompu et ralenti. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette situation a influencé la carrière migratoire de certains de nos participants. À cause de la COVID-19, l'effet de la durée du séjour n'est plus signifiant à ce niveau d'analyse.

7.4 L'expérience urbaine comme facteur d'influence

En s'intéressant à la construction de la vie quotidienne et l'expérience urbaine des étudiants internationaux dans une ville de migration, nous avons remarqué que l'expérience urbaine peut aussi exercer une influence sur la carrière migratoire. Pour comprendre la nature de cette influence, nous allons revenir sur l'origine du processus de la construction du sentiment de chez-soi dans une ville de migration que nous avons déjà expliqué dans le chapitre précédent.

Le sentiment de chez-soi envers une ville est une forme du rapport à l'espace qui est un des axes d'analyse de l'expérience urbaine. Ce sentiment ne peut se manifester que si une personne arrive à s'appropriier plusieurs espaces urbains dans une même ville. Ce phénomène socio-urbain peut être expliqué à travers le concept de capital spatial qui est par définition la résultante d'une grande mobilité urbaine. Dans le cinquième chapitre nous avons présenté les facteurs qui peuvent influencer la mobilité urbaine des étudiants internationaux. Nous avons souligné la corrélation entre la formation de l'étudiant et sa mobilité et nous avons conclu que la mobilité urbaine est question de temps libre. D'après nos participants, ils auront du temps libre durant les vacances d'été ou après la fin des études pour pouvoir se familiariser avec la ville d'étude, c'est la raison

pour laquelle nous pouvons avancer que la durée du séjour a un impact indirect sur l'expérience urbaine aussi.

La construction d'un sentiment de chez-soi dans la ville de migration peut être un facteur d'ancrage. Ce rapport à la ville est la résultante d'une expérience urbaine structurée à partir de la mobilité urbaine. À la lumière de ce qui précède, nous pouvons ajouter l'expérience urbaine dans la ville d'étude comme une des caractéristiques individuelles qui influencent la construction de la carrière migratoire des étudiants internationaux. Cependant, les facteurs n'ont pas tous la même force d'influence. Nous avons observé des relations d'interdépendance qui changent d'un étudiant à un autre. Pour comprendre le choix de la carrière migratoire, il faut étudier l'interaction de ces facteurs entre eux pour chaque migrant.e. Les projets futurs des étudiants internationaux après la fin des études ne peuvent être expliqués à travers un seul élément. La carrière migratoire est une construction complexe qui dépend de la complémentarité de plusieurs facteurs en même temps.

En réponse à notre question de recherche principale; oui, l'expérience urbaine est un des facteurs de rétention des étudiants internationaux maghrébins à Montréal. Par la même occasion nous confirmons l'hypothèse de Réa et de Martiniello (2011) selon laquelle la mobilité urbaine est un facteur d'influence important dans l'expérience migratoire. En plus de ceux déjà documentés, nous pouvons donc ajouter une nouvelle caractéristique individuelle qui joue un rôle dans la construction de la carrière migratoire des migrant.e.s temporaires : l'expérience urbaine et la construction d'un sentiment de chez-soi dans la ville de migration. Le tableau ci-dessous (tableau 7.1) résume la carrière migratoire de chacun de nos participants par rapport à son profil de mobilité urbaine et au processus du dédoublement de chez-soi. Dans cette illustration, nous voulons montrer la relation entre la mobilité urbaine, le sentiment de chez-soi dans la ville d'étude et la carrière migratoire sans perdre de vue l'interdépendance avec les autres facteurs. La réponse que nous venons d'apporter nous permet d'inscrire notre recherche dans la sociologie urbaine contemporaine et dans les théories migratoires. En effet, à travers cette étude nous pouvons avancer que l'expérience et la mobilité urbaine des migrant.e.s dans les villes d'accueil peut être un indicateur d'intégration et une variable importante pour mieux saisir le processus de construction des parcours migratoires. D'autre part, cette perspective urbaine que nous venons d'apporter à l'analyse de l'expérience migratoire inscrit notre recherche dans le champ des études urbaines.

Tableau 7. 2 : Résumé des carrières migratoires des participants par rapport au sentiment de chez-soi et de la mobilité urbaine à Montréal.

<i>Participant</i>	<i>Pays d'origine</i>	<i>Formation</i>	<i>Profil de mobilité</i>	<i>Capital spatial</i>	<i>Sentiment de chez-soi</i>	<i>Profil de carrières migratoire</i>
Sajed (Boursier)	Tunisie	Maîtrise	Très mobile	Oui	Télophase	Mobilité pour ancrage (Clause de retour - Tunisie)
Fadi	Maroc	Maîtrise	Très mobile	Oui	Télophase	Ancrage à Montréal
Anis	Maroc	Maîtrise	Moyennement mobile	Capital spatial en construction	Métaphase	Retour au Bled
Wael	Maroc	Maîtrise	Moyennement mobile	Capital de mobilité	Métaphase	Mobilité inter/national
Moussa	Maroc	Maîtrise	Moyennement mobile	Capital spatial en construction	Métaphase	Mobilité inter/national
Liamin	Algérie	Maîtrise	Très mobile	Oui	Anaphase	Ancrage à Montréal
Ramzy (Boursier)	Algérie	Maîtrise	Moyennement mobile	Capital spatial en construction	Métaphase	Flottant
Soufiane	Algérie	Maîtrise/DEP	Sédentaire	Capital de mobilité	Prophase	Flottant (+Retour au Bled)
Koceila	Tunisie	Maîtrise/DEP	Moyennement mobile	Capital spatial en construction	-	Ancrage à Montréal
Redha	Algérie	DEP	Sédentaire dans sa mobilité	Capital de mobilité	Prophase	Flottant
Ilyes	Algérie	DEP	Hyper-mobile	Très large capital spatial	Télophase	Mobilité pour ancrage
Kamel	Algérie	DEP	Hyper-mobile	Très large capital spatial	Télophase	Ancrage à Montréal
Bassim	Algérie	DEP	Sédentaire dans sa mobilité	Capital de mobilité	Prophase	Flottant
Massinissa	Algérie	DEP	Hyper-mobile	Très large capital spatial	Télophase	Ancrage à Montréal
Bilel	Algérie	DEP	Hyper-mobile	Très large capital spatial	Télophase	Mobilité pour ancrage

Source : Auteur

7.5. Les étudiants internationaux maghrébins vivent dans la temporalité du statut de migration à Montréal

Suivre la construction de la carrière migratoire des étudiants internationaux a soulevé d'autres questions, notamment, celle de la temporalité dans la structuration de leur vie quotidienne. Nous avons remarqué qu'ils vivent la temporalité de leur statut de migration au quotidien. Les étudiants universitaires attendent la fin des études et les étudiants de DEP attendent la résidence permanente. Nous pouvons voir cet aspect de temporalité dans le choix de leurs lieux de résidences. Contrairement aux immigrant.e.s économiques pour qui le logement et du quartier où ils(elles) vont habiter sont primordiaux pour leur installation, les étudiants de DEP ne donnent pas beaucoup d'importance à leurs lieux de résidence car pour eux tout est temporaire et ça ne les dérange pas de rester à deux voire à trois dans la même chambre car ils sont rarement à la maison (études, travail ou avec des ami.e.s dehors). Le plus important pour ces étudiants c'est que le loyer leur coûte le moins cher possible, qu'ils restent entre Maghrébins et qu'ils puissent stationner leurs voitures facilement dans le quartier. Comme nous l'avons déjà mentionné, ils disposent tous et chacun d'une voiture et ils travaillent tous dans la livraison. Pour les étudiants universitaires, le plus important est que leurs appartements soient proches d'une station de métro, abordable (économiquement) et que la colocation permette une ambiance d'études. Ils envisagent tous de déménager après la fin de leurs études.

7.5.1 Attendre la fin des études

Les étudiants internationaux inscrits à des formations de maîtrise construisent une quotidienneté temporaire centrée sur la réussite universitaire. Ils réduisent leurs déplacements à Montréal pour éviter les pertes de temps. Ils préfèrent consacrer la majorité de leur temps aux études. L'expression « après les études » revient souvent quand ils parlent de leur expérience urbaine. Ils préfèrent laisser la découverte de la ville après la fin des études ou durant les vacances. Cette vie quotidienne temporaire les empêche de vivre pleinement l'expérience d'étudiants internationaux. D'un côté, ils retardent la construction de leur réseau post-migratoire qui est importante pour leur inclusion et insertion. D'un autre, la sédentarité a un impact direct sur le processus de construction de sentiment de chez-soi à Montréal. Cette situation fait émerger des questions plus précises : Est-ce qu'il va y

avoir un dédoublement ou est-ce que le processus de construction de sentiment de chez-soi va aboutir à une nouvelle forme de rapport à l'espace? Les résultats que nous présentons ici sont basés sur une étude longitudinale de 12 mois. Suivre un processus aussi complexe que le sentiment de chez-soi demande une plus longue durée. Cette recherche peut être perçue comme les fondations d'une analyse plus approfondie qui va au-delà des 12 mois pour suivre le processus du dédoublement de chez-soi. La télophase est l'aboutissement de notre processus de 12 mois.

7.5.2 Attendre la résidence permanente

Les étudiants de DEP ont un seul objectif ; la résidence permanente. Leurs projets futurs dépendent du moment où ils l'auront. Beaucoup envisagent de s'inscrire dans une formation universitaire pour rejoindre le marché du travail avec une maîtrise ou un certificat parce qu'ils trouvent qu'un DEP les dévalorise. Pour atteindre leur objectif de migration, certains sont prêts à s'inscrire dans un nouveau projet de mobilité. Ils sont prêts à s'installer dans une autre ville temporairement, le temps d'avoir un statut d'immigration permanente et revenir à Montréal par la suite. En effet, ces étudiants ont construit un sentiment de chez-soi à Montréal dans moins de 12 mois. Durant cette période, ils disaient être trop occupés entre les études et le travail mais ils avaient trouvé le temps pour fréquenter et s'appropriier les espaces de Montréal. Après la fin des études, ils auront sûrement plus de temps libre dans leur nouvelle ville. Est-ce qu'ils vont revenir à Montréal? Ou est-ce qu'ils vont construire un nouveau sentiment de chez-soi dans une autre ville de migration plus fort que celui envers Montréal? Une autre interrogation qui nécessite un suivi plus longitudinal pour pouvoir y répondre.

D'autre part, nous soupçonnons une autre temporalité dans la permanence de leur carte de résidence. Certains évoquaient le retour au *Bled* comme projet de futur lointain. Un point évoqué par Goudet (2021) aussi dans sa recherche sur le chez-soi chez les couples immigrants à Montréal. Ce qu'il nous emmène à se poser la question : est-ce que nous assistons à une nouvelle dynamique migratoire de mobilité entre le Canada et les pays maghrébins? Ces étudiants envisagent de suivre l'exemple d'anciens migrants. Ces derniers avaient migré au Canada pour avoir la citoyenneté canadienne. Quand ils ont atteint leur objectif, ils sont revenus dans leur pays d'origine avec leur famille avant que leurs enfants ne commencent l'école. Aujourd'hui, nous n'avons pas de chiffres

concernant cette catégorie de migrants mobiles et nous ne savons pas si ces étudiants vont rentrer dans leurs pays ou non.

Durant la temporalité de leur vie quotidienne propre aux étudiants internationaux ils vivent de nouvelles expériences qui les transforment comme celle qui est au centre de notre recherche, l'expérience urbaine. La construction d'un nouveau sentiment de chez-soi dans la ville de migration temporaire a eu une influence directe sur leurs projets futurs, rester ou partir: comment la temporalité de la vie quotidienne des migrant.e.s temporaires peut-elle influencer leur rétention dans la ville migration? Au-delà de l'expérience urbaine, d'autres aspects de la vie quotidienne restent à documenter comme la construction du réseau post-migratoire, l'emploi, la non-inclusion et la non-intégration sociale. En effet, nous avons remarqué que pour la majorité des étudiants de DEP, l'inclusion et l'intégration sociale dans la société d'accueil était une tâche difficile pour eux. Ils restent entre hommes maghrébins seulement. Nous avons cerné les impacts de cet isolement sur les espaces qu'ils fréquentent mais qu'en est-il de son impact sur les autres aspects de leur expérience migratoire?

7.6 Conclusion du chapitre

Les carrières migratoires que nous avons construites montrent l'individualité du processus de construction et la pluralité dans les parcours migratoires des étudiants internationaux. Par individualité, nous faisons référence aux différents choix que les migrants vont devoir faire tout au long de leur expérience migratoire et aux caractéristiques individuelles qui sont un facteur d'influence important. L'édification de la carrière migratoire dépend d'une corrélation entre les différents niveaux (macro, méso et micro). C'est pourquoi avec le nouveau paradigme de migration, nous avons présenté les suites des carrières migratoires comme « possibilités » et non pas comme des profils types.

Les suites possibles des carrières migratoires que nous avons proposées témoignent de la complexité des questions sur la rétention des migrant.e.s temporaires dans les villes de migration. Les stratégies migratoires des étudiants internationaux et l'interdépendance entre les différents facteurs des trois échelles d'analyse dans la construction des carrières migratoires, mettent en évidence l'individualité des parcours migratoires. Les résultats présentés ici nous incitent à réouvrir

le débat sur l'usage des questions traditionnelles pour étudier les parcours des migrant.e.s temporaires. En effet, la question de la rétention dépasse les simples questions d'intégration dans la société d'accueil ou les questions de logement ou même l'analyse quantitative des expériences migratoires. Étudier ces dynamiques migratoires nécessite de nouvelles approches et de nouveaux axes comme ce que nous venons de proposer.

En s'intéressant à l'expérience urbaine des étudiants internationaux maghrébins à Montréal, nous avons replacé l'expérience migratoire dans son terrain naturel qui est la ville et nous l'avons étudié sur trois échelles (macro, micro et intermédiaire). Cette approche nous a permis de s'ouvrir sur une nouvelle question qui est la construction du sentiment de chez-soi dans la ville de migration. Cette dernière peut être utilisée différemment dans les études sur les immigrant.e.s économiques car, théoriquement, le projet d'immigration aboutit automatiquement à une installation dans la ville de destination. Néanmoins, l'aboutissement du projet migratoire des migrant.e.s temporaires comme les étudiant.e.s internationaux n'est jamais prédéterminé. Comme nous venons de le voir, il dépend de plusieurs facteurs interreliés.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La présente étude avait pour objectif de suivre la construction des parcours migratoires des étudiants internationaux maghrébins qui séjournent à Montréal en mettant l'accent sur leur expérience urbaine comme un facteur de rétention après la fin des études. Nous voulions explorer les différentes étapes du processus de la construction de la carrière migratoire : formation du projet migratoire, installation et adaptation dans la ville d'accueil et les projets futurs après la fin des études. Le but de cette analyse était de documenter les stratégies migratoires de ce groupe de migrants face aux changements, contraintes et opportunités de la vie quotidienne à Montréal. Afin de satisfaire ces objectifs, nous avons opté pour une approche qualitative longitudinale de 12 mois durant lesquels nous avons documenté les expériences d'un groupe de nouveaux étudiants internationaux maghrébins qui suivent leur formation dans des institutions montréalaises.

Dans les trois premiers chapitres de ce document, nous décrivons la problématique et la structure théorique et conceptuelle de cette étude. Dans un premier temps, nous avons présenté une recension des travaux de recherche qui se sont intéressés aux étudiants internationaux et à leurs expériences migratoires dans les villes et les sociétés d'accueil. Cette revue de littérature nous a permis d'identifier des zones d'ombre par rapport auxquelles s'inscrit notre projet de thèse. Par la suite, nous nous sommes penchés sur le cadre conceptuel et théorique de notre étude qui s'inscrit à la croisée des chemins entre la sociologie urbaine et les études migratoires. Plus précisément, nous avons utilisé le concept de « carrière migratoire » pour examiner le processus de construction du parcours migratoire des étudiants internationaux à Montréal. Nous avons mis l'accent sur leur quotidienneté dans la ville en examinant leur expérience urbaine à travers la mobilité urbaine et le rapport à l'espace. Pour atteindre nos objectifs de recherche, nous avons construit une démarche méthodologique qui repose sur l'étude d'un échantillon raisonné de notre cas d'étude (15 répondants). Nos participants sont de nouveaux étudiants internationaux maghrébins (automne 2019) qui ont choisi Montréal comme ville d'accueil. Nous les avons rencontrés 3 fois durant 12 mois pour suivre la construction de leur vie quotidienne et le développement de leur parcours migratoire. La collecte des données s'est réalisée à travers des cartes mentales (géographiques et conceptuelles) et des entrevues semi-dirigées.

Les quatre chapitres suivants retracent le parcours migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal selon les trois étapes de la carrière migratoire : construction du projet migratoire pour études (objectif de migration, choix de la ville de destination), l'installation à Montréal (accueil, logement, adaptation aux études, le travail, construction du réseau social, découverte de la ville) et les projets futurs après la fin des études (les carrières migratoires possibles).

Nous avons commencé par identifier les facteurs qui font de Montréal une destination de choix pour les étudiants internationaux maghrébins. Pour reprendre les niveaux d'analyse de la carrière migratoire, nous pouvons les regrouper comme suit : les structures d'opportunité (le programmes de l'expérience québécoise (PEQ) et les bourses d'études), les ressources mobilisables (les réseaux sociaux prémigratoires) et les caractéristiques individuelles (la connaissance du français et les formations universitaires). Par la suite, nous avons noté une stratégie migratoire adoptée par ce groupe d'étudiants qui consiste à changer la formation pour s'inscrire dans un programme de DEP. Cette manœuvre leur permettait d'accéder rapidement à la résidence permanente à travers le PEQ. Nous avons donc conclu que pour beaucoup d'étudiants maghrébins, la migration pour étude n'est autre qu'une voie pour l'immigration permanente au Québec. Cette différenciation entre étudiants universitaires et étudiants de DEP est devenue centrale dans la suite de notre recherche. Selon la théorie de la carrière migratoire, la deuxième étape consiste à analyser leur installation et leur adaptation à Montréal. Nous pouvons structurer les résultats de cette partie autour de concepts tels que la mobilité urbaine et le rapport à l'espace.

Dans un premier temps, à partir des déplacements quotidiens de nos participants, nous avons proposé quatre profils de mobilité urbaine : étudiants sédentaires, étudiants moyennement mobiles, étudiants très mobiles et des étudiants hyper-mobiles. Par la suite, nous avons établi une géographie des espaces que les étudiants maghrébins que nous avons rencontrés aiment fréquenter à Montréal. Cette représentation nous a permis de retracer la construction de leur capital spatial et de proposer une typologie en lien avec les fréquences de mobilité durant la période de 12 mois : personnes avec un « capital de mobilité », personnes avec un « capital spatial en construction », personnes avec un « capital spatial » et des personnes avec un « très large capital spatial ». Cette classification représente la nature du rapport de l'espace de nos participants dans leur ville d'installation. Nos données empiriques nous ont permis de proposer une autre forme du rapport à l'espace. Nous avons présenté un processus de construction d'un sentiment de chez-soi. Nos analyses ont révélé un

dédoublé de chez-soi chez des étudiants internationaux à Montréal. Nous avons illustré le processus avec les quatre étapes de la mitose cellulaire : la prophase, la métaphase, l'anaphase et la télophase qui représentent le fait d'avoir un sentiment de chez-soi dans deux villes (la ville d'origine et la ville de migration).

Dans le septième et dernier chapitre, nous avons proposé cinq suites possibles des carrières migratoires des étudiants internationaux maghrébins à Montréal : 1/Ancrage à Montréal, nous parlons ici des universitaires et des diplômés de DEP qui ont choisi de s'installer à Montréal après la fin des études ; 2/Mobilité pour l'ancrage, ce projet est présenté comme une stratégie migratoire pour accéder rapidement à la résidence permanente. Les étudiants qui ont opté pour ce projet avaient construit un fort sentiment de chez-soi à Montréal. Mais, après la réforme du PEQ (été 2020), ils ont choisi de quitter le Québec temporairement, le temps de changer le statut de migration temporaire pour un autre permanent et revenir s'établir à Montréal par la suite ; 3/Mobilité inter/nationale, ce projet est envisagé par les étudiants qui n'arrivent pas à se projeter professionnellement à Montréal et au Québec, Après la fin des études, ils construisent un projet de mobilité (nationale ou internationale) vers une autre ville offrant de meilleures perspectives de carrière professionnelle ; 4/Le retour au « Bled », les étudiants issus de familles aisées envisagent de revenir dans leur pays d'origine après la fin des études. Ils pensent pouvoir s'épanouir professionnellement et ils ne se sentent pas chez eux à Montréal ; 5/Les flottants, ce groupe représente les indécis. Après 12 mois à Montréal, ces étudiants n'arrivent pas encore à se projeter pour parler de leur projet futur. Ils préfèrent attendre la fin de leurs études pour décider de la suite de leur carrière migratoire. À la fin du chapitre, nous avons mis en corrélation les différents niveaux d'analyse (macro, meso et micro) pour comprendre la logique derrière le processus de construction de la carrière migratoire des étudiants internationaux à Montréal. En effet, les décisions prises durant le parcours migratoire dépendent des liens entre différents facteurs qui interviennent tout au long de l'expérience migratoire : les structures d'opportunité et de contraintes (les politiques migratoires et les opportunités professionnelles), les ressources mobilisables (la construction des réseaux sociaux post-migratoire) et les caractéristiques individuelles (l'objectif de départ, la formation et le domaine d'étude, le statut social de la famille dans le pays d'origine et la durée du séjour). À travers cette recherche, nous avons pu identifier le sentiment de chez-soi, qui est une résultante de l'expérience urbaine, comme une autre caractéristique individuelle qui exerce une influence sur la construction de la carrière migratoire.

À travers cette thèse, nous mettons l'accent sur l'aspect complexe et multidimensionnel de l'expérience migratoire des étudiants internationaux. Nos résultats soulignent l'importance des approches multiniveaux pour analyser les parcours de mobilité internationale des nouveaux flux migratoires à travers le monde.

Questionnements et limites de la recherche

Enfin, dans cette dernière section, nous voulons revenir sur certaines limites de notre thèse qui peuvent être de nouvelles pistes de recherche comme l'aspect genré de notre approche. Le fait d'avoir concentré notre étude sur les hommes nous a permis de mieux contrôler nos variables et de mieux saisir la carrière migratoire de nos participants. Toutefois, nos résultats ne pourront pas être généralisés sur l'ensemble des Maghrébin.e.s avant d'appliquer le cadre de cette étude sur les étudiantes maghrébines et d'examiner leur expérience urbaine à Montréal.

Une autre faiblesse de la validité externe des résultats est son cas d'étude. Le cas des étudiants internationaux maghrébins semble être particulier quant à la construction de leurs projets de mobilités. Néanmoins, les manifestations contre la réforme du PEQ qui avaient lieu en automne 2019 et en été 2020 étaient organisées et soutenues par des étudiants de plusieurs nationalités. En ce sens, d'autres analyses qualitatives avec des étudiant.e.s internationaux présent.e.s au Québec et au Canada, autre que ceux qui font l'objet de notre étude, permettront de voir si nous pouvons généraliser et dire que les études sont devenues une voie indirecte pour l'immigration ou s'il ne s'agit que de stratégies propres aux étudiants originaires du Maghreb.

En ce qui concerne la construction d'un sentiment de chez-soi dans une ville de migration comme nous l'avons déjà mentionné, cette partie de la recherche est purement exploratoire et nécessite une remise en cause pour mieux documenter ce phénomène socio-spatial et définir les détails du processus. Par définition, apprivoiser une ville fait référence au fait de se sentir familier et à l'aise dans son environnement urbain. Cette situation implique de bien connaître ses différents quartiers, ses infrastructures urbaines et les communautés locales pour y vivre et se déplacer confortablement. D'autre part, le chez-soi est un sentiment plus profond envers ces espaces et s'approche de l'enracinement. Il dépasse le fait de se sentir en confort ou en sécurité dans sa ville. Ce rapport se développe au fil du temps et dépend du vécu de la personne dans la ville en question (expériences positives, rapports et lien sociaux, le sentiment d'appartenance). Toutefois, pour pouvoir

apprivoiser sa ville, la personne doit vivre quelques expériences en lien avec son environnement urbain : l'exploration (visiter et se promener dans les quartiers et les rues), le transport en commun (utiliser le transport permet de connaître la structure de la ville et les connections entre ses zones), découvrir ses espaces publics (parcs, espaces verts, cafés, restaurant) et s'engager dans la vie communautaire (s'impliquer en tant que citoyen et assister aux différents événements pour rencontrer les gens avec qui la personne partage la ville). Le temps passé dans la ville et les expériences de la personne sont au cœur des deux sentiments. L'apprivoisement a un côté plus exploratoire d'un nouvel arrivant et peut se développer plus rapidement que le sentiment de chez-soi, et, nous nous demandons si les 12 mois de notre enquête étaient suffisants pour pouvoir parler de la construction d'un nouveau sentiment de chez-soi à Montréal. Cependant, nos participants l'ont peut-être apprivoisé et ce que nous avons documenté n'est que la première étape pour atteindre le dédoublement de chez-soi dont nous parlons. La réponse à cette question nécessite une recherche plus approfondie et d'une plus longue durée sur l'expérience urbaine dans la ville d'installation.

En somme, notre enquête a pu mettre de l'avant l'agentivité des étudiants internationaux maghrébins à Montréal dans la construction de leur parcours migratoire. Il n'est plus question d'expérience migratoire mais des expériences de mobilités. Les suites possibles des carrières migratoires que nous avons exposées et l'apport des caractéristiques individuelles dans la prise des décisions témoignent de la diversité des parcours migratoires des étudiant.e.s internationaux.

BIBLIOGRAPHIE

Alamel, Alexis. 2019. « Les transformations du secteur du logement étudiant au Royaume-Uni depuis la Seconde Guerre mondiale ». *Espace populations sociétés*, 3.

<https://doi.org/10.4000/eps.9521>

Allemand, Sylvain 1997. *La ville en débats* In *Sciences humaines*.

Antonius, Rachad. 2002. « Un racisme « respectable ». » In *Les relations ethniques en question* sous la dir. de Jean Renaud, Linda Pietrantonio et Guy Bourgeault, 253-268. Montréal : La presses de l'Université de Montréal

Arcand, Sébastien et Annick Germain. 2015. *Travailler et cohabiter. L'immigration au-delà de l'intégration*.

Arcand, Sébastien, Annick Lenoir-Achdjian et Denise Helly. 2009. « Insertion professionnelle d'immigrants récents et réseaux sociaux: le cas de Maghrébins à Montréal et Sherbrooke. » *Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie* 34 (2): 373-402.

Barth, Fredrik 1995 [1969]. « Les groupes ethniques et leurs frontières » In *Théories de l'ethnicité* sous la dir. de Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fernart, 203-249. Paris

Becker, Howard S. 1963. *Outsiders* Paris.

Becker, Howard S. et Anselm L. Strauss. 1956. « Careers, Personality, and Adult Socialization. » *American Journal of Sociology* 62 (3): 253-263. doi: 10.1086/222002.

Beech, Suzanne E. (2018). Adapting to Change in the Higher Education System: International Student Mobility as a Migration Industry. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 4, 610– 625.

<https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1315515>

Bélangier, Alain, Richard Marcoux et Simona Bignami-Van Assche. 2009. « Une analyse provinciale de la migration de remplacement au Canada. » *Cahiers québécois de démographie* 38 (1): 71-104. doi: 10.7202/039989ar.

Bélaïr-Bonnet, Frédérique. Lefort, Mathieu et Jean Therrien. (2014). L'urgence d'agir pour attirer et retenir les meilleurs étudiants internationaux à Montréal : positionnement commun en matière d'attraction, d'accueil, d'intégration et de rétention des étudiants internationaux à Montréal. Conseil régional des élus de Montréal, Montréal. <http://docplayer.fr/17596161-L-urgence-d-agir-internationaux-a-montreal-pour-attirer-et-retenir-les-meilleurs-etudiantsinternationaux-montreal.html>

Belhedi, Amor. 2006. « Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien. » *L'Espace géographique* (4): 310.

Belkhodja, Chedly et Esses, Victoria. (2013). Synthèse des connaissances: mieux évaluer la contribution des étudiants étrangers à la société canadienne. Partenariat Voies vers la prospérité avec la collaboration de World Education Services. <http://voiesversprosperte.ca/library/synthese-des-connaissances-mieux-evaluer-lacontribution-des-etudiants-etrangers-a-la-societe-canadienne/>

Belkhodja, Chedly. (2012). La dynamique migratoire des étudiants internationaux et les politiques d'immigration dans cinq fédérations. Dans C. Belkhodja et M.V. Laaroussi (dir.), *Immigration hors des grands centres: Enjeux, politiques et pratiques dans cinq États fédéraux : Australie, Belgique, Canada, Espagne, Suisse* (p. 139–158). Paris: L'Harmattan.

Belkhodja, Chedly. (2009). Towards a More Welcoming Community ? Observations on the Greater Moncton Area. Canadian Institute of Planners. https://www.researchgate.net/publication/237431269_Toward_a_more_welcoming_community_Observations_on_the_Greater_Moncton_Area

Béji, Kamel et Pellerin, Anaïs (2010). Intégration socioprofessionnelle des immigrants récents au Québec : le rôle de l'information et des réseaux sociaux . *Relations industrielles / Industrial Relations* 65, n° 4 (2010) : 562–583. <https://doi.org/10.7202/045586ar>

Berry, John W. 1997. « Immigration, Acculturation, and Adaptation. » *Applied Psychology* 46 (1): 5-34. doi: 10.1111/j.1464-0597.1997.tb01087.x

Blaud, Célestin. 2001. *La migration pour études : la question de retour et de non-retour des étudiants africains dans le pays d'origine après la formation*. Paris: Paris : L'Harmattan.

Bilecen, Basak. (2009). Lost in Status? Temporary, Permanent, Potential, Highly Skilled: The International Student Mobility. COMCAD - Center on Migration, Citizenship and Development. <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0070-bipr-48602>

Bodycott, Peter et Ada Lai. 2012. « The Influence and Implications of Chinese Culture in the Decision to Undertake Cross-Border Higher Education. » *Journal of Studies in International Education* 16 (3): 252-270. doi: 10.1177/1028315311418517.

Bourdin, Alain. 2005. *La métropole des individus*. La Tour d'Aigues]: La Tour d'Aigues : Aube.

Bourdin, Alain et Campagnac, Élisabeth. (2014). Éditorial. *Espaces et sociétés*, 159, 7–15. <https://doi.org/10.3917/esp.159.0007>

Boutin, Gérald. 1997. *L'entretien de recherche qualitatif*. Sainte-Foy: Sainte-Foy Presses de l'Université du Québec.

Brooks, Rachel et Waters, Johanna. (2011). *Student Mobilities, Migration and the Internationalization of Higher Education*. New York : Palgrave Macmillan.

Bryman, Alan. 2012. « How many qualitative interviews is enough? Expert voices and early career reflections on sampling and cases in qualitative research. National Centre for Research Methods Review Paper. » Southampton, UK: National Centre for Research Methods.
http://eprints.ncrm.ac.uk/2273/4/how_many_interviews.pdf.

Caestercker, F. et A. Rea. 2012. « Migrer pour un diplôme: Les étudiants ressortissants de pays tiers à l'UE dans l'enseignement supérieur belge ». Editions Academia, L'Harmattan. *Migrer pour un diplôme*.

Calder, Moira J., Richter, Solina, Mao, Yuping, Kovacs Burns, Katharina, Mogale, Ramadimetja S. et Danko, Margareth. 2016. « International Students Attending Canadian Universities: Their Experiences with Housing, Finances, and Other Issues». *Canadian Journal of Higher Education*, 46(2), 92–110. <https://journals.sfu.ca/cjhe/index.php/cjhe/article/view/184585/pdf>

Chatel-DeRepentigny, Joëlle, Claude Montmarquette et François Vaillancourt. (2011, novembre). *Les étudiants internationaux au Québec: états des lieux, impacts économiques et politiques publiques*. Montréal : CIRANO. <https://cirano.qc.ca/files/publications/2011s-71.pdf>

Chicha, Marie-Thérèse. 2009. *Le mirage de l'égalité: les immigrées hautement qualifiées à Montréal*: Fondation canadienne des relations raciales.

Cocola-Gant, Agustín. (2018). *Tourism gentrification*. Dans L. Lees et M. Phillips (dir.), *Handbook of Gentrification Studies* (p. 281-293). Cheltenham et Northampton : Edward Elgar Publishing.

Collins, Francis L., Simon-Kumar, Rachel et Friesen, Wardlow. (2020). *Introduction: The Intersection of Inequality, Migration and Diversification*. Dans F. L. Collins, R. SimonKumar et W. Friesen (dir.), *The Politics of Mobility in Aotearoa/New Zealand* (p. 1-15). New York : Palgrave

Collins, Francis L. (2014). *Globalising Higher Education in and Through Urban Spaces: Higher*

Collins, Francis L. (2010). *International Students as Urban Agents: International Education and Urban Transformation in Auckland, New Zealand*. *Geoforum*, 41(6), 940–950.
<https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2010.06.009>

Collins, Francis L. (2008). *Bridges to Learning: International Student Mobilities, Education Agencies, and Inter-personal Networks*. *Global Networks*, 8(4), 398-417.
<https://doi.org/10.1111/j.1471-0374.2008.00231.x>

Cohen-Emerique, M. 1980. Elements de base pour une formation à l'approche des migrants et plus généralement à l'approche interculturelle In *Annales de Vaucresson*

Couture, Marc et Meyor Catherine (2007). La Boîte Noire. Conception et expérimentation de simulations informatiques non disciplinaires pour susciter et soutenir la réflexion épistémologique, Dans Actes du 24e congrès de l'Association internationale de pédagogie universitaire (AIPU) (p. 345-351). Montréal, Canada : Université de Montréal.

Coolen, Henny et Meesters Janine. 2012. « Editorial special issue: house, home and dwelling. »

Delainey, Marie-Laurence 2017. « Le Québec peine à retenir ses étudiants étrangers, selon une étude. » *Le Journal de Montréal* 26 Février 2017.

<https://www.journaldemontreal.com/2017/02/26/le-quebec-peine-a-retenir-ses-etudiants-etrangers-selon-une-etude-1>

Despatie, Anne-Louise 2016. Les étudiants étrangers continuent de choisir le Québec. radio-canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/801604/etudiants-etrangers-quebec-universites>.

Depri, Danielle Kouhio, Magalie Benoit, Geneviève Grenier, et Alix Adrien. 2021. Améliorer la réponse à la pandémie de COVID-19 pour les populations immigrantes et racisées à Montréal : consultation des acteurs terrain. Rapport final. Montréal: Direction régionale de santé publique du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal. <https://rechercheCIUSSSnm.ca/ameliorer-la-reponse-a-la-pandemie-de-covid-19-pour-lespopulations-racisees-et-immigrantes-a-montreal-consultation-des-acteurs-terrain/>

Dobrowolsky, Alexandra et Howard Ramos. 2014. Expanding the Vision: Why Nova Scotia Should Look Beyond Econocentric Immigration Policy.

Douieb El Attafi, Abdellatif. 1989. « Etude de perspective du retour, non-retour chez les étudiants Maghrébins. Retour, non-retour des étudiants Marocains: La cas de Lille. », univeristé des sciences et techniques de Lille Flandres Artois

Duclos, Virginie. (2011). L'intégration universitaire et sociale d'étudiantes et étudiants tunisiens et marocains inscrits dans une université francophone canadienne. *Revue canadienne d'enseignement supérieur*, 41(3), 81–101.

<https://journals.sfu.ca/cjhe/index.php/cjhe/article/download/81/2307>

El-Assal, Kareem et Mia Homsy. 2017. *Attirer et retenir plus d'étudiants internationaux : six propositions pour renverser la tendance au Québec*. Montréal : Institut du Québec.

Education Projects, International Student Mobilities and Trans-local Connections in Seoul. *Asia Pacific Viewpoint*, 55(2), 242–257. <https://doi.org/10.1111/apv.12055>

Endrizzi, Laure. (2010). La mobilité étudiante, entre mythe et réalité. Dossier d'actualité de la VST, Institut national de recherche pédagogique, 51. <https://halshs.archivesouvertes.fr/halshs-0047375>

Ennafaa, Ridha et Paivandi, Saeed. (2008a). Les étudiants étrangers en France. Paris : La documentation française, Panorama des savoirs.
http://www.cgenews.com/contenus//134/cms_pc/fichier/112/100903102647_les-etudiants-etranagers-enfrance.pdf

Endrizzi, Laure. (2010). La mobilité étudiante, entre mythe et réalité. Dossier d'actualité de la VST, Institut national de recherche pédagogique, 51. <https://halshs.archivesouvertes.fr/halshs-00473752>

Expat, Courrier. 2016. *Canada. Le Québec se met en quatre pour retenir les étudiants étrangers.* <https://www.courrierinternational.com/revue-de-presse/canada-le-quebec-se-met-en-quatre-pour-retenir-les-etudiants-etranagers>.

Ferhi, Salah 2013. Immigration maghrébine au Québec : quelle intégration ? In *Migrations Société*. <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2013-2-page-29.htm>.

Fincher, Ruth, Iveson, Kurt, Leitner, Helga et Preston Valerie. (2019). *Everyday Equalities: Making Multicultures in Settler Colonial Cities*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Gagnon, Yves-Chantal. 2005. *L'étude de cas comme méthode de recherche : guide de réalisation*. Sainte-Foy: Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

Garneau, Stéphanie. (2022). *Migration et classement social. Enquête auprès de migrants marocains au Québec*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Garneau, Stéphanie et Mazzella, Sylvie (2013). Transformations des mobilités étudiantes Sud-Nord : approches démographiques et sociologiques. *Cahiers québécois de démographie*, 42(2). <https://www.erudit.org/fr/revues/cqd/2013-v42-n2-cqd01010/>

Garneau, Stéphanie, Caroline Bouchard, Richard Marcoux, Hélène Vézina et Sylvie Mazzella. 2013. « Les légitimations complexes de l'internationalisation de l'enseignement supérieur : le cas de la mobilité des étudiants maghrébins en France et au Québec. » *Cahiers québécois de démographie* 42 (2): 201-239. doi: 10.7202/1020608ar

Garneau, Stéphanie. (2006). Mobilités étudiantes et socialisations professionnelles en France et au Québec, *Sociologies*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.342>

Gaudet, Stéphanie et Dominique Robert. 2018. *L'aventure de la recherche qualitative: Du questionnement à la rédaction scientifique*. Ottawa : University of Ottawa Press.

Gauthier, Carol-Anne. 2013. « Le rôle des réseaux sociaux dans le processus d'intégration socioprofessionnelle des femmes immigrantes qualifiées au Québec. » *Économie et Solidarités* 43 (1-2): 98-110.

Gélinas, Claude, Michèle Vatz-Laaroussi, Josiane Le Gall, Sylvie Fortin et Deirdre Meintel. 2012. « Les lieux de culte comme espaces d'intégration pour les nouveaux arrivants : l'exemple de Sherbrooke. » *Diversité urbaine* 12 (2): 35-51. doi: 10.7202/1022849ar.

Germain, Annick. 2013. Une métropole d'individus... créatifs? La superdiversité ordinaire de Montréal. Communication présentée au Colloque La créativité urbaine en question : le cas de Montréal, « ville créative », dans le cadre du lancement du Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises, Montréal.

Germain, Annick. 2013. « La sociologie urbaine à l'épreuve de l'immigration et de l'ethnicité : de Chicago à Montréal en passant par Amsterdam » *Sociologie et sociétés* 45: 87-109.
<https://doi.org/10.7202/102317ar>.

Germain, Annick. (2014). Entre ancrage et mobilité : ce qui fait bouger les villes. Communication présentée au colloque APERAU (Association pour la Promotion de l'Enseignement et de la Recherche en Aménagement et Urbanisme). Villes à vivre : le quotidien métropolitain entre ancrage et mobilité, Montréal

Germain, Annick. (2015). The International Students: New Players in the City and in the University's Re-Urbanization? Atelier « How universities and international students shape and reshape the largest cities in Canada », 17e Congrès national Métropolis, Vancouver.

Germain, Annick 2015. « Montréal, une ville multiethnique, entre appropriations et représentations » In *S'approprier la ville Le devenir -ensemble, du patrimoine urbain aux paysages culturels*, sous la dir. de Lucie K. Morrisset, 255-268. Québec : Presses de l'université du Québec

Germain, Annick, Sandrine Jean et Myriam Richard. 2015. « Cohabitation interethnique et sociabilité publique dans les quartiers de classes moyennes » In *Travailler et cohabiter L'immigration au-delà de l'intégration* sous la dir. de Sébastien Arcand et Annick Germain, 171-192. Canada : Presse de L'université Laval.

Germain, Annick et Vultur, Mircea (2016). Entre mobilité et ancrages : les étudiants internationaux à l'INRS. Montréal : Institut national de la recherche scientifique, Centre Urbanisation-Culture-Société. <http://espace.inrs.ca/id/eprint/3344/1/germain-vultur2016.pdf>

Germain, Annick. 2017. « Avant-propos » In *Villes à vivre: Le quotidien métropolitain entre ancrage et mobilité* sous la dir. de Paula Nergon-Poblete et Florence Paulhiac, 1-9. Canada: La presse de l'Universiré Laval

Germain, Annick. 2018. « Habiter la ville et la transformer » In *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain* sous la dir. de Deirdre Meintel, Annick Germain, Danielle Juteau, Victor Piché et Jean Renaud, 87-102. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Germain, Annick; Leloup, Xavier; Rose, Damaris; Torres, Juan; Préfontaine-Meunier, Christine; Cuvelier, Louison; Lippé-Maheu, Charlotte; Wash, Laurianne; Archambault, Jean-Maxime et Flamand, Théo. 2018. « La qualité de vue dans les projets résidentiels de grande densité incluant du logement abordable : quelques leçons. Ville de Montréal – Direction de l'habitation : institut national de la recherche scientifique, Montréal.

Germain, Annick, Islem Bendjaballah, Catherine Paquette et Léa Dallemane. 2020. Le Quartier un territoire d'hospitalité dans des temps hostiles ? Cas de Saint-Laurent. Rapport final. Institut national de la recherche scientifique : Institut national de la recherche scientifique. Montréal, 58 : <https://inrs.ca/>

Gherbi-Rahal, Amel (2022). Les revers de la ville attractive : l'habiter des étudiantes et étudiants internationaux et les transformations de l'offre d'hébergement dans le centre-ville de Montréal, Thèse de doctorat, Institut National de la Recherche Scientifique, Juillet 2022. Montréal.

Gherbi, Amel et Belkhodja, Chedly. (2018). Montréal, « collectivité accueillante » pour les étudiants internationaux ?. *Journal of International Mobility*, 6(1), 17–43. <https://doi.org/10.3917/jim.006.0017>

Ghosh, Sutama. 2021. COVID-19: Challenges and Resilience of International Students: A Case Study of Greater Sudbury in Northern Ontario. Toronto: York University, Building Migrant Resilience in Cities Partnership (BMRC Research Digests). <https://bmcirmu.info.yorku.ca/files/2021/10/Sutama-RD-English-1-Final.pdf?x15611>.

Godin, Marie et Réa, Andréa. (2011). Nouvelles logiques de migration et de mobilité: les étudiants étrangers en Belgique. Dans M. Leclerc-Olive, G.S. Ghellab et A.C. Wagner (dir.), *Les mondes universitaires face au marché: circulation des savoirs et pratiques des acteurs*. Paris : Karthala. <http://books.google.ca/books?id=37y0KGzXaDEC>

Godbout, Jacques T. 1992. *Esprit du don*. Canada: Boréal.

Godbout, Jacques T. 2007. *Ce qui circule entre nous: Donner, recevoir, rendre*. Paris:Seuil.

Godbout, Jacques T. 2019. Recevoir, est donner. *Revue du MAUSS* 53:159 à 174.

Goudet, Anna (2021). Les dynamiques conjugales dans l'immigration : une lecture par le prisme du genre, de la gestion de l'argent et des arbitrages résidentiels entre conjoints, Thèse de doctorat, Institut National de la Recherche Scientifique, Novembre 2021. Montréal.

Grandjean, Geoffrey 2011. « le(s) génocide(s) vu(s) par les jeunes représentations et localisations » In *Carte mentale et science politique Regards et perspectives critiques sur l'emploi d'un outil promoteur* sous la dir. de Sandra Breux, Min Reuchamps et Hugo Loiseau, 95-118. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang

Grayson, J. Paul. 1997. « Place of Residence, Student Involvement, and First Year Marks. » *Canadian Journal of Higher Education* 27 (1): 1-23.

Guilbert, Lucille et Claudia Prévost. 2009. *Immigration et Études dans des villes moyennes universitaires : une recherche exploratoire à Québec et à Sherbrooke*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Guo, Shibao et Mackie, Chase. (2011). *Internationalisation of Higher Education: Integrating International Students into Canadian Academic Environment*. *Teaching in Higher Education*, 16(3), 305–318. <https://doi.org/10.1080/13562517.2010.546524>

Haan, M et V Esses. 2018. *International Student recruitment and retention in Canada* Victoria : Pathways to prosperity Canada

Hari, Amrita, McGrath, Susan et Preston, Valerie. (2013). *Temporariness in Canada Establishing a research agenda*. Dans K. Murphy Kilbride (dir.), *CERIS Working Paper Series*. Toronto : Ryerson University.

Hayes, Matthew et Zaban, Hila. (2020). *Transnational Gentrification: The Crossroads of Transnational Mobility and Urban Research*. *Urban Studies*, 57(15). 3009–3024
<https://doi.org/10.1177/0042098020945247>

Hendrickson, Blake, Rosen, Devan et Aune, Kelly R. (2011). *An Analysis of Friendship Networks, Social Connectedness, Homesickness and Satisfaction Levels of International Students*. *International Journal of Intercultural Relations*, 35(3), 281–295.
<https://doi.org/10.1016/j.ijintrel.2010.08.001>

Huizhi, Chen. (2015, novembre). 'Coordinators' make it easy for expats', *Shanghai Daily*.
<http://www.shanghaidaily.com/metro/society/Coordinators-make-it-easy-forexpats/shdaily.shtm>

Julien, Mélanie. (2005). *La mobilité internationale des étudiants au sein des universités québécoises*. Conseil supérieur de l'éducation du Québec.
<https://www.cse.gouv.qc.ca/publications/mobilite-internationale-uni-50-2098/>

Juteau, Danielle 1999. *L'ethnicité et ses frontières* Montréal : Les presses de l'Université de Montréal

Kaufmann, Vincent. 2005. « Mobilités et réversibilités: vers des sociétés plus fluides? . » *Cahiers de recherche sociologique* 1: 119-135. doi: 10.3917/cis.118.0119.

Kaufmann, Vincent. 2007. « La mobilité: Une notion clé pour revisiter l'urbain? . » In *Enjeux de la sociologie urbaine* sous la dir. de Michel Bassand, Vincent Kaufmann et Dominique Joye, 171-188.

Kaufmann, Vincent, M.M Bergman et D. Joye. 2004. « Motility: Mobility as Capital » *International journal of urban and regional research*.

Keller-Gerber, Alessandra. 2017. Poursuivre sa carrière à l'étranger. Histoires de parcours d'étudiants immigrants en Suisse : du *récit de mobilité* au *récit d'établissement*, *Journal of international Mobility*, 2017/1 (N° 5), p. 93-114. DOI : 10.3917/jim.005.0093. URL : <https://www.cairn.info/revue-journal-of-international-mobility-2017-1-page-93.htm>

Kratz, Fabian et Netz, Nicolai. (2018). Which Mechanisms Explain Monetary Returns to International Student Mobility? *Studies in Higher Education*, 43(2), 375–400. <https://doi.org/10.1080/03075079.2016.1172307>

King, Russell et Findlay, Allan. (2012). Student Migration. Dans M. Martinello et J. Rath (dir.), *An Introduction to International Migration Studies. European Perspectives* (259-280). Amsterdam : Amsterdam University Press.

Kvale, Steinar. 1983. « The Qualitative Research Interview. » *Journal of Phenomenological Psychology* 14 (1-2): 171-196. doi: 10.1163/156916283X00090.

Laffont Lemozy, Fabien 2017. « Capital social et mobilités : les réseaux sociaux comme matrices opératoires des migrations individuelles » *Espace populations sociétés*. doi: 10.4000/eps.7175.

Le Breton, Eric. 2006. « Homo mobilis » In *La ville aux limites de la mobilité* sous la dir. de M Bonnet et P Aubertel, 26-30. : PUF.

Leloup, Xavier et Martha Radice 2008. « Introduction. Revisiter les liens entre espace et ethnicité: la nécessaire reterritorialisation de la question ethnique » In *Les nouveaux territoires de l'ethnicité* sous la dir. de Xavier Leloup et Martha Radice 1-32. Canada : Les presses de l'université Laval

Lévy, Jacques. 2000. « Les nouveaux espaces de la mobilité » In *Les territoires de la mobilité* sous la dir. de M Bonnet et D Desjeux, 155-170. Paris : Presses de l'Université de France

Lévy, Jacques et Michel Lussault. 2003. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la dir. de Belin.

EspacesTemps.net. <https://www.e.spacetemps.net/articles/dictionnaire-de-la-geographie-et-de-lespace-des-societes/>.

Lipura, Sarah J. et Collins, Francis. 2020. Towards an Integrative Understanding of Contemporary Educational Mobilities: A Critical Agenda for International Student mobilities research. *Globalisation, Societies and Education*, 18(3), 343–359. <https://doi.org/10.1080/14767724.2020.1711710>

Lord, Sébastien et Philippe Gerber. 2009. « Immigration et intégration: trajectoires résidentielles (inter)nationales et dynamiques ségrégatives locales au Luxembourg. » *Espace populations sociétés* (1): 85-103. doi: 10.4000/eps.3591.

Lord, Sébastien, Perla Serfaty-Garzon, Souad Larbi-Messaoud et Athanasios Boutas. 2019. « Explorer et reconstruire un chez-soi à l'étranger. Une exploration des parcours d'installation résidentielle d'immigrants internationaux à Montréal. » *Espace populations sociétés*. Space populations societies 2.

Loiseau, Hugo et Sébastien Brunet. 2011. « Définitions » In *Carte mentale et science politique Regards et perspectives critiques sur l'emploi d'un outil promoteur* sous la dir. de Sandra Breux, Min Reuchamps et Hugo Loiseau, 25-38. Bruxelles : P.I.E Peter Lang

Lu, Yuqian et Feng Hou. 2015. *Les étudiants étrangers qui deviennent des résidents permanents au Canada*. Statistique Canada. <https://www.statcan.gc.ca/pub/75-006-x/2015001/article/14299-fra.htm>.

Malet Calvo, Daniel. (2018). Understanding International Students Beyond Studentification: A New Class of Transnational Urban Consumers. The Example of Erasmus Students in Lisbon (Portugal). *Urban Studies*, 55(10), 2142–2158. <https://doi.org/10.1177/0042098017708089>

Manaï, Bochra. 2018. *Les Maghrébins de Montréal* Canada : Les presses de l'Université de Montréal

Manaï, Bochra, Deirdre Meintel et Leen d'Haenens. 2015. « Mise en visibilité de l'ethnicité maghrébine à Montréal. Le cas du Petit-Maghreb. » *Diversité urbaine* 15 (1): 109-124. doi: 10.7202/1037874ar.

Marchal, Hervé. 2012. *L'identité en question*. Paris: Paris : Ellipses.

Martiniello, Marco et Andrea Rea. 2011. « Des flux migratoires aux carrières migratoires. » *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/3694>.

Martiniello, Marco et Andrea Rea. 2014. « The concept of migratory careers: Elements for a new theoretical perspective of contemporary human mobility. » *Current Sociology* 62 (7): 1079-1096. doi: 10.1177/0011392114553386

Mauss, Marcel. 1966. *The Gift : Forms and Functions of Exchange in Archaic Societies*. Translated by IAN GUNNISON. London: COHEN & WEST LTD. Original. edition, Essai sur le don.

Mazzella, S. 2016. *Sociologie des migrations* Paris : Presses universitaires de France

Meintel, Deirdre. 2018. « La religion en question » In *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain* sous la dir. de Deirdre Meintel, Annick Germain, Danielle Juteau, Victor Piché et Jean Renaud, 101-121. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal

Misiorowska, Mariola 2015. « Trajectoires socioprofessionnelles des travailleurs immigrants qualifiés. Qu'est-ce qu'une "intégration réussite"? . » In *Travailler et cohabiter L'immigration au-delà de l'immigration* sous la dir. de Sébastien Arcand et Annick Germain, 15-36. Canada : La presse de l'Université Laval

Montgomery, Catherine. 2017. « L'étranger dans la cité : les travaux de Georg Simmel et de l'École de Chicago revisités à la lumière de l'immigration maghrébine dans l'espace montréalais. » *Anthropologie et Sociétés* 41: 87-105. <https://doi.org/10.7202/1043043ar>.

Moujoud Nassima (2008). Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Dans: *Au-delà des visons binaires. Femmes, genre, migration et mondialisation*, p. 57-79.

Murdie, Robert A. 2002. « The housing careers of Polish and Somali newcomers in Toronto's rental market. » *Housing Studies* 17 (3): 423-443.

Murphy-Leujeune, Elizabeth. 2003. *L'étudiant européen voyageur, un nouvel étranger* Paris: Didier.

Murphy, M. A. 2017. « Dwelling Together. Observable Traces and Controls in Residential Urban Spaces. » *Space and Culture* 20 (1): 4-23. <https://doi.org/10.1177/1206331216643782>.

Oberg, K. 1960. Cultural shock: adjustment to new cultural environments In *Practical anthropology*.

Paquet, Mireille, Mariève Deschamps-Band et Adèle Garnier (2022). «Les bases pour l'étude de l'immigration» In *Nouvelles dynamiques de l'immigration au Québec* sous la dir. De Mireille Paquet, Les Presses de l'Université de Montréal.

Paulhiac, Florence (2004). Mobilités urbaines à Montréal: du renouvellement de l'action publique à la pérennité du référentiel techniciste, Cahier du LASUR 6, LASUR, 76p

Pellerin, Hélène. 2011. « De la migration à la mobilité: changement de paradigme dans la gestion migratoire. Le cas du Canada. » *Revue européenne des migrations internationales* 27 (2): 57-75.

Piché, Victor. 2013. « Les théories migratoires contemporaines au prisme des textes fondateurs. » *Population* 68: 153-178. doi: 10.3917/popu.1301.0153.

Piché, Victor 2018. « Les théories migratoires à l'épreuve du temps » In *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain* sous la dir. de Deirdre Meintel, Annick Germain,

Piché, Victor et Jean Renaud. 2018. « Un nouveau regard sur la discrimination » In *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain* sous la dir. de Deirdre Meintel, Annick Germain,

Potter, Stephanie. 1999. The social resources of immigrants: Effects on the integration of independent and family class immigrants to Toronto, Canada from South Asia. sous la dir. De Jeffrey Reitz: ProQuest Dissertations Publishing.

Qadeer, Mohammad et Sandeep Kumar. 2006. « Les enclaves ethniques et la cohésion sociale » *Canadian Journal of Urban Research* 15 (2): 1-20.

Rabiah-Mohammed, Fawziah, Leah K. Hamilton, Abe Oudshoorn, Mohammad Bakhsh, Rima Tarraf, Eman Arnout, Cindy Brown, Sarah Benbow, Sagida Elnihu, Mohammed El Hazzouri, Victoria M. Esses, and Luc Theriault. 2022. "Syrian Refugees' Experiences of Housing Stability during the COVID-19 Pandemic: Barriers to Integration and Just Solutions." *Studies in Social Justice* 16 (1):9-32.

Raghuram, Parvati. (2013). Theorising the Spaces of Student Migration. *Population, Space and Place*, 19(2), 138–154. <https://doi.org/10.1002/psp.1747>

Ray, Brian et Valerie Preston. 2015. « Altérité, inconfort, et discrimination: Le multiculturalisme au quotidien et les lieux de travail à Toronto » In *Travailler et cohabiter L'immigration au-delà de l'intégration* sous la dir. de Sébastien Arcand et Annick Germain, 195-225. Canada : Presse de l'Université Laval

Raymond, H. 1976. « Quelques aspects théoriques et pratiques de l'appropriation de l'espace » *l'appropriation de l'espace Strasbourg*

Rea, Andrea et Maryse Tripier. 2003. *Sociologie de l'immigration*, La Découverte. Paris.

Remy, Jean. 2016. Spatialité du social et transactions In *SociologieS*. en ligne <http://sociologies.revues.org/5354>

Remy, Jean 2015. *L'espace, un objet central de la sociologie*. : Toulouse : Éditions érès, [2015], ©2015.

Renaud, Jean, Karine Bégin, Virginie Ferreira et Damaris Rose. 2006. « The residential mobility of newcomers to Canada: The first months. » *Canadian Journal of Urban Research* 15 (2): 67-81.

Revington, Nicholas. (2020). *Town, Gown and Capital: The Student Housing Submarket and the Production of Urban Space*. Thèse de doctorat, University of Waterloo.

<http://hdl.handle.net/10012/15823>

Rérat, Patrick. 2017. « Une stratégie pour acquérir un capital spatial élevé » In *Villes à vivre: Le quotidien métropolitain entre ancrage et mobilité* sous la dir. de Paula Nergon-Poblete et Florence Paulhiac, 307-325. Canada : La presse de l'Université Laval

Ribau, Claire, Lasry Jean-Claude, BOUCHARD Louise *et al.* (2004). La phénoménologie : une approche scientifique des expériences vécues, *Recherche en soins infirmiers*, 2 (N° 81), p. 21-27. DOI : 10.3917/rsi.081.0021. URL : <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-2-page-21.htm>

Rippon, Simon, Anne-Marie Bagnall, Mark Gamsu, Jane South, Joanne Trigwell, Kris Southby, Robertson, Shanthi. (2011). Cash Cows, Backdoor Migrants, or Activist Citizens? International Students, Citizenship, and Rights in Australia. *Ethnic and Racial Studies*, 34(12), 2192– 2211. <https://doi.org/10.1080/01419870.2011.558590>

Ripoll, Fabrice et Vincent Veschambre. 2005. « Introduction » In *L'appropriation de l'espace: sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir* sous la dir. de Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre. : NOROIS. Environnement.Aménagement.Société.

Robinson, Oral, Somerville, Kara et Walsworth, Scott. (2020). Understanding Friendship Formation Between International and Host-national Students in a Canadian University. *Journal of International and Intercultural Communication*, 13(1), 49–70. <https://doi.org/10.1080/17513057.2019.1609067>

Rose, Damaris, Annick Germain et Virginie Ferreira. 2006. *La situation résidentielle et les besoins en logement des immigrants récents dans la région métropolitaine de Montréal : La société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL)*

Roy, S.N. 2016. « L'étude de cas. » In *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*, sous la dir. de B. Gauthier et I. Bourgeois, 195-221. Montréal.

Russo, Antonio P. et Capel Tatjer, Laura. (2007). From Citadels of Education to Cartier Latins (and Back?): The Changing Landscapes of Student Populations in European Cities. *Geography Compass*, 1(5), 1160–1189. <https://doi.org/10.1111/j.1749-8198.2007.00056.x>

Salaff, Janet et Arent Greve. 2003. « Gendered structural barriers to job attainment for skilled Chinese emigrants in Canada. » *International Journal of Population Geography* 9 (6): 443-456. doi: 10.1002/ijpg.310.

Savoie-Zack, L. 1997. « l'entrevue semi-dirigée. » In *Recherche Sociale De la problématique à la collecte de données 3 eme* :Presse de l'Université du Québec 69

Smith, Michael P. (2005). Transnational Urbanism Revisited. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 31(2), 235–244. <https://doi.org/10.1080/1369183042000339909>

Sokołowicz, Mariusz E. (2019). Student Cities or Cities of Graduates? The Case of Lodz and its Students Declared Preferences. *Population, Space and Place*, 25(2), e2177. <https://doi.org/10.1002/psp.2177b>.

Stock, Mathis 2006. « Construire l'identité par la pratiques des lieux »In *Chez nous : Territoires et identités dans les mondes contemporains*, Editions de la Villette, sous la dir. de Alessia de Biase et Cristina Rossi, 142-159. Paris. halshs-00716568f.

Terrier, Eugénie. (2009). Les mobilités spatiales des étudiants internationaux. Déterminants sociaux et articulation des échelles de mobilité. *Annales de géographie*, 6(670), 609– 636. <https://doi.org/10.3917/ag.670.0609>

Triest, Frédéric, Andrea Rea et Marco Martiniello. 2010. « La problématique théorique: le concept de “carrière migratoire.” » In *Nouvelles migrations et nouveaux migrants en Belgique: Nieuwe Migraties en Nieuwe Migranten in België*, Marco Martiniello, Andrea Rea, Christiane Timmerman, et Johan Wets, 9-38. Gent: Academia Press.

The Economist. (2016a, 30 janvier). Brains Without Borders. Récupéré le 22 avril 2016 de <https://www.economist.com/international/2016/01/30/brains-without-borders>

Tuncer, Tuğba et Islam, Tolga. (2017). Studentification as a New Form of Gentrification: Changing Neighborhood Dynamics in Bosna Hersek Neighborhood (Konya). *Journal of Planning*, 27(3), 303–313. https://jag.journalagent.com/planlama/pdfs/PLAN-77698-RESEARCH_ARTICLE-TUNCER.pdf

Van Mol, Christof. (2014). *Intra-European Student Mobility in International Higher Education Circuits*. Palgrave Macmillan.

Vultur, Mircea et Germain, Annick. (2018). Les carrières migratoires des étudiants internationaux dans une université de recherche au Québec : repenser la mobilité et l’ancrage. *Canadian Ethnic Studies*, 50(1), 107–127. <https://doi.org/10.1353/ces.2018.0006>

Weber, Florence. 2009. *Le travail à-coté: Une ethnographie des perceptions*. Vol. 5. Paris: Ehess.

Wiers-Jenssen, Jannecke, Tillman, Martin et Matherly, Cheryl. (2020). Employability: How Education Abroad Impacts the Transition to Graduate Employment. Dans A. Ogden, B. Streitwieser et C. van Mol (dir), *Education Abroad: Bridging Scholarship and Practice* (chap.9). New York : Routledge.

Wise, Amanda et S Velayutham. 2009. *Every Multiculturalism* New York: Palgrave Macmillan

Yana, Simon David. 2017. *2015 immigration et démographie au Québec* Québec : Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion.

Yang, Fei-Ju, and Nicole Aitken. 2021. People living in apartments and larger households were at higher risk of dying from COVID-19 during the first wave of the pandemic. Ottawa: Statistique Canada. https://publications.gc.ca/collections/collection_2021/statcan/45-28/CS45-28-1-2021-13-eng.pdf

Zhang, Zuochen and Zhou, George. 2010. « Understanding Chinese International Students at a Canadian University: Perspectives, Expectations, and Experiences. » *Canadian and International Education / Education canadienne et internationale* 39 (3). <http://ir.lib.uwo.ca/cie-eci/vol39/iss3/5>.

Zossou, Clémence. 2021. Sharing household tasks: teaming up during the COVID-19 pandemic. Ottawa: Statistique Canada (No au catalogue 45280001). https://publications.gc.ca/collections/collection_2021/statcan/45-28/CS45-28-1-2021-6-eng.pdf

ANNEXE 1 : AFFICHE POUR LE RECRUTEMENT

INRS Institut national de la recherche scientifique

PARTICIPANT(E)S RECHERCHÉ(E)S
RECHERCHE DOCTORALE EN ÉTUDES URBAINES

**La mobilité et l'appropriation spatiale
chez les étudiants maghrébins à
Montréal**

- Vous êtes un(e) Marocain(e), un(e) Algérien(ne) ou un(e) Tunisien(ne).
- Vous êtes un(e) nouveau(elle) étudiant(e) étranger(e) à Montréal.
- Vous êtes à Montréal depuis mois de 3 mois

Nous aimerions vous rencontrer!

Pour participer et pour plus d'informations
SVP contactez:

Islem BENDJABALLAH
Doctorant en Études Urbaines
Téléphone :
Islem.Bendjaballah@ucs.inrs.ca

**Votre participation est
volontaire et entièrement
confidentielle**

Votre participation serait des plus appréciée.
Merci de donner de votre précieux temps à la recherche

ANNEXE 2 : DOCUMENT D'INFORMATIONS SUR LA PARTICIPATION À LA RECHERCHE

« La carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal:
l'influence du capital spatial sur le choix de mobilité et d'ancrage »

Nous vous invitons à participer à un projet dans le cadre d'une recherche doctorale en études urbaines. Avant d'accepter de participer à ce projet, veuillez prendre le temps de lire et de bien comprendre les renseignements dans ce formulaire. S'il y a des sections qui ne sont pas claires, n'hésitez pas à nous poser des questions. Vous pouvez aussi communiquer avec la directrice de recherche ou avec la personne ressource pour des informations complémentaires.

Objectifs de la recherche

Le Canada et le Québec donnent une grande importance à l'immigration pour étude. Nous cherchons à documenter les facteurs qui peuvent influencer la rétention des étudiants internationaux au terme de leurs études à Montréal. En particulier nous nous intéressons à l'aspect spatial et social de l'expérience migratoire. Dans ce projet, nous nous intéressons aux étudiants en provenance des trois pays du Maghreb (Maroc, Algérie et Tunisie) et qui se sont inscrits dans une université montréalaise.

Nature de la participation

L'étude se structure autour de trois rencontres (les rencontres auront lieu à l'endroit de votre choix). Chaque rencontre prendra environ 1 heure 30 min de votre temps.

- Dans un premier temps, il vous sera demandé de répondre à quelques questions portant sur vos activités quotidiennes, vos déplacements quotidiens, les espaces que vous fréquentez, votre identité culturelle et vos relations sociales.

Ensuite, à l'aide d'une carte géographique de Montréal, il vous sera demandé de positionner les espaces que vous fréquentez et les espaces où vous vous sentez à l'aise.

- 5 mois après la première rencontre, je vous recontacterai pour une deuxième rencontre. Nous allons refaire le même exercice; je vous demanderai de répondre à quelques questions. Après, je vous représenterai la carte de la première rencontre pour voir si vous voulez apporter des modifications.
- 11 mois après la première rencontre (6 mois après la deuxième), je vous recontacterai à nouveau pour une troisième et dernière rencontre. Nous allons refaire le même exercice; vous allez

répondre à quelques questions. Après, je vous représenterai la même carte pour voir si vous voulez apporter d'autres modifications. À la fin, une question portant sur vos projets après la fin des études vous sera posée : voyage, immigration, retour au pays, indécis...

Veillez prendre note que les rencontres seront enregistrées.

Avantages

Le seul bénéfice de votre participation à l'étude est la satisfaction d'avoir contribué à l'avancement des connaissances sur le parcours des étudiants internationaux et sur la présence des Maghrébins à Montréal et au Québec. Vous aurez accès aux résultats de cette recherche si vous le désirez.

De plus vous aurez accès à une liste de ressources qui peuvent vous aider durant votre séjour à Montréal.

Risques et inconvénients

Vous n'êtes pas obligé de répondre aux questions qui vous rendent mal à l'aise. Certaines questions de la rencontre pourraient raviver des émotions désagréables liées à votre expérience de vie. Vous pouvez demander une pause durant les rencontres, souhaiter la reprendre un autre jour ou suspendre votre participation définitivement sans avoir à vous justifier. De plus une liste de ressources d'aide pourra vous être proposée si vous le souhaitez.

Le temps est le principal inconvénient de la participation à cette recherche. L'étude se déroulera en une année, dans laquelle nous serons amenés à nous rencontrer trois fois, à intervalle de 5/6 mois entre deux rencontres (chaque rencontre se déroulera en 1 h 30 min).

Confidentialité

Tous les renseignements recueillis sont confidentiels. Seul le chercheur principal y aura accès. Les données de recherche ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sur des disques dur externes sécurisés, dans des bureaux verrouillés.

- Afin de protéger votre identité et la confidentialité de vos données, vous serez toujours identifié par un pseudonyme. Ce pseudonyme ne sera connu que du chercheur principal.
- Aucune publication ou communication sur la recherche (incluant la thèse) ne contiendra des renseignements permettant de vous identifier.
- L'ensemble des données sera conservé pour une durée de cinq ans (5 ans) suivant la fin de la recherche, à moins que vous ne l'acceptiez pas. Après cette durée, les données seront détruites.

Droit de retrait

Votre participation à cette étude est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer à ce projet sans aucune contrainte ou pression extérieure. Cela signifie également que vous avez le droit de ne pas répondre à certaines questions et vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche, sans préjudice de quelque nature que ce soit, et sans avoir à vous justifier. Dans ce cas les renseignements et les données vous concernant seront détruits sauf directive verbale ou écrite contraire de votre part.

Recherche ultérieure

Vos renseignements et le résultat de nos échanges seront rendus anonymes et conservés pendant 5 ans après la fin de l'étude. Nous souhaitons les utiliser dans d'autres projets de recherche pendant cette période. Vous êtes libre de refuser cette utilisation secondaire des données

- J'accepte que mes données puissent être utilisées dans d'autres projets de recherche
- Je refuse que mes données puissent être utilisées dans d'autres projets de recherche

Acceptez-vous que le chercheur principal vous sollicite ultérieurement dans le cadre d'autres projets de recherche?

- Oui Non

Remerciements

Votre collaboration est importante à la réalisation de ce projet de recherche, je tiens à vous en remercier.

Si vous souhaitez obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette étude, veuillez ajouter vos coordonnées ci-dessous:

Je désire recevoir un résumé des résultats du projet.

Date: _____

Nom: _____

Coordonnées (adresse courriel): _____

Signature: _____

Personnes-ressources:

Chercheur principal:

Islem BENDJABALLAH

Doctorant en Études Urbaines

Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation Culture Sociétés (INRS-UCS)

385 Sherbrooke Est. Montréal (Québec) H2X 1E3

Téléphone :

Courriel : Islem.Bendjaballah@ucs.inrs.ca

Direction de l'étude:

Pr. Annick GERMAIN

Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation Culture Sociétés (INRS-UCS)
385 Sherbrooke Est. Montréal (Québec) H2X 1E3

Courriel : Annick.germain@ucs.inrs.ca

Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche:

Mme Isabelle Plante

Présidente du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains

INRS

531, boulevard des Prairies

Laval (Québec) H7V 1B7

Téléphone : 450 687-5010 poste 8814

Courriel: isabelle.plante@iaf.inrs.ca

ANNEXE 3 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

« La carrière migratoire des étudiants internationaux maghrébins à Montréal: l'influence du capital spatial sur le choix de mobilité et d'ancrage »

J'ai pris connaissance de la recherche décrite dans la lettre d'information.

J'ai été informé(e), oralement et par écrit, des objectifs de la recherche, de ses méthodes de cueillette des données et des modalités de ma participation au projet.

J'ai également été informé(e) :

- a) de la façon selon laquelle les chercheurs assureront la confidentialité des données et protégeront les renseignements recueillis;
- b) de mon droit de mettre fin à la rencontre ou à l'enregistrement, si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions;
- c) de mon droit, à titre de participant(e) volontaire à cette étude, de me retirer à tout moment sans conséquence négative;
- d) de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec le responsable du projet : Islem BENDJABALLAH, (514) 559-7664.

J'ai compris que j'ai la possibilité de me retirer de la recherche en tout temps ou de ne pas répondre à certaines questions, sans avoir à fournir d'explications et sans subir d'inconvénients.

J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de ces rencontres seront conservés de façon confidentielle et traités de façon anonyme. Cependant, je suis conscient(e) que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié(e) de manière indirecte.

J'autorise le chercheur principal, désigné ci-dessous, à citer certains extraits des entretiens, et ce, exclusivement à des fins de recherche.

J'accepte, par la présente, de participer à la recherche selon les modalités décrites dans la lettre d'information sur le projet, ci-annexée.

Je signe ce formulaire en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

Signature du participant(e)

Date

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS : 21 Aout 2019

Chercheur principal

Islem BENDJABALLAH

Doctorant en Études Urbaines

Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation Culture Sociétés (INRS-UCS)

385 Sherbrooke Est. Montréal (Québec) H2X 1E3

Téléphone :

Courriel : Islem.Bendjaballah@ucs.inrs.ca

Directrice de recherche

Pr. Annick GERMAIN

Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation Culture Sociétés (INRS-UCS)

385 Sherbrooke Est. Montréal (Québec) H2X 1E3

Courriel : Annick.germain@ucs.inrs.ca

ANNEXE 4 : LE GUIDE DE LA PREMIÈRE RENCONTRE

- Avant de commencer, sachez que votre participation est entièrement confidentielle et toutes les questions seront posées à des fins purement scientifiques :

Diplôme que vous préparez?

Quel est votre domaine/discipline d'étude en cours (ex : administration, science sociale et humaine, art et culture...)?

Université/centre de formation :

Avez-vous accès à une bourse pour vos études? (si oui, de quel pays)

Quelle(s) langue(s) parlez-vous? :

Quel est votre quartier de résidence? :

Vous habitez seul ou en colocation? Avec des maghrébins ou autre?

Situation maritale :

Si marié, est-ce que vous avez des enfants?

Objectifs de départ? Le diplôme ou l'immigration?

Quels sont vos moyens de déplacement à Montréal?

Occupez-vous un emploi en ce moment? Si oui, où (localisation)?

.....

Pourquoi vous avez choisi cet endroit pour notre rencontre?

D'où vous est venue l'idée d'étudier au Canada (au Québec)? Pourquoi Montréal?

.....

Pouvez-vous me raconter comment se déroulait une semaine «ordinaire» dans la ville où vous avez étudié? Et le Week-End?

.....

Pouvez-vous me raconter comment se déroule une semaine ordinaire à Montréal? et le Week-End?

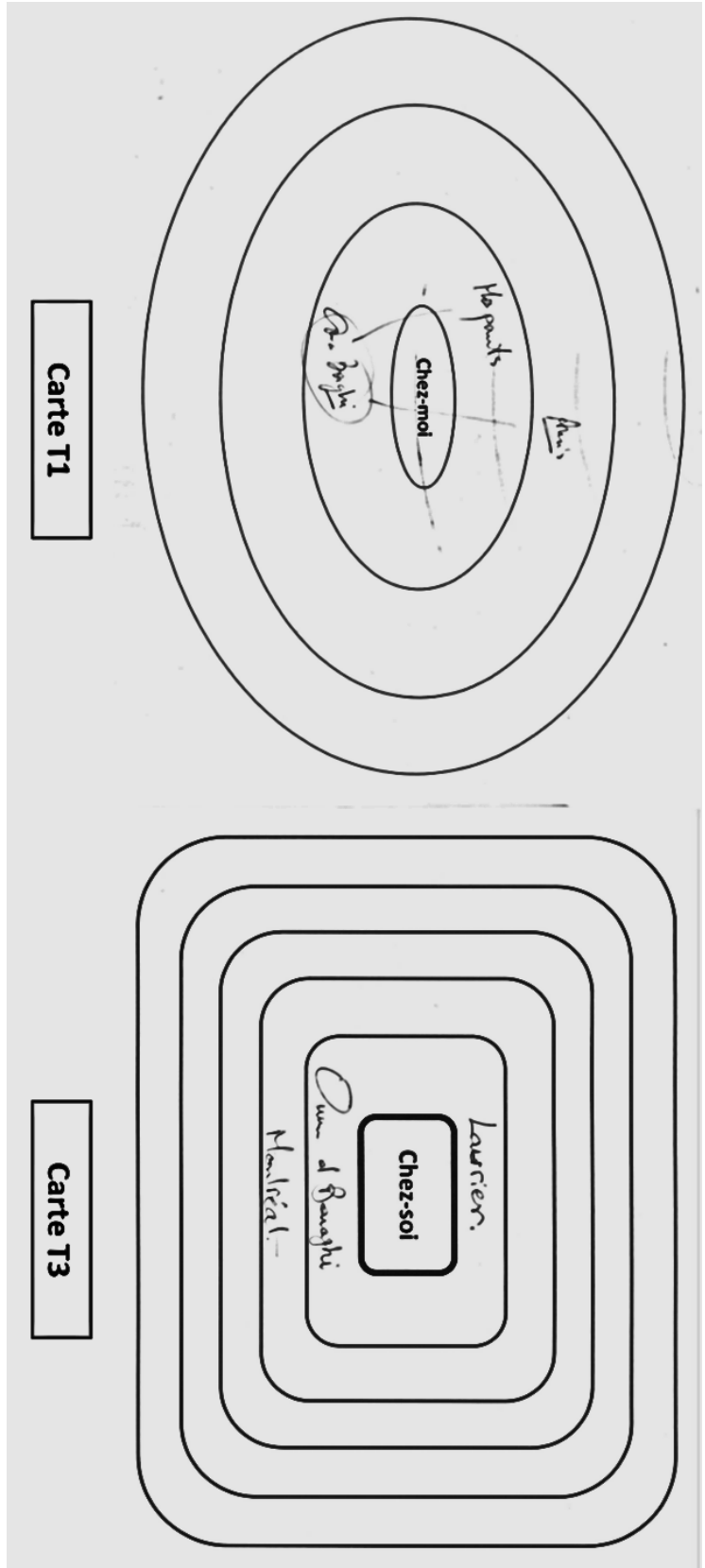
Maghrébins-es

Canadiens-es

Immigrants-es non maghrébins-nes

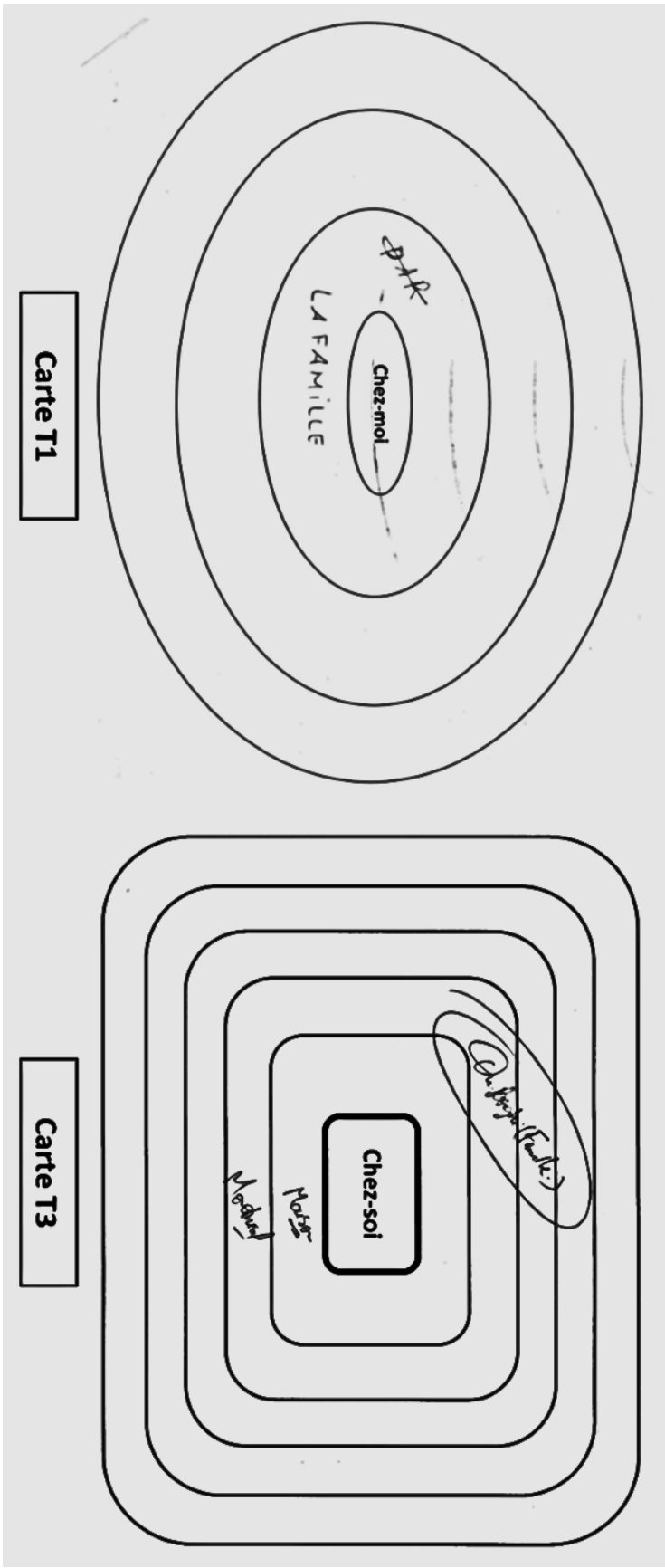
- Revenons à la carte de Montréal ; lesquels de ces espaces (ceux déjà identifiés) sont des espaces de sociabilisation, des espaces que vous fréquentez pour rejoindre ou rencontrer une des personnes (ou plusieurs) que vous avez identifiées dans l'exercice précédent (la liste en main). Ou d'autres personnes qui ne sont pas dans la liste ?

ANNEXE 5 : EXEMPLES DE CARTES MENTALE



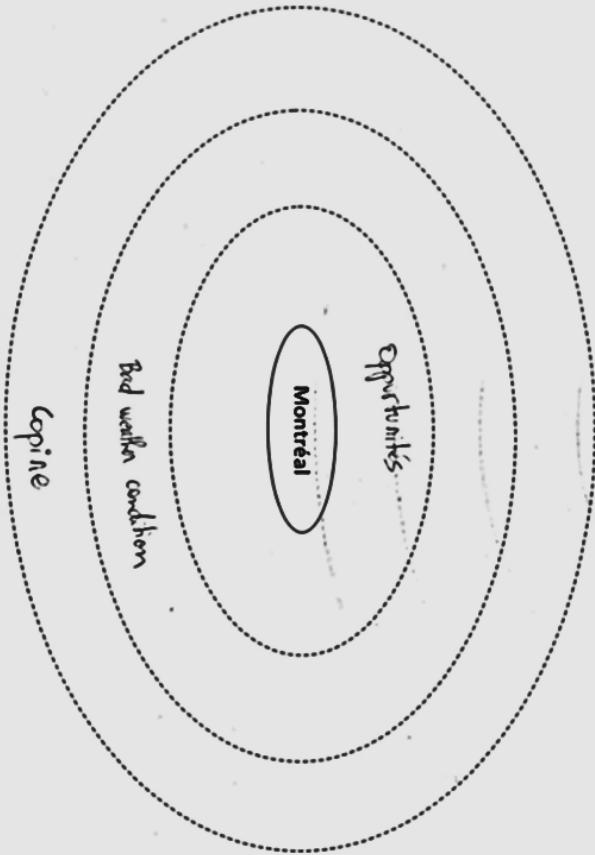
Carte T1

Carte T3

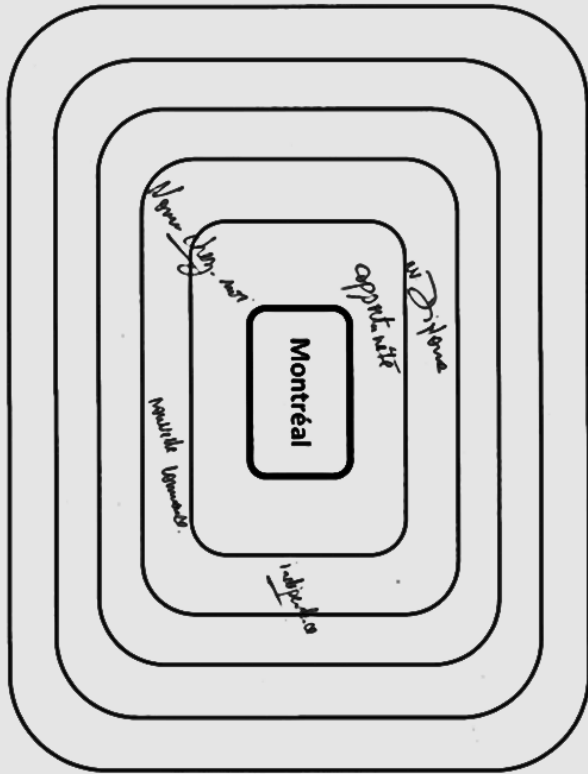


Carte T1

Carte T3



Carte T1



Carte T3

